

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia
Cicéron, de Orat., II, 15.

59^e ANNÉE. — TOME CLXXIV.

I. — Juillet-Août 1934.

SOMMAIRE.

| | Pages |
|---|-------|
| Paul Baud. Les origines de la grande industrie chimique en France | 1 |
| Arménag Sakisian. A propos de deux médailles arméniennes de 1673 à l'effigie d'un marchand de Djoulfa, près Ispahan (avec une planche hors texte) | 19 |
| Patrick Bury. Gambetta et l'Angleterre | 29 |
| Bulletin historique. Histoire de Grande-Bretagne. Moyen Age, par Ch. BÉMONT | 41 |
| Comptes-rendus critiques (Pour le détail, voir au verso) | 78 |
| Notes bibliographiques | 118 |
| Recueils périodiques et Sociétés savantes | 149 |
| Chronique | 178 |

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6^e

REVUE HISTORIQUE

DIRECTEURS :

CH. BÉMONT

L. EISENMANN

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE PARIS

COMITÉ DE RÉDACTION :

Secrétaires de la Rédaction : Ch.-André JULIEN, 1, square de Port-Royal, Paris, 13^e (Tél. Gobelin 79-22), et Maurice CROUZER, professeur au lycée Janson de Sailly.

Bureau de la rédaction : 108, boulevard Saint-Germain (Librairie Félix Alcan), le mercredi, de 14 heures 30 à 17 heures.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES-RENDUS

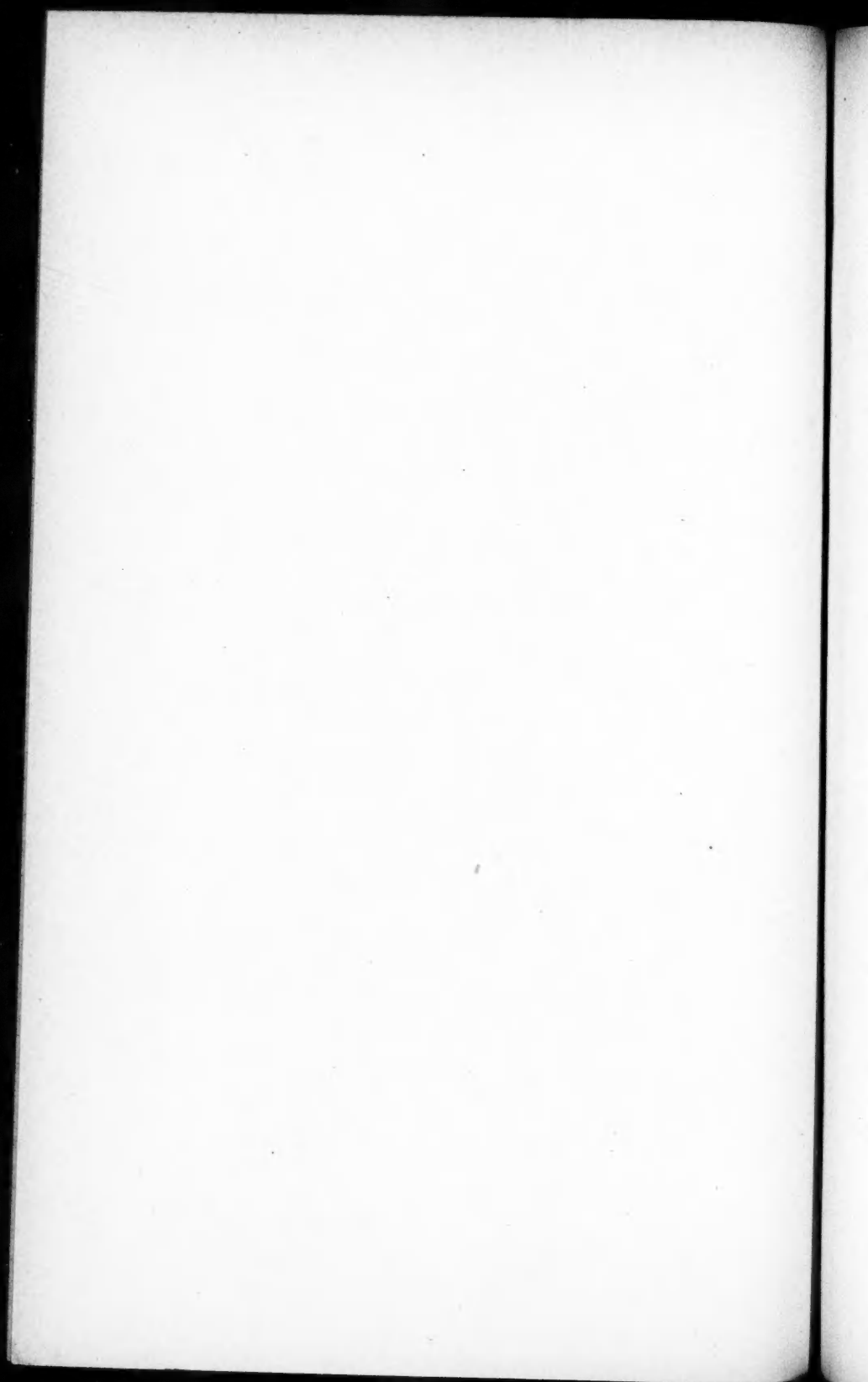
DE LA PRÉSENTE LIVRAISON

| | Page |
|--|------|
| H. ROLLAND. La maison hellénistique de Glanon (Gabrielle Fabre) | 78 |
| Paul L. STRACK. Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts. T. II (Marcel Durry) | 79 |
| Arturo SOLARI. La crisi dell'Impero romano (A. Piganiol) | 79 |
| Traugott SCHIESS. Quellenwerk zur Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft. T. I (Marc Bloch) | 81 |
| Alexandre ECK. Le Moyen Age russe (P. Pascal) | 82 |
| Emil DÜRR et Paul ROTH. Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation in den Jahren 1519 bis Anfang 1534. T. II (L. Febvre) | 83 |
| Frederik CHAMBERLIN. The private character of Henri VIII (G. Constant) | 85 |
| Rudolf KAPP. Heilige und Heiligenlegenden in England. T. I (E. Jordan) | 87 |
| Inna LUBIMENKO. Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand (P. Pascal) | 89 |
| A. VENTURI. Storia dell'arte italiana. Vol. IX (L. Hauteccœur) | 91 |
| Victor CARRIÈRE. Les épreuves de l'Église de France au xvi ^e siècle (H. Hauser) | 94 |
| Claude FAURE. Lettres inédites du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble, 1632-1707 (Id.) | 95 |
| Henri WUILLEUMIER. Histoire de l'Église réformée du pays de Vaud sous le régime bernois. T. IV (Lucien Febvre) | 96 |
| Arrigo SOLMI. Discorsi sulla storia d'Italia (G. Bourgin) | 97 |
| Roger DION. Le Val de Loire (Jules Sion) | 99 |
| Abbayes et prieurés de l'ancienne France. T. IX et X (L. Halphen) | 100 |
| International bibliography of historical sciences. 3 ^e et 4 ^e années (Id.) | 102 |
| H. MATTINGLY et E. S. G. ROBINSON. The date of the roman denarius (Adrien Blanchet) | 104 |
| MISS E. C. TAYLOR. Tudor Geography, 1485-1583 (Ch. Bémont) | 105 |
| Id. Late Tudor and early Stuart Geography, 1583-1650 (Id.) | 105 |
| Manuel ROCHA. Les origines de « Quadragesimo anno » (H. Sée) | 107 |
| Tristan d'ATHAYDE. Fragments de sociologie chrétienne (Id.) | 108 |
| VIALATOUX. Philosophie économique (Id.) | 108 |
| Gilbert MAIRE. William James et le pragmatisme religieux (Id.) | 108 |
| Roberto LOPEZ. Benedetto Zaccaria, ammiraglio e mercante (J. Gay) | 109 |
| Jean LARNAC. Louise Labé, la belle cordière de Lyon (H. Hauser) | 112 |
| Albert DE MEYER. Le procès de l'attentat commis contre Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, 18 mars 1582 (Id.) | 114 |

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

- A. Dupront. Un humanisme chrétien en Italie à la fin du xvi^e siècle.
- E. Gabory. Les femmes républicaines dans la guerre de Vendée.
- J. Gay. Gènes sur mer au xiii^e siècle. Benoit Zaccaria, amiral et marchand.
- C. Laurent. Les élections d'août 1815.
- G. Lugli. Les forums romains.
- C. Germain de Montauzan. Licinius procureur des Gaules.
- R. Nathan. Esquisse d'une histoire des réparations.
- L.-J. Pratt. L'année 1903 dans la diplomatie française.
- H. Prentout. Les personnages inconnus de la tapisserie de Bayeux.
- A.-E. Sayous. Les débuts du commerce de l'Espagne en Amérique.
- H. Sée. La philosophie de l'histoire de Jean Bodin.
- Thiery. Organisation et fonctionnement de l'administration centrale (1830-1848).
- L. Vignols. Le travail manuel des blancs et des esclaves aux Antilles (xvii^e-xviii^e siècles).
- Général de Villaret. La peste à Montouq en 1587.
- A. Vogt. La jeunesse de l'empereur Léon VI le Sage.
- L. Weibull. Gustave-Adolphe et Richelieu.

REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET LOUIS EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

CINQUANTE-NEUVIÈME ANNÉE

TOME CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME

Juillet-Décembre 1934

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1935

ra
gé
vi
ra
co
pr
de
Ca
pe
qu
ge
et
tr
ti
de
fr
fi
qu

XI
de
Ro

LES ORIGINES

DE

LA GRANDE INDUSTRIE CHIMIQUE

EN FRANCE¹

« Sans être réfuté ou démenti », en 1776, alors que le marquis de Mirabeau vient de publier l'*Ami des hommes* et de dénoncer la misère générale, Messance répond : « Toutes les personnes instruites conviennent que le commerce a fait des progrès surprenants depuis quarante ans ; que les manufactures du royaume sont présentement beaucoup plus occupées qu'elles ne l'avaient jamais été ; que, malgré les progrès des anciennes fabriques et manufactures, il s'en est introduit dans ce royaume un grand nombre de nouvelles inconnues à nos pères². » Certes, au cours du siècle, le régime juridique a souvent gêné le développement industriel, mais, vers 1750, les liens corporatifs se sont relâchés quelque peu et, si l'abus du colbertisme a mis alors en lumière les dangers de ce système officiel d'encouragement, les manufactures royales et privilégiées ont fourni, du moins, les premiers exemples de concentration locale et de concentration financière, en présentant les conditions les plus favorables à cette introduction du machinisme en France, dont Charles Ballot s'est fait l'historien³. Encore les exemples les plus frappants, tant pour la production que pour la direction technique ou financière, ne se rencontrent-ils que dans la grosse métallurgie⁴ et dans quelques industries de transformation intéressant les textiles⁵. Pape-

1. Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques (séance du 28 octobre 1933).

2. Cf. Des Cilleuls, *Histoire et régime de la grande industrie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Giard et Brière, 1898, p. 43.

3. Ch. Ballot, *L'introduction du machinisme en France*. O. Marquant et Rieder, 1923.

4. G. et H. Bourgin, *L'industrie sidérurgique en France à la veille de la Révolution* (Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française, n° 43).

5. E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789*. Paris, Rousseau, 1901, t. II, p. 441, 433. Cf. Ch. Ballot, *loc. cit.*, p. 5.

teries et verreries offrent, de leur côté, quelques types de concentration locale : dans les Vosges ou le Dauphiné, en Auvergne ou en Limousin, un torrent, une rivière ou un fleuve occupe le premier plan de tout paysage où se dresse le « battoir à papier » d'un Paillon, d'un Montgolfier ou d'un Johannot ; en Normandie, en Provence, en Lorraine, en Poitou ou en Nivernais, les fours d'un gentilhomme verrier — un de Hennezel ou un de Cacqueray — flamboient à la lisière d'une forêt qui offre, à la fois, le combustible, le sable et la cendre de fougères. Les mille autres formes d'activité, créatrices de richesses, gardent leur caractère familial, et il en est ainsi de celles que nous rassemblons aujourd'hui sous le nom d'Industries chimiques, sans pouvoir d'ailleurs en limiter exactement le champ. Exception faite cependant pour la savonnerie et la raffinerie de sucre.

Dans le nord du pays — en Flandre, en Picardie et en Artois, où poussent l'oeillette, la navette et le chanvre — « aux environs de Bailleul, écrit Arthur Young, la quantité de colza cultivée est immense¹ » ; — on fabrique des savons mous avec les lessives riches en potasse que donnent les cendres venues de Russie ou sorties des bois régionaux, tandis que le Midi méditerranéen garde une supériorité reconnue depuis un siècle pour la préparation des savons durs : l'extraction de l'huile est opération courante, de janvier à mai, dans les mas de Provence et de Bas-Languedoc, patrie d'élection, en France, de l'olivier ; les huiles liguriennes ou andalouses restent d'importation facile ; enfin, sur les parties basses de la côte, de Narbonne à Aigues-Mortes, croissent ces plantes des genres *Salsola* et *Salicornia* qui, calcinées à l'air, nous aurons à le rappeler, laissent les « soudes naturelles ». Quant à la raffinerie de sucre, elle a rassemblé ses principaux ateliers à Rouen², à Nantes³, à Bordeaux, à La Rochelle et à Marseille, ports de débarquement des « moscouades » de Saint-Domingue, de la Martinique ou de la Guadeloupe⁴.

Pour les tanneurs de Paris, de Rouen, de Troyes, de Chartres, de Poitiers ou de Marseille, pour les gantiers de Niort, les mégissiers de Bordeaux, les maroquiniers de La Rochelle et les chamoiseurs de Ven-

1. A. Young, *Voyages en France* (édit. Henri Sée). Paris, Colin, 1931, t. II, p. 1139. Voir Arch. nat., AD^{1b} 23.

2. Une partie du sucre entré à Nantes est traitée à Orléans ou à Angers.

3. Ouin Lacroix, *Histoire des anciennes corporations d'arts et métiers et des confréries religieuses de la capitale de la Normandie*. Rouen, Lecointe, 1850, p. 58.

4. Quelques ateliers existent aussi à Lille. Cf. Expilly, *Dictionnaire géographique et politique des Gaules et de la France*, t. IV, p. 217.

dôme, comme pour les pelletiers d'Aurillac et de Clermont, les écorces de chêne ne font jamais défaut ; le redon ou « roure » des corroyeurs¹ croît dans les calcaires secs de l'Albigeois, et le genêt de Châtellerauld offre « pour les mixtions² » les mêmes qualités que le genêt des landes bretonnes.

Comme mordant, les teinturiers prennent l'alun, déjà connu des artisans de Narbonne et de Montpellier aux temps gallo-romains, et qui, depuis le xvi^e siècle, vient surtout de La Tolfa, près Civita-Vecchia. Pour les « rouges », la garance, disparue de Normandie depuis une centaine d'années et presque abandonnée en Flandre, trouve de nombreux partisans qui, dans l'espoir d'échapper à la tutelle des marchands alsaciens, suivent avec curiosité les essais de Jean Althen dans la propriété de M^{me} de Clausenette, aux portes d'Avignon³ ; à son défaut, on utilise soit le « kermès » de Provence, de Languedoc ou de Roussillon⁴, soit la « pâte molle de l'orseille », d'origine auvergnate et qui trouve à Lyon son principal marché, soit la cochenille, la « mestèque », importée du Mexique, le « bois de Brésil », le santal rouge ou le bois de Campêche. « Menue et roussète », la gaude, demandée pour les « jaunes », pousse dans toutes les provinces de France ; le Gâtinais, l'Angoumois et l'Orléanais⁵ font le commerce du safran, qui lutte encore avec avantage contre le curcuma, le bois des Antilles et le rocou de Saint-Domingue⁶. Pour les « fauves », voici la « garouille » ou « trentanel » des Cévennes et la racine de noyer. Aux « noirs » se destine la noix de galle des forêts provençales, dauphinoises ou gasconnes. Enfin, si l'indigo de Coromandel ou de Jaffa, de Saint-Domingue ou de la Martinique, de la Guadeloupe ou de Cayenne, drogue « fausse et pernicieuse » à l'époque d'Henri IV⁷, si l'indigo a reçu ses lettres de naturalisation en 1730, les paysans des environs de Mirepoix, de Lavaur, d'Albi ou de Castelnaudary restent attachés à la culture du pastel qui a fait la fortune, au xvi^e siècle, des né-

1. Francisque Michel, *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux, principalement sous l'administration anglaise*. Bordeaux, Delmas (t. I) et Forêt (t. II), 1867-1870, t. I, p. 312.

2. G.-B. Depping, *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*. Paris, Impr. nat., 1852, t. III, p. 784.

3. En 1789, on paie, à Avignon, de 24 à 30 livres le quintal de « racines séchées au soleil ». Cf. Arthur Young, *loc. cit.*, p. 1144.

4. *Le teinturier parfait, ou l'art de teindre les soyes, laines, fils, etc.* Paris, Jombert, 1716, t. I, p. 171.

5. Piganiol de La Force, *Nouvelle description de la France*. Paris, Legras, 1753-1754, t. VII, p. 360.

6. Pour les chiffres de l'importation française, l'abbé Raynal donne, en 1775, 352 216 livres, dont 153 178 sont revendues à l'étranger.

7. Chaptal, *Chimie appliquée à l'agriculture*. Paris, Huzard, 1823, t. II p. 354.

gociants toulousains¹ et figure sur les marchés d'Anvers et de Bilbao ; enfin, la fabrication du « tournesol en drapeaux » est particulière au pays de Vaunage, de Marsillargues à Sommières, dans le diocèse de Nîmes².

Que porter encore au compte des produits chimiques ? Le sel ammoniac arrive d'Égypte ; pour la préparation des « vitriols » ou sulfates, on n'exploite pas toujours de façon régulière les « matières sulfureuses » des tourbières du Beauvaisis ou les « mines d'alun et de couperose » du Rouergue³. Le sulfate de cuivre, ou vitriol de Chypre, ne se fabrique qu'à Lyon, et seulement depuis 1757⁴, et la céruse est article d'importation anglaise, allemande ou hollandaise. Mais les Montpelliérains ont acquis une maîtrise incontestée dans la préparation du « verdet » ou vert-de-gris, suivant une technique déjà connue de Pline⁵, industrie ménagère, le plus souvent, qui demande 600 quintaux de cuivre aux mines de Sain-Bel et emploie de 900 à 1 000 muids de « vin piqué ». Enfin, nouvelle industrie fixée par une production locale : à Aniane, à Calvisson, comme dans un grand nombre de villages roussillonnais, la calcination du tartre brut donne ces « cendres gravelées », à forte teneur en alcali, qui se vendent aux foires de Beaucaire depuis le milieu du XIII^e siècle. L'azotate de potassium ou salpêtre arrive des Indes ou de Malte ; quelques nitrières se rencontrent en Touraine, en Saintonge, en Franche-Comté, aux environs même de Paris — carrières de Villers-Cotterets, grottes de La Roche-Guyon⁶, et le raffinage se pratique dans dix-huit manufactures soumises au Grand maître de l'Artillerie : Saumur, Bordeaux, Toulouse, Perpignan... Et, par Marseille surtout, s'importe le soufre sicilien.

En fait, la petite industrie chimique garde encore des liens très étroits avec les productions du sol : elle est ainsi représentée en mille coins du territoire, sans qu'on puisse, exception faite pour le Midi méditerranéen et, peut-être, la région rouennaise, indiquer pour elle des points de concentration.

Les acides minéraux — huile de vitriol, eau-forte — viennent d'An-

1. Certaines années, Bordeaux a exporté 200 000 balles de « coques ».

2. Expilly, *loc. cit.*, p. 45.

3. Rapport de Lelièvre et Gillet. Cf. Aug. Anastasi, *Nicolas Leblanc. Sa vie, ses travaux*. Paris, Hachette, 1884, p. 40. Cf. Arch. nat., F¹⁴ 1309.

4. Arch. nat., F¹² 1506.

5. Pline le Naturaliste, *Histoire naturelle* (édit. Ajasson de Grandsagne). Paris, Panckouke, 1829-1833, liv. XXXIV (vol. XIX), p. 243.

6. M. Berthelot, *Sur la force des matières explosives*. Paris, Gauthier-Villars, 1883, t. I, p. 351. Cf. S. Luce, *La France pendant la guerre de Cent ans* (2^e série), 1893, p. 189.

gleterre ou sortent de quelques officines, laboratoires bien plus qu'ateliers, et la fabrication des alcalis, en fait celle des « soudes », reste, à dire vrai, une industrie agricole. Verreries et blanchisseries demandent principalement des produits espagnols — barille, bourde, aguazul — ou siciliens — polvere di soda, tocchetti ; cependant, au pays de Narbonne, la calcination de « l'engane » ou du « salicor » donne, année moyenne, de 12 000 à 15 000 quintaux de « blanquette », de qualité inférieure — il est vrai — aux soudes étrangères, celles-là « dures comme la pierre, sonores comme une enclume quand on les frappe, d'une couleur cendrée mêlée de taches d'un bleu d'ardoise, en morceaux recouverts d'une croûte blanche¹ ».

Les projets de Chanteau², offrant au Conseil du commerce d'installer une manufacture alimentée par la « bourde » sauvage ou « kali » du Marais poitevin ou de Noirmoutier, ne se sont pas réalisés ; en prenant les deux centres de production, la côte méditerranéenne et le nord du Cotentin — où le « salin » ou « kelp » de Cherbourg vient de la combustion des fucus et des lamineux rejetés par la mer ou coupés à marée basse —, une population de 10 000 à 12 000 âmes ne suffit pas à alimenter le marché français ; la seule province de Murcie envoie chaque année, à Rouen ou à Dunkerque, 20 000, à Marseille ou à Cette, 60 000 quintaux³, auxquels il convient de joindre le quart de la production sicilienne. Et il arrive assez fréquemment du « natron » d'Égypte.

Ainsi, en 1776, lorsqu'on oppose aux Physiocrates, disciples de François Quesnay, la réponse de Messance, aucune des deux Industries mères, pôles de l'industrie chimique, n'est encore représentée en France. Origine de la « vitriolerie » ou fabrication de l'acide sulfurique, installation des premières manufactures de « soude artificielle », c'est à fixer ces deux points de notre histoire économique que nous allons nous attacher ici.

Vers 1665, la mode des tissus de coton, imprimés ou « peints », venus des Indes, se répand à la cour, comme à la ville, et l'on voit M. Jourdain, soucieux d'imiter les gens de qualité, revêtir une « indienne » pour recevoir son maître de musique et son maître à danser. L'engouement est bientôt tel que de nombreux ateliers se montent à Rouen, à Marseille et à Montpellier, pour la contrefaçon des « surates » et des « pat-

1. Cf. *Journal des Mines*, numéro de frimaire an III, p. 83 et suiv.

2. M. Boissonnade, *Essai sur l'organisation du travail en Poitou* (*Bull. et Mém. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*). Poitiers (2^e série, 1899), t. XXII, p. 527.

3. *Journal des Mines*, loc. cit., p. 88.

nas ». La révocation de l'Édit de Nantes porte un premier coup à la jeune industrie des toiles imprimées en provoquant l'exil de ses meilleurs ouvriers en Angleterre, en Suisse et en Allemagne, surtout à Francfort, Magdebourg, Berlin et Hambourg¹.

Devant les réclamations toujours plus violentes des marchands-drapiers, jadis favorisés par Colbert, devant la misère et le chômage des ouvriers « qui leur sont subordonnés », Louis XIV rend, le 28 octobre 1668², un arrêt ordonnant la fermeture de « toutes les fabriques établies dans le royaume pour peindre les toiles de coton blanches... ». La contrebande s'organise, malgré les peines édictées en avril 1688, en février et en mai 1689 : au cours de 1690 et dans les quatre premiers mois de 1691, à Paris, on saisit 11 800 aunes de toiles³ qui seront brûlées le 31 décembre 1692, à l'exception « des toiles blanches ou engalées dont M. de La Reynie propose de faire des charités ». En 1697, d'Argenson, lieutenant général de police, reconnaît que, « malgré les arrêts qui sont toujours très précis sur le fait de la destruction des toiles peintes des Indes, les Fermiers généraux en détiennent une grande quantité... qu'ils espèrent revendre à l'étranger⁴... ». On brûle les étoffes prohibées en place publique, alors même que les détenteurs — fermiers ou marchands — prétendent « sans preuves suffisantes, mais avec quelque vraisemblance », les tenir de la Compagnie des Indes. Arrêts, ordonnances, condamnations se succèdent : au Temple et dans la cour Saint-Benoît, qui dépend de l'abbaye du Val-de-Grâce, on n'en travaille pas moins « publiquement » à « peindre ou imprimer des fleurs ou figures sur siamoises ou autres étoffes composées de coton et de fleur de soie ». Le colportage est frappé d'une lourde amende de 400 livres ; cependant, à Fontainebleau, pendant les séjours de la cour (1705), un marchand fait « publiquement⁵ » un grand débit de toiles peintes. D'Argenson interdisant le port de telles étoffes à la ville, les femmes s'en parent dans leur maison de campagne, aux portes de Paris, « avec beaucoup d'insolence et d'affectation⁶ » ; aux environs de Valenciennes, on arrête un muletier dont les ballots sont destinés à la maréchale de Vil-

1. *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs*. Mulhouse, V^e Bader, 1902, t. I, p. 284 et suiv.

2. Cf. Savary des Bruslons, *Dictionnaire universel du commerce, d'histoire naturelle et des arts et métiers* (2^e édit.). Copenhague, Philibert, 1759, t. I, article *Étoffes*.

3. A. de Boislisle, *Correspondance des contrôleurs généraux des finances...* Paris, Impr. nat., 1874, 1883, 1898, t. I, pièces 165 et 1148.

4. A. de Boislisle, *loc. cit.*, t. I, pièces 321 et 1613.

5. *Ibid.*, t. II, pièce 908.

6. *Ibid.*, t. III, pièce 680.

lars ; le maréchal de Montrevel se fait livrer des toiles peintes par les marchands de Bayonne ; on en découvre chez le fils de M. de Carrère, député aux États de Béarn et conseiller au Parlement... et, le 2 juillet 1715, la marquise de Nesles paraît dans le jardin des Tuileries « avec une robe de chambre brodée de fleurs de soie et façon des Indes, sur une toile du même pays¹... ». Toujours sous le prétexte que les étoffes fabriquées à l'étranger sont achetées argent comptant — « ce qui fait sortir beaucoup de numéraire du royaume » — on en vient, en décembre 1717, à prévoir des peines « afflictives² » contre ceux qui ne peuvent « guérir de cet entêtement de contrebande ». Puis on se lasse de part et d'autre : les modes varient et le calme revient. Tolérée seulement en quelques lieux « privilégiés », comme l'Arsenal, où les archers de la gabelle ne pénètrent guère, malgré la commission demandée en 1702 pour leur capitaine³, l'industrie de la toile peinte a disparu, en fait, du royaume, lorsque, au milieu du siècle, la mode renaissant grâce à M^{me} de Pompadour, l'application peu sévère des arrêts de prohibition — trente-cinq, indique Savary des Bruslons — entraîne la création de nombreux ateliers à Amiens, dans la banlieue rouennaise (Notre-Dame-de-Bondeville), au Puy, à Bourges, à Angers, à Nantes, à Mulhouse notamment, où les premiers essais de Schmaltzer, Dollfus et Koechlin datent de 1746. Enfin, l'arrêt du 5 septembre 1759 et les lettres patentes du 28 octobre suivant, autorisant l'impression, marquent la reprise, en France, d'une industrie capitaliste qui s'est déjà développée en Suisse, en Hollande et dans les villes hanséatiques : le 1^{er} mai 1760, Philippe-Christophe Oberkampf imprime sa première pièce dans la manufacture de Jouy-en-Josas⁴.

Or, au cours du XVIII^e siècle, la technique de la teinture a fait d'indéniables progrès : l'emploi des mordants s'est développé, la gamme des colorants s'est étendue et, pour les toiles qui donneront les « surates » rouges ou violets, les « camayeux », souvent bleu-faïence, les « calan-eas » où se mêlent les divers tons de rouges, de verts ou de bleus, les « zurichoises », les mousselines « à bouquets ou à gerbes⁵ », le « vitriolage », ou passage dans une eau aiguillée d'acide sulfurique, précède toute manipulation d'ordre chimique ; de plus, les « bleus d'indigo »

1. A. de Boislisle, *loc. cit.*, t. III, pièce 1783. Cf. pièces 959 et 1303.

2. Savary des Bruslons, *loc. cit.*, t. II, p. 1021.

3. A. de Boislisle, *loc. cit.*, t. II, pièce 641.

4. Ch. Ballot, *loc. cit.*, p. 286.

5. *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs*. Mulhouse, V^{ve} Bader, 1902, t. I, p. 305.

sont en faveur, notamment le « bleu de Saxe », dont la préparation entraîne la dissolution du colorant dans l'acide concentré. L'« huile de vitriol » a donc pris rang parmi les « drogues » indispensables aux teinturiers.

Pour la France, c'est là un article d'importation anglaise, fabriqué soit en Écosse (chez Roebuck, à Preston Pans), soit près de Londres (chez Ward, à Richmond) où, vers 1690, un protestant français s'est réfugié pour y monter un atelier d'indiennes. Vendu de 15 à 16 sols la livre¹, « l'aigre de vitriol » paie, comme « l'huile », un droit d'entrée de 3 livres 15 sols le cent pesant et, depuis le 26 juin 1762, aucune distinction n'est faite entre les deux produits. Jusqu'en 1773, il semble que les entrées les plus importantes se font par Dieppe, « rapport au privilège de la foire qui s'y tient », pendant laquelle, indiquera l'arrêt du 3 novembre, « les commis de l'adjudication des fermes de S. M. ne perçoivent que la moitié du droit² ». Les fabricants de toiles teintées restent ainsi tributaires d'une industrie étrangère. Mais, avant de prendre du service dans les troupes de Charles-Édouard, un gentilhomme anglais, John Holker de Hulton³, s'est occupé de l'industrie cotonnière à Manchester; blessé à la bataille de Culloden, fait prisonnier et condamné à mort, il a réussi à s'échapper et obtenu une commission de capitaine dans le régiment d'Ogilvy, qu'il ne quittera qu'après le traité d'Aix-la-Chapelle. Démissionnaire en 1751, il revient alors à son premier métier et monte, à Rouen, une fabrique de velours de coton. Appuyé par Machault, contrôleur général des finances, il est bientôt en relations étroites avec Daniel Trudaine. Nommé Inspecteur des manufactures en 1755 et naturalisé l'année suivante, il réussit à faire venir d'Angleterre, en 1761, des ouvriers et des fileuses habiles; il sera d'ailleurs l'introducteur en France du calandrage à cylindre et du pressage à chaud: de ses ateliers de Sens sortiront les premières « jennys » de construction française qui se répandront en Bourgogne, en Dauphiné, en Berry et en Languedoc. Il connaît aussi bien que quiconque les besoins de l'industrie rouennaise, surtout ceux des grandes teintureries de Daristoy, de Duclos, de Vincent et d'Auvray, dont les ateliers s'échelonnent, à Darnétal et à Rouen même, sur les bords du Robec. Dès le mois de novembre 1764, il accrédite auprès de Trudaine deux Anglais, Brown et Thierney⁴ qui, associés à un certain Cornely, sont autorisés par le Conseil, le 25 janvier

1. Arch. nat., F¹² 1506.

2. Arch. nat., E 2497, n° 82.

3. Ch. Ballot, *loc. cit.*, p. 43. Voir son article dans le *Dictionary of national biography*.

4. Arch. dép. de la Seine-Inférieure (Arch. du Parlement de Normandie, C 129).

1765, à « établir à Fécamp une manufacture de couperose, d'huile de vitriol..., avec une gratification de 25 livres par quintal de couperose et de 2 sols par livre d'huile..., le versement annuel d'une somme de 2 000 livres au S^r Brown, laquelle ne pourra être payée que lorsqu'il aura justifié de l'établissement de ladite manufacture, et promesse de 1 500 livres pour faire venir d'Angleterre un ouvrier qui saura réunir le plomb sans le souder¹ ». La difficulté de trouver, pour la fabrique projetée, un emplacement convenable à Fécamp ou « sur le bord de la Seine² » et, certainement, l'insistance de John Holker poussent « les entrepreneurs à faire leur établissement à Rouen ». Les choses en restent là pendant plusieurs mois et, le 18 juin 1766, les sieurs Brown, Carvey et Norris sont « subrogés à la permission et aux droits accordés aux sieurs Brown, Cornely et Thierney » ; mais leurs projets n'ont aucune suite. Toujours soutenu par Trudaine, Holker s'adjoint son fils, qui réussit à fabriquer de l'huile de vitriol par des moyens de fortune et soumet les produits des premières expériences à Mignot de Montigny³, dont un rapport du 26 avril 1768 prend fin sur le souhait « qu'il s'établisse des fabriques dans le royaume ». Des capitaux étant offerts par des fabricants de velours, Chatel et C^{ie}, dont l'usine s'élève rue Saint-Jullien et qui ne sont, à nos yeux, que personnes interposées ; un terrain est acheté, en mai 1768, au faubourg Saint-Sever. Nos Archives nationales gardent le premier devis d'installation⁴ intéressant notre Grande industrie chimique, devis qui a été remis à Trudaine le 31 mars précédent :

| | |
|--|---------------|
| Achat de l'emplacement | 25 500 livres |
| Construction de deux hangars, chacun de 360 pieds de long sur 24 | 24 000 — |
| Construction de deux ateliers pour la distillation, chacun de 130 pieds sur 27 | 16 000 — |
| Construction d'un hangar pour un manège et un moulin pour broyer les drogues, de 32 pieds de long sur 24 ou 25, avec un étage pour servir de magasin | 2 400 — |
| Les frais de faire venir un verrier souffleur pour instruire les ouvriers monteront à | 2 400 — |
| 900 ballons à 15 l. | 13 500 — |

1. Arch. nat., F¹² 1506.

2. Lettre de John Holker, 4 juin 1766 : « Toutes les recherches sont restées vaines pour trouver un emplacement, non seulement à Fécamp, mais encore le long de la Seine, depuis Rouen jusqu'à Caudebec. »

3. Etienne Mignot de Montigny, membre de l'Académie des sciences (1714-1782).

4. Arch. nat., F¹² 1506.

| | |
|--|--------------|
| 120 ballons pour la rectification à 12 l. | 1 440 livres |
| Chevaux, charrettes, divers et autres frais pour dépenses déjà faites | 3 840 — |

« Au moyen de cette dépense, lit-on, on pourrait fabriquer par an 67 000 livres d'huile », les entrepreneurs s'engageant à atteindre cette production dès 1770 et demandant un prêt de 20 000 livres, soit :

10 000 livres le 1^{er} juin 1768 ;

5 000 livres le 1^{er} septembre ;

5 000 livres le 1^{er} décembre ;

Les frais prévus sont revus et discutés, car un second devis indique seulement une mise de fonds de 75 à 80 000 livres, « tout compris », pour un chiffre annuel de 100 000 livres, qui est à peu près la consommation française. Intendant de la généralité de Rouen, Thiroux de Crosne¹ intervient à son tour pour appuyer une dernière requête et, le 24 septembre, après lecture du rapport de Laverdy, le roi « en son conseil » permet² :

... aux sieurs Chatel et C^{ie} d'établir dans le faubourg Saint-Sever de Rouen une manufacture d'huile de vitriol, eau-forte et autres drogues accessoires, laquelle aura le titre de manufacture privilégiée avec la faculté de faire circuler dans le royaume et d'envoyer à l'étranger, en exemption de tous droits, lesdites marchandises sur lettre de voiture vérifiée et attestée par le directeur des Fermes...

Les entrepreneurs pourront ainsi

... tirer d'Angleterre et de Hollande le salpêtre dont ils auront besoin pour leur fabrique jusqu'à concurrence de trente milliers par année sur les passeports du commissaire général des poudres.

Auxdits sieurs Chatel et C^{ie}, il sera payé

... pendant dix ans une gratification de dix livres par quintal d'huile de vitriol qui sera fabriqué dans leur manufacture et justifié être vendu ; et ce, jusqu'à concurrence de trois mille livres par an et sur les certificats d'expédition qui leur seront fournis par le directeur des Fermes de Rouen...

Il leur est enfin accordé, « en outre » :

une somme de six mille livres une fois payée, tant pour les indemniser des frais qu'ils ont faits que pour faire venir deux ouvriers étrangers, laquelle

1. De 1768 à 1785.

2. Arch. nat., E 2247 et E 2497, n° 82.

somme leur sera payée aussitôt qu'ils auront justifié de l'arrivée desdits ouvriers.

En janvier 1769, et l'information *de commodo et incommodo* ne sera terminée que trois mois plus tard, en janvier 1769, les bâtiments sont prêts ; dès les premiers jours de l'été, la manufacture est en marche. Un article de mutation (janvier 1811), le rapport des commissaires chargés d'une enquête en 1773 : Louis Le Pecq, Charles Bailliére, Charles Le Chandelier, J.-P. David, et la « réfutation » d'un sieur Béville, voisin des Holker¹, nous ont permis de fixer l'emplacement de la première vitriolerie française dans la rue de Sotteville actuelle, à la hauteur des impasses Thoreau et Bureau.

Du 22 septembre 1769 au 31 août 1770², les clients de Rouen, d'Eau-plet, d'Amiens et d'Abbeville reçoivent 45 190 livres d'huile « en bouteilles emballées dans un panier d'un poids brut de 120 à 150 livres, soit, net, de 90 à 120 livres³ » ; la production de certaines semaines a atteint 24 quintaux. Le 11 juin 1770, privilèges et franchises sont supprimés pour Dieppe, où le droit d'entrée de 15 livres le cent pesant sera à l'avenir « perçu en entier et sans aucune remise » : la clientèle s'étend à Elbeuf, à Angers, à Lille et à Beauvais⁴. En 1772, Holker accuse une vente de 105 492 livres pour une production de 114 070 : une interruption de travail de quatre mois et demi a permis l'agrandissement de la manufacture, qui est bientôt en mesure de donner 200 000 livres annuelles. Sans doute est-ce à cette année 1772 qu'il faut faire remonter l'installation, en France, de la première chambre de plomb, organe essentiel des usines modernes. Mais, dès 1777, Holker, qui produit, année moyenne, 160 milliers d'huile de vitriol et a obtenu, en 1776, la faculté de faire entrer « en exemption de droits » 70 milliers de salpêtre, Holker compte déjà des concurrents dans la région rouennaise : Anfrye et Stourme⁵ se sont installés à Déville et le second de ces fabricants, aidé

1. Conservation des hypothèques de Rouen, registre de translation, vol. 149, n° 10294. — Réfutation du sieur Béville aux observations. Cf. Arch. nat., F¹² 1507. — Cf. lettre de Holker à Trudaine (de Montigny), du 27 septembre 1774. Cf. Arch. nat., F¹² 879.

2. La première livraison est faite, le 22 septembre, à un sieur Bazire de Rouen.

3. Lettre de Holker à Necker, 1^{er} juillet 1779. Cf. Arch. nat., F¹² 1506.

4. La manufacture de Garnier et C^{ie} occupera dans cette ville 600 ouvriers à la fabrication des toiles peintes, en 1787. Voir Arthur Young, *loc. cit.*, p. 968.

5. Arvers indique deux « Allemands », Carthame et Strouble, dont l'usine passera ensuite sous la direction d'un sieur Petou, qui la revendra à un M. Forestier. Cf. *Mém. de la Soc. d'Émulation de Rouen*, 1817 (séance publique du 9 juin), p. 47 et suiv. Ces deux noms étrangers ne figurent pas dans la requête présentée à Thiroux de Crosne, sans doute en 1778. Cf. Arch. nat., F¹² 1507. Voir F. Gerbau et C. Schmidt, *Procès-verbaux des comités d'agriculture et de commerce*. Paris, Impr. nat., 1906, t. I, p. 591, et Arch. nat., F¹² 652.

par M. de La Follie, se propose de fabriquer « dès le début » 2 000 livres par semaine. Un autre Anglais, Thomas Mury, dirige à Honfleur la manufacture d'Auvray. Pour l'usine de Saint-Sever, la clientèle s'étend cependant jusqu'à Bordeaux, Cette, Lyon et Genève, lorsque Peters et Alban montent à Épinay les ateliers qu'ils transféreront plus tard dans la plaine de Javel, sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les usines Citroën¹. Bientôt Chaptal achètera des terrains à La Panne, aux portes de Montpellier², pour doter le Bas-Languedoc d'une vitriolerie ; un Italien, Valentino, montera une fabrique à Lille ; à Marseille, enfin, la nouvelle industrie aura droit de cité en 1786. Cette même année — 1786 — l'excédent des exportations françaises sur les importations s'élèvera à 64 000 livres³, à très peu près le chiffre de production que les Holker avaient promis d'atteindre après un an de marche⁴.

Or, depuis une dizaine d'années, un nouveau problème d'ordre économique s'est posé pour les industries françaises du blanchiment, de la verrerie et de la savonnerie, qui souffrent « du renchérissement croissant des potasses, de la hausse des soudes naturelles et de la rareté des gîtes de natron ».

L'époque est passée où, suivant Voltaire, la nation s'est mise tout entière à « raisonner sur les blés⁵ ». En 1780, la nation tend à raisonner sur une foule de sujets : « L'économie est de bon ton, même à la cour », assure Walpole⁶. « Tout le monde est économiste⁷ », écrit M. de Vaublanc. Le « moyen ordre », en effet, s'est enrichi par l'industrie, qui a offert « aux petits » d'autres ressources que de servir « les grands⁸ ». Une bourgeoisie industrielle et commerçante est née qui compte, parmi tant d'autres, les Perret et les Goudard à Lyon, les Montgolfier et les Jahanot à Annonay, les Peltureau à Châteaurenault, les Morgan à Amiens, les Rabasse à Rouen, les Vanesson à Docelles, les Wendel à Indret. Cette bourgeoisie figure, dans les Sociétés savantes, aux côtés des grands seigneurs et des prélats qui « écrivent ou traduisent des livres

1. Lambeau, *Vaugirard*. Paris, Leroux, 1912, p. 72 et suiv.

2. Chaptal, *Mes souvenirs sur Napoléon I^{er}* (publiés par son petit-fils). Paris, Plon, 1893, p. 30.

3. Arch. nat., F¹² 724. Cf. Ch. Ballot, *loc. cit.*, p. 544.

4. Pour une fabrication d'acide correspondant à la production annuelle de 600 000 livres d'alun, aux environs de 1790, Valentin estimera le prix d'installation de la vitriolerie à 43 900 livres, bâtiments et terrain non compris.

5. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Blé*.

6. Cf. Taine, *Les origines...* Paris, Hachette, 1910, t. II, p. 148.

7. Vaublanc, *Souvenirs*, t. I, p. 117, 377. Cf. Taine, *loc. cit.*, p. 150.

8. Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, chap. xxx ; *Le siècle de Louis XV*, chap. xxxi.

utiles, s'informent de l'industrie, s'intéressent en amateurs ou en promoteurs à toutes les améliorations publiques¹. M. d'Ambournay est l'auteur d'un traité sur l'usage de la garance verte et le marquis de Caзаux publie un essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre. Le marquis de Turbilly s'est ruiné autant dans ses opérations de défrichement que dans ses entreprises industrielles pour la fabrication de la soude et du savon²; mais le mari de Félicité Ducrest de Saint-Aubin, « gouverneur des enfants du duc d'Orléans », Charles Brulart de Genlis, marquis de Sillery, reste « le plus grand cultivateur de vignes de Champagne », et Arthur Young s'empresse d'aller visiter son « pressoir ». En 1764, l'évêque de Metz, M. de Montmorency, a obtenu des lettres patentes de Louis XV pour monter, à Baccarat, la verrerie Saint-Anne, dont l'installation a coûté 356 000 livres³. Depuis 1752, le marquis de Solage dirige, dans l'Albigeois, la verrerie de Carmaux, sur le carreau de la mine, alors que la fabrique de potasse par calcination des bois, montée par les religieux de Marmoutier, est déjà vieille de cinquante ans. Chancelier de l'Académie et ancien avocat général au parlement de Dijon, Guyton de Morveau a obtenu, en 1774, la création d'un cours public et il enseigne la chimie. Ancien élève de Buquet à l'École de médecine, de Mitouard, rue de Beaune, et de Sage, à la Monnaie, Chaptal dédie « aux gens des trois États » ses premiers mémoires⁴. Enfin, dans l'histoire de la Compagnie de Saint-Gobain, au cours du XVIII^e siècle, Augustin Cochin a relevé les noms des Ségur, des Montmorency, des du Molin et des Fieubet, qui se rattachent à Racine, des Courtin et des Poquelin, qui rappellent Molière, et même le nom de M^{me} Geoffrin, qui a reçu la part de M. Guymond. Au Conseil d'administration qui, certaines années, doit répartir 500 000 livres de dividendes, la plus haute noblesse de France se mêle à la meilleure bourgeoisie de Paris, les financiers de Genève à l'école de l'*Encyclopédie*⁵. Enfin, auprès de « capitalistes qui s'intéressent aux progrès des arts et à l'accroissement du royaume⁶ » et qui aident à la création de l'usine de Javel, on trouve le comte d'Artois qui a confié, dans son palais du Luxembourg, son cabinet de physique et d'histoire naturelle à Pilâtre de Rozier. Dans

1. Taine, *loc. cit.*, p. 159.

2. Arthur Young, *loc. cit.*, p. 215, 253, etc.

3. Paul Baud, *L'industrie chimique en France*. Paris, Masson, 1927, p. 187.

4. Chaptal, *loc. cit.*, p. 25.

5. Aug. Cochin, *La manufacture des glaces de Saint-Gobain*. Paris, Douniol (et Guillaumin), 1866, p. 58 et 96.

6. M. Thierry, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*. Paris, Hardouin et Gattey, 1787, t. II, p. 642. Cf. *Journal de Normandie*. Arch. nat., F¹² 652.

les dernières années de l'ancien régime, « une fièvre d'affaires rappelle les temps de la Régence ». — « On parle aujourd'hui d'un million », note Mercier, « comme on parlait, il y a cent ans, de mille louis d'or. On compte par millions ; on n'entend parler que de millions pour toutes les entreprises ¹. » — Or, depuis 1778, Louis-Philippe le Gros, duc d'Orléans, est propriétaire d'une verrerie à Villers-Cotterets : un arrêt, signé Hue de Mirmesnil et Moreau de Beaumont, l'a autorisé « à y faire verres à boire, huilliers, caraffes et autres verres de toutes sortes, même ceux destinés pour le vitrage des bâtiments et des estampes ² ». Le fait est, à nos yeux, gros de conséquences pour l'industrie chimique : grand seigneur « éclairé, hardi et âpre au gain », qui « cherchera dans les affaires » plus qu'une satisfaction d'orgueil : un moyen d'échapper à son néant politique ³, le duc de Chartres — le futur Philippe-Égalité — n'aurait sans doute accordé qu'une mince attention aux recherches faites pour retirer la soude du sel marin si, propriétaire d'une verrerie, à la mort de son père, Philippe le Gros (1785), il n'avait eu à souffrir du prix élevé des alcalis.

Le problème des « soudes factices » est à l'ordre du jour et voici quelques points de repère pour cette phase de notre histoire économique :

1776. — Fondation d'un prix par l'Académie des sciences pour récompenser l'auteur d'un procédé industriel « en vue d'extraire l'alkali pur du sel marin, sans que la valeur de cet alkali minéral excédât le prix de celui qu'on tire des meilleures soudes étrangères » ;

1779. — Expériences d'Athénas au « port de Croisic », le 16 août, en présence de Grignon, après vérification, au cours de 1778 et de 1779, des essais du Père Malherbe ⁴, par Macquer et de Montigny ;

1782. — Mémoire adressé par Guyton de Morveau, le 16 février, au contrôleur général des Finances ⁵ ;

Privilège de quinze ans accordé, le 16 avril, à Athénas et à ses associés ⁶, Jourdan et La Bernardière, qui veulent établir une « manufacture de soude artificielle » dans les environs de Nantes ;

1783. — Fondation par Louis XVI du « prix de l'alcali », à « proclamer » à la Saint-Martin de la même année ⁷ ;

1. Amédée Britsch, *La jeunesse de Philippe-Égalité, 1747-1785*. Paris, Payot, 1926, p. 341 et 345. Voir Ch. Ballot, *loc. cit.*, p. 17.

2. Arch. nat., F¹² 7.

3. Am. Britsch, *loc. cit.*, p. 37. Cf. Ch. Ballot, *loc. cit.*, p. 37.

4. Arch. nat., F¹² 30. Cf. C[harles] C[oquebert], *Journal des Mines*, n° 3, frimaire an III, p. 67.

5. Arch. nat., F¹² 997 (3^e dossier).

6. Acte d'association du 13 mars 1782.

7. Cf. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres depuis 1792*,

Privilège de quinze ans accordé, le 23 septembre, à Hollenweger, « à condition d'installer son usine à quinze lieues de Nantes » ;

1784. — Premiers essais de Nicolas Leblanc, « ancien chirurgien, chimiste », qui doit figurer parmi les auditeurs de Mitouard, chargé par le duc de Chartres d'un « cours de chimie appliquée aux arts », au Palais-Royal ;

1788. — Arrêt du 23 août révoquant les privilèges accordés antérieurement « au Sr Athénas, au Sr de Morveau et au Sr Hollenweger, faute d'avoir formé leurs établissements dans un temps utile », mais accordant un nouveau privilège à Guyton de Morveau et au marquis de Bullion d'établir des soudières artificielles dans la Bretagne, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge, la Flandre maritime¹ ;

1789. — Publication du discours préliminaire de La Métherie et dépôt, le 4 mars, par Carny et Géraud de Fontmartin, d'un mémoire déjà soumis à Berthollet et comprenant la description de deux procédés de fabrication ; puis expériences de Nicolas Leblanc, répétées, sur la demande du duc d'Orléans, dans le laboratoire de chimie du Collège de France sous les yeux de Darcet, assisté de son collaborateur Dizé.

Le 27 mars 1790² — un mois après la signature d'un premier accord passé devant M^e J. Lutherland, notaire à Londres, où le duc d'Orléans séjourne depuis les journées d'Octobre —, Leblanc dépose chez M^e Briehard, notaire rue Saint-André-des-Arts, un « paquet » contenant, avec un rapport élogieux de Darcet, la description de deux procédés : l'un pour la conversion du sel marin en soude, l'autre, personnel à Dizé, pour la fabrication du « blanc de plomb ». Dans les mois qui suivent, il procède à de nouveaux essais et entreprend la construction de la manufacture. Le 27 janvier 1791 — un acte particulier liant, depuis le 12 janvier, les intérêts des deux inventeurs — un acte définitif fixe les apports et la rétribution des associés : par son secrétaire, Henri Shée, mestre de camp entré à son service en 1786, Philippe d'Orléans s'engage à verser 200 000 livres ; Leblanc et Dizé recevront un traitement annuel, l'un de 4 000, l'autre de 2 000 livres. Les premiers bénéfices s'emploieront d'abord au remboursement des fonds engagés, qui porteront intérêt à 10 % ; puis le partage s'établira ainsi : neuf vingtièmes au duc, neuf vingtièmes aux inventeurs, deux vingtièmes à Shée. Si les bénéfices dépassent un million, la répartition sera quelque peu différente. Le 23 septembre suivant, sur avis très favorable des trois com-

t. XXIII, p. 56, et discours prononcé par Eug. Péligot lors de l'inauguration de la statue de Nicolas Leblanc (28 juin 1884). Cf. Arch. nat., F¹²* 30.

1. Arch. nat., F¹²* 31, p. 67 et 68, et F¹² 1507. Athénas a complètement échoué dans son établissement de Port-Lavigne, près de Nantes.

2. Cf. J.-B. Dumas, *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, t. XLII, 1856, p. 558.

missaires nommés par Delessart, ministre de l'Intérieur : Retz de Servières, directeur des brevets, Desmarests, inspecteur général des manufactures, et Darcet, professeur au Collège de France, le brevet est accordé sous le numéro 9¹.

L'usine se construit au lieu dit Maison-de-Seine, entre le fleuve et l'enceinte fortifiée de la ville de Saint-Denis, alors Franciade. A l'abri des débordements de la Seine, à la hauteur et à l'ouest de la gare actuelle, sur une étendue de quatre-vingt-dix ares environ, close de gros murs, avec face d'entrée sur le chemin de halage², se dressent plusieurs hangars, une maison d'habitation, enfin la « soudière » proprement dite, dont l'appareillage comprend : un moulin de pierre pour le broyage de la craie de Meudon et du « muriate de soude vitriolisé », quatre fours affectés : deux au traitement du sel marin par l'acide sulfurique — le sous-produit, l'acide muriatique, s'employant à la production du « sel ammoniac » —, deux à la calcination du mélange : sulfate de soude, craie et charbon. Les frais de construction ont atteint 100 000 livres³. L'activité des associés se limitera, au début, à la fabrication d'une « soude brute⁴ » en attendant l'établissement d'un atelier de lessivage — bac de « touillage », chaudières « préparantes », chaudières « réduisantes » — pour la fabrication de la « soude à siccité » ou de la « soude cristallisée ». Mais Leblanc qui, suivant l'expression de Payen, « a établi avec précision, par la voie expérimentale, les doses que la théorie est venue justifier depuis⁵ », Leblanc a prévu l'installation d'une « chambre » et d'un « fourneau » de vitriolerie ; la première soudière française aurait ainsi présenté le type d'une grande exploitation, comme les usines qui s'élèveront au début du XIX^e siècle⁶. En cette année 1792, l'état du commerce établi le 18 nivôse an II indique que la France reçoit 277 767 quintaux de soude espagnole d'une valeur marchande de 8 152 973 livres⁷ ; la capacité de production quotidienne de la manu-

1. Arch. nat., F¹² 997. Ce dossier (3^e) contient une enveloppe renfermant le rapport officiel des commissaires et le texte de la demande signée Leblanc, qui paraît avoir échappé à la Commission présidée par J.-B. Dumas.

2. Aug. Anastasi, *loc. cit.*, p. 19.

3. Lettre de Nicolas Leblanc et de J. Dizé au Comité de Salut public, 26 messidor an II. Arch. nat., F¹² 2243.

4. Cf. *Description de divers procédés pour extraire la soude du sel marin, faite en exécution d'un arrêté du Comité de Salut public*. Paris, Impr. du Comité de Salut public. Arch. nat., F¹² 2243.

5. A. Payen, *Précis de chimie industrielle*. Paris, Hachette, 1859, t. I, p. 298.

6. Cf. Lettre des administrateurs de la Seine, 8 pluviôse an VII. Arch. nat., F¹² 2243.

7. Cf. Rapport concernant l'établissement d'une soudière artificielle, 6 brumaire an III, signé Tissot. Arch. nat., F¹² 1556.

facture de Franciade s'élève à 15 quintaux, d'un prix de vente de 550 à 600 livres pour un prix de revient de 450, soit un bénéfice annuel voisin de 45 000 livres pour une marche normale de 300 jours. C'est sur de tels chiffres que Leblanc établira, en l'an XII, un rapport au tribunal de commerce. Mais la manufacture ne doit pas connaître de longs jours. Le 6 avril 1793, la Convention décrète que tous les Bourbons doivent servir d'otages à la République ; arrêté le lendemain, Philippe-Égalité est mis en accusation le 3 octobre, condamné le 6 novembre et exécuté ce même jour. Le 28 janvier 1794, la manufacture est placée sous séquestre et le Comité de Salut public confie à Darcet, Pelletier et Lelièvre une enquête sur les divers procédés déjà proposés « pour extraire la soude » du sel marin : « La patrie », écrit alors Shée, « pouvant en retirer des avantages précieux pour moyens de défense¹. » Leblanc, Dizé et Shée restent sans argent, sans fabrique, sans brevet ! En magasin, l'inventaire indique près de 2 000 quintaux de matières premières dont la vente produira, au bénéfice de la nation, 120 000 livres environ, un sieur Malisse se rendant acquéreur des bâtiments pour 54 815 livres. Les associés se dispersent : Shée reprend du service, Dizé rejoint les armées comme pharmacien et Leblanc se donne tout entier à ses fonctions d'administrateur du département de la Seine. Lorsque, en floréal an VIII, le ministre des Finances ordonne le renvoi en possession provisoire des associés de 1791, Leblanc tente seul de reprendre l'exploitation de la manufacture. Un arbitrage de Vauquelin, Deyeux, Beaurepaire et Bellacq lui alloue, le 19 frimaire an XIV, une indemnité de 52 473 fr. 80, qu'il ne touchera jamais. Sur les 3 000 francs promis par François de Neufchâteau en l'an VII, il semble que le cinquième seulement lui a été versé. Faut-il rappeler un secours de 300 francs accordé par Chaptal et une avance de 2 400 francs consentie par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale² ? A bout de ressources, Nicolas Leblanc se tue d'un coup de pistolet le 16 janvier 1806.

Cinquante ans après cette mort misérable, le « procédé Leblanc », adopté dans toutes les soudières européennes, y produisait 300 000 tonnes d'alcalis divers et J.-B. Dumas écrivait : « Depuis le commencement du siècle, toute l'industrie des produits chimiques pivote autour des manufactures de soude artificielle et s'empare de leurs procédés ou de leurs produits » ; et la fabrique de Maison-de-Seine est

1. Aug. Anastasi, *loc. cit.*, p. 22 et 137.

2. *Mémoires de l'Institut national des sciences et des arts* (suppl.), t. II, an IV à an VIII. Cf. Rapport de Fourcroy et de Vauquelin au lycée des Arts.

bien la première en France qui ait obtenu « un véritable succès », car on ne saurait voir plus que des essais dans les expériences de Chaptal, d'Alban et de Carny, antérieures à 1790¹.

Dès 1810, les grandes soudières de Payen à Grenelle, de Pelletaz à Rouen², de Chaptal aux Ternes, près Paris, à La Folie, vers Nanterre, et au Plan-d'Aren, proche de Martigues³, de Carny à Dieuze, de Pluvinet à Rassuen et de la Compagnie de Saint-Gobain à Charles-Fontaine présentent ce caractère de la grande industrie capitaliste : la concentration technique et financière. Dans une même enceinte, deux unités se groupent : la vitriolerie, qui reçoit le soufre et le sel et fabrique l'acide sulfurique et le sulfate alcalin ; la soudière proprement dite, qui transforme le sulfate en carbonate. Parfois, le sous-produit de la vitriolerie, l'acide « muriatique », est recueilli et s'emploie, dans un troisième atelier, à la production du chlore pour les « chlorures décolorants », type eau de Javel. La distribution des usines a été, d'autre part, déterminée par le souci de recevoir à bon compte les matières premières ou de trouver un débouché régulier pour les produits fabriqués : banlieue de Rouen ou de Marseille, marchés du soufre sicilien ; Dieuze et Rassuen à proximité d'un banc de sel gemme ou d'un marais salant ; Lyon et Charles-Fontaine au voisinage d'un centre industriel gros consommateur d'acide (teinture de la soie) ou d'alcali (verrerie de Saint-Gobain).

La Grande industrie chimique a ainsi conquis droit de cité, en France, aux dernières années du XVIII^e siècle. S'il faut unir dans un même sentiment de gratitude les savants : Berthollet, Guyton de Morveau, Chaptal, Vauquelin, Darcet, Hassenfratz, qui ont orienté la science vers des fins d'ordre pratique, il serait injuste de ne pas joindre à leurs noms ceux de Daniel Trudaine, de Trudaine de Montigny, de John Holker de Mouton, père et fils, de Nicolas Leblanc, de Dizé et celui de Philippe d'Orléans.

Paul BAUD.

1. En 1791, Alban dirige la manufacture de Javel et Carny fabrique de l'acide muriatique, 11, rue de Harlai, au Marais ; ses ateliers de la Maison-Blanche s'élèvent près d'un ancien rendez-vous de chasse du prince de Conti, à Grenelle, à la hauteur de la rue Payen actuelle. Cf. Arch. de la Seine, coll. Lazare, 12, n° 2798.

2. Le rapport du jury, à l'Exposition de 1806, indique deux soudières à Rouen.

3. J. Pigeire, *La vie et l'œuvre de Chaptal, 1756-1852*. Paris, Éditions Spes, 1932, p. 309.

MÉLANGES

A PROPOS DE DEUX MÉDAILLES ARMÉNIENNES DE 1673

A L'EFFIGIE D'UN MARCHAND DE DJOULFA PRÈS ISPAHAN

Pendant un séjour à Florence, en 1921, mon attention avait été attirée, au *Bargello*, par des médailles à figures enturbannées, dont deux à inscriptions arméniennes et une troisième à légendes latines. Le directeur du *Museo Nazionale*, G. de Nicola, les ayant aimablement fait reproduire, la pièce à inscription latine s'est trouvée être à l'effigie de Sultan Sélim I et commémorative de sa conquête de l'Égypte. C'est le seul portrait authentique connu du farouche conquérant, et je l'ai publié dans la revue *Syria*¹.

Les médailles arméniennes posaient un problème d'une solution plus malaisée. Elles portent toutes deux² sur l'avvers un portrait — en buste sur l'une et en pied sur l'autre — et sur le revers des emblèmes identiques. Des inscriptions, qui sont les mêmes pour chacun des côtés, courent sur les bords.

La tête du personnage, marquée par des rides, se présente de face — légèrement inclinée à gauche, sur le buste — avec des traits accusés et le nez proéminent. Le visage rasé, avec une légère moustache, a une expression énergique et sévère. Il est vêtu d'un élégant manteau à revers de fourrure, serré à la taille par une ceinture et à pans s'élargissant en cloche. Une veste, qui se boutonne à droite, à la mode persanne, se voit sous le manteau. De la main droite, il égraine un chapelet³, tandis que la gauche est posée sur la hanche.

Telle est la silhouette figurée, sans oublier un volumineux turban.

Sur le revers apparaissent quatre emblèmes. L'*agnus dei*, visé par l'inscription et placé au centre, est le plus important. La colombe du Saint-

1. *Syria*, 1925, fasc. 3. *A propos d'une coupe à vin en agate au nom du sultan timouride Hussein Baïcara*.

2. Leurs diamètres sont respectivement de soixante-deux et cinquante millimètres et demi.

3. Le chapelet, *tesbih*, qui, comme son nom l'indique, servait dans le principe à invoquer Dieu, est couramment égrainé en Orient, tant par les musulmans que par les chrétiens, comme simple passe-temps et désœuvrement.

Esprit est le second emblème chrétien. Un lion montant et le soleil figurent les armes de la Perse. Enfin, une théorie d'abeilles, qui volent vers ce qui doit être une ruche, représente, suivant toute probabilité, une allégorie du travail et de l'activité.

Un siècle plus tard, on retrouve en Hollande des médailles au nom de négociants arméniens. Le Musée de La Haye en possède notamment une, de forme ovale, datée d'Amsterdam, 1757 ; elle conserve le souvenir d'un marchand originaire de Djoulfa, et fixé à Amsterdam dans la première moitié du XVIII^e siècle. En vermeil et sans effigie, elle reproduit aussi l'*agnus Dei* et la colombe du Saint-Esprit, avec, en plus, des figures qui symbolisent la Prudence et la Vertu victorieuses¹.

Il ne m'a malheureusement pas été possible de déchiffrer entièrement l'inscription des médailles du *Bargello*. Sur l'avvers, en outre de la formule : « Je suis le serviteur de Jésus-Christ », je lis *Djoghatz*, de Djoulfa, Djoulfalin², ainsi que le nom Krikror (*sic*)... Kéraki. Un patronymique, dont on ne distingue que la terminaison *intz*, est placé entre le nom de baptême Krikror, Grégoire, sous la forme erronée de Krikror, et le nom d'origine de Kéraki.

Cet ethnique dérive de Kérak, localité située en Palestine, sur la rive gauche du Jourdain. C'est le Crac des Croisés, auquel se rattachent, à la fin du XII^e siècle, les souvenirs de Renaud de Châtillon, son dernier seigneur, et de sa veuve Étienne.

Une vieille colonie arménienne y existait en effet et, en 1330, le roi Léon IV de Cilicie faisait don à l'église du village de Karak d'un ménologe, avec son autographe³.

Le revers porte, après la phrase : « Jésus-Christ, *agnus dei*, qui accorda... à toute la terre », la date de l'ère arménienne 1122⁴, laquelle correspond à l'année 1672-1673.

L'accoutrement du personnage représenté par ces médailles se rapproche du costume persan au XVII^e siècle, tel qu'on le voit, par exemple, sur le portrait de J.-B. Tavernier⁵, et nous avons déjà relevé sur ces pièces le lion et le soleil, ces armes antiques de la Perse. Même en faisant abstraction du nom

1. A. Saroukhan, *La Hollande et les Arméniens aux XVI^e-XIX^e siècles* (en arménien). Vienne, 1926, p. 193-194 et figure.

2. Pietro Della Valle écrit « Ciolfalin ». *Voyages*. Paris, M DC LXIV, 3^e partie, p. 108 et 265.

3. Père Karékin Hovsepian, *L'art de la calligraphie chez les anciens Arméniens*. III^e partie : *Planches de paléographie arménienne*. Vagharchabad, 1913 (en arménien), § et fig. 129.

4. Dans cette date, la troisième lettre qui transcrit les dizaines affecte la forme d'un *i* latin. Elle doit être employée pour l'*i* arménien, dont la valeur numérique correspond à vingt.

5. En tête du tome I de ses *Six voyages*, édition de 1712. La légende porte que cet habit persien lui fut donné en 1665 par le roy de Perse ; c'est donc là un costume d'apparat.

Une estampe représentant un marchand arménien de Perse, d'un type analogue, tenant une branche d'olivier en main, et datée de 1686, est reproduite, d'après le P. Alishan, par C. D. Tékéian, *Marseille, la Provence et les Arméniens*. Marseille, 1929, en regard de la p. 32.

arent
e qui
e du

n de
une,
d'un
moi-
gnus
isent

ment
ule :
jou-
t on
ême
e de

rive
a fin
r, et

e roi
loge,

la...
nd à

oche
por-
et le
nom

nien).

t 265.
rtie :

latin.

habitu

enant
, par
p. 32.



de
to
m
ca
ar

ne
Se
co
A
D

le
la
ré
qu

fe

de
re

po
th
to

tan
Ab
Ab
Na

p.
des
La
des

2
cou

3
4
5

per
nie
gn
vol
6
rep
7

de Djoulfa que je lis sur l'inscription, le rôle prépondérant joué, pendant tout le XVII^e siècle, par les marchands arméniens de cette ville, dans le commerce de la Perse avec l'Europe, est de nature à faire rechercher l'identification du titulaire des médailles parmi les négociants du célèbre faubourg arménien d'Ispahan.

Si des voyageurs, comme Della Valle et Tavernier, nous ont conservé les noms des premiers prévôts des marchands de Djoulfa, tels que Khodja Sefer et Khodja Nazar, ou ceux de leurs fils¹, aucun de ces noms ne concorde avec celui des médailles. Aussi est-ce grâce à la belle monographie des Arméniens de Djoulfa par H. Der Hovhianantz, publiée en arménien à Djoulfa même², que j'ai pu identifier leur titulaire.

Cet auteur mentionne, en effet : « Kérak Agha, fils de Hagop, célèbre dans le commerce et dont le négoce s'étendait à l'Europe, à Astrakhan et au Ghilan³. » C'était un paroissien de l'église de la Sainte-Vierge, qu'il avait fait réparer. Der Hovhianantz cite parmi ses dons deux tableaux de sainteté qu'il avait fait peindre à Venise et qui subsistent aux murs de cette église.

D'après la même source⁴, son portrait, en prière, ainsi que celui de sa femme⁵ avec ses deux enfants, sont placés au-dessous de ces tableaux.

Il avait fait aussi revêtir les murs de la même église, en 1669, de lambris de faïences, à décor floral et animal, d'un style naturaliste, sur lesquels il est représenté avec la barbe, agenouillé, en donateur⁶.

À sa mort, en considération de ses bienfaits, il fut enterré devant une des portes de son église paroissiale. L'inscription tombale lui applique les épithètes de pieux, de chrétien ferme dans sa foi, et le nomme Kérak Agha⁷, tout en spécifiant sa nationalité arménienne et son origine de Kérak. Elle

1. Della Valle donne les noms de trois fils de Khodja Sefer : Melik Aga, Frangul et Sultanum, à l'occasion de la réception par ces derniers et leur oncle, Khodja Nazar, de Chah Abbas I. *Op. cit.*, 3^e partie, p. 108. Tavernier mentionne, à propos d'une visite de Chah Abbas II à Djoulfa, Khodja Safras, fils et successeur du prévôt des marchands Khodja Nazar. *Les six voyages de J.-B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*. Paris, 1713, t. II, p. 157-158. Il ajoute que ce qui porte particulièrement les Chahs à visiter la principale église des Arméniens à Zulpha est l'envie qu'ils ont de voir les Arméniennes qui sont assez belles. La grande beauté de la femme du prévôt des marchands Khodja Safras avait déterminé une des visites de Chah Abbas II. *Ibidem*.

2. H. Der Hovhianantz, *Histoire de Nor Tchougha près Ispahan*. Nor Tchougha, impr. du couvent de Saint-Sauveur, 1880-1881, 2 vol.

3. Cette province était le centre principal de la production de la soie en Perse.

4. Der Hovhianantz, *op. cit.*, vol. I, p. 126.

5. Une description détaillée de la coiffure des jeunes femmes arméniennes par Figueroa permet d'identifier un dessin rehaussé persan du XVII^e siècle, comme représentant une Arménienne de Djoulfa. *L'ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa en Perse*, traduite de l'espagnol par de Wickfort. Paris, 1667, p. 201-202, et F. R. Martin, *Miniature Painting in Persia*, vol. I, fig. 38.

6. Indication de l'archevêque Mesrop Der Movsessian de Djoulfa, qui a bien voulu faire reproduire ces faïences (1929).

7. On sait qu'Agha ou Aka est un titre en usage en Perse comme en Turquie.

sollicite du passant un éléison à *pleine bouche* et porte la date de 1157 de l'ère arménienne, correspondant à 1708¹.

Non seulement il y a identité de nom², mais la date de la pierre tombale ne contredit pas l'identification, la personne représentée sur les médailles paraissant avoir, en 1673, une quarantaine d'années. Son activité commerciale se place donc entièrement sous les successeurs de Chah Abbas le Grand († 1629).

Nous devons, toujours à la précieuse monographie de Der Hovhantantz, quelques indications complémentaires sur les descendants de Kérak Agha. Son petit-fils, Hovhantchan, fuyant Djoulfa devant les persécutions — dont l'ère avait succédé, après une centaine d'années, à la politique libérale de Chah Abbas I — s'était réfugié aux Indes, à Surate, où il était devenu, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, un commerçant en renom et qui se signalait par son patriotisme³.

Il faut en voir une manifestation dans la publication à ses frais, à Nakhi-tchévan, en 1794, des *Aventures de Télémaque*, dont la bibliothèque Arménienne de Paris conserve un exemplaire⁴.

Dans un tableau des familles arméniennes établies à Venise, le Père L. Alishan⁵ indique la famille Kérak-Mirman, originaire de Djoulfa et fixée en Italie à partir du XVII^e siècle. Ses descendants italianisés existent jusqu'à ce jour à Livourne⁶.

Le savant Mékhitariste mentionne aussi Arakel Kérakian, armateur ou capitaine, dont le navire avait nom *Madonna della Pace*.

Ces médailles ont dû être frappées en Italie et probablement à Venise, où Kérak Agha avait également commandé les tableaux de sainteté destinés à l'église de sa paroisse de Djoulfa. Ce fait qu'elles proviennent de la collection des Medici pourrait s'expliquer par des rapports d'affaires, très vraisemblables, du marchand de Djoulfa avec les Medici, qui n'ont pas cessé de s'occuper de banque et de commerce, même lorsqu'ils détenaient le pouvoir

1. Der Hovhantantz, *op. cit.*, vol. I, p. 139 et 140.

2. L'i final de Kéraki peut représenter soit le suffixe du génitif en arménien, soit la forme persane des noms d'origine, comme dans Chirazi, Hérati.

3. Der Hovhantantz mentionne, en effet, au nombre des commerçants arméniens de Surate de 1780 à 1800, Agha Hovhantchan Hagopian Kérakiantz. *Op. cit.*, vol. II, p. 186. Hagop était le nom du père comme d'un des fils de notre Kérak Agha. *Ibidem*, vol. I, p. 139.

4. Le Catholikos Hovsep Arghoutian entretenait une correspondance avec lui. *Archives de l'histoire des Arméniens*. Livre IX, 1^{re} partie : 1778-1800. Tiflis, 1911 (en arménien), *passim*.

5. Haï - Vénéd, *Relations des Arméniens et des Vénitiens aux XIII^e - XIV^e et XV^e - XVI^e siècles*. Venise, 1896, p. 501 (en arménien). La première partie de cet ouvrage existe en italien sous le titre : *L'Armeno Veneto. Compendio storico e documenti delle Relazioni degli Armeni coi Veneziani*. Venise, 1893.

6. Mgr Bahabanian, l'évêque arménien catholique de Paris, qui a été curé de l'église arménienne de Livourne, me confirme qu'il y existe des paroissiens originaires de Djoulfa, qui s'appellent de Kérak Mirman.

à Florence. Ces transactions ont pu même exister dans leurs banques et comptoirs de Venise ou de Livourne, ce port des Medici. Dès la seconde moitié du xvi^e siècle, les grands-ducs de Toscane se montraient tolérants vis-à-vis des Juifs et des schismatiques, ce qui avait amené l'établissement d'un grand nombre d'étrangers dans ce dernier port. Livourne était, après Venise, le port italien le plus fréquenté par les Arméniens¹.

* * *

L'intérêt iconographique et biographique de ces médailles s'attache toutefois moins à la personne même de leur titulaire qu'à la classe dont il est représentatif et à la page d'histoire qu'il évoque.

À la fin du xvi^e siècle, l'Arménie constitue les marches de deux États puissants, la Perse et la Turquie. Tavernier, qui a effectué des voyages répétés dans ces contrées, dit que « depuis Tokat jusqu'à Tauris le pays n'est presque habité que par les Chrétiens, et comme ce large espace de terre est ce que les anciens appelaient la province d'Arménie, il ne faut pas s'étonner si, dans les villes et la campagne, on trouve cinquante Arméniens pour un Mahométan² ».

Dans le but de rendre désertes les frontières de ses États et d'empêcher les armées turques de se ravitailler dans leurs marches périodiques sur Tebriz, Chah Abbas avait transplanté 27,000 familles arméniennes, jeunes et vieux, pères, mères et enfants, d'Erivan, de Nakhtchévan, de Djoulfa et des environs de Kars³. 20,000 d'entre elles furent installées dans le Mazindéran, dont le climat les fit presque toutes périr. Les plus considérables des habitants de Djoulfa sur l'Araxe et des environs furent dirigés sur Ispahan et ils fondèrent, à proximité de la capitale, Djoulfa la Neuve (Nor Tchougha). Une troisième partie de ces populations déracinées fut dispersée dans des villages entre Ispahan et Chiraz⁴. Ce dernier groupe s'est converti à l'Islam, en partie tout au moins⁵.

1. Père M. Oughourlian, *Histoire de la colonie des Arméniens de Livourne et de la construction de leur église*. Venise, 1891 (en arménien). Voir aussi *Notes de Chahan de Cirbied sur les Arméniens d'Amsterdam et de Livourne* (1811), publié par F. Macler. Extrait de *Anahit*, 1904.

2. Tavernier, *op. cit.*, t. I, p. 47-48. Ce voyageur dit encore : « La première province de la Perse est la grande Arménie, que nos cartes, mal à propos et sans aucun fondement, appellent Teurcomanie : mais qu'on pourrait plus raisonnablement nommer encore *Ermenek* en général, puisqu'il n'y a presque que des Arméniens qui l'habitent. » *Ibidem*, p. 2.

3. Voir, pour les violences qui accompagnaient le dépeuplement de la Géorgie et de l'Arménie, F. Tourné, *Schah Abbas I, roi de Perse, et l'émigration forcée des Arméniens de l'Ararat*, dans *Houchartzan*. Vienne, 1911, p. 250 et 251.

4. Tavernier, *op. cit.*, t. I, p. 53 et 54, et t. II, p. 7.

Tourné (op. cit., p. 252) parle, en se référant au Père Raphaël du Mans et à Chardin, de 500 familles arméniennes qui furent transférées dans la région de Chiraz à la demande d'Allahverdi Khan, gouverneur d'origine arménienne de cette province ; « les nouveaux colons de Chiraz, par leurs soins donnés à l'agriculture, ajoutaient à la célébrité des vignobles de Chiraz, auxquels était échu le privilège de fournir le vin pour la table du roi ».

5. Tavernier dit : « les vieillards étant mort, tous les jeunes peu à peu se firent Mahomé-

Djoulfa a été fondée en 1054 de l'ère arménienne, soit dans l'année qui commença le 21 octobre 1604¹. Un poète populaire de ce faubourg, Pagher Oghlou, donne, d'après le calendrier arménien, comme date de l'émigration de ses concitoyens², l'automne 1603³.

Antérieurement à cette date, les Arméniens s'adonnaient au commerce de la soie, et Tavernier spécifie qu'ils faisaient à Nakhtchévan, avant la destruction de la ville par Amurat (Mourad IV), un grand négoce de soie⁴. Der-Hovhianiantz fait observer aussi que Khodja Nazar, qui deviendra plus tard prévôt des marchands de Djoulfa, avait obtenu dès 1593 un diplôme de Chah Abbas pour commercer librement en Perse.

Ce souverain a donc déplacé et favorisé un commerce auquel les Arméniens se livraient déjà, mais ne l'a pas créé.

« Chah Abas jugeant.... du peu de génie des Persans pour le négoce, et que naturellement ils aimaient le faste et la dépense, ce qui n'est pas le fait d'un marchand, qui doit user d'épargne et d'économie, jetta les yeux sur les Arméniens, avec lesquels il crut trouver mieux son compte. Il reconnut que c'étaient des gens robustes et de fatigue pour entreprendre de longs voyages, qu'ils étaient fort sobres de la bouche et grands ménagers et que, comme ils étaient Chrétiens, ils pouvaient négocier plus aisément par toute la Chrétienté⁵. »

Cette opinion que Tavernier rapporte et confirme explique les motifs pour lesquels le Chah accordait ses faveurs aux marchands arméniens. Il leur avançait des soies qu'ils lui payaient à leur retour de voyage⁶. L'auteur des *Six voyages en Perse* constate que « le négoce étranger est tout entier entre les mains des Arméniens, qui sont comme les Facteurs du Roi et des Grands⁷ » et, suivant Della Valle, les « Ciofalins sont au Roy de Perse ce que les Gênois sont au Roy d'Espagne, qui ne sauraient vivre sans le Roy, ni le Roy sans eux⁸ ».

Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, fait écrire à Uzbek : « Tu sais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avaient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire serait toujours pollué, tandis qu'il garderait dans son sein ces infidèles. »

tans » (*op. cit.*, t. I, p. 54). Toutefois, des villages arméniens, qui font partie du diocèse de Djoulfa, subsistent dans cette région, comme on le voit chez Der Hovhianiantz.

1. Der Hovhianiantz, *op. cit.*, vol. I, p. 158.

2. A. Allahverdian, *Nor Tchougha*, dans la revue *Haïrenik* de Boston, mai 1933, p. 115.

3. Le mois de Navaçart 1053 de l'ère arménienne correspond au 22 octobre-20 novembre 1603.

4. Tavernier, *op. cit.*, t. I, p. 53.

5. Tavernier, *op. cit.*, t. I, p. 72 et 73.

6. *Ibidem*, p. 54.

7. *Ibidem*, t. II, p. 325.

8. Della Valle, *op. cit.*, III^e partie, p. 265.

« C'était fait de la grandeur persane si, dans cette occasion, l'aveugle dévotion avait été écoutée... ; le hasard fit l'office de la raison et de la politique et sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il aurait pu courir de la perte de trois batailles et de la prise de deux villes. »

« En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les négociants et presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas aurait mieux aimé se faire couper les deux bras que de signer un ordre pareil, et qu'en envoyant au Mogol et aux autres rois des Indes ses sujets les plus industrieux, il aurait cru leur donner la moitié de ses États¹. »

Aussi la prospérité et l'opulence de Djoulfa ont-elles été très grandes au XVII^e siècle². Der Hovhianiantz écrit : « Le commerce est la source qui a fait affluer la richesse à Djoulfa et qui a permis l'érection de hautes et belles églises, de palais et de résidences dignes des rois³, tandis que les Djoulfalins se distinguaient par le monde. »

Les voyageurs sont unanimes à reconnaître la beauté de Djoulfa. Les maisons des Arméniens, d'après l'ambassadeur espagnol Figueroa⁴, « sont la plupart fort belles et magnifiquement bâties, avec les toits et les murailles peintes et dorées par dedans⁵ ». Tavernier, après avoir précisé que Djoulfa est éloignée d'Ispahan, vers le midi, d'une demi-heure à pied et que la rivière Senderou (Zenderoud) passe à peu près à égale distance entre les deux villes, ajoute que « le chemin qui mène de l'une à l'autre est ce qu'il y a de plus beau à Ispahan et dans tout le reste de la Perse⁶ ».

En dehors de la soie et du « négoce d'argent » qui était entièrement entre les mains des Arméniens⁷, les pierres précieuses et les tissus en poil de chèvre⁸ constituaient les principaux objets de leur commerce. Ils importaient notamment des draps, et Tavernier nous apprend que, dans leur

1. Lettre LXXXVI.

2. « Il y avait alors (sous Chah Abbas le Grand et Safi I, c'est-à-dire de 1604 à 1642) parmi eux des marchands riches de deux ou trois millions, ce qui est fort changé à présent (1673-1677), quoiqu'il y ait encore des familles qui possèdent plus d'un million de bien. » *Voyages du chevalier Chardin en Perse*. Paris, 1811, vol. VIII, p. 106.

3. « Il y a trois mille quatre à cinq cents maisons à Julfa ; les plus belles sont le long de l'eau et il y en a de très richement dorées et azurées qu'on peut appeler des palais. » *Ibidem*, p. 105.

4. Un dessin, intéressant plutôt au point de vue documentaire, représente un chah sur son trône, entouré de dignitaires et des ambassadeurs de Turquie, des Uzbeks et de Portugal. Ce dernier doit représenter Figueroa, dont la mission correspond à la période d'union de la Péninsule ibérique, ce qui est de nature à expliquer le titre d'ambassadeur du Portugal qui lui est donné. Le souverain serait en conséquence Chah Abbas. T. W. Arnold, *Some unpublished persian paintings of the Safavid Period*. *Journal of Indian Art*, vol. XVII, n° 135, pl. 6. Arnold n'identifie d'ailleurs ni Figueroa ni le roi de Perse. L'absence de Chah Alem, l'envoyé du Grand Mogol Djihanguir, dont la mission avait pris fin en 1618, et le fait que Figueroa quitta la cour de Chah Abbas en 1619 permettent de dater exactement ce dessin.

5. Figueroa, *op. cit.*, p. 285.

6. Tavernier, *op. cit.*, t. II, p. 54.

7. Tavernier, *op. cit.*, t. II, p. 221-222.

8. Der Hovhianiantz, *op. cit.*, vol. II, p. 165.

Bazar, près de la Grande Place (Meidan) d'Ispahan¹, ils vendaient des « draps d'Angleterre et de Hollande et des draps d'écarlate de Venise² ».

Leurs aptitudes commerciales étaient doublées d'une grande probité, que Pietro Della Valle illustre par une coutume piquante : « Une chose assez curieuse, et bien remarquable, est que tout l'argent qui est employé à faire des aumônes et aux autres œuvres de piété, sort des coffres des Chrétiens de Ciofala (*sic*), de qui le Roy l'emprunte, et qu'il leur rend puis après, comme celui qu'il croit estre le plus justement acquis, ne provenant que de leur trafic et de leur industrie, et partant qui doit être le plus agréable à Dieu à qui il est offert³. »

L'union et la solidarité, vertus que les Arméniens ne se reconnaissent guère, étaient largement pratiquées par ces marchands. Der Hovhaniantz pense qu'une des raisons du grand nombre des commerçants de Djoulfa réside dans la pratique des grands négociants de s'associer de petits marchands ou des colporteurs, auxquels ils avançaient des capitaux, se réservant la moitié et quelquefois les deux tiers des profits. En peu de temps, ces derniers devenaient à leur tour de notables commerçants⁴.

Le commerce des Arméniens de Djoulfa a été très florissant pendant tout le XVII^e siècle, puis il a décliné pendant cinquante ans, ayant duré en tout un siècle et demi⁵.

Les successeurs de Chah Abbas ont témoigné d'un penchant de plus en plus marqué à *prendre l'argent où il était*, c'est-à-dire aux portes mêmes de leur capitale et, particularité tentante, dans la poche des chrétiens.

Sous le règne de Chah Sultan Hussein (1694-1722), les persécutions, tant du gouvernement persan que des renégats arméniens, lesquelles deviennent plus violentes, portent un grand coup à l'activité commerciale de Djoulfa⁶.

Le sixième *imam*, Djafer-es-Sadik, « a introduit cette coutume dans la Perse, que s'il y a quelque Chrétien, Juif ou Idolâtre, qui se fasse Mahométan, il est déclaré par la loi héritier universel de sa maison, à l'exclusion de ses frères et sœurs s'il en a⁷... ». On peut se figurer les conséquences d'une telle prime à l'apostasie.

L'entrée en 1722 à Ispahan des Afghans, dont le régime a été le plus bar-

1. Della Valle parle, comme d'une merveille, du *Meidan*, « la grande place qui est au devant du Palais Royal... Elle est ornée tout à l'entour de grands portiques de la plus belle, de la plus égale et de la plus régulière symétrie qu'il se puisse dire... quoy que les maisons de la place Navone soient plus élevées et plus magnifiques... cette place Navone lui cède en beauté ». Della Valle, *op. cit.*, seconde partie, p. 40-41.

2. Tavernier, *op. cit.*, t. II, p. 47.

3. Della Valle, *op. cit.*, III^e partie, p. 151-152.

4. Der Hovhaniantz, *op. cit.*, vol. II, p. 160-161.

5. *Ibidem*, vol. I, p. 172.

6. *Ibidem*, p. 185. Chardin dit que, depuis la mort de Chah Abbas II (1667), les Arméniens ont été « chargés d'avaries ». *Op. cit.*, vol. VIII, p. 115.

7. Tavernier, *op. cit.*, t. II, p. 81-82.

bare et le plus sanguinaire que la Perse ait connu¹, annonce la perte des négociants de Djoulfa².

Contrairement à ce que l'on serait tenté de supposer, le règne de Nadir Chah, le conquérant des Indes (1736-1747), n'a pas été une période de tolérance et de sécurité³. Il a vu, au contraire, la dispersion des commerçants de Djoulfa, réduits à chercher le salut dans la fuite en pays étranger, principalement aux Indes et en Russie⁴. Ainsi les quartiers se vidaient et l'on ne comptait plus les maisons abandonnées. Der Hovhaniaantz dit que la domination de Nadir Chah fut une « peste » pour les négociants.

La population, pressurée et appauvrie, ne sera bientôt plus en état de payer les impositions extraordinaires dont elle est frappée; aussi, est-ce aux vases sacrés, en or et en argent, des couvents et des églises que les autorités s'en prennent (1756)⁵. Les Arméniens se voient obligés de mettre la main sur les calices, croix, encensoirs, chandeliers et tabernacles, qu'ils font fondre, ainsi que sur les vêtements sacerdotaux de brocart qu'ils brûlent pour en retirer l'argent. On cite le cas d'une aliénation de cent soixante-deux chasubles⁶.

Stépannos le Prêtre écrit, à la vue de ces exactions : « Mon corps frémit, mon cœur se serre, mes entrailles se tordent et mes yeux répandent des ruisseaux de larmes pour ces grandes misères qui se sont abattues sur notre mère, la Sainte Église⁷. »

Avec l'avènement de Feth Ali Chah⁸ (1797), Djoulfa retrouve la paix, sinon la prospérité.

Si la splendeur éphémère de Djoulfa a été chèrement payée — les vingt mille familles déportées au Mazindéran y ayant presque toutes péri — elle n'en a pas moins eu des répercussions lointaines et profondes dans la vie

1. Sir John Malcolm, *Histoire de la Perse*. Paris, 1821, t. III, p. 61.

2. Der Hovhaniaantz, *op. cit.*, vol. I, p. 185.

3. Un joueur arménien de *tambour* (instrument à cordes, à manche démesurément long), Tambouri Aroutine, qui, attaché à Nadir Chah, l'a suivi dans sa campagne des Indes, a laissé un journal, où il donne des détails pittoresques et pris sur le vif, se rapportant à ce souverain. A son avènement, les crieurs publics avaient annoncé successivement pendant quatre jours que le chah était musulman-sunnite, puis chiite, Arménien et Juif, pour faire entendre à ses sujets appartenant à ces différentes confessions qu'ils étaient tous égaux à ses yeux.

Ce curieux journal, écrit en caractères arméniens, mais en langue turque, a été publié à Venise en 1800. Yacoub Artin Pacha en a donné une traduction française qui a paru dans le *Bulletin de l'Institut égyptien* et en tirage à part : *Journal de Tambouri Aroutine sur la conquête de l'Inde par Nadir Chah*. Le Caire, 1914, p. 59 et 60.

4. Der Hovhaniaantz, *op. cit.*, vol. I, p. 185-186.

5. *Ibidem*, p. 288.

6. Der Hovhaniaantz, *op. cit.*, vol. I, p. 289.

7. Stépannos le Prêtre du village de Hazartchrip, *Histoire manuscrite de 1665 à 1814*. Cité par Der Hovhaniaantz, *op. cit.*, préface, p. III, et vol. I, p. 289. Ce village est précisément un de ceux qui sont situés entre Ispahan et Chiraz, où fut établi le troisième groupe des Arméniens transplantés par Chah Abbas.

8. Voir l'opuscule à la louange du libéralisme de Feth Ali Shah, intitulé : *Détails sur la situation actuelle du royaume de Perse*. Paris, Imprimerie royale, 1816, en persan, français et arménien, par Mir Davoud Zadour de Melik Chah Nazar. Cet envoyé du chah, dont la susdite plaquette donne le portrait en couleurs, était de nationalité arménienne.

arménienne. La colonie des Indes, autrefois si florissante, n'est qu'un prolongement de celle de Djoulfa, et nous avons retrouvé à Surate le petit-fils de Kérak Agha, à la fin du XVIII^e siècle.

Les patriotes éclairés et généreux qui, par leurs legs aux Mékhitaristes, ont permis, dès la première moitié du dernier siècle, la fondation à Padoue, puis à Paris, du collège Moorat, et celle à Venise du collège Raphaël¹ — établissements dont le rôle a été si grand dans le relèvement intellectuel des Arméniens de Turquie² — étaient des négociants établis à Madras.

L'Institut Lazareff des langues orientales, fondé à Moscou en 1814, qui a donné une instruction nationale à plusieurs générations d'Arméniens de Russie, et qui a été en même temps un centre d'études arméniennes, doit sa création à une famille originaire de Djoulfa³.

Ainsi la signification des médailles du *Bargello* grandit à la lumière de l'histoire de Djoulfa et des effets indirects, qui se répercutent jusqu'à nous⁴, de l'activité de ses hardis commerçants.

Plus d'un Arménien leur est moralement, quoique indirectement, redevable, et il faut savoir gré à Kérak Agha — même s'il a été mû par un sentiment de vanité — d'avoir fait graver ces médailles, qui symbolisent à nos yeux une classe ayant su, grâce à son intelligence, à sa probité et à son travail, briller au cours de tout un siècle, au cœur même de la Perse musulmane⁵.

ARMÉNAG SAKISIAN.

1. Yetvart Raphaël, † 1791, et son gendre Samuel Moorat, 1760-1816. Le collège Moorat a été fondé en 1834 à Padoue et transféré à Paris en 1846, où il a subsisté jusqu'en 1871. Le collège Raphaël a été établi à Venise en 1836 et y existe toujours. Dezobry et Bachelet, *Dictionnaire de biographie et d'histoire*; N. Djivanian, *Dictionnaire des noms propres*. Constantinople, 1879 (en arménien).

2. Les poètes Béchiktachlian, 1828-1868, et Tersian, 1840-1909, ont fait leurs études respectivement aux collèges de Padoue et de Venise. L'influence des élèves de ces établissements s'est étendue, en dehors de leur communauté, aux musulmans de Turquie et de Perse, sur lesquels ces jeunes gens, rentrant d'Europe, étaient en avance d'une ou deux générations. Mikaël Portugal, 1842-1897, a créé à l'École d'administration de Constantinople la première chaire de Finances, en langue turque, et Ohannès Sakisian, 1836-1912, a inauguré dans la même école d'État les chaires d'économie politique et de droit administratif. Tous les deux ont occupé sous Abd-ul-Hamid II de hautes fonctions et ont été promus au grade le plus élevé de la hiérarchie ottomane, celui de vizir.

Le prince Malcom Khan, 1832-1908, qui fut, comme Mikaël Pacha Portugal et Ohannès Pacha Sakisian, élève du collège Moorat de Paris, n'a pas été seulement un brillant ambassadeur; il a également joué un rôle politique en Perse.

3. Si plus d'un membre de l'illustre famille des Lazareff (Lazarian) a contribué à la fondation et à la dotation du célèbre collège de Moscou, l'initiative en revient à Jean de Lazareff et la réalisation à Hovaghim (1743-1826). Ed. Dulaurier, *L'Institut Lazareff des langues orientales*. Paris, 1864. Voir également Der Hovhaniaantz, *op. cit.*, vol. I. C'est en 1750 que cette famille a émigré de Djoulfa à Astrakhan. N. Djivanian, *op. cit.*

4. En 1930, les Mékhitaristes de Venise ont rétabli le collège Moorat à Sèvres.

5. « Il est hors de doute », écrit M. Streck, dans l'*Encyclopédie musulmane*, au mot Djulfa, « que ce sont les actifs, entreprenants et riches Arméniens de cette colonie qui ont jeté les bases du puissant commerce et de la fortune d'Ispahan. »

GAMBETTA ET L'ANGLETERRE

Beaucoup plus que 1848, 1870 marque la fin d'un monde. Quand la fumée de la bataille s'est dissipée, quand le canon a cessé de tonner du haut du Mont-Valérien, l'on s'aperçoit qu'une Europe nouvelle est née des ruines de la guerre ; une nouvelle Europe qui contient une nouvelle Allemagne, une nouvelle Italie et une nouvelle France. Dorénavant, l'histoire de l'Europe est l'histoire de la lutte des diverses puissances, soit pour s'adapter à leur nouvelle situation, soit pour s'en relever. Pour la France, la question est nette — question de relèvement — et, sous la sage direction de Thiers, elle est en partie vite résolue : le redressement financier est remarquable, le territoire est libéré de l'occupation allemande. Mais après ? Le relèvement diplomatique, la reconquête des provinces perdues posent des problèmes beaucoup plus difficiles. Si tout le monde est d'accord sur le but (et même là-dessus il y aura des dissidents), les opinions diffèrent profondément sur les moyens.

A part Thiers, c'est Gambetta, semble-t-il, qui, pendant la première décennie d'après-guerre, aura le plus d'influence sur la politique française. Quelles sont les idées de l'homme qui est à la fois le défenseur de la vieille France géographique et l'architecte de la nouvelle France démocratique ? Il y aurait peu de thèmes plus intéressants que l'analyse de ses relations avec les grandes voisines continentales ; avec l'Italie, pays de ses ancêtres, de Garibaldi, de Victor-Emmanuel et du pape Léon XIII ; avec l'Allemagne, création du « Monstre » fascinateur, le prince de Bismarck (vainqueur de Sadowa et de Sedan). Mais je n'aborderai pas ici la question religieuse ; je ne ferai point l'histoire de la défense nationale ni ne traiterai le problème délicat de la revanche. La tâche que je me propose est plus modeste, quels que soient ses rapports avec la grande politique européenne. Je voudrais répondre tout simplement à cette question : Quelle fut la politique de Gambetta à l'égard de l'Angleterre ?

Question qui en soulève immédiatement une autre : que savait-il de l'Angleterre ? Que lui représentait donc cette île, voilée dans les brumes de la Manche ? A quelles sources en avait-il puisé la connaissance ?

Bien que les témoignages n'abondent pas, ils sont suffisants pour nous permettre une réponse assez précise. Sa connaissance de l'Angleterre, Gambetta la puisait à trois sources : ses lectures, une visite et son contact personnel avec des visiteurs anglais. D'abord ses lectures ; je dis d'abord parce que c'est là qu'il a recueilli ses premières impressions d'Angleterre. On connaît beaucoup mieux les lectures du jeune Gambetta, étudiant et avocat,

que les lectures de Gambetta homme d'État. « Gambetta », dit son biographe Joseph Reinach, « lisait beaucoup, bien et vite » ; « pendant longtemps, il avait, en lisant, pris des notes. Plus tard, absorbé par la vie, il avait dû renoncer à cette habitude excellente ». Cette absorption nous prive d'indications sur ses lectures ultérieures ; peut-être a-t-elle aussi limité ces lectures elles-mêmes. Parcourons donc ces notes d'avant 1870. Nous en trouverons plusieurs qui traitent des choses anglaises. Ici, c'est « un résumé d'histoire sur Pitt et la politique anglaise d'après Charles de Rémusat ». Indication des sources : *Essays on the administration of Great Britain from 1783 to 1830*, by Sir George C. Lewis, 1864 (faut-il en conclure que Gambetta lisait l'Anglais?), et des articles de la *Revue des Deux Mondes*. Là, ce sont des citations : un passage de Dupin sur les dommages-intérêts où les mots : « Il faut que nos mœurs sur ce point imitent celles des Anglais », sont soulignés ; la pensée de John Stuart Mill que « la seule liberté qui mérite ce nom est celle de chercher notre propre bien à notre propre façon, aussi longtemps que nous n'essayons pas de priver les autres du leur ou d'entraver leurs efforts pour l'obtenir » ; de Huskisson, un extrait d'un discours du 25 mars 1825 en faveur du libre-échange. Plus loin, en faisant l'esquisse d'une étude raisonnée sur les finances, il emprunte à Adam Smith sa définition de l'impôt et mentionne Ricardo, Mac Culloch et J. Mill le père. Une autre fois, il lit un article de Taine sur la littérature anglaise ; il en tire plusieurs phrases de Burns et de Cowper — et de Wordsworth celle-ci : « Les rois, ces fils du limon, qui de leur spectre voulaient arrêter la marée révolutionnaire et que le flot montant de la liberté allait balayer et engloutir. » A la suite d'un vers de Shelley : « Ils vivent les yeux tournés vers le dedans », il écrit : « Admirable ! » Ailleurs, ce sont des notes sur un article à propos d'Herbert Spencer, sur une analyse de l'*Histoire de la civilisation en Angleterre* de Buckle, sur une critique de John Stuart Mill par Littré. Finalement, c'est un examen assez détaillé de « la constitution politique de l'Angleterre, son organisation administrative et financière, son système judiciaire, les garanties dont elle a cuirassé le droit des citoyens ». L'on y trouve des en-têtes comme ceux-ci : le Grand Jury, le Writ d'Habeas Corpus, Docks, Clearing House et, à la fin, une note sur le système de patronage ecclésiastique. « Quelle féodalité ! », commente Gambetta entre parenthèses. Ses vues personnelles ressortent plus clairement des notes qu'il laisse sur les marges d'un exemplaire de la *France nouvelle* de Prévost-Paradol. Ainsi : « La société », dit Paradol, « fut..., dès son début aux États-Unis, ce qu'elle eût été en Angleterre si l'aristocratie anglaise eût été dès lors vaincue et détruite, ce qui arrivera sans doute un jour, après que cette grande transformation de la société anglaise se sera lentement accomplie » ; et le jeune républicain d'écrire : « En 1868, lentement est incorrect et myope. » Quand Paradol déclare que « le courant qui emporte la société anglaise vers la démocratie est si régulier et si doux qu'il est presque insensible », Gam-

betta souligne « si doux » et s'écrie : « Quelle page on pourrait écrire sur les horreurs de la société britannique ! »

De tout cela ressort le tableau d'un pays aristocratique, féodal même, qui néanmoins possède quelques institutions sages, qui a eu le bonheur de produire des poètes qui savaient apprécier la Révolution française et des penseurs qui prêchaient le libre-échange et se montraient sympathiques au positivisme ; mieux encore, un pays qui marche rapidement vers les champs élyséens de la démocratie. Car il faut remarquer deux choses : Gambetta note surtout ce qui s'accorde avec ses propres sentiments et c'est toujours à travers des lunettes françaises qu'il regarde l'Angleterre. Je ne crois pas qu'il sût lire l'anglais : ce sont les cours de professeurs français et certains articles dans la *Revue des Deux Mondes* où il puise ses informations. En somme, le chef des irréconciliables dans l'opposition parlementaire de 1870 n'ignorait pas l'Angleterre, mais il ne s'en préoccupait pas autrement. Dans sa correspondance, publiée par M. Gheusi, il n'y a de mention importante ni sur l'Angleterre ni sur aucun Anglais. En France, la politique intérieure devenait absorbante, tandis que l'Angleterre, sous le gouvernement de Gladstone, tendait à s'isoler de plus en plus. Mais Gambetta, assure-t-on, avait bonne mémoire ; ses lectures anglaises, pour restreintes qu'elles fussent, pouvaient lui être utiles à l'avenir.

La visite de Gambetta en Angleterre n'a pas dû beaucoup approfondir sa connaissance de notre pays. Lui, qui voyagea fréquemment pendant les quinze dernières années de sa vie, qui s'exila en Espagne, qui passa plusieurs fois ses vacances en Allemagne ou en Suisse et qui revit avec joie l'Italie, n'est venu en Angleterre qu'une seule fois, et cela pour un séjour si bref que je me dispenserais presque d'en parler s'il n'avait été l'occasion d'un des épisodes les plus obscurs et les plus discutés de sa jeune carrière. C'est en 1856 qu'accompagné de Clément Laurier il fit son unique visite en Angleterre et, dans quel but ? Non point pour nouer des relations avec la démocratie anglaise, mais pour s'entretenir avec des royalistes français et négocier avec les princes d'Orléans à Twickenham. « Il vint », nota Dilke onze ans plus tard, « au temps de l'Empire, comme représentant des républicains, pour en conférer avec les princes d'Orléans sur la chute de Louis-Napoléon ¹. » Ce n'est point ici la place d'examiner toutes les questions que ces mots soulèvent. Je remarquerai seulement que le bruit de cette visite produisit une certaine émotion dans quelques cercles républicains. Même en 1869, on s'en souvint et l'on accusa Gambetta d'orléanisme dans une réunion électorale. Il s'en tira avec bonne humeur et habileté : « C'est vrai, citoyens, j'étais invité à dîner chez le comte de Paris ; mais, par une circonstance indépendante de ma volonté, je n'y ai pas diné et je le regrette... (*Exclamations bruyantes. Marques générales d'étonnements. Pourquoi?*) Pourquoi, citoyens ? Je vais

1. Gwynn and Tuckwell, *Life of Sir Charles Dilke*, t. I.

vous le dire : parce que la cuisine devait y être excellente ! » « L'auditoire », comme le dit M. Robert Dreyfus, « s'esclaffe. Quel bon vivant ! L'assaut est repoussé¹. » Malgré ce démenti, si tel on peut l'appeler, la légende persiste. En 1870, un Anglais habitant Paris pouvait écrire : « Gambetta est très orléaniste. J'entends dire cela depuis longtemps. » Tel fut le résultat de l'unique visite de Gambetta en Angleterre.

Mais, avant de considérer la troisième source où il puisait sa connaissance de l'Angleterre, je voudrais mentionner une autre visite qu'on lui proposa, mission politique celle-la aussi, et de la plus haute importance. Ce fut en janvier 1871, à l'occasion de la conférence de Londres où devait être traitée la révision du traité de Paris. Jules Favre, nommé représentant de la France, ne voulait pas quitter Paris tant que les Allemands continueraient à le bombarder. Gambetta usa de toute son éloquence pour le décider, mais en vain. Enfin, le 27, plaçant encore pour que son collègue consentit à partir, il écrivit qu'à défaut de Favre, et sur le conseil de Chaudordy et de la délégation, c'est lui-même qui irait « passer quelques jours à Londres pour en recueillir les fruits dans l'intérêt de notre pays ». Mais, ajoute-t-il, « au milieu des difficultés qui vont se presser devant nous, il me paraît presque illusoire de songer à un pareil voyage ». Bien illusoire, en effet, car, au moment où Gambetta écrivait cette dépêche, Jules Favre était déjà à Versailles en train de négocier l'armistice. Néanmoins, il est intéressant d'imaginer le rôle qu'aurait pu jouer Gambetta à cette conférence internationale. Quels fruits aurait-il recueillis ? Le « fin Génois » aurait-il réussi comme le Piémontais Cavour ? Je n'en sais rien, mais certainement le public anglais lui aurait fait une grande réception. Gambetta est aujourd'hui un inconnu dans mon pays ; mais, à cette époque, il y avait sûrement peu de gens à qui son nom ne fût familier, et l'opinion anglaise, au début hostile, subissait un profond revirement en faveur de la France. On l'aurait acclamé avec enthousiasme et sa présence à Londres aurait bien embarrassé le gouvernement Gladstone.

Ce n'est qu'après l'avènement de la République, et surtout après la guerre, que la troisième source, son contact avec des Anglais qui viennent en France, prend de l'importance. Sous l'Empire, je ne saurais nommer une seule connaissance de Gambetta qui fût un Anglais. Mais, depuis la guerre, les étrangers ne peuvent plus l'ignorer. Dictateur à Tours et à Bordeaux, il voit des inventeurs et des diplomates. Un jour, il fait attendre Lord Lyons et le subordonné qui doit présenter ses excuses aborde la conversation en disant : « Allons boire un bock ! », invitation plus hospitalière que protocolaire. En janvier 1871, Gambetta, pour rendre courage aux départements du Nord, va prononcer un grand discours à Lille. Parmi l'assistance est un jeune Anglais qui s'enthousiasme pour l'éloquence du patriote français. Quelques mois plus tard, ils se rencontrent, et c'est le commencement d'une grande amitié. « Pendant longtemps », écrit Sir Charles Dilke, « Gambetta fut mon ami le plus

1. La Revue de France : Les premières armes de Gambetta, janvier 1933.

intime. » Aux occasions fréquentes où Dilke vient en France, ils ne manquent jamais de se voir. Ce fut Gambetta, « je crois, qui me sauva », dit Dilke après la mort de sa femme, en 1874. C'est par l'entremise de Dilke que Gambetta fait la connaissance de John Morley, Randolph Churchill et Sir William Harcourt. C'est Dilke qui, plus tard, facilitera des rencontres avec le prince de Galles. Les amitiés personnelles n'ont sans doute rien à voir avec la politique étrangère et Gambetta surtout n'était pas homme à s'y laisser prendre ; mais, quand les amis sont tous deux des hommes politiques, leur intimité prend inévitablement une signification spéciale. Tout au moins, elle permettra une appréciation plus généreuse du caractère national et la compréhension mutuelle peut bien se refléter dans une politique de tolérance, sinon dans une entente suivie. Pour Gambetta, j'estime que, plus que sa visite anglaise, plus que toutes ses lectures, ce fut son amitié avec Dilke qui l'aida à comprendre et à apprécier l'Angleterre ; mais aucun des deux amis ne se laissa mener par l'autre¹.

Ayant évalué, en quelque sorte, les connaissances anglaises de Gambetta, regardons de plus près sa politique à l'égard de l'Angleterre. Sous l'Empire, nous l'avons vu, il n'y a rien, ni dans ses écrits, ni dans sa conduite, qui indique une prévention pour ou contre le royaume de la reine Victoria. C'est la guerre, c'est son avènement au pouvoir qui l'obligent soudainement à le considérer en tant que puissance européenne, à nouer avec lui des relations diplomatiques, à chercher son appui. Ses entretiens avec Lord Lyons sont fort courtois ; mais toute la diplomatie républicaine est impuissante à faire sortir le gouvernement Gladstone de sa neutralité. Quand Gambetta lança ses derniers appels vibrants d'éloquence pour la continuation de la guerre à outrance, compta-t-il que le revirement de l'opinion publique anglaise amènerait une intervention au profit de la France ? C'est possible. Mais la politique de Gambetta fut rejetée. En fait, la guerre prit fin sans qu'il y eût aucune démarche pratique de la part du gouvernement anglais. Si les marchands de Birmingham en ont profité, le prestige du pays ne fut aucunement rehaussé par l'inaction de ses dirigeants politiques. L'Angleterre était également impopulaire en France et en Allemagne et il semble bien que Gambetta partageait les sentiments de la majorité de ses compatriotes quand il lui fait grief de son isolement timide, de sa « lâcheté », en 1870².

Néanmoins, ce n'est pas un ressentiment profond, tel qu'en éprouvera le cœur ardent de Juliette Adam. En politique étrangère, la haine est un luxe qu'il faut payer cher. Gambetta, prudent, veut limiter ses dépenses. Depuis

1. A ces visiteurs anglais en France, il faudra ajouter les visiteurs français en Angleterre, les amis de Gambetta qui s'y rendent, les correspondants de la *République française*, les agents personnels qu'il y envoie pour quérir des renseignements ou servir d'intermédiaires entre lui et Dilke, tels Gérard, Henri Hecht et M. Camille Barrère. Leur correspondance anglaise avec Gambetta, si elle existe encore, serait très intéressante à examiner.

2. Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, p. 390.

la guerre, cette politique, la situation de la France en Europe, la question de son relèvement, le préoccupent de plus en plus. C'est un problème que, dans sa correspondance, nous le verrons considérer sous plusieurs aspects. Il nous étonnera même en émettant des avis qui paraîtront directement contradictoires. Mais, sur ce point, il ne faut pas oublier deux choses : d'abord, que Gambetta est toujours Gambetta, le Méridional impulsif, écrivant facilement sous l'impression du moment ; ensuite, qu'il n'est au pouvoir que pendant soixante-treize jours vers la fin de sa carrière ; nettement homme d'opposition jusqu'en 1877, il n'est pas lié par les responsabilités d'un chef de gouvernement ; il est libre d'attaches.

Quand Gambetta retourne à la vie politique après sa retraite de 1871 en Espagne, le programme extérieur de son parti ne comporte qu'un seul mot : la revanche. *Revanche*, c'est à bon droit le drapeau du héros de la défense nationale et du protestataire contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. Mais comment l'obtenir ? Seule, la France n'ose pas y penser sérieusement ; elle est trop consciente de sa faiblesse et de la force du vainqueur. Cette faiblesse, Gambetta la comprend aussi bien que n'importe qui. Quel est donc le remède ? Une politique d'alliances ? Cette coalition, dont l'idée fut un cauchemar pour le chancelier allemand ? Peut-être ; mais où sont les vrais alliés ? Voilà la question sur laquelle les amis du tribun sont fortement divisés. Tandis que les gouvernants actuels travaillent pour effectuer la libération du territoire et mettent tous leurs soins à ne pas offenser le voisin formidable, le prince de Bismarck ne chôme pas ; il fait tout son possible pour neutraliser le danger de l'*Einkreisung*. « Il a cherché et trouvé partout des points d'appui, des alliés, des complices », écrit Gambetta à son amie M^{me} Adam, le 4 septembre 1874, « à Vienne, à Rome, à Berne, à Saint-Petersbourg, à Washington, à Madrid, il resserre autour de nous le cercle de son investissement diplomatique¹. » Est-ce un hasard ? La seule grande capitale de l'Occident qu'il ne nomme pas, c'est Londres. Tandis que M^{me} Adam, Spuller, Ranc, sont champions d'une alliance russe, Gambetta a un nouvel ami anglais, Dilke, et son ancien directeur des Affaires étrangères à la délégation de Tours et de Bordeaux, avec qui il est resté en relations, le comte de Chaudordy, est grand partisan d'une entente avec l'Angleterre. M. de Chaudordy est diplomate de carrière et Gambetta, l'improvisateur de 1870, ne méprise pas toujours les avis d'experts.

A présent, cependant, il hésite ; il se laisse tirailler des deux côtés sans se décider ; il penche plutôt pour son projet à lui et rêve encore de détacher l'Autriche, la vaincue de Sadowa, du sillage de l'empire allemand : « Une alliance franco-autrichienne éviterait peut-être la guerre et serait, en tout cas, le seul moyen de s'opposer d'une manière efficace aux désirs de conquêtes de la Prusse². » L'année suivante, en 1875, quand il y a une véri-

1. Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, p. 149.

2. P. Deschanel, *Gambetta*, p. 197.

table menace de guerre, ce n'est pas l'Autriche, mais la Russie et l'Angleterre qui viennent à la rescousse. Gambetta se ravise et se tourne vers ces deux puissances. Dans une lettre particulièrement intéressante destinée à Ranc, il se libère de ses préventions de démocrate contre la Russie tsariste, préconise la Triple Entente et s'appuie pour la première fois sur les opinions du prince de Galles : « Les rêves politiques de la Russie vont être entravés par l'Autriche, qui prend dès maintenant une attitude hostile. Elle influe sur la Roumanie. Voyez-vous, par la suite, l'Autriche s'allier à la Roumanie et à la Turquie contre la Russie ? Quel conflit ! Le prince de Galles le prévoit pourtant. Il ne partage pas l'hostilité d'une partie de la nation anglaise contre la Russie. Il s'oppose de toute sa jeune autorité à l'application des mesures qui pourraient lui être préjudiciables. Je sens en lui l'étoffe d'un grand politique... Je souhaite que la Russie ait pour ennemis nos ennemis. Il est clair que Bismarck veut s'allier aux Autrichiens. Il faut donc que la Russie s'aperçoive que nous pourrions être ses alliés. Avant qu'il soit longtemps, je vois la Russie et l'Angleterre être avec nous, pour peu que nous ayons une politique intérieure convenable¹. » Certes, il a le coup d'œil juste, mais il flotte encore : tandis qu'à plusieurs reprises, dans sa correspondance avec Ranc, il se prononce en faveur de l'alliance russe, ailleurs il parle sur un autre ton. En automne 1875, après un tour en Allemagne, évidemment impressionné par la force de l'ennemi, il écrit à M^{me} Adam : « Les plus effrontés pensent à l'alliance russe pour la France ; d'autres, en petit nombre, proposent une alliance de l'Autriche et de l'Angleterre, comme si à trois on pouvait lutter contre les deux cours du Nord. Heureusement, il y a un autre parti, dont je suis, qui est loin de partager de telles vues ». Après avoir examiné la politique de Bismarck et conclu que le chancelier « attendra ou fera attendre jusqu'à ce qu'il ait poussé l'un contre l'autre ou l'Autriche ou l'Angleterre, ou la Russie », il dit qu'il convient à la France de se tenir à part et de laisser faire l'Allemagne, sans prendre aucun engagement. « Cette politique sera comprise peut-être à Berlin. Elle l'est à coup sûr à Rome et à Londres². » Mais la France prend force elle aussi et, en janvier 1876, Gambetta proclame avec insistance qu'il faut entourer l'Allemagne d'un « cercle de fer et de feu... On ne demanderait rien à l'égoïste Angleterre que de protéger la neutralité belge, mais il est probable que le réveil de la question polonaise suffirait à entraîner tous les partis de l'autre côté de la Manche³ ». (S'il en était ainsi, l'Angleterre méritait-elle le nom d'égoïste ?) Il a les idées larges maintenant ; il veut que tout le monde vienne s'insérer dans son « cercle de fer et de feu ». Tandis qu'à Ranc il déclare : « Suivre la Russie dans l'avenir et suivre la Roumanie constituée pour nous un intérêt capital⁴ », deux mois auparavant, il prêchait encore à M^{me} Adam l'alliance autri-

1. P. Deschanel, *Gambetta*, p. 198.

2. Juliette Adam, *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, p. 390.

3. *Ibid.*, p. 441.

4. P. Deschanel, *Gambetta*, p. 199.

chienne. Une année plus tard, il rêvera d'une association des races latines. Contradictions flagrantes ! Une analyse détaillée des circonstances dans lesquelles il écrivait ces différentes lettres serait fort intéressante à faire.

Cependant, malgré ses hésitations et l'inconséquence apparente de ses vues, il a des points de vue à peu près constants sur l'horizon européen. C'est d'abord l'Allemagne. Je n'entrerais pas dans la question délicate de l'abandon de la revanche. Je citerai seulement une dépêche de Lord Lyons, l'ambassadeur d'Angleterre, qui n'ignorait pas les idées de rapprochement franco-allemand et les projets de rencontre entre Bismarck et Gambetta. Cette dépêche date du 3 janvier 1882, c'est-à-dire du temps du « grand ministère ». L'ambassadeur se demande quelles sont les intentions de Gambetta. Il se refuse à croire que la politique dite coloniale ait ses préférences. Sans doute, il avait le désir ardent de regagner les provinces perdues, mais il savait que ni les forces militaires ni l'esprit public ne permettraient une telle aventure avant longtemps. Il voulait cependant libérer la France de l'espèce de contrôle occulte que l'Allemagne y avait exercé et améliorer sa position pour en faire à nouveau une des grandes puissances de l'Europe¹. Voilà l'opinion d'un homme qui était mieux placé pour juger de cette question que n'importe quel autre Anglais. Sous une forme ou une autre, c'est l'Allemagne contre laquelle il faut se mettre en garde. C'est l'Allemagne l'ennemi de l'avenir, si éloigné que puisse être « der Tag ».

L'autre point plus ou moins fixe, c'est l'Angleterre. Non point que ce pays reste toujours immobilisé dans son isolement. Bien au contraire, sous un nouveau gouvernement conservateur, il entend prendre une part active aux affaires du continent et ne tarde pas à faire sentir son influence. Gambetta s'en réjouit ; une entente avec cette nouvelle Angleterre aurait plus de prix. Car, bien qu'il lui arrive de l'appeler lâche ou égoïste, il n'admet jamais la thèse de Juliette Adam que la « perfide Albion », comme elle ne manque jamais de la nommer, est, non moins que l'Allemagne, l'ennemi naturel de la France. Tandis qu'elle plaide passionnément pour l'alliance russe, Gambetta fréquente M. Thiers, devenu très hostile à la Russie, et penche plutôt vers l'opinion de Chaudordy, qui, en novembre 1877, écrit, avec une prescience remarquable : « Je n'ai foi dans le relèvement de la France que par une entente avec l'Angleterre, et j'y travaille de toutes mes forces. L'Angleterre ne pourra supporter un jour la prépondérance européenne de l'Allemagne et, ce jour-là, il y aura de la grande politique à faire². » Bien sûr, l'idéal pour Gambetta serait l'entente à trois ; mais l'entente anglo-russe semble aussi loin de se réaliser que l'entente russo-autrichienne. Par suite des événements d'Orient, l'Angleterre prend une position nettement hostile à la Russie. Bismarck devra bientôt faire son choix entre la Russie et l'Autriche ; de même, il paraît que

1. F. O. 146.2448. Public Record Office à Londres. Cf. Newton, *Life of Lord Lyons*, p. 455.

2. Juliette Adam, *Après l'abandon de la revanche*, p. 87.

l'homme d'État français, qui cherche une alliance, aura à opter entre la Russie et l'Angleterre.

En France, maintenant, surtout depuis 1877, Gambetta est arrivé à une position de grande influence. Il y a peu de questions sur lesquelles on ne le consulte. Sa part dans la politique étrangère de Waddington est discutable — Waddington aurait voulu nier son importance¹ — ; toutefois, s'il a agi, ce fut avec prudence : il a voulu laisser toutes les portes ouvertes, ne froisser aucune des grandes puissances. S'il faut choisir entre la Russie et l'Angleterre, lui est, personnellement, tout enclin à favoriser l'Angleterre. Indigné un moment (à en juger d'après certains articles de son journal, la *République française*) par la convention du 4 juin 1878, qui met l'Angleterre en possession de Chypre, il se ressaisit vite et reconnaît ce qu'il y a d'avantageux dans le fait accompli. La *République française* du 7 juillet publie sur les résultats du congrès de Berlin un article de lui contenant une déclaration très nette sur son attitude à l'égard de l'Angleterre : « Le changement qui s'est produit dans la politique de l'Angleterre est un résultat non moins important dont la France ne peut que se féliciter... (l'Angleterre a rompu avec cette politique que je pourrais qualifier d'insulaire pour reprendre ses traditions de politique continentale)... L'Angleterre... vient de rentrer d'une façon brillante dans le concert européen. Tout ce qui se passe en Europe l'affecte directement, car elle a des intérêts partout où l'équilibre et la civilisation sont en jeu.

« La France a donc toutes les raisons d'accueillir ce changement avec joie. Les choses, en effet, ont repris leur cours logique et naturel. Les intérêts de la France et de l'Angleterre, les deux pays les plus libéraux, les plus industriels, les plus producteurs, les plus riches de l'Europe, sont si intimement liés que le retour de l'Angleterre à une politique moins étroite fait sortir en même temps les deux États de l'isolement temporaire dans lequel ils se trouvaient. »

Pour éclairer encore mieux la situation, il ajoute : « Une alliance franco-russe, reposant sur l'arbitraire, n'est plus possible ; le nouvel état de choses nous pousse naturellement vers une politique de raison, une politique de défense et de bons résultats pour tous, sans danger pour personne². »

C'est là une partie du bréviaire de la politique gambettiste pendant les quatre dernières années de la vie du tribun. Il reste à souligner certains mots et à dégager certains éléments particuliers de l'entente voulue. Notons d'abord l'opposition entre l'État libéral anglais et une alliance franco-russe « reposant sur l'arbitraire ». Malgré les propos relatifs à une telle alliance tenus dans une conversation avec le prince de Galles, l'année suivante³, et malgré le désir naturel de voir conclure un accord anglo-russe sur les affaires

1. F. O. 146.2154, 13 octobre 1879. Adams à Salisbury.

2. J. Reinach, *Gambetta. Discours et plaidoyers politiques*, t. VIII.

3. Sir Sidney Lee, *Life of King Edward VII*, t. I, p. 452.

d'Orient¹, il semble que Gambetta n'espère plus grand'chose de la Russie. Il était très antirusse, assure Dilke. « La Russie est perdue », dira-t-il en avril 1881, bientôt après l'assassinat d'Alexandre II, « ils sont fous² ». En second lieu, remarquons que c'est en 1878 qu'il fait la connaissance de ce prince dans lequel il croyait deviner un grand politique, le prince de Galles. Les deux hommes s'apprécient vite. Une telle connaissance ne laisse pas de faire une certaine impression sur le champion des couches nouvelles. « Gambetta », note M^{me} Adam, « me parle longuement du prince de Galles, qu'il défend de n'être qu'un festoyeur. La politique européenne et mondiale l'intéresse autant qu'elle nous intéresse, vous et moi », me dit Gambetta, « et l'on ne perd pas son temps à causer avec lui, je vous assure, même quand on le passe à un souper joyeux au café Anglais. Il aime la France à la fois gaiement et sérieusement ; son rêve d'avenir est une entente avec nous³. » Depuis leur première rencontre, ils se sont vus plusieurs fois et leur amitié aide à calmer certains malaises entre les deux pays. A la demande du prince, Gambetta lui fait parvenir sa photographie avec la dédicace suivante : « Au plus aimable des princes, un ami de l'Angleterre⁴. » Le prince l'invite à lui rendre visite en Angleterre et, en 1879, Gambetta y pense sérieusement, « non pas », comme l'explique Lord Lyons, « dans l'idée de se mettre dans les mains de Sir Charles Dilke et d'assister à quelque manifestation ultra-radical, mais plutôt dans le désir de se concilier l'opinion modérée en Angleterre et de démontrer qu'il n'a aucun désir d'encourager la propagande républicaine à l'étranger⁵ ». Lord Salisbury et Lord Beaconsfield lui faisaient savoir qu'ils seraient très heureux de le voir. Il ne dépendait maintenant que de Gambetta de fixer une date pour sa visite ; mais, avant qu'il ait pu le faire, le ministère conservateur fut battu aux élections générales. Dès lors, il semble avoir abandonné son projet d'aller en Angleterre, ce qui appelle l'attention sur un autre caractère des relations anglaises de Gambetta. C'est que, malgré son républicanisme et malgré ses sympathies générales, il s'entendait beaucoup mieux avec les conservateurs en Angleterre qu'avec les libéraux. « Gladstone me déteste », dira-t-il au diner du marquis du Lau, en avril 1881, « j'étais au mieux avec Disraeli⁶. »

Mais le retour au pouvoir du parti de Gladstone ne diminua pas son désir d'entente avec l'Angleterre. D'ailleurs, son grand ami Dilke entre dans le nouveau ministère comme sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Dorénavant, la grande question sera de savoir si l'une des parties du bréviaire gambettiste peut s'accorder avec l'autre ; la politique d'expansion, la politique coloniale qu'il commence à favoriser, avec la politique d'entente.

1. Newton, *Life of Lord Lyons*, p. 420.

2. L. Halévy, *Trois diners avec Gambetta*.

3. Juliette Adam, *Après l'abandon de la revanche*, p. 146.

4. Ewynn and Tuckwell, *Life of Sir Charles Dilke*, t. I, p. 403.

5. Newton, *Life of Lord Lyons*, p. 415.

6. L. Halévy, *Trois diners avec Gambetta*. Cf. Morley, *Life of Gladstone*, t. III, p. 465.

Bismarck ne le croit pas et, pour cette raison même, encourage les projets coloniaux de la France. Dans le condominium égyptien, il espère voir un nouveau Schleswig-Holstein. Certainement, le problème d'un accord n'est pas ici facile à résoudre, car la politique d'expansion tend à réveiller de vieilles jalousies ; or, sur tout ce qui touche à sa puissance maritime et à son contrôle de la route des Indes, l'Angleterre se montre particulièrement sensible. Mais Gambetta ne se laisse pas décourager et, dans les affaires d'Égypte, il prête toute son autorité au maintien de l'entente. Enfin, ministre lui-même, c'est lui qui prend l'initiative et décide l'envoi de la note commune destinée à renforcer Tewfik Pacha. Politique ferme, mais qui n'aura pas de suite. Le « grand ministère », par le moyen duquel il aurait voulu pendant longtemps diriger la République sous le double signe de l'union et de l'autorité, n'est qu'une silhouette vite chassée de la scène parlementaire, et son successeur ne pèche pas par excès de hardiesse dans les affaires extérieures. Les événements, en Égypte, se précipitent et le condominium s'écroule. La *République française* ne manque pas de critiquer vivement la faiblesse du gouvernement Freycinet et, chose significative, le dernier grand discours que prononcera Gambetta à la Chambre sera un éloquent plaidoyer en faveur de l'entente franco-anglaise. Je cite un des passages les plus frappants de ce qu'on pourrait appeler son testament politique : « Messieurs, quand je regarde l'Europe, cette Europe dont il a été si grandement question aujourd'hui à cette tribune, je remarque que, depuis dix ans, il y a toujours eu une politique occidentale, représentée par la France et l'Angleterre, et permettez-moi de dire que je ne connais pas d'autre politique européenne capable de nous être de quelque secours dans les plus terribles hypothèses que nous puissions redouter... Eh bien, j'ai vu assez de choses pour vous dire ceci : au prix des plus grands sacrifices, ne rompez jamais l'alliance anglaise. Oh ! je sais ce qu'on peut alléguer ; il faut en finir ici avec les équivoques, et je ferai connaître toute ma pensée : je suis certainement un ami éclairé et sincère des Anglais, mais non pas jusqu'à leur sacrifier les intérêts français. D'ailleurs, soyez convaincus que les Anglais, en bons politiques qu'ils sont, n'estiment que les alliés qui savent se faire respecter et compter avec leurs intérêts (*Applaudissements à gauche et au centre.*) Et précisément — je livre toute ma pensée, car je n'ai rien à cacher — précisément, ce qui me sollicite à l'alliance anglaise, à la coopération anglaise dans le bassin de la Méditerranée et en Égypte, c'est ce que je redoute le plus, entendez-le bien — outre cette rupture néfaste — c'est que vous ne livriez à l'Angleterre, et pour toujours, des territoires, des fleuves et des passages où votre droit de vivre et de trafiquer est égal au sien. Ce n'est donc pas pour humilier, pour abaisser, pour atténuer les intérêts français que je suis partisan de l'alliance anglaise ; c'est parce que je crois, Messieurs, qu'on ne peut efficacement les défendre que par cette union, par cette coopération¹... »

1. J. Reinach, *Gambetta. Discours et plaidoyers politiques*, t. XI, p. 103, 4.

Politique réaliste, franche, énergique et prévision de la future Entente cordiale : mais, s'il était resté au pouvoir, Gambetta aurait-il su la réaliser? C'est là une grosse question. D'un côté, l'on pourrait évidemment soutenir que lui seul eût été capable d'assurer l'entente à cette époque et de prévenir l'incident fâcheux qui, après sa mort, faillit provoquer la guerre ; mais, d'un autre côté, ne pourrait-on affirmer que, comme Bismarck affectait de la craindre, cette politique, dirigée par un homme autoritaire tel que Gambetta, eût mené directement à la rupture et au conflit armé entre les deux puissances? De telles spéculations sont plus amusantes qu'utiles. Il nous a été impossible d'entrer ici dans tous les détails de la politique de Gambetta depuis son arrivée au pouvoir. Ce que j'ai voulu, c'est indiquer les grandes lignes de sa politique à l'égard de l'Angleterre, marquer son évolution et sa continuité. En résumé, la recherche de l'entente anglaise est un des points les plus sûrs, une des idées dominantes de la politique extérieure de l'opportunisme. Si son auteur pouvait nous écouter aujourd'hui, avec quelle ardeur et quelle éloquence ne soutiendrait-il pas que l'histoire l'a justifiée et que 1914 en est la preuve?

Patrick BURY.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE

MOYEN AGE

AVANT LA CONQUÊTE. — Les origines légendaires des invasions scandinaves dans l'île de Bretagne ont été racontées dans un poème bien connu, au moins par son titre : *Beowulf*. Les problèmes concernant les sources où il s'est alimenté, la part qu'on y peut faire aux événements certains ont été, comme on sait, étudiés avec une compétence particulièrement avisée par M. CHAMBERS¹. A ses yeux, *Beowulf*, fils de *Scyld*, Danois d'origine, a été subrepticement introduit dans la généalogie des rois du Gotland ; mais ses exploits ont un fondement réel, celui d'une lutte contre les rois du Gotland et ceux du Danemark, où paraît un certain Offa, fils de Wermund. Quant aux noms de *Beowulf* et de *Scyld*, ils appartiennent au domaine du folklore et désignent l'un le grain de blé, l'autre la gerbe. « Le grain de blé, fils de la gerbe, était à l'origine une divinité, un fétiche du blé. » La langue, la date, la structure du poème, étudiées par M. Chambers au chapitre III, montrent que, traduit d'un original scandinave transformé en ancien anglais, il a pris un caractère à la fois payen et chrétien. Il peint une époque « où l'accent héroïque du paganisme est déjà tempéré par la foi nouvelle » (p. 128). Il faut bien reconnaître que ce « résidu » offre peu de consistance ; mais la deuxième partie de l'ouvrage (p. 129-213) contient les documents écrits que l'on possède sur les sources du poème ; ce sont des textes latins comme celui de Saxo Grammaticus et la vie d'Offa I^{er}, dont M. Chambers donne une édition nouvelle d'après des manuscrits non encore utilisés². Les textes en langue scandinave sont reproduits dans leur langue originale, avec une traduction

1. R. W. CHAMBERS, *Beowulf. An introduction to the study of the poem, with a discussion of the stories of Offa and Finn*, 2^e édit. Cambridge University Press, 1932, xvi-525 p., 8 planches de fac-similés ; prix : 25 s.

2. Ce texte (p. 217-243) est important à un autre point de vue : il permet de mieux apprécier l'édition des *Vitae duorum Offarum*, compilation attribuée, sans cause, à Mathieu de Paris, qui, par contre, est peut-être l'auteur des miniatures.

anglaise. Le livre se termine par un examen à la fois bibliographique et critique des études sur Beowulf qui ont paru depuis la première édition (1921). Là, M. Chambers reprend point par point les questions contestées, notamment par Lawrence, professeur à l'Université de Columbia, auquel il a d'ailleurs dédié la présente édition.

Comment s'est opérée en fait la transition de la Bretagne romaine à l'Angleterre chrétienne? C'est le problème que M. SHELDON s'est proposé de résoudre¹. Paralytique dès l'enfance, il a trouvé dans l'étude une puissante diversion à ses souffrances et il a pu, avant sa mort (1^{er} avril 1931), achever son œuvre. L'année 368, où il prend son point de départ, est celle où il imagine que s'unirent les pirates saxons, les Scots d'Irlande et les Pictes de la Calédonie pour chasser l'armée impériale; il sait cependant bien que l'occupation romaine persista jusqu'à l'arrivée de Vortigern dans l'île abandonnée à ses destinées; il sait aussi qu'il faut se méfier des déclamations de Gildas sur Ambrosius Aurelianus et sur Arthur; il estime néanmoins qu'elles contribuent à faire comprendre à la fois l'organisation bretonne et l'occupation teutonique. Il insiste avec raison sur l'assemblée de Whitby (664) dont l'importance, d'après lui, n'a pas toujours été mise assez en relief, et sur le schisme irlandais qui suivit la polémique menée par Bède le Vénérable. C'est à la mort de Bède (735) que s'arrête l'ouvrage, somme toute, méritoire, mais qui n'est pas tout à fait au point. Il n'a utilisé ni les livres allemands (sauf Mommsen), ni les travaux des celtisants français qui font autorité². S'il avait pu connaître la récente dissertation de M. Ferdinand Lot sur Nennius³, il y aurait pris une utile leçon de critique historique.

Ce n'est pas la première fois que M. Lot s'attaque à cette compilation qui a la prétention, mal justifiée, lit-on au début de son livre, « de donner un aperçu de l'histoire de l'île de Bretagne depuis le débarquement de Jules César jusque vers la fin du VIII^e siècle ». Après l'avoir abordée pour ainsi dire de biais en étudiant Gildas, il l'aborde cette fois de front et après de longues méditations.

L'*Historia Brittonum*, attribuée dans le langage courant à Nennius, est une compilation très en faveur au Moyen Age, puisque on en connaît trente-

1. Gilbert SHELDON, *The transition from roman Britain to christian England, 368-735*. Londres, Macmillan, 1932, xxiii-219 p., 1 carte; prix: 10 s. — Nous n'avons pas reçu le grand ouvrage de Gudmund SCHÜTTE, *Our forefathers: the gothonic nations*, qui a paru, traduit en anglais (Cambridge University Press, 2 vol.; prix: 30 s. chacun). C'est un manuel sur l'ethnographie des peuples goths, germains, néerlandais, anglo-saxons, frisons et scandinaves.

2. Il connaît *La fin du monde antique* de Ferdinand Lot, mais il ignore le sévère jugement prononcé par lui sur l'auteur du *De excidio*. Sur Geoffroi de Monmouth, il cite l'ouvrage de Griscom, mais non celui de Faral.

3. Nennius et l'*Historia Brittonum*: étude critique suivie d'une édition des diverses versions de ce texte. Librairie Champion, 1934, 335 p. — Ce volume est le 263^e de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, section d'histoire et de philologie.

trois manuscrits. Mommsen, qui les a étudiés de près pour l'édition qu'il en a donnée dans les *Monumenta Germaniae*¹, les a classés en quatre familles, où il distingue notamment ceux d'origine qu'il dit française, ceux qui procèdent de Gildas, enfin ceux qu'on est convenu d'attribuer à Nennius. Dans le groupe français, Mommsen place en bon rang le manuscrit de Chartres, considéré de prime abord comme un des plus anciens manuscrits et des meilleurs. Sur ce point, M. Lot proteste avec véhémence ; il déclare que c'est « le plus mauvais et de beaucoup » ; il montre qu'il faut lui assigner une date relativement récente, à savoir la seconde moitié du x^e siècle. Pour le reste, M. Lot conserve le classement de l'érudit allemand, qui, entre autres mérites, a celui d'être consacré par l'usage. Il serait ici hors de propos de suivre l'auteur dans la critique si précise et si riche de substance qu'il fait des manuscrits appartenant aux trois premières familles, pour s'en tenir exclusivement à Nennius.

De ce compilateur, on sait peu de chose. Il était sans doute originaire de la région du nord-ouest de l'Angleterre, celle du Cumberland ou de l'ancien Strathclyd, qui étaient encore bretonnes au VIII^e siècle. « Peut-être était-il sujet du roi de Northumbrie, tout en restant Breton de sentiment » (p. 80). Son *Historia* « ne saurait avoir été composée avant 774 » (p. 79) ; les sources en sont assez bien connues : c'est Gildas et Bède, ce sont des poèmes bretons, lyriques et épiques ; c'est surtout l'imagination du compilateur. Son histoire des luttes entre Guortigen et Hengist est « un pur roman » (p. 67). Arthur et ses douze victoires ont un « caractère artificiel et qui saute aux yeux » (p. 70). Mais comment expliquer la vogue de cette *Historia*, si souvent réécrite au Moyen Age ? C'est d'abord parce qu'on ne savait en réalité rien sur l'histoire de la Bretagne à l'époque celtique ; alors on inventait. D'autre part, l'histoire merveilleuse d'Arthur charmait les imaginations : Arthur était devenu « un héros national, sinon un roi » (p. 130). M. Lot indique d'une façon précise, et le plus souvent convaincante à la fois, d'une part ce qu'on ne peut attribuer à Nennius et, d'autre part, les additions qu'il a faites aux récits antérieurs. Deux appendices exposent tout ce qu'on peut savoir sur les vingt-huit « cités » de l'île de Bretagne (texte que Nennius a emprunté au *De excidio* de Gildas), et une « prétendue découverte » de la première *Historia Brittonum*, le *Lebor Bretnach* que M. Van Hamel considère (1932) comme la source de Nennius ou plutôt comme une traduction irlandaise de cette source.

Ce très remarquable ouvrage se termine : 1^o par une édition critique de l'*Historia Brittonum*, sous la forme que lui a donnée Nennius. M. Lot en a reproduit non pas, comme l'a fait Mommsen, toutes les variantes fournies par les divers manuscrits, mais seulement celles qui présentent un intérêt

1. *Auctores antiquissimi*, t. XIII, 1^{re} partie, 1894.

certain pour la connaissance du texte. 2° En outre, il réédite le texte du manuscrit de Chartres¹, dont la découverte avait si vivement intéressé et trompé Mgr Duchesne.

Parmi les envahisseurs de la Bretagne romaine, on distingue d'ordinaire trois peuples d'origine germanique : les Saxons, les Angles et les Jutes. Ces derniers ont été l'objet d'une étude approfondie par M. JOLLIFFE². Livre, disons-le tout de suite, d'une lecture difficile, parfois rebutante, instructif en somme et, sur certains points, nouveau. L'auteur montre en quoi l'occupation du pays de Kent par les Jutes diffère de ce qu'on sait assez bien, d'autre part, sur l'établissement des Saxons et des Angles. Tandis que ceux-ci introduisent dans les pays conquis par eux l'organisation seigneuriale du manoir, sur laquelle on reviendra plus loin, dans le Kent, ou du moins dans une partie de ce comté, la terre continua d'appartenir, même après l'institution féodale, à des hommes libres ; elle se transmettait aux familles de génération en génération d'après la coutume dite du *gavelkind*. Les terres étaient groupées en *lathes*³, chacun d'eux constituant un centre économique et social, où les habitants s'assemblaient pour régler, d'après les coutumes traditionnelles, tout ce qui concernait la justice, l'administration, l'exploitation rurale⁴. De cette organisation, M. Jolliffe a retrouvé une curieuse survivance dans un manoir, celui de Wye, dont il sera parlé page 48. Sur ce point, on lui a fait grief d'utiliser des documents datant du plein Moyen Age. Reproche injustifié d'ailleurs. M. Jolliffe a, sans le soupçonner sans doute, appliqué la méthode adoptée avec un succès remarquable par M. Marc Bloch, montrant le profit qu'on peut retirer des modernes plans parcellaires pour retracer le régime agraire du Moyen Age. M. Jolliffe termine par une dissertation tendant à prouver que les Jutes dont il s'occupe sont bien les Jutes du Jutland. Était-ce bien utile et est-ce bien certain ?

La célèbre bataille de Brunanbuhr, remportée en 937 par le roi Athelstan, petit-fils d'Alfred le Grand, a été étudiée par M. COCKBURN⁵. Événement mémorable dont le détail nous est fourni à la fois par une « saga » scandinave,

1. *Incipiunt exberta Fiiurbagen de libro Sci Germani inuenta et genealogia Britonum, de aetatibus Mundi*. Fiurbagen est Run fils d'Urbgen, que Nennius considère comme le véritable auteur du baptême des Northumbrins en 627. — Nous sommes prévenus que la table alphabétique et le glossaire paraîtront dans un fascicule complémentaire.

2. J. E. A. JOLLIFFE, *Pre-feudal England : the Jutes*. Londres, H. Milford, 1933, VIII-122 p., 2 croquis dans le texte ; prix : 7 s. 6 d. — Voir le compte-rendu de cet ouvrage par F. M. Stenton dans *English historical Review*, 1934, p. 322.

3. Les *lathes* étaient à leur tour divisés en *hundreds* ; mais ici dans un sens tout différent de l'usage ordinaire.

4. Les croquis donnés par l'auteur à la fin de la préface et à la p. 95 sont si confus qu'il est difficile d'en comprendre la distribution. N'oublions pas de mentionner l'article de Miss Cam intitulé *The origins of the hundreds*, dans les *Mélanges Tait*, p. 115.

5. John Henry COCKBURN, *The battle of Brunanburh and its period, elucidated by place-names*. Londres et Sheffield, Long et C^{ie}, 1931, XIV-300 p., 3 cartes.

celle d'Egil Skallgrímsson, et par un chant de triomphe incorporé dans la Chronique anglo-saxonne¹; mais on a longtemps disputé sur le lieu où elle fut livrée. Dans le volume sur les noms de lieu du comté d'York, région du Sud-Ouest², M. Armitage Goodhall a proposé un site fortifié près de Rotherham, au confluent du Rother et du Don. Après quelque hésitation et de longues recherches sur le terrain, M. Cockburn s'est déclaré convaincu. Puis il refait l'histoire de la bataille, l'offensive victorieuse du roi Alfred contre les Scandinaves de Northumbrie et d'Irlande, l'œuvre réparatrice accomplie ensuite par la fille d'Alfred, Ethelflaed, régente de la Mercie. Tout cela est-il bien certain? L'auteur expose en détail la composition des armées en présence et ne craint pas d'estimer à 60,000 le nombre des combattants de chaque côté; comment le peut-on savoir? Le récit même de la bataille est à la fois précis et vivant. L'auteur note les souvenirs locaux qui s'y rattachent. Le champ de carnage en un lieu maintenant appelé Morthen, près de Rotherham³, est, d'après lui, l'endroit où la lutte fut consommée.

Au temps même de la Conquête, on rencontre un personnage qui a joué un rôle considérable, d'abord sous Harold, puis sous Guillaume le Bâtard, c'est Wulstan, évêque de Worcester (1062-1095). Sa vie a déjà été plusieurs fois écrite; tout récemment, par M. LAMB⁴, qui a pu, sur certains points, ajouter des détails inédits. Ils sont tirés d'une *Vita Wulfstani* composée par Guillaume de Malmesbury, qui, à son tour, a traduit en latin une biographie en anglais écrite par un certain Coleman, chapelain de l'évêque⁵. M. Lamb n'a d'ailleurs guère utilisé que des textes fournis par les chroniqueurs et il a négligé les documents d'un caractère diplomatique⁶. Son exposé est intéressant, bien distribué, suivant les textes de près et toujours marqués au bas des pages. Je ne puis pas dire cependant qu'il ait apporté beaucoup de nouveau, non pas sur les faits, mais sur le rôle si considérable joué alors par

1. M. Cockburn a publié, p. 35-36, la traduction qu'en a donnée Edwin Guest en 1838. — Sous le titre : *Une chronique anglo-saxonne traduite d'après le ms. 273 de Corpus Christi college, Cambridge* (Strasbourg, Librairie universitaire d'Alsace, 1933, 173 p.), M^{lle} Marie HOFFMANN-HINTZ a produit un essai utile aux étudiants qui ne connaissent ni l'anglais, ni l'anglo-saxon. Le manuscrit qu'elle a pris la peine de traduire en français a été choisi comme étant à la fois le plus ancien des manuscrits de la Chronique et « supérieur à tout autre morceau de prose anglo-saxonne ». Je ne suis pas en situation de dire ce que vaut cette traduction; il y a des raisons de croire qu'elle est fidèle. Des notes nombreuses sont placées au bas des pages; d'autre part, il serait facile d'indiquer nombre d'ouvrages qui auraient dû figurer dans la Bibliographie. C'est un guide insuffisamment renseigné.

2. Cf. *Revue historique*, t. CLXIII, p. 396.

3. Voir la carte n° 1, face à la p. 34.

4. John W. LAMB, *Saint Wulstan, prelate and patriot*. Londres, Soc. for promoting christian knowledge, 1933, xiii-218 p.; prix : 8 s. 6 d.

5. Voir *Vita Wulfstani of William of Malmesbury* par R. DARLINGTON. Royal histor. Soc., 1928.

6. C'est ainsi qu'il n'a même pas mentionné dans sa bibliographie les *Regesta regum anglo-normannorum* de DAVIS et WHITWELL (1913).

Wulfstan. Dans le titre, il annonce qu'il étudiera surtout en lui le prélat et le *patriote*. Le chapitre XI est intitulé : « Statesman and Patriot. » Le patriote ! N'est-ce pas un choquant anachronisme ? D'ailleurs, dans le texte même, si Wulfstan, quand il eut appris le débarquement en Angleterre du duc de Normandie, s'efforça, dit l'auteur (p. 73), « d'exciter le patriotisme chez ceux qui fournirent les combattants assemblés autour de Harold à Senlac », on constate qu'il ne fut pas parmi les derniers parmi les évêques à servir l'usurpateur. Quant à l'homme d'État, si un des ministres du Conquérant mérite ce nom, ce n'est pas Wulfstan, mais Lanfranc, que Wulfstan seconda d'ailleurs de tout son zèle. Le problème essentiel, n'était-ce pas de rechercher et de dire les raisons, intéressées ou autres, qui ont dicté à Wulfstan et à ses frères les évêques leur politique de ralliement¹ ?

Quoi qu'il en soit, le concours du haut clergé a puissamment aidé à l'introduction du régime féodal de la Normandie dans l'Angleterre anglo-saxonne.

ÉTABLISSEMENT DE LA FÉODALITÉ. — L'étude des noms de lieu, à laquelle M. STENTON s'est livré en étroite collaboration avec M. MAWER, l'a, par une pente naturelle, conduit à l'histoire des institutions². On sait comment le Bâtard récompensa ses compagnons en leur distribuant les terres confisquées sur leurs adversaires, coupables d'avoir porté les armes contre le légitime héritier d'Édouard le Confesseur. Ces terres étant d'ordinaire disséminées dans des comtés différents, il fut évident, dès le début, que les nouveaux possesseurs ne pourraient constituer de grands fiefs d'un seul tenant, comme en Normandie et en Bretagne. En outre, on voit alors apparaître un régime nouveau, basé sur la cour du seigneur, analogue à la cour du roi. C'est un point sur lequel M. Stenton insiste avec raison. Cette cour, formée par les tenanciers, est le « hall moot » qui se tient au chef-lieu du fief. Quand il s'agit d'un grand seigneur, vassal direct de la Couronne, le fief est désigné par l'expression d'*honneur*³. Par exemple, l'*honneur* de Bolingbroke est un État féodal au petit pied, où les jugements sont rendus par les juges du seigneur, dans sa principale résidence, dite le *caput honoris*. Là aussi se trouvent les multiples services de sa maison (*household*), où vivent et agissent le *dapifer* ou *provisor hospicii*, le *dispensator*, etc., jusqu'au plus humble de ces serviteurs, le *focarius*, chargé d'entretenir le feu dans les chambres d'apparat et d'habitation⁴. Ce grand seigneur porte le plus souvent le titre de *baron*. En fait, les barons sont les vassaux directs de la Couronne, distincts à la fois des chevaliers attachés à la personne du seigneur suzerain, et des « fidèles », ser-

1. Voir *Revue historique*, t. CLXXIII, p. 393-400.

2. F. M. STENTON, *The first century of english feudalism, 1066-1166*. Oxford, the Clarendon Press, 1932, vii-311 pp. ; prix : 15 s.

3. Page 56, on trouve l'histoire de ce mot depuis la rédaction du *Domesday book*.

4. Jean LE FOYER, *L'office héréditaire du « Focarius regis Angliae » et l'histoire de ses titulaires normands, de l'an 1066 à 1337*. Caen, Jouan et Bigot, 1931, 257 p.

gents et fonctionnaires subalternes. Les chevaliers remplacent désormais les *thegnes* de l'époque anglo-saxonne ; ils constituent une milice féodale établie par le Conquérant jusque dans la région au delà de l'Humber, où le service militaire était jusqu'alors inconnu.

Le service militaire (*knight service*, *Expeditio*) est défini dans les chartes d'inféodation (*cartae baronum*) dont la teneur est fixée à partir d'Henri I^{er}. Son caractère héréditaire y est fortement indiqué. Les obligations de l'« homme lige » sont spécifiées par des expressions telles que *equitatio*, *chavallia*, termes qui désignent l'escorte qui doit accompagner le roi ou le baron dans ses déplacements. Le rachat du service militaire (*scutagium*) est admis : sous Henri I^{er}, il était de trente sous par fief de chevalier. Le principal devoir de l'homme lige est la garde des châteaux, obligation fort onéreuse, d'abord aussitôt après la Conquête, puis au temps de l'anarchie d'Étienne et des « châteaux adultérins », qui furent alors une des plaies du royaume. Parmi les grands barons, certains reçurent ou usurpèrent le titre de comte ; on en comptait dix-huit en 1135, puis vingt-deux en 1154. Vers la fin du règne d'Étienne, on vit les comtes de Leicester et de Chester former une ligue, peut-être, a-t-on dit (p. 254), pour mettre fin à l'anarchie. Souhaitons, pour leur mémoire, qu'il en ait été ainsi. Avec Henri II, tout rentra bientôt en ordre, et la constitution de Clarendon (1166) mit fin à la mutinerie des grands vassaux, qui s'unirent, cette fois, avec le roi « pour assurer la marche de la nouvelle monarchie » (p. 256).

Tel est ce livre, riche de faits et d'idées. Les idées peuvent être parfois contestées ; mais les faits sont là, qui sont puisés aux meilleures sources, notamment aux actes administratifs, aux « *cartae baronum* » et aux grands rôles de l'Échiquier (*Pipe rolls*), sur lesquels on reviendra tout à l'heure.

M. Stenton a étudié seulement l'origine, les caractères et la condition des fiefs laïcs ; celle des fiefs tenus par des seigneurs ecclésiastiques : évêques, abbés, chef d'ordres religieux, vient de l'être par Miss CHEW¹. Elle se renferme d'ailleurs dans des limites assez étroites : limite de temps, puisqu'elle se cantonne dans les XIII^e et XIV^e siècles, jusqu'au moment où cesse l'obligation du service militaire dû au roi par les tenanciers directs de la Couronne ; limite d'information, puisque, faute de temps, dit-elle, elle dut s'interdire des recherches hors des dépôts d'archives publiques à Londres, et aussi parce que les archives épiscopales sont d'un accès trop souvent difficile. Voyons du moins ce que contiennent de nouveau les cinq chapitres du livre, où constamment d'ailleurs les services dus à l'Église se distinguent à peine de ceux dont jouit la Royauté.

Le premier traite des *servitia debita*, établis en 1070, en même temps que

1. Helena M. CHEW, *The english ecclesiastical tenants-in-chief and knight service, especially in the thirteenth and fourteenth centuries*. Oxford, University Press ; Londres, H. Milford, 1932, 203 p. et 1 carte ; prix : 15 s.

furent fixés la contribution exigée par le roi « *pro voluntate sua* » et le nombre de chevaliers tenus au service militaire. Au temps d'Édouard I^{er}, les évêques et les chefs d'ordres religieux sont souvent sommés d'envoyer leurs contingents à l'armée royale ;¹ mais déjà le rachat (*écuage*), dont le principe est examiné tout au long du chapitre II, est moindre pour eux que pour les tenanciers laïcs, et cette réduction est considérable au x^v^e siècle. Le plus ancien exemple connu avec précision est de l'an 1165, pour l'expédition d'Henri II contre son frère Geofroi d'Anjou. Dans le chapitre III, sont étudiés la forme et le contenu des appels pour le service (*military summons*), les amendes (*fines*) infligées en cas d'abstention. Vient ensuite le mode de concentration des troupes pour une expédition soit en Angleterre, soit même, et à quoi le clergé répugnait le plus, hors d'Angleterre. C'est seulement à la fin de la période médiévale que le service put être toujours converti en argent, et cet état de choses dura jusqu'au xvi^e siècle. Dans le chapitre IV, sont exposés les rapports entre les vassaux directs de la Couronne et les tenanciers indirects, notamment ceux qui relevaient des seigneuries ecclésiastiques. Enfin, le chapitre V aborde un problème souvent controversé, à savoir ce qu'il faut entendre par l'expression de baronnie et de tenure en baronnie, qu'il s'agisse des vassaux de l'Église ou de ceux de la Royauté. Comme on le voit, l'enquête de Miss Chew est poussée très loin et, de son examen minutieux, on tire des notions de grande portée.

Voici maintenant des cas particuliers où l'on peut voir les choses de plus près : ils se rapportent au manoir de Wye, aux abbayes de Bury-Saint-Edmond et de Crowland.

Le manoir de Wye, qui avait si fort intéressé M. Jolliffe, fut donné par Guillaume le Conquérant à l'abbaye de la Bataille pour récompenser, dit-on, l'inertie du contingent de l'abbaye à Senlac. Sur ce manoir vient de paraître un intéressant document : cadastre (*survey*) et livre censier (*rental*), en latin, conservé au P. Record Office. Il fut rédigé peu de temps sans doute après le soulèvement de Jack Cade (1450), qui sévit surtout en Kent¹. L'auteur a fait précéder le texte d'une intéressante introduction où elle étudie les différents modes de tenure et la juridiction de l'abbé. Elle insiste sur certaines particularités propres au comté de Kent, qui ont persisté jusqu'à la destruction des monastères (1539) et qui remontent peut-être jusqu'aux temps de l'occupation romaine. Quoi qu'il en soit, le texte nous renseigne admirablement sur l'organisation manoriale² pendant au moins quatre siècles.

On sait qu'Edmond, le dernier roi de l'Anglie orientale, fut battu, fait prisonnier et martyrisé par les Danois payens en 870. Ses ossements, enseve-

1. Helen-Elizabeth MUELFELD, *A survey of the manor of Wye*. Londres, King, 1933, LXXVII-256 p. ; prix : 20 s.

2. Que faut-il entendre par manoir ? C'est une portion du sol dont la propriété (au sens médiéval du mot) est investie à un *lord* et, sous lui, à des *free holders* pour laquelle ils doivent au seigneur certains services non serviles, tels que fermages, rentes, etc.

lis à Beodercisworth (aujourd'hui Bury) opérèrent des miracles, et le roi Canut le Grand y fonda une abbaye bénédictine (1010). Au temps de la Conquête, elle avait à sa tête un abbé d'origine française qui avait des notions de médecine : il s'appelait Baudoin. Devenu en quelque sorte le médecin très apprécié du roi Guillaume, il s'entremît plus d'une fois avec succès pour faire accepter par le haut clergé les nouvelles obligations de la féodalité normande. Il en fut largement récompensé, soit par des donations faites à l'église et à son saint patron, soit par la reconstruction, sur un plan beaucoup plus vaste, de l'abbaye. Le corps du roi martyr y fut définitivement déposé en grande pompe (19 avril 1095). En même temps, le roi lui conféra des pouvoirs considérables sur les terres appelées « la liberté » de Saint-Edmond, avec le droit royal de battre monnaie. A sa mort, Baudoin laissait sa maison dans une situation très prospère qui ne fit que se consolider pendant tout le cours du XII^e siècle. Nous en avons pour garants les archives de l'abbaye. Ses plus anciens titres nous sont parvenus dans un manuscrit de Cambridge : recueil factice composé de neuf sections dont deux servent de fondement à l'ouvrage de M. DOUGLAS¹. C'est d'abord le *Registrum nigrum* (*Blackbook* de l'édition), qui comprend les chartes depuis 1065 ; puis le livre des fiefs (*Feudal books*), constitué par l'abbé Baudoin et dont M. Douglas donne la première édition complète. Il y a joint d'autres documents provenant du même chartrier, au premier rang desquels se place un *Kalendarium* publié par l'énergique abbé Samson (1182-1211). Cette édition, exécutée avec le soin le plus méticuleux, a été contrôlée, en outre, par MM. Galbraith et Stenton, dont l'aide et les conseils l'ont, dit M. Douglas, soutenu pendant son travail.

L'introduction ne compte pas moins de 137 pages ; elle devra être examinée de près par tout historien curieux d'apprendre comment ont pu coexister, sans heurts violents, l'élément anglo-saxon et l'élément anglo-normand. En ce qui concerne les documents, l'attention est retenue sur la nature des rapports entre le *Domesday book* et le *Feudal book*, qui sont exactement contemporains et tirés des mêmes sources. Naturellement, le *F. B.* contient seulement ce qui se rapporte à la « liberté » de Saint-Edmond. Puis M. Douglas expose comment s'est opérée l'introduction du régime féodal de la Normandie dans un pays qui n'en connaissait encore que des éléments à peine évolués. Les nouveaux tenanciers de l'abbaye, les « feudati homines », formaient une milice montée, exercée au métier des armes, qui ne tarda pas à constituer, sous un autre nom, des formations militaires de quarante chevaliers, ou des « connétablies » de dix chevaliers, munis de bénéfices viagers d'abord, et bientôt ensuite héréditaires. Cette aristocratie refoula en un rang inférieur la classe des hommes libres : *freemen* et *sokemen*. S'il y eut de nombreuses

1. D. C. DOUGLAS, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Glasgow, *Feudal documents from the abbey of Bury St. Edmunds*. Londres, H. Milford, 1932, CLXXI-247 p., 3 fascimilés ; prix : 30 s. Ce volume est le tome VIII des publications de la « British Academy ».

dépossessions, plus ou moins violentes, du moins il n'y eut pas, à vrai dire, de révolution.

Quant à la « liberté » de Saint-Edmond¹, située dans le comté de Suffolk, elle formait un groupe compact de huit hundreds et demi. C'est de là que l'abbaye tirait au XII^e siècle la principale source de ses revenus. Sur les terres de ses paysans, l'abbé représentait le véritable maître, qui était le saint, et, par une sorte de délégation royale, il exerçait tous les pouvoirs appartenant à la Couronne². Les cours de « hundreds », où étaient portés les différends des paysans libres, continuèrent leur œuvre séculaire en toute matière de justice et de finance. « C'était pour eux un privilège », dit M. Douglas, « de porter plainte directement à la cour du hundred, comme ils y allaient pour payer directement leur contribution pécuniaire (*hidagium*)³. De même persista le *leet*, la plus ancienne institution de l'Angle orientale ; c'était un district composé de petites exploitations rurales (*villae*), qui contribuaient à payer les sommes imposées au hundred. — A partir de Henri I^{er}, on constate que certaines terres de l'abbaye constituent un *honneur* ayant pour base uniforme la tenure de chevalier où l'homme d'armes est le pair de son compagnon. Puis on voit apparaître le *baro* qui, au début, est seulement un membre important de la classe militaire. L'*honneur* constitue désormais une unité nouvelle, relevant du roi plus que du saint et, par conséquent, matériellement plus puissante. *Baronnie* et *honneur* sont donc bien près d'avoir le même sens.

Tel est, autant qu'il est possible de le dégager d'une exposition parfois difficile à suivre, l'enseignement qui se dégage de l'ouvrage ; il contribue à réformer sur certains points les opinions généralement admises sur le fait considérable de la Conquête⁴.

L'abbaye de Crowland était située dans cette partie du vaste comté de Lincoln qu'on appelle le « fenland ». Là, dans une région inculte et à peine peuplée, fut fondée au VIII^e siècle une abbaye consacrée à saint Guthlac (mort en 715 ou 716). Elle possédait un assez grand nombre de manoirs ; mais les archives abbatiales nous font connaître seulement trois d'entre eux : Oakington, Dry-Drayton et Cattenham. Leur organisation a été bien mise en lumière par Miss PAGE⁵. Dans un livre sur l'organisation manoriale, elle fait connaître les droits appartenant soit à l'abbaye, soit aux seigneurs

1. Rappelons en passant que M. A. T. Baker a publié une vie du saint en 2016 vers octosyllabiques (*Romania*, 1929, p. 342-381).

2. « Cum omnibus libertatibus et dignitatibus et forisfacturis ad coronam pertinentibus. » On en trouvera le commentaire p. clv, d'après une charte de Henri II.

3. Page clx.

4. Nous n'avons pas reçu le tome III des *Court rolls of the manor of Hales* pour les années 1276-1303, publ. par Rowland Alwyn Wilson (Worcestershire historical Society, 1933. N'est pas dans le commerce). Ce tome III complète l'œuvre de John Amplett, mort en 1918.

5. Frances M. PAGE, *The estates of Crowland abbey*. Cambridge University Press, 1934, xiv-462 p., 1 carte, 4 planches de fac-similés, 10 tableaux des biens appartenant à l'abbaye.

laïcs, le rôle des régisseurs (*stewards*), des cautions, la comptabilité. On trouvera, par exemple (p. 174), les comptes très détaillés des recettes et dépenses pour l'année 1258-1259, aux prix marqués sur les rôles (p. 203-230). Un appendice est consacré aux affaires judiciaires et aux délits de toute nature dont connaissait la justice de l'abbaye¹.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT. — Dans certains textes, l'Église est appelée soit *Ecclesia anglicana*, soit *Ecclesia Anglorum*. Faut-il croire, avec quelques historiens anglais, que la première de ces expressions désigne ou annonce l'Église anglicane de nos jours? Assurément non, déclare M. BROOKE, et, pour réfuter cette opinion, qui, sans doute, ne viendrait pas à l'esprit d'un Français, il emploie tout un livre où sont exposés les rapports entre l'Église et l'État avec la papauté, depuis la Conquête jusqu'au temps de Jean sans Terre². Soucieux d'organiser le pays conquis sur le modèle normand, le Bâtard trouva dans Lanfranc un collaborateur éclairé autant que dévoué; M. Brooke lui consacre tout un intéressant chapitre de son livre. Sur la question des *Faussees décrétales*, il suit de très près les études de M. Paul Fournier, auxquelles il rend hommage. On a accusé Lanfranc d'y avoir introduit des documents plus que suspects, lors du procès concernant la primatie revendiquée par les deux archevêques de Cantorbéry et d'York; M. Brooke, qui connaît bien les conclusions auxquelles sont arrivés MM. Boehmer, Macdonald et Levison sur cette pénible affaire, se refuse à croire Lanfranc coupable. Le prélat, affirme-t-il charitablement, était trop honnête homme pour commettre un tel forfait (p. 123, 125). Il croit plutôt que Lanfranc utilisa un dossier savamment préparé par les moines de son église patriarcale. Inutile d'insister sur la valeur d'un tel argument. Dans la querelle entre Henri II et Thomas Becket, à quels mobiles a obéi le prélat pour revendiquer avec tant d'âpreté les droits de l'Église contre les empiétements de l'État? M. Brooke s'abstient prudemment d'étudier l'affaire au point de vue juridique; il s'arrête après la soumission de Jean sans Terre en 1215. Après comme devant, l'*Ecclesia anglicana* resta jusqu'au xvi^e siècle un membre fidèle, bien que parfois insubordonné, de l'Église romaine³.

1. Parmi les noms de personne qui abondent dans les documents, il en est un qu'il faut retenir, celui de Pepys. Il fut porté pendant plusieurs siècles, notamment au xvii^e siècle. Il est curieux de constater les changements subis par ce nom dans la suite des temps. Le *Literary Times* a consacré en 1933 et 1934 plusieurs de ses fascicules à ce minuscule problème. — Nous ne pouvons qu'annoncer à cette place l'édition donnée par M. Joseph McNULTY du *Cartulary of the cistercian abbey of St. Mary of Sallary in Craven*, t. I. Ce cartulaire a été compilé vers le milieu du xiii^e siècle. Il est édité par la Yorkshire archaeological Society, 1933.

2. Z. N. BROOKE, *The english Church and the Papacy from the conquest to the reign of John*. Cambridge University Press, 1932, xii-260 p.; prix : 10 s. 6 d.

3. Mis au rang des saints après son martyre, Becket eut bientôt sa légende, étroitement associée à la dignité royale. C'est ce qu'a montré M. Paul Alonzo Brown dans une thèse présentée à l'Université de Pennsylvanie (*The development of the legend of Thomas Becket*. Phi-

Après la mort d'Henri I^{er} Beauclerc, apparaît Henri de Blois, petit-fils du Conquérant. Sa biographie a été étudiée de très près par Mme Voss dans les chroniques du temps, complétées par des documents inédits tirés des archives de Westminster et de Londres¹. Nommé par Henri I^{er} abbé de Glastonbury, puis élu évêque de Winchester à l'âge de vingt-huit ans (1129), Henri de Blois joua un rôle politique de premier plan dans la guerre civile entre le roi Étienne et l'impératrice Mathilde, ses proches parents. Légat du pape en 1139, il laissa un grand renom à la fois comme homme d'Église, homme d'État, homme de haute culture, grand seigneur, riche et libéral. Le portrait qu'en a dessiné Mme Voss donne l'impression de la vérité².

Le plus illustre parmi les témoins de la vie de Becket est, sans contredit, Jean de Salisbury. Même après R. L. Poole, M. WEBB n'a pas craint d'aborder à son tour un aussi beau sujet³. Il a fait un bon usage des sources, sans apporter rien de nouveau : le chapitre VII et dernier contient un bon exposé des idées du savant humaniste sur les rapports de l'Église et de l'État. On saura gré à M. Webb d'avoir, à la fin, dressé la liste des livres légués par lui à l'église de Chartres.

La biographie de saint Hubert de Lincoln, par M. CLAYTON⁴, n'a pas été écrite avec le même scrupule d'érudition que l'on remarque chez M. Webb. Ses notes, renvoyées à la fin du volume, sont maigres ; on en compte en tout vingt-quatre. C'est, en réalité, un ouvrage d'édification. S'il regrette certaines anecdotes un peu risquées relatées par l'intempérant chroniqueur gallois Giraud de Bary, il l'absout cependant à cause de l'aimable image qu'il a tracée de saint Hugues, « gai compagnon », dit-il, « causeur enjoué et malicieux, mais strict en matière de discipline ecclésiastique ». Inutile d'insister davantage. N'oublions pas d'ailleurs que l'œuvre la plus durable de saint Hugues fut l'introduction en Angleterre de l'ordre des Chartreux ; mais quel besoin l'auteur avait-il de rappeler à l'extrême fin de son livre la destruction de la Grande-Chartreuse au temps de la Révolution française ? Il

ladelphie, 1930, 302 p.). Après un bref résumé de la vie réelle de Becket, il a soumis à une minutieuse analyse la légende qui voulut faire d'une princesse sarrasine la mère du futur martyr. Une de ses reliques eut bientôt sa légende : c'était un aigle d'or avec une fiole inscrite où il était dit que l'huile contenue dans cette fiole devrait à l'avenir être employée pour l'onction des rois le jour de leur couronnement. Retrouvées par Richard II, ces reliques furent emportées par lui dans son expédition en Irlande et elles servirent peu après au couronnement d'Henri IV. En appendice, M. Brown a publié trois des légendes concernant la princesse sarrasine.

1. Dr Lena Voss, *Heinrich von Blois, Bischof von Winchester 1129-1171*. Berlin, Ebering, 1932, xvi-179 p. (c'est le fasc. 210 des *Historische Studien*).

2. On regrette l'absence d'un index.

3. Clement J. WEBB, *John of Salisbury*. Londres, Methuen, 1932, ix-186 p.

4. Joseph CLAYTON, *St. Hugh of Lincoln*. Londres, Burns, Oates et Washbourne, libraires du Saint-Siège, 1931, xxi-23 pp. ; prix : 6 s. Le livre est revêtu de l'imprimatur.

aurait fait un meilleur emploi de son temps à vérifier l'orthographe de certaines localités françaises qui ne sont pas précisément inconnues¹.

La Société des sciences de Göttingue a chargé M. HOLTZMANN de rechercher en Angleterre et de publier, pour faire suite aux *Papsturkunden in Spanien*, les documents pontificaux relatifs à l'Angleterre jusqu'à l'année 1198. Il s'est acquitté de cette tâche avec un plein succès². Le tome I est déjà paru, en deux parties. La première est une longue introduction contenant un précieux catalogue des dépôts d'archives ou bibliothèques anglaises qu'il a visités. Ces fonds sont décrits par lui avec précision et munis des indications bibliographiques indispensables. Parmi les manuscrits conservés à Londres, il a consulté ceux des églises françaises qui ont été en rapports étroits avec celle d'Angleterre, notamment les prieurés étrangers (*alien priories*), tels que Charroux, Saint-Florent de Saumur, Savigny, le Bec, Cluny, Fontevrault, etc. La deuxième partie contient les textes, c'est-à-dire tous les actes diplomatiques connus de l'auteur (bulles, lettres, etc., de la papauté), déjà publiés ou inédits, qui concernent l'histoire ecclésiastique de l'Angleterre. Sa récolte est belle, puisqu'elle compte 346 numéros. Il les a classés dans l'ordre strictement chronologique. Chacun d'eux est précédé d'une analyse avec la date certaine ou probable, l'indication de la provenance et, enfin, un commentaire où se trouvent les arguments favorables ou défavorables à son authenticité. Par exemple, les trois premiers, attribués à Jean XIX, à Léon IX et à Victor II, sont faux et il en fournit la preuve. Quant aux textes eux-mêmes, il ne saurait être question d'en indiquer ici toute la substance. Si plusieurs touchent à l'histoire politique, aux rapports de saint Anselme avec la royauté, ils règlent pour la plupart seulement les multiples affaires de discipline et d'intérêt religieux ou laïque. Beaucoup ont pour objet la protection accordée par le Saint-Siège à des églises particulières, notamment les lettres du pape Eugène III, qui paraît avoir voulu porter quelque remède à l'état anarchique du royaume au temps d'Étienne.

A la table figurent seulement les destinataires des actes, avec renvoi aux plus importants parmi les recueils des lettres déjà publiées. Aurons-nous, quand l'ouvrage sera terminé, un index complet des noms et des choses, d'après le modèle des ouvrages similaires d'Angleterre?

Voici maintenant deux entreprises considérables qui concernent l'évêché de Lincoln, le plus vaste de toute l'Angleterre, et l'archevêché de Cantorbéry.

Lincoln possède de très riches archives appartenant aujourd'hui aux « doyen et chapitre » de la cathédrale. Ce sont soit des chartes originales des

1. A plusieurs reprises, il a laissé passer, p. 125 et 136, *Pontevrault* au lieu de *Fontevrault*, et aussi *Coustance* au lieu de *Coutances*.

2. Walther HOLTZMANN, *Papsturkunden in England*, 1 vol. en deux parties. Berlin, Weidmann, 1930-1931, 650 p. ; prix : 28 Rm.

rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant, soit des bulles pontificales dont la plus ancienne est de Nicolas II (1061), soit encore des copies transcrites sur des registres ou cartulaires généralement bien conservés. Le plus ancien de ces registres, qui est à la fois le plus complet et le mieux exécuté, est intitulé *Registrum antiquissimum*. C'est une édition critique de ces textes que se propose de donner la Société des archives de Lincoln en six volumes. Le tome I est l'œuvre du doyen actuel, le Rév. C. W. FOSTER¹. Il s'est acquitté de sa tâche de façon à mériter la reconnaissance des érudits. Non seulement il lui a consacré quinze ans de sa vie, mais il s'est assuré de précieux concours, d'abord celui de M. Stenton, qui connaît si bien la région du Danelaw, liée intimement à celle du diocèse et du comté de Lincoln; puis celui de M. Walter Holtzmann, qui a bien voulu communiquer au Rév. Foster le résultat de ses recherches personnelles².

Le *Registrum antiquissimum*, qui contient plus d'un millier de documents, a été exécuté vers 1230 et, par une autre main, jusqu'en 1235, puis continué de 1280 à 1330 par un archiviste ou greffier (*registrar*) que le Rév. Foster a pu identifier; il s'appelait Jean de Shelby. M. Foster a utilisé, en outre, un important cartulaire conservé aujourd'hui à la Cottonienne, et plusieurs autres volumes concernant plus spécialement les doyens, les choristes, les prêtres attachés aux chanteries, etc. Plus importantes et de beaucoup sont les contributions fournies par le fonds des chartes originales qui, dans les archives capitulaires, sont au nombre de 4,200, la plupart dans un bon état de conservation. A ces chartes, joignez plusieurs autres provenant des « Additional charters » du Musée britannique et un dossier d'*Inspecimus* concédés par Édouard I^{er} et par Édouard III; ils ont fourni d'utiles variantes et quelques documents nouveaux qui manquent aux archives de Lincoln.

Quant aux textes qui figurent dans la présente publication, le Rév. Foster s'est imposé la loi de les reproduire aussi fidèlement que possible, avec leurs abréviations et leur ponctuation arbitraire. On peut les contrôler à l'aide de fac-similés choisis justement à cette intention; les variantes utiles ont été marquées au bas des pages. Chaque document enfin est précédé d'une analyse et accompagné des notes indispensables. Une exception a été faite en faveur de M. Stenton, l'animateur de la publication, qui a fourni le texte des quatre premières chartes avec un copieux commentaire. Notons, enfin, que le volume ne contient pas que des documents inédits. La Société des archives ayant émis le vœu que la publication contienne *tous* les textes relatifs à l'histoire ecclésiastique de Lincoln, les actes déjà publiés retrouveront leur

1. *The Registrum antiquissimum of the cathedral Church of Lincoln*, t. I, 1931. Imprimerie du « Hereford Times », LXXI-351 p., 23 fac-similés et illustrations dans le texte. — L'ouvrage est le tome VII des publications entreprises par la Société.

2. M. Holtzmann a notamment démontré l'authenticité de la bulle du pape Nicolas II (3 mai 1061), si importante pour la politique ecclésiastique du Confesseur. Voir à la p. 187.

place dans le présent tome, à une seule exception près : Lincoln possède un des quatre exemplaires originaux de la Grande Charte de 1215 ; on ne le trouvera pas ici, parce qu'il figure déjà dans un recueil officiel avec un fac-similé méritant toute confiance.

Le tome II, qui venait de paraître au moment même où je corrigeais ces épreuves, contient les chartes émanant des évêques et de grands personnages, des documents relatifs aux terres de l'évêché, etc.¹.

On sait que l'Église d'Angleterre possède deux archevêchés, celui de Cantorbéry et celui d'York. Le premier comprenait, outre l'évêché de Cantorbéry, douze suffragants soumis, à des titres divers, à l'Église métropolitaine et primatiale. A partir de l'archevêque John Pecham (1279-1294), les actes administratifs des évêques suffragants furent transcrits sur des registres qui sont parvenus jusqu'à nous. C'est à cette source qu'a puisé Miss CHURCHILL pour exposer, en un ouvrage de près de mille pages², l'histoire administrative du siège archiepiscopal jusqu'au moment où l'Église d'Angleterre, affranchie de son obédience au Saint-Siège et directement soumise à l'autorité royale, cesse d'être libre pour devenir en quelque sorte une institution d'État. Le livre se rapporte donc aux trois siècles qui vont de l'archevêque Pecham jusques et y compris William Warham, mort en 1533. Ce n'est pas que l'auteur s'interdise toute incursion en dehors de ces limites ; elle a bien soin, au contraire, d'indiquer, au début de chaque chapitre, l'origine et le développement de l'organisation épiscopale jusqu'au moment où l'examen des registres permet d'en aborder le détail. Ces registres, elle en fait connaître dès le début (p. 8) le plan général, plus ou moins bien observé dans la pratique, et aussi l'état de confusion dans lequel certains d'entre eux nous sont parvenus. Après y avoir rétabli l'ordre chronologique nécessaire, elle montre par qui ils ont été rédigés, ce qui l'amène à décrire le haut et moyen personnel employé dans les bureaux de l'évêque, c'est-à-dire les clercs attachés à la Maison épiscopale (*curia*) : le chancelier, l'official, le « registrarius », etc. Le chancelier était naturellement le garde des sceaux, étudiés dans un chapitre spécial (p. 18-21). Quant à l'official, il est assez souvent désigné comme étant le « vicaire général » chargé d'administrer soit le diocèse, soit la province, en l'absence de l'archevêque. Après ces préliminaires, on arrive à l'administration épiscopale, qui est étudiée en deux parties : l'une pour l'archevêque dans son diocèse ; l'autre dans son rôle comme administrateur suprême de la province. Dans les trois chapitres de la première partie

1. Nous n'avons pas reçu le *Register of Richard Fox, Lord Bishop of Durham, 1494-1501*, édité par la Surtees Society. — Une liste des registres épiscopaux déjà publiés a été donnée par M. Édouard Perroy dans l'introduction de son gros livre *L'Angleterre et le Grand Schisme d'Occident*, t. I, p. 13.

2. Irene Josephine CHURCHILL, *The administrative machinery of the archbishopric of Canterbury, illustrated from original records*. Londres, Society for promoting christian knowledge, 2 vol., 1933, XIII-615 et XVI-367 p.

sont étudiés : 1^o l'archevêque et ses subordonnés : l'archidiaque et le « Commissaire général » de Cantorbéry, le « sequestrator » ou « corrector », les doyens des doyennés directement soumis au siège épiscopal, les doyens des paroisses, les recteurs et vicaires des paroisses exemptes ; 2^o les ordinations, l'admission aux bénéfices, les cas de pluralité et de non-résidence, la confirmation des élections monastiques, les pénitenciers ; 3^o la visite épiscopale des établissements religieux. Là était la plus délicate parmi les charges épiscopales, celle qui, d'ordinaire, soulevait le plus de conflits. — La seconde partie, consacrée à l'administration de la province, commence par une introduction sur l'origine des titres portés officiellement par le prélat : celui de « primat de toute l'Angleterre » (l'archevêque d'York étant qualifié seulement de « primat d'Angleterre ») et celui de « légat né » du Saint-Siège (p. 153-160). Viennent à la suite quinze chapitres nourris de faits et de intelligents commentaires sur l'administration des diocèses pendant la vacance du siège ; la nomination des évêques ; les visites métropolitaines ; les assemblées provinciales (*concilium provinciale* et *convocatio*), où étaient portés les cas d'hérésie et de lollardisme ; les tribunaux ecclésiastiques et la juridiction épiscopale, notamment en matière testamentaire ; la « Court of Canterbury » (ou « Cour des arcs¹ »), chargée de la juridiction métropolitaine en matière ecclésiastique. A sa tête, elle a un « Commissaire général » de l'officialité (p. 432-442) et une « Cour d'audience », sorte de tribunal d'appel que l'archevêque présidait parfois lui-même, etc. Le chapitre XII intéresse particulièrement la France, puisqu'il y est question d'une juridiction exercée par l'archevêque hors d'Angleterre ; c'est-à-dire à Calais et dans les pays voisins soumis en Angleterre depuis le traité de Brétigny (p. 508-519). L'archevêque Thomas Cranmer, le premier des archevêques schismatiques d'Angleterre, prétendait encore en 1540 y exercer ses droits de judicature. — Le tome I se termine par trois chapitres sur les rapports entre l'administration ecclésiastique et celle du gouvernement civil, sur les finances de l'archevêque ; enfin, sur l'administration de la province et du diocèse pendant la vacance du siège archiépiscopal. A chaque page du volume se trouve une bibliographie extrêmement abondante, même en citations de documents, qui sont reproduits avec la plus minutieuse exactitude.

Nous avons déjà signalé (t. CLXI, p. 392) le tome I des documents concernant les chapitres généraux et provinciaux de l'ordre des Frères Prêcheurs, publié par M. Abel PANTIN². Le tome II, qui vient de paraître³, contient les actes et statuts. Une bulle de Benoît XII ayant réformé l'ordre en 1336, il

1. Ainsi appelée parce qu'elle siégeait dans l'église de Notre-Dame-des-Arcs (*de Arcubus*) ou *le Bow* (dans Cheapside).

2. *Documents illustrating the activities of the general and provincial chapters of the english Black Monks*. Londres, R. histor. Society, 1933, xxix-232 p.

3. Joignez l'article du même auteur, *English monastic letter-books*, dans les *Mélanges Tail*, p. 201 et suiv.

n'y eut plus qu'un seul chapitre provincial pour tout le royaume. Pourquoi cette bulle est-elle reproduite en entier dans le présent tome et pourquoi s'est-on contenté d'en reproduire les rubriques? On attend le tome III, qui contiendra les « mélanges », les « documents financiers », les « Visites » et un index.

LE ROI ET LA CENTRALISATION ADMINISTRATIVE. — Parallèlement à l'Église, et tout d'abord sur la même base féodale, s'est organisé l'État.

A. *La Chancellerie, la Maison du roi et le Parlement.* — Le roi est le souverain seigneur. Son principal conseiller est le chancelier (un évêque le plus souvent), qui est en même temps garde du grand sceau et, depuis le milieu du XIV^e siècle, président d'un tribunal suprême jugeant en « Équité ». A ses côtés fonctionne un gardien du *Privy seal*. Les archives de ce Petit sceau ont fourni à M. PERROY la plupart des documents qu'il a publiés sous le titre de *Correspondance diplomatique de Richard II*¹. Elle touche tout particulièrement la personne royale, puisque les affaires étrangères ont été de tout temps réservées à l'action personnelle du souverain. Dans une substantielle introduction, l'auteur décrit les fonds d'archives d'où il a tiré ses textes; il fournit les indications indispensables sur la diplomatique des actes, complétant et corrigeant les données déjà fournies par M. Déprez dans ses *Études de diplomatique anglaise*. Par ces moyens, il a formé un dossier de 252 lettres, la plupart inédites. Il les a classées suivant l'ordre chronologique, à l'exception d'un petit nombre non datées, qu'on trouve en appendice. Les notes historiques, renvoyées à la fin du volume (p. 180-256), attestent une érudition très étendue en ce qui concerne non pas seulement l'histoire d'Angleterre, mais aussi celle de la France, de l'Italie et de l'Espagne. Très utile publication qui annonçait déjà par avance le gros ouvrage de l'auteur sur l'*Angleterre et le grand schisme d'Occident*, t. I (1933); nous y reviendrons un peu plus loin.

La Maison du roi et les locaux de l'administration centrale sont bien connus maintenant par le beau livre de Tout. Le tome V, paru après sa mort, contient un fort intéressant chapitre, rédigé par M^{me} Margaret SHARP, sur l'organisation et la gestion des biens immenses possédés par le Prince noir, tels qu'on peut les reconstituer à l'aide d'un registre qui en donne le détail. Ce registre, maintenant publié en entier, est d'un intérêt capital². Il se rapporte à l'époque la plus active et la plus brillante (1331-1365) de la vie de ce très grand seigneur, qui fut le type le plus achevé de la haute noblesse, si bien décrite par Froissart, celle des princes du sang ou des fleurs de lis, comme on disait alors en France. Le titre qu'il reçut en 1365 de Prince d'Aquitaine

1. Édouard PERROY, *The diplomatic correspondence of Richard II*; publ. par la R. historical Society, vol. XLVIII, 1933, xxxii-281 p. — M. Perroy, qui est professeur à l'Université de Glasgow, est un des collaborateurs en titre des *Chartes du Forez* (1933).

2. *Register of Edward, the Black Prince*, 4 vol. H. M.'s Stationery Office, 1930-1933.

le plaçait du coup au-dessus de tous les autres ducs, même de ses frères. Le tome III se rapporte au palatinat de Chester, où le prince exerçait tous les pouvoirs de la royauté. Outre d'infinis détails sur l'organisation de sa Maison, calquée sur celle du roi, il fait connaître l'administration des chasses et des forêts (nos 286, 240), l'exploitation des mines (no 71), etc. Au tome IV, il est beaucoup question de la guerre de France et de la finance du Prince, qui fut plus d'une fois mise à contribution, alors que le Trésor royal se trouvait particulièrement obéré. Rien de plus naturel que de constater avec quelle largesse il récompensait les services extraordinaires de ses fidèles serviteurs tels que Chandos¹. On retiendra aussi les actes relatifs aux soins et aux précautions qu'il fallut prendre pour assurer le transport et la captivité du roi de France².

Le Parlement est, comme on sait, une transformation de la *Curia regis* organisée au XII^e siècle. Sous le règne des trois Édouard, il prit un caractère nouveau, nettement distinct de son origine médiévale, car c'est alors qu'y furent introduits les « Pairs » du royaume et les députés élus par la bourgeoisie des villes. Nous n'avons pas à parler de l'entrée des Pairs au Parlement en 1342 ; mais voici un travail considérable qui modifie et précise l'opinion qu'on s'était faite jusqu'à présent sur la représentation des villes au Parlement. Miss McKISSACK³ s'est imposé la tâche d'explorer, pour cet objet, les archives des principales villes ou « bourgs ». C'est, comme on le sait, en 1265 que, pour la première fois, y furent appelés de simples bourgeois. Le cas se produisit plusieurs fois encore, mais d'une façon de plus en plus précise, sous Édouard I^{er} et sous Édouard II⁴. On ne suivit tout d'abord aucune règle ni pour la désignation des villes, ni pour le nombre des députés. Des renseignements certains sur onze parlements réunis de 1378 à 1397 montrent que ce nombre variait de soixante-dix-huit à quatre-vingt-huit. Le total des bourgs qui n'ont pas répondu à l'appel est de vingt et un⁵. Le mode d'élection variait d'ailleurs suivant les usages locaux : à Londres, les élections furent faites d'abord dans la cour de *husting*, puis par les *aldermen* et les citoyens élus par les quartiers (*wards*). Londres formait d'ailleurs un « comté en soi », privilège qui fut par suite étendu à Bristol (1373)

1. Autres cas : celui de Sir William Trussel, récompensé pour avoir veillé sur la personne du prince à la bataille de Poitiers (p. 461). D'autre part, on trouve une rente faite à John Alisandre « rhymour » et à un « ministrel, Adam Unton » (p. 317).

2. Ordonnance du Conseil (20 mars 1350) pour la garde du royal prisonnier au château de Berkhamsted.

3. May McKISSACK, *The Parliamentary representation of the english boroughs during the Middle ages*. Londres, H. Milford, 1933, xii-180 p. ; prix : 10 s. — Ajoutons les utiles indications fournies par MM. Richardson et Sayles dans le *Bulletin of the Institute of historical Research*, t. V.

4. Cf. J. G. EDWARDS, *The personnel of the Commons in Parliament under Edward I and Edward II* (dans les *Mélanges Tout*, p. 197-214).

5. McKissack, p. 29.

et à York (1398). Ce qu'il importe de retenir, c'est que le régime électoral, sans être encore un privilège, favorisa peu à peu les marchands enrichis, tandis que, dans les villes de moyenne importance, les seigneurs voisins intervenaient pour faire élire leurs clients¹. Un point qu'on a tenu longtemps pour acquis est que les députés ne pouvaient plus être réélus. Miss McKisack a prouvé qu'il n'en est rien. — A partir de 1406, la convocation au Parlement fut de plus en plus régulière et l'élection, au lieu d'être imposée, fut convoitée. En ce qui concerne l'indemnité parlementaire, il est certain qu'elle a été appliquée dès le début, mais aussi qu'elle ne fut pas toujours mise en pratique. Rares sont les cas où elle fut attribuée en vertu d'un acte officiel (*writ*). Sur ce point encore, les recherches de l'auteur ont apporté des précisions incontestables. C'est un livre qui restera.

B. *Les Finances, la Justice et la Police*. — Les rois angevins n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'une bonne gestion financière était indispensable pour continuer l'œuvre de la Conquête. C'est dans cette intention que le roi Henri Beauclerc fit dresser le premier recueil des recettes et dépenses de ses domaines ; c'est ce qu'on appelle les rôles de la Pipe (*Pipe rolls*). Le tome I se rapporte à l'année 1130², mais c'est seulement à partir de 1189 que l'œuvre a été reprise. Onze volumes d'une nouvelle collection ont déjà paru par les soins de M^{me} Doris STENTON. Nous n'avons à parler ici que des tomes VIII et IX avec lesquels se termine le règne de Richard et le tome X, où commence celui de Jean³. En tête de chacun de ces tomes, on trouve un savant commentaire. Celui du tome VIII projette un jour nouveau sur la guerre entre Richard et Philippe-Auguste ; il montre combien lourd était le fardeau des subsides imposés alors au peuple anglais. Les faits et les chiffres confirment le témoignage du chroniqueur Roger de Hoveden en ce qui concerne la trêve conclue entre les deux rois et la levée d'une taille extraordinaire en vue de la prochaine reprise des hostilités. Richard meurt (6 avril 1199) alors qu'il négociait avec le successeur de l'empereur Henri VI. Qui va lui succéder ? Son mauvais frère Jean ou un prince français, fils vassal du roi de France ? Hubert Gautier, archevêque de Cantorbéry, et Guillaume le Maréchal⁴ s'entendent pour réprimer les révoltes ; ils obligent les vassaux

1. Voir, en outre, l'article de James F. WILLARD, *Taxation boroughs and parliamentary boroughs, 1294-1336*, dans les *Mélanges Tait*, p. 417-437.

2. Publ. par Joseph Hunter en 1833, il a été reproduit en fac-similé par la Société des rôles de la Pipe. Ce volume a pour titre : *The Pipe roll of Henry I. Michaelmas 1130*. Londres, H. M's Stationery office, 1929 ; prix : 1 £ 1 s.

3. Tome VIII : *A the great roll of the Pipe. King Richard I, 1197*. Lincoln, J. W. Ruddlock, 1931. — Tome IX : *King Richard I, 1199*. Ibid., 1932. — Tome X : *King John, 1199*. 1933. xxv-428 p.

4. On consultera avec fruit la biographie du Maréchal par M. Sydney PAINTER, *William Marshall, knight errant, baron and regent of England* (Baltimore, The Johns Hopkins Press ; Londres, Humphrey Milford, 1933, 305 p. ; prix : 18 s.). — L'auteur, qui connaît bien les sources, a su mettre en bonne lumière les multiples incidents d'une carrière qui, d'un mince

directs de la Couronne à prêter serment au plus proche héritier du défunt, et, malgré son indignité, Jean est couronné (27 mai). Ainsi fut créé un précédent en faveur de l'héritier présent et, si l'on peut dire, national. La paix est donc rétablie par l'accord de l'Église et du haut baronnage. Le nouveau roi s'empessa d'ailleurs d'imposer à ses sujets de lourdes charges sous forme d'écuage, d'aides et de tailles ; des dépenses spéciales furent affectées à l'envoi des troupes en France, à recruter des mercenaires, etc. M^{me} Stenton montre en un puissant relief ce que les *Pipe rolls* contiennent de nouveau sur ce dramatique épisode. Inutile d'ajouter que les érudits français y feront un copieux butin.

La malheureuse campagne d'Henri III en Poitou (1230) a naturellement porté de nouveau le trouble dans les finances royales. C'est sans doute la raison pour laquelle un érudit américain, M. Chalfant ROBINSON, a choisi cette année-là pour éditer non pas un, mais deux rôles de la Pipe : le *Great roll* (tome IV de la collection)¹ et le *Memoranda roll* (tome XI). Le *Great roll* est une sorte de fusion de deux sources très voisines : le grand rôle, réservé au roi, et la copie qui devait rester entre les mains du chancelier. M. Robinson y a relevé avec grand soin les variantes, surtout celles qui touchent à l'orthographe des noms de lieu. L'introduction nous fait connaître le mécanisme de l'Échiquier en un moment où le roi, dans un pressant besoin d'argent, réclamait ou sollicitait l'aide pécuniaire de ses vassaux, notamment des retardataires. On voit clairement en quoi consistait l'aide exigée « ad primam transfretationem regis in Britanniam ».

Les *Memoranda*², analogues aux *Mémoriaux* de la Chambre des comptes de Paris, étaient tenus par des *rememorates* ou remembranciers chargés de préparer le dossier des affaires dont il importait de garder le souvenir avant de le soumettre aux « barons » de l'Échiquier, surtout celles dont il était urgent d'assurer la perception³. Le mécanisme de la perception est clairement expliqué par M. Robinson et, suivant le modèle donné par M^{rs} Stenton, il en a fourni le détail au moyen d'un *Index rerum* qui guide le lecteur, notamment au moyen de titres en gros caractères. On pourra y recueillir d'utiles indications sur l'itinéraire du roi Henri III, de Nantes à Saint-Pol-de-Léon, en passant par Tonnay-Charente, Marans, Luçon et Guingamp⁴.

seigneur, a fait un des plus puissants barons du royaume, dont la fermeté, intelligente et souple, a su assurer la couronne sur la tête de Jean sans Terre. L'auteur a laissé cependant perdre l'occasion de montrer la formation et la nature du baronnage. D'autre part, il est excessif de présenter ce bon conseiller comme le principal instrument de la Grande Charte ; l'honneur n'en revient-il pas bien plutôt à l'archevêque Langton ?

1. *The great roll of the Pipe*. Princeton University, 1927, xxviii-412 p., 1 fac-similé.

2. *The Memoranda roll of the Kings remembrancer*. Ibid., 1933, xlv-135 p. ; 1 fac-similé.

3. Nombreuses sont les mentions de dettes remontant au règne de Jean sans Terre.

4. Si les noms de lieu anglais sont en général identifiés, il n'en est pas de même pour les noms d'origine française tels que *Nonetas*, *Touny*, *Loseyon* ou *Lusano*, *Ginegamp*, etc. —

Notons, pour finir, que l'introduction contient un tableau détaillé de « l'année fiscale », telle qu'elle était alors en usage à l'Échiquier¹.

La série des *Fines* ou Rôles de la finance royale est une mine précieuse de renseignements sur les recettes et surtout les dépenses de la royauté. Elle commence, comme on sait, au temps du roi Jean et se termine en 1641 ; l'inventaire en a été fait, sous forme de *Calendars*, pour le xiv^e siècle ; le plus récent est celui qui se rapporte aux dernières années d'Henri V². Les contributions transcrites sur ces rôles étaient censées volontaires, mais en fait obligatoires ; elles portaient sur toute matière imposable³. Qu'on lise par exemple, à la page 414 (29 décembre 1421), le texte, publié *in extenso*, de la Commission chargée de « recueillir de toutes cités, villes, de tous seigneurs et possesseurs de biens-fonds, de toute personne ecclésiastique, à raison des biens fonciers acquis par eux depuis la 20^e année d'Édouard I^{er} (1292), les quinzièmes et les dixièmes librement consentis par les citoyens et bourgeois, avec l'assentiment des lords spirituels et temporels, notamment pour la défense du royaume » ; suit le détail de la perception, avec l'indication des espèces monétaires versées aux mains des percepteurs. On sera tout de suite édifié sur le mécanisme de cet instrument fiscal ; on y verra bien d'autres choses encore sur la maison du roi, sa garde-robe et les dettes contractées avant son avènement ; sur les bénéfices tirés de la confiscation des biens possédés par les prieurés français pendant la guerre ; sur les modes de tenure et le commerce de détail ; sur les manoirs⁴ où le roi possédait des intérêts personnels.

Parmi les revenus de la royauté figurent les sommes extorquées aux Juifs. La *Revue historique* a déjà signalé (t. CVIII, p. 408) l'importante publication de MM. Rigg et Jenkinson concernant les *Plea rolls* de l'Échiquier des Juifs. Voici que nous parvient une instructive plaquette où M. LINCOLN⁵ montre l'influence exercée sur les tribunaux où les Juifs apportaient non pas, sans doute, une jurisprudence nouvelle, mais des modes nouveaux de procédure.

D'autre part, on regrette de ne pas trouver dans l'*Index rerum* du tome IV le terme *decenna*, qui désigne une division administrative de la centaine ou hundred.

1. Nous avons en son temps rendu compte du volume publié par M. CANNON, *The great roll of the Pipe* pour l'année 1241-1242 (*Rev. histor.*, t. CXXXV, p. 69). Pour l'Échiquier, voir l'article de M. STAMP, « Deputy keeper » du P. Record office : *Some notes on the court and chancery of Henry III*, dans les *Mélanges Tait*, p. 305-312.

2. *Calendar of the Fine rolls*. Vol. XIV : *Henry V, 1413-1422*. Londres, H. M's Stationery office, 1934, 640 p. ; prix : 1 £ 15 d.

3. Voir le *Guide* de Giuseppi, I, *Legal record*, 1923, p. 26-27.

4. Une liste des manoirs mentionnés dans le volume monte au chiffre d'à peu près quatre cents.

5. F. Ashe LINCOLN, *The legal background to the Starrs*. Londres, Goldstone, 1932, 70 p. — On sait que le mot hébreu *starr* désigne les hypothèques et les transferts de propriété passés entre juifs et chrétiens.

Sir William Holdsworth en recommande fortement la lecture aux juristes. Quant à l'auteur, il s'est abstenu de toute indication bibliographique.

A côté de la fiscalité royale, d'un caractère si nettement féodal, la justice subissait jusqu'à un certain point l'influence du droit romain enseigné en Italie. Deux traités, depuis longtemps célèbres, sur les lois, les coutumes et la procédure des tribunaux en matière civile et criminelle, ont été l'objet d'un examen approfondi. Le plus ancien est, personne ne l'ignore, celui qui est attribué à Ranulf de Glanville, « chef-juge » sous Henri II. On n'en avait jusqu'à maintenant que des éditions de médiocre valeur. Celle de Sir Travers Twiss, annoncée en 1884, n'a jamais paru, sans doute parce que son édition de Bracton avait quelque peu disqualifié l'éditeur. Il en va tout autrement avec l'éminent érudit américain, WOODBINE, que recommandait précisément une édition vraiment scientifique de Bracton. M. Woodbine n'a pas examiné moins de vingt-sept manuscrits, dont plusieurs remontent aux dernières années du XII^e siècle¹. Il y a reconnu deux rédactions, assez différentes à la fois quant au fond et quant à la forme ; il les a réparties en deux groupes distingués par les lettres de l'alphabet grec : *alfa* et *bêta*. Le groupe *bêta*, celui qui semble se rapprocher le plus de l'original perdu, a servi de base pour l'établissement du texte nouveau, avec les variantes ; ce texte, à son tour, est découpé en quatorze livres, division qui n'est d'ailleurs pas justifiée par les manuscrits et à laquelle on n'était pas habitué. A la suite, viennent les notes où les cas rapportés par Glanville ressemblent à ceux que contiennent les actes judiciaires de la même époque. Ces notes, très nombreuses (p. 182-299), fournissent d'utiles points de comparaison présentés dans un ordre dispersé auquel remédie un utile index (p. 301-306). Il faut d'ailleurs rappeler que le traité de Glanville n'a pas été conçu comme devant être un tableau complet de l'organisation judiciaire, l'auteur s'occupant uniquement des cas discutés et jugés dans les cours royales, à l'Échiquier par exemple ; on n'y trouvera donc, par exemple, rien sur les juridictions seigneuriales. En ce qui concerne l'auteur, M. Woodbine estime (p. 183) que ce fut le chef-juge de Henri II, nommé dans deux actes de l'année 1187. D'autre part, il incline à croire que les manuscrits de la série *bêta* ont été à tout le moins retouchés par une main cléricale ; serait-ce Hubert Gautier ? On trouverait d'ailleurs dans le Dictionnaire de biographie nationale (*D. B. N.*), à l'article *Glanville*, qui est de Maitland, le résumé des diverses solutions de ce problème.

On ne se trouve pas dans un semblable embarras avec Raoul de Hengham, auteur certain d'un recueil de brefs royaux (*writs*) émanés de la chancellerie royale (*Registrum cancellarie* ou *Omnium brevium*), ensuite et surtout de

1. GLANVILL, *De legibus et consuetudinibus regni Anglie*, par George E. WOODBINE, professor of legal history in the Yale school of law. New Haven, Yale Univ. Press ; Londres, Humphrey Milford, 1932, ix-306 p. ; prix : 22 s. 6 d.

deux courts traités de jurisprudence intitulés *Summa magna* et *Summa parva*, rédigées entre 1272 et 1275. Ils ont été publiés tous deux par un autre professeur de Yale, William Huse DUNHAM¹. Ces deux manuels ont eu un succès considérable, attesté par le nombre des manuscrits que l'on connaît aujourd'hui. M. Dunham en signale soixante-quinze ; mais il en utilise seulement six, considérés comme étant les plus importants, et il publie le texte d'un d'eux (désigné par la lettre A), avec les variantes fournies par les cinq autres. Cette sélection est-elle certaine ? Le travail a d'ailleurs été exécuté avec un soin méticuleux. Dans une savante introduction, M. Hazeltine, dont la compétence est bien connue, expose le développement de la littérature juridique depuis Glanville ; il montre comment la loi s'est complétée peu à peu par l'application constante du système des brefs, c'est-à-dire, en résumé, des sentences rendues par les juges royaux. Bracton déjà devait beaucoup à ses contemporains, Pateshull et Raleigh ; mais il tenait aussi grand compte du droit romain et ecclésiastique. Hengham, au contraire, se laisse entraîner, parfois submerger, par les subtilités de la pratique.

La personne même de Hengham nous est maintenant assez bien connue. Il naquit vers 1240 et sans doute à Hengham (en Norfolk). Il appartenait au clergé séculier : pluraliste notoire, il fut recteur de plusieurs paroisses, chanoine d'Exeter et de Warwick, etc. ; il possédait d'opulents revenus qui lui permirent de payer une amende considérable qui lui fut infligée pour avoir commis, paraît-il, une infraction grave dans un acte de procédure². Par contre, il fut investi par Édouard I^{er} des hautes fonctions de chef-juge à la cour « coram rege » (1274) et à celle des Plaids communs, juge suprême (*justiciar*) du royaume pendant l'absence d'Édouard I^{er} (1286-1289), etc. La mort du roi le priva de son plus sûr appui ; il prit sa retraite et mourut en 1311. Grâce à la féconde collaboration de MM. Hazeltine et Dunham, nous possédons maintenant un ouvrage qui occupera une place très honorable à côté des textes fournis par la « Selden Society ».

Cela nous amène aux documents relatifs à l'Échiquier dit « des plaidoiries ». On a vu plus haut le rôle éminent joué par ce grand corps dans le contrôle des finances royales. MM. JENKINSON, professeur de diplomatique à l'Université de Londres, et Beryl E. R. FORMOX, avocat (*solicitor*) à la Cour suprême, nous le présentent sous l'aspect d'une cour supérieure de justice³. On sait que, quatre fois l'an, les shériffs étaient tenus de venir à Westminster rendre compte des sommes d'argent dues au roi et perçues par eux ; mais leur gestion était souvent rendue difficile soit par leur négligence, soit par

1. *Radulphi de Hengham summae*. Cambridge, at the University Press, 1932, LXXXIV-94 p. ; prix : 12 s. 6 d.

2. Voir dans *English historical Review*, 1933, p. 259, un cas à peu près semblable, celui de Richard de Louth en 1297.

3. *Select cases in the Exchequer of pleas*. Public. de la Selden Society. Londres, Quaritch, 1932, CXXXVII-261 p. ; prix : 2 £ 12 s. 6 d.

la faute des débiteurs. A côté des agents chargés de la comptabilité, d'autres étaient désignés soit pour examiner les cas, toujours très nombreux, où le roi se présentait comme plaideur pour faire triompher son droit, où les débiteurs avaient à fournir la preuve qu'ils n'avaient pu s'acquitter au temps voulu. De là une foule de litiges portés devant l'*Exchequer of pleas*. Cet office apparaît déjà, semble-t-il, dans le *Dialogus de Scaccario*; mais les premiers documents certains appartiennent au règne de Jean sans Terre; ce sont les *Memoranda rolls*. Le premier « plea roll » se rapporte à l'année 1236; mais c'est seulement depuis 1292 qu'ils ont été tenus d'une façon régulière.

L'histoire de cette double série (*Plea* et *Memoranda*) a été exposée par M. JENKINSON avec une précision telle qu'on peut la considérer comme définitive. Les textes sont publiés *in extenso*, mais toujours accompagnés d'une traduction en anglais qui aide à mieux comprendre les abréviations usitées par les clercs et à combler quelques lacunes à l'aide des formules familières aux rédacteurs.

A la police se rapporte une étude de M. Cecil Edward LUGARD, intitulée : *Trailbaston*, vol. I. On y trouve le texte et la traduction d'un rôle d'assise tenu en 1306 devant des juges particuliers, en vue d'examiner l'application d'un statut promulgué en 1305 pour réprimer les émeutes locales, les actes de violence commis par les voleurs et détrousseurs de grand chemin armés de bâtons (*trailbaston*), maraudeurs et assassins. Ce volume, imprimé par l'auteur à Ashover, comté de Derby, n'est pas dans le commerce.

Avec les *Plea rolls* sont en étroit rapport les *Year books*, ou Annuaires du Barreau, étudiés d'abord par Maitland, puis par M. Bollard¹. Tandis que les *Plea rolls* sont des documents officiels, conservés dans les archives de la Cour, les *Year books* sont des entreprises de librairie sans valeur légale, mais qui conservent plus ou moins l'image de ce qui se passait à l'audience. Dix-sept volumes ont déjà paru, qui suivent à peu près l'ordre chronologique, pour les règnes d'Édouard I^{er} et d'Édouard II. Puis, avec le tome XX, on saute brusquement à celui d'Édouard IV², aux années 1470-1471, où l'Angleterre eut presque simultanément deux rois vivants ou prisonniers : le triste Henry VI de Lancastre et le joyeux usurpateur Édouard IV d'York. Pendant ces temps troublés où les balances de la justice étaient sans cesse faussées, les *Year books* présentent de graves lacunes. On sait que l'année judiciaire, qui commençait à Pâques, comprenait quatre sessions ou « termes »³;

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CLIII, p. 108, et t. CLVI, p. 345. — Joignez l'ouvrage déjà ancien de H. G. RICHARDSON, *Year books and plea rolls as sources of histor. informations* (dans les *Transactions* de la R. histor. Soc., 1922).

2. *Year-book of Edward IV... 10 Edward IV et 49 Henry VI*; publ. par N. NEILSON, professeur à Mount Holyoke College (Mass.). Londres, Quaritch (t. XLVII des public. de la Selden Society), 1930, XL-216 p. doubles. — Joignez le tome I des *Year-books* du roi Henri VI pour l'année 1422, publ. par M. C. H. WILLIAMS pour cette même société (Londres, Quaritch, 1933).

3. Pâques, Trinité, Saint-Michel et Saint-Hilaire.

or, le tome X contient seulement les termes de Pâques et de la Trinité (dixième année d'Édouard IV), ceux de Saint-Michel et de Saint-Hilaire (quarante-neuvième année d'Henri VI). Chacun des deux prétendants, lors de sa prise de possession de la couronne, s'empressait de déclarer que son adversaire était illégitime, roi *de facto*, non *de jure*, ce qui était de grande conséquence devant une cour de justice. L'éditeur, M. NEILSON, a exposé en détail cette singulière situation; il a mis en bonne lumière la politique ambitieuse et brouillonne du Faiseur de rois, le *tertius gaudens*. Quant à la mise en œuvre de l'édition, M. Neilson a simplifié son travail en utilisant seulement quatre parmi les nombreux manuscrits connus, et en traduisant en anglais moderne la langue spéciale du « law french ». Il aurait pu s'épargner la peine de traduire aussi les citations latines.

Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui un nouveau volume des *Year-books*, qui se rapporte à la première année d'Henri VI; c'est sans doute le début d'une nouvelle série que nous devons à la Selden Society¹.

C. *Les villes et les bourgs. Institutions municipales.* — L'origine des villes et l'organisation municipale ne cessent de susciter de nouveaux problèmes. En ce qui concerne l'Angleterre, il faut remonter jusqu'au temps de la Conquête pour apercevoir un nouvel aspect du système féodal, quand s'y fut introduite la « tenure en bourgage » de la Normandie. Le mot *bourg* est, comme on sait, d'origine allemande; il a été importé en Angleterre par les invasions scandinaves. Pour la défense du pays, les rois anglo-saxons établirent des forteresses appelées, dans l'ancien langage, *burh* et plus tard *borough*, à côté de ce qui survivait encore des *civitates* romaines (en anglo-saxon *ceaster*). Après la Conquête, ces postes militaires, avec leur garnison, devinrent des villes habitées par des gens de condition médiocre : hommes libres, qui possédaient tout ou partie du sol à l'intérieur des murs ou en dehors. Ils adoptèrent un mode de possession réglé par un accord avec le roi ou son représentant, et en vertu duquel le possesseur du sol s'en assurait la propriété à titre héréditaire, à charge de certains services pécuniaires ou personnels. Ils constituent désormais la classe des *burgenses*, intermédiaire entre celle des seigneurs et celle des travailleurs de condition plus ou moins servile.

Pour l'histoire de son développement en Angleterre, on avait déjà l'ouvrage de Hemmeon², professeur à l'Université Harvard; voici maintenant un exposé général du problème par un autre professeur américain, M. STEPHENSON (Univ. Cornell à Ithaca, N. Y.)³ suivant les conseils et avec les en-

1. *Year-books of Henry VI. 1 Henry VI, 1422*; publ. par C. H. WILLIAMS. Londres, Quaritch, 1933, Lxi-196 p. doubles; prix : 62 s. 6 d.

2. MORLEY DE WOLF HEMMEON, *Burgage tenure in mediaeval England* (1914, cf. *Rev. histor.*, t. CXVII, p. 213).

3. CARL STEPHENSON, *Borough and town. A study of urban origins in England* (The mediaeval Academy of America. Cambridge, Mass., 1933, xv-236 p.; prix : 4 doll. 5 s.).

couragements de Pirenne, « sans l'inspiration duquel », lit-on dans la dédicace, « l'ouvrage n'aurait jamais été entrepris ».

Il est divisé en deux parties. Dans la première (chap. I et II), l'auteur passe en revue les principaux ouvrages relatifs aux villes du Moyen Âge, en particulier ceux de Below et de Sohm ; puis il analyse et critique les solutions présentées par Pirenne (importance primordiale exercée par le commerce dans les Flandres, en opposition avec les théories de Waitz, de Riethschl et de Gerlach) ; par les historiens français : Auguste Thierry (théorie de la guilde), Luchaire et Giry (influence dominante exercée par l'organisation communale) ; enfin, par les Anglais : Stubbs, qui étudie surtout les bourgs (*boroughs*), et Maitland, qui attribue une influence plus considérable à l'organisation militaire. Le chapitre II résume tout ce qu'on sait sur les privilèges (« libertés ») obtenus, de gré ou de force, par les bourgeois des villes dans le nord-ouest de l'Europe (en Flandre et en Allemagne) ; puis à l'Est, où naît l'organisation communale ; enfin, l'émancipation rapide des bourgeoises commerçantes, l'établissement des échevins, la charte de Rouen, les consulats de la France méridionale. Une bibliographie nombreuse et bien choisie complète ce tableau général de l'Europe en gestation. La seconde partie (chap. III-VII) est exclusivement consacrée à l'Angleterre. L'auteur s'applique à préciser les termes employés dans le *Domesday book* pour caractériser les faits nouveaux introduits par la Conquête ; le sens de locutions telles que *burgus*, *civitas*, *portus*, *firma burgi*, *liber burgus*. Le chapitre VI traite de l'organisation municipale : notamment à Londres à la fin du XII^e siècle. Le dernier chapitre est consacré à la topographie des villes à l'époque romaine et pendant le Moyen Âge. Huit plans de villes (dont Gand et Cologne) permettent de suivre sur le terrain même la marche en avant, déterminée par la situation géographique et le développement commercial. À la table, un index des termes techniques facilite les recherches. On ne saurait estimer trop haut une telle œuvre.

En ce qui concerne Londres et Bristol, deux des principales villes d'Angleterre médiévale, plusieurs travaux récents doivent être signalés.

L'histoire et les institutions de Londres à l'époque normande, c'est-à-dire depuis la Conquête jusqu'au temps d'Henri II, ont été résumées dans un remarquable opuscule par M. STENTON¹. En vingt-quatre pages très denses, il a dit tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'importance de la ville destinée à devenir la capitale de l'Angleterre, à côté de la capitale royale, qui était Westminster ; sur la charte de Guillaume I^{er} ; sur les quartiers, les tribunaux, les assemblées populaires (*hustings*), les magistrats municipaux, la population et l'importance de l'élément anglais, la « Commune » de 1141, le commerce extérieur, les métiers et les guildes. Une abondante bibliographie

1. F. M. STENTON, *Norman London*. Londres, Bell et fils, 1934, 40 p. et 1 carte ; prix : 2 s. 6 d. (n^{os} 93 et 94 des « Leaflets », publ. par la Historical Association).

au début ; des renvois nombreux au bas des pages guident le lecteur pressé et facilitent les recherches de l'érudit qui veut aller au fond des choses. A la suite, on trouvera la *Descriptio Londoniae* par William Fitz-Stephen (avant 1183), avec une traduction par M. BUTLER ; enfin des notes sur les allusions littéraires dont fourmille cette *Descriptio*. Une bonne carte termine cet excellent manuel que chacun voudra trouver sous la main à sa table de travail.

La plaquette de M. Stenton pourrait utilement servir d'introduction au gros livre de M. WEINBAUM, « privat dozent » à l'Université de Berlin.

Ce livre comprend actuellement deux volumes dont le second est divisé en deux parties. Le premier volume, dont il a déjà été parlé dans la *Revue* (t. CLXVIII, p. 114)¹, présente un bon résumé des institutions municipales depuis la Conquête jusqu'à la fin de Henri III. Les deux tomes suivants se rapportent au temps d'Édouard I^{er} et d'Édouard II². Dans le premier (*Untersuchungen*), l'auteur étudie successivement les compilations juridiques élaborées pendant ces deux règnes, l'œuvre législative d'Édouard I^{er}, puis celle des juges itinérants lors de la grande enquête (en latin *Iter*, en anglais *eyre*) de 1321 ; enfin l'organisation judiciaire, la procédure et la pratique des tribunaux de la Cité, les magistrats municipaux et leur formation dans des écoles spéciales ou collèges ; le régime des impôts dus par la ville. Le tome II est consacré aux sources (*Texte*). Là règne un certain désordre, dont l'auteur s'accuse d'ailleurs candidement lui-même (p. 39)³. Il y a d'ailleurs beaucoup à prendre dans les compilations qu'il a étudiées de près, par exemple, sur les « teliers » et les « fuluns » de Winchester et d'Oxford ; sur le serment de fidélité prêté par les bourgeois de Londres « au temps où le roi Richard était prisonnier en Allemagne » ; sur les « consuetudines sive libertates » de la Cité dont jouissaient les « citoyens » et les marchands étrangers ; sur l'« assise » ou règlement pour les travaux d'édilité rendus nécessaires par le grand incendie de 1212. Viennent ensuite (et alors nous entrons définitivement dans le cadre du livre) une analyse de plusieurs textes concernant le Guildhall : *Liber Horn*⁴ ; *Liber ordinacionum*, etc. ; le texte des *Placita itineris* pour l'année 1321⁵ (p. 113-127) ; plusieurs rôles d'assises tenues soit dans différents quartiers (*wards*) de Londres, soit au Banc du roi, et ceux où sont consignés les impôts perçus dans ces mêmes quartiers. Un

1. Martin WEINBAUM, *Verfassungsgeschichte Londons, 1066-1268*, Stuttgart, Kohlhammer, 1929, 143 p.

2. *London unter Eduard I und II*. Ibid., 1933, 251 et 293 p.

3. Pourquoi, par exemple, publier des textes sur la pêche dans la Tamise ou une lettre du prêtre Jean à l'empereur Manuel ?

4. Publié par G. E. WOODBINE en 1910 dans *Four thirteenth century law tracts*.

5. Publié déjà par H. G. RICHARDSON, *Year books and plea rolls*, 1922. — Voir encore, de M. Weinbaum lui-même, l'article *Stalhof und die deutsche Gildhalle von London*, dans *Hansische Geschichtsblätter*, 1928.

dernier chapitre contient un certain nombre de documents qui avaient d'abord échappé aux recherches de l'auteur. Même alors, il n'a pas dit son dernier mot, puisqu'il a récemment publié une étude sur la grande enquête de 1341¹.

En attendant, on ne perdra pas son temps à feuilleter une rapide esquisse sur Londres au Moyen Age par M. KNOLL, professeur à l'École supérieure du commerce à Vienne². Après un séjour prolongé en Angleterre avant la Grande Guerre et un bref voyage d'étude entrepris en 1930, il s'est proposé d'en retracer brièvement l'histoire. Il n'a pas hésité à remonter aux plus anciennes origines ; on lui saura gré de commencer par une carte géologique et topographique, et de reproduire, à la fin, le plan, dressé par M. C. Edward Wallis, du port de Londres depuis Westminster jusqu'à la mer. Entre ces deux extrêmes, il a tracé un résumé intelligent et bien informé sur l'histoire de la ville, ses institutions économiques, politiques et même littéraires, jusqu'à l'avènement des Tudors en 1485. Les gens du métier n'y trouveront rien de bien nouveau, mais il leur rendra cependant quelque service, tout comme la belle esquisse de M. Stenton.

La publication des registres de plaidoiries qui sont conservés aux archives de la ville poursuit régulièrement son chemin. Le plus récent volume, dû à M. THOMAS³, garde de ces archives, se rapporte aux années 1381-1412, époque marquée par deux événements notables : l'insurrection paysanne de 1382 et l'abdication forcée de Richard II. Les affaires journalières occupent naturellement la plus grande place dans le volume. On y apprend, par exemple, que les élections du maire donnaient souvent lieu à des manifestations tapageuses (p. 63, 271) et qu'il fallait prendre de sévères mesures pour rétablir l'ordre (p. 57-61). De temps à autres apparaissent de curieux détails ; par exemple le prix (10 £) d'un manuscrit à peintures du roman rimé d'Alexandre qui avait été livré en gage. Un épisode qui ne manque pas de saveur montre le moyen dont les moines se servaient parfois pour recruter des disciples : un Frère Mineur du couvent de Sainte-Croix, dans Aldgate⁴, rencontrant un jeune garçon, orphelin âgé de douze ans, qui se rendait à l'école, le pria de traduire en latin les mots : « Y oblisshe me to be frere of the Croys ; » satisfait de sa réponse, il l'embrassa, déclarant qu'aucun évêque en Angleterre ne serait assez puissant pour l'empêcher d'entrer dans les ordres. On lui fit donc revêtir l'habit monacal ; sur quoi le tuteur de l'enfant s'alla

1. Dans les *Mélanges Tait*, p. 399-404.

2. Kurt KNOLL, *London im Mittelalter. Seine wirtschaftliche, politische und kulturelle Bedeutung für das Britische Volk*. Vienne, Braumüller, 1932, vi-219 p., 4 cartes et plan ; prix : Rm. 7,50.

3. *Calendar of select pleas and memoranda of the City of London, 1381-1412*. Cambridge, at the University Press, 1932, xli-369 p. ; prix : 15 s. — Ce volume a été précédé par un autre, qui ne nous est pas parvenu. Il se rapporte aux années 1364-1381 (*Ibid.*). Il contient d'utiles renseignements sur la révolte des Paysans en 1382.

4. Voir R. *Commission histor. monuments*. Londres, t. V, p. 72.

plaindre à un garde de la Cité, qui fit aussitôt remettre l'enfant en liberté, car il était trop jeune pour être « marié » (p. 189). Un certain nombre de procès se rapportent à des délits pour dettes ou mendicité qui étaient punis de prison. Dans l'introduction, M. Thomas expose brièvement la procédure suivie en matière commerciale : associations sous forme de *commenda*, de *societas*, de crédit, de transfert des obligations, etc. Les économistes en feront leur profit¹.

Il y a déjà plus d'un quart de siècle qu'a paru le tome I des textes relatifs à l'histoire du commerce et du droit commercial (*Law merchant*), publié par Ch. Gross². Après sa mort, la suite a été confiée et menée à bonne fin par M. Hubert HALL. Les deux derniers volumes ont paru à bref intervalle³. Le titre indique qu'un changement notable a été apporté au plan de l'ouvrage ; il s'adresse non plus aux *local*, mais aux *central courts* : *Curia regis*, *Common pleas*, rôles de la Chancellerie et de l'Échiquier, etc. Une place considérable est faite maintenant aux villes d'étape fréquentées par les marchands étrangers⁴. Les choix faits par M. Hall comme par Gross (il était matériellement impossible de tout publier) constituent une importante contribution à l'histoire du commerce. L'introduction fournit de précieuses indications sur les sources, une sorte de petit traité sur les poids et mesures, qui variaient pour ainsi dire de ville en ville. A la fin, une abondante bibliographie et des tables pour les noms propres de personne et de lieu. Chacun des deux volumes a d'ailleurs son caractère particulier : dans le tome II, nombreux sont les documents d'un intérêt non seulement historique, mais économique et social ; ils intéressent la France (duché de Guyenne et Bordeaux), les Flandres, le royaume ibérique, l'Italie⁵. Dans le tome III, les allusions aux affaires étrangères sont beaucoup plus rares ; mais les dettes contractées entre marchands anglais et étrangers, les débats sur la validité des contrats et leur authenticité⁶ occupent une place considérable. La pénalité infligée

1. Page 32 est nommé un certain Arnaud « of Vines, Gascon ». M. Thomas se demande s'il ne s'agit pas ici des vins de Gascogne : n'est-il pas plus vraisemblable qu'il faut y voir un négociant bordelais appartenant à la famille bien connue des Vignes ?

2. *Select cases concerning the law merchant, 1270-1638* ; t. I : *Local courts* (Selden Soc., chez Quaritch), 1908 ; cf. *Rev. hist.*, t. C, p. 365.

3. Vol. II : *Central courts*, 1930 ; vol. III, 1932 (*Ibid.*).

4. Signalons en passant un article de M. J. DE STURLER, intitulé : *Le trafic anglo-brabançon dans ses rapports avec les origines de l'étape d'Angleterre et les premiers déplacements de celle-ci sur le continent*, paru dans le volume du Congrès de Liège en 1932, 21 p. On y trouve une utile bibliographie.

5. Pages 35-37. Un négociant anglais, Hugues La Pape, ayant fait de grosses pertes à Florence en 1281, se plaignit au roi. Celui-ci prétendit évoquer l'affaire à sa cour. Le magistrat florentin répondit que sa ville avait été troublée par une lutte violente entre Guelfes et Gibelins et qu'en tout cas l'affaire ne pouvait être jugée par les tribunaux anglais.

6. Dans un procès de l'année 1278 entre John Redmere, marchand anglais, et Jacques le Roy, de Dixmude, concernant une dette de 500 livres dont ledit Jacques exigeait le rembour-

aux débiteurs récalcitrants était à l'ordinaire la prison, et l'on sait qu'elle n'a été abolie qu'en 1869.

La situation des marchands étrangers en Angleterre et leur condition légale et économique sont l'objet d'une savante étude par Miss Alice BEARDWOOD, de Bryn Mawr College ; c'est à Londres naturellement, au Guildhall et au P. Record Office, qu'elle a puisé la riche matière de son livre¹. Elle s'est limitée à la seconde moitié du règne d'Édouard III où les plus gros marchands d'Angleterre étaient des étrangers, soit établis à demeure, soit attirés et retenus par leurs affaires. Dans le nombre, les Italiens étaient au premier rang, Édouard ayant besoin d'eux dans ses guerres contre la France : des Vénitiens et des Génois pour sa marine, des Pisans et des Florentins pour ses finances. N'a-t-on pas dit et répété, jusqu'en plein XIX^e siècle, que les banques des Peruzzi et des Bardi n'avaient jamais pu obtenir le remboursement de leurs créances² ? On trouvera dans l'appendice A du présent ouvrage les textes établissant le règlement final conclu entre Richard II et les Bardi³. La cause est entendue. — Viennent ensuite plusieurs chapitres, nourris de faits et de preuves, sur les privilèges obtenus par les étrangers, les conditions auxquelles ils pouvaient être naturalisés, les cas où ils pouvaient comparaitre à la Cour du banc du roi, au Conseil, à l'Échiquier. L'auteur conclut en disant que « la différence de statut entre les marchands étrangers et nationaux avait un caractère économique bien plus que légal. Les étrangers rencontraient des obstacles pour acquérir des biens-fonds ou recueillir des héritages ; mais rien ne les empêchait de porter leurs causes devant les tribunaux ordinaires, sauf peut-être dans certains cas où les intérêts du roi pouvaient entrer en jeu. L'appendice C contient une table des droits d'importation et d'exportation perçus dans les principales villes du royaume. Ces chiffres sont d'un puissant enseignement⁴.

Dans un chapitre sur les villes et les villages, il n'est pas hors de propos de parler aussi des maisons et d'étudier les règles appliquées dès les plus anciens temps et pendant tout le Moyen Age pour leur construction ; car il existait des règles, non pas imposées par une autorité quelconque, mais fondées sur de très anciens usages et sur des nombres appartenant, semble-t-il, au domaine du folklore. Ces règles avaient fort occupé un avocat de profession, devenu par goût un archéologue, M. ADDY. Il avait consacré à ce curieux

sement, on eut recours à une expertise d'écriture et à une enquête sur l'authenticité du sceau apposé à l'acte (t. II, p. 18-27, et Introduction, p. xxxii).

1. *Alien merchants in England, 1350-1377 ; their legal and economic position*. Cambridge (Mass.), The mediaeval Academy of America, n° 8, 1931, xii-212 p. ; prix : 4 doll.

2. L'affaire avait déjà fait l'objet d'une étude approfondie par A. SAVORI, *La crisi delle compagnie dei Bardi e dei Peruzzi* (1926).

3. Pages 122-133.

4. Nous n'avons pas reçu les *Studies in English trade in the fifteenth century*, publ. par Eileen POWER et M. POSTAN (Londres, Routledge, 1933 ; prix : 21 s.).

problème une étude parue en 1898 et qui avait été rééditée deux fois¹. Elle avait vivement intéressé un architecte, M. SUMMERSON, qui, après la mort de l'auteur et mis en possession de ses notes, vient d'en donner une nouvelle édition fortement remaniée. La première partie traite des différents types de constructions : maisons rondes, tout d'abord, puis rectangulaires ; maisons de ville et de campagne, d'hiver et d'été ; maisons de paysans libres ; résidences des seigneurs avec leurs dépendances : cour de justice, chapelle, château fort. On a constaté depuis longtemps que les maisons d'habitation, tout comme la répartition des terres, étaient soumises à des règles arithmétiques immuables. Certains nombres se retrouvent, en effet, constamment dans la distribution matérielle des pièces qui constituent la maison-type à l'usage des personnes ou des animaux domestiques. Le *shilling* n'est-il pas un terme d'origine scandinave, employé dès la plus haute antiquité pour l'arpentage et plus tard pour la monnaie ? 20 pieds carrés correspondaient à un penny ; 240 pieds carrés à un shilling ; 4,800 pieds carrés à une £ (p. 196). Le *shilling* était connu dès l'époque anglo-saxonne, avant de devenir (depuis Henri VII) une espèce monétaire. Des citations empruntées à Saxo Grammaticus, au *Polyptique* de l'abbé Irminon, montrent que l'on aborde ainsi un domaine appartenant aux plus anciens usages de la civilisation européenne.

DÉTAIL DE L'HISTOIRE. XIII-XV^e SIÈCLES. — La guerre des barons, déjà étudiée par d'éminents historiens à la suite de Stubbs, a été récemment l'objet, par M. TREHARNE, professeur au collège gallois d'Aberystwyth, d'un travail approfondi sur le plan de réforme de 1248-1263². En huit chapitres appuyés sur une documentation en partie nouvelle, il a retracé l'origine et la nature de l'opposition faite par les barons au gouvernement arbitraire ; il a montré, en outre, l'habileté déployée par Henri III pour mettre à profit les rivalités qui bientôt éclatèrent entre les chefs du mouvement, partisans ou adversaires de Simon de Montfort ; enfin, pour restaurer l'autorité royale après l'accord avec la France scellé par la « Mise d'Amiens ». Mais voici que M. DENHOLM-YOUNG découvre à la Bodléienne un registre où sont transcrits neuf documents relatifs à la période, si obscure encore, qui va de 1253 à 1264. Dans le nombre, se trouve le texte d'une protestation du roi contre le Conseil des barons en 1261, ce qui nous oblige à modifier l'idée qu'on s'était faite en particulier sur l'attitude du comte de Montfort. En réalité, la réforme opérée avec un grand éclat en 1258-1259 échoua piteusement.

Je n'ai pas à m'arrêter sur le caractère d'Édouard II ni sur sa mort lamentable, tels que les a peints Christopher Marlowe, un des précurseurs immédiats

1. Sydney Oldall ADDY, *The evolution of the english house*. Revu et augmenté par John SUMMERSON. Londres, G. Allen et Unwin, 1933, 257 p., nombreux plans ; prix : 12 s. 6 d.

2. R. F. TREHARNE, *The baronial plan of reform 1258-1263*. Manchester, at the University Press, 1932, xv-448 p. ; prix : 17 s. 6 d.

de Shakespeare (il est mort en 1593¹). Je ne puis qu'indiquer en passant un article de M. J. DE STURLER sur les *Relations politiques de l'Angleterre et du Brabant sous Édouard I et Édouard II Plantagenet, 1272-1326*², qui a paru dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, au tome XI, p. 193 et suiv. Il en a été fait un tirage à part.

La Peste noire a déjà été étudiée sous les faces les plus diverses par des historiens, des économistes. Miss CAMPBELL, de Columbia University, s'est proposé d'en montrer les ravages d'après les livres de médecine, de chirurgie et d'hygiène écrits dans les années 1348-1350, donc par des témoins directs, sinon toujours très éclairés³. Elle nous fait connaître leurs auteurs (ils sont au nombre de seize) et les renseignements vraiment utiles qu'on peut tirer de leurs œuvres. Puis, après tant d'autres, elle montre les terribles effets produits par le fléau dans ce qu'elle appelle d'un terme un peu prétentieux : le monde des intellectuels ; c'est-à-dire les gens de justice, les élèves et les maîtres des universités et collèges, l'Église et, particulièrement, le haut clergé. Bien qu'elle ait étendu ses recherches à l'Europe entière, c'est l'Angleterre surtout qui l'intéresse. Les résultats auxquels elle est parvenue sont marqués dans une suite de statistiques à la fois intéressantes et décevantes, surtout par les conséquences générales qu'elle en tire. Faut-il vraiment attribuer à la Peste le développement qu'ont pris, dès lors, le mysticisme, les tentatives de réforme dans l'Église, le puritanisme (c'est le mot qu'elle emploie), ou même les changements introduits dans la langue et l'orthographe anglaises pendant la seconde moitié du siècle ?

Chaucer continue d'être très en faveur auprès du public lettré. Une édition de ses œuvres, complète en un seul volume muni de notes à l'usage des étudiants, a été récemment publiée en Amérique⁴, et l'on annonce le tome I d'une édition anglaise qui en aura huit⁵. Voici, d'autre part, que nous arrivent d'Angleterre et de France deux travaux qui méritent de retenir l'attention.

Le premier a pour auteur le chanoine LOOTEN, doyen de la Faculté catholique des lettres de Lille⁶. Comme l'indique le titre, l'auteur s'est renfermé dans des limites assez étroites ; encore ne voit-on pas clairement le plan qu'il a suivi, ni pourquoi, par exemple, il consacre tout un chapitre (le cinquième)

1. Cf. *Revue hist.*, t. CLXXIV, p. 440.

2. Sur le début de la guerre de Cent ans et le débarquement d'Édouard III à Anvers en 1336, le tome IV de la *Geschiedenis van Antwerpen*, par Floris PRIMS, fournit des détails intéressants.

3. Miss Anna CAMPBELL, *The Black death and men of learning*. Londres, H. Milford, 1931, xii-210 p. ; prix : 19 s.

4. F. N. ROBINSON, *The complete works of Geoffrey Chaucer*. Cambridge (Mass.), chez Houghton Miffling, 1933.

5. *The works of Geoffrey Chaucer*, vol. I. Oxford, Blackwell, 1933 ; prix : 25 guinées pour l'ouvrage complet.

6. *Chaucer, ses modèles, ses sources, sa religion*. Imprimerie Duriez-Bataille, à Lille, 1931, 253 p. — Le livre est revêtu de l'imprimatur.

à l'étude de la dialectique, où l'on apprend l'art de raisonner, quand il s'agit du plus fantaisiste des poètes satiriques. Mais on se laissera volontiers arrêter par les chapitres consacrés aux rapports de Chaucer avec la Flandre et au problème controversé de ses opinions religieuses. On sait de reste ce qui l'attira en Flandre, et comment il apprit à connaître la vie et les mœurs des Flamands, surtout chez les marchands, qui tiennent une si grande place dans les *Canterbury tales*¹. Il y vit de près les scènes des kermesses. Il a été peut-être un témoin direct des scènes violentes soulevées par le sacrilège imputé aux Juifs « perceurs d'hosties consacrées » (1369-1370). Il fut probablement, dit M. Looten, « un des premiers étrangers qui assistèrent aux profanations des Juifs bruxellois dont les vitraux de Sainte-Gudule perpétuent de nos jours le souvenir ineffaçable » (p. 202). Sur le chapitre de la religion, personne n'ignore avec quelle verve narquoise et irrévérencieuse Chaucer a parlé du clergé et des moines, du trafic des indulgences et des reliques. Est-ce parce qu'il était hostile à la doctrine de l'Église? Était-il, au fond du cœur, partisan de Wiclif? Non, déclare nettement M. Looten. S'il est vrai qu'à l'article de la mort Chaucer regretta « de ne plus pouvoir rétracter ni détruire les pages malsaines composées par lui sur son coupable et honteux amour des hommes pour les femmes », n'a-t-il pas fait tout simplement un acte de contrition dicté par un sentiment d'humilité toute chrétienne? En vérité, Chaucer est mort, comme il avait vécu, en bon catholique².

C'est à la même conclusion qu'aboutit M. CHESTERTON, littérateur et critique anglais bien connu par de nombreux ouvrages en prose et en vers³. Son article sur Chaucer, qui a connu tout de suite un grand succès⁴, n'est pas une œuvre érudite : on n'y trouve aucune note au bas des pages, aucune indication bibliographique ; mais son livre se lit avec un vif intérêt, sans doute à cause de l'ardeur combattive avec laquelle il expose ses opinions politiques ou sociales et sait faire accepter ses paradoxes. Sur la vie même de Chaucer, il n'apprend rien de bien nouveau, quoiqu'il connaisse à fond son sujet. Il suit son héros dans les missions diplomatiques et autres qui lui furent confiées, par la faveur de Jean de Gand, aux Pays-Bas, en France, où il fit amitié avec Froissard⁵, en Italie. Dans le chapitre VI, intitulé « Chaucer as an Englishman », il établit une curieuse comparaison entre les Anglais et les Français, où s'affirment leurs affinités électives au XIV^e siècle : « Le

1. M. Looten ne sort-il pas un peu de son cadre quand il parle de l'influence exercée par la langue flamande sur l'anglais de Chaucer?

2. « A perfectly orthodox catholic », dit expressément (p. 46) M. Chesterton dans l'ouvrage auquel nous arrivons maintenant.

3. Voir au besoin *L'histoire de la littérature anglaise* de MM. LEGOUIS et CAZAMIAN, 1921, p. 1229.

4. G. K. CHESTERTON, *Chaucer*. Londres, Faber et Faber, 1^{re} édition en 1932, 2^e en 1934, 302 p. ; prix : 5 s.

5. Ce qui explique la connaissance intime de Chaucer en tout ce qui concerne les usages de la chevalerie.

Prince Noir et Du Guesclin », lit-on p. 189, « s'entendaient mieux, étant ennemis, que French et Foch ne pouvaient se comprendre, étant alliés. » Les traits de cette nature abondent dans ce curieux livre¹.

Parmi les faits sur lesquels pourrait s'exercer la contradiction, il en est un sur lequel il n'est pas inutile d'attirer l'attention : c'est le jugement que M. Chesterton porte sur le caractère du roi Richard II. Il voit en lui un souverain démocrate au sens actuel du mot, en contraste parfait, par exemple, avec Shakespeare, qui, au temps des Tudors, n'hésitait pas à proclamer le droit divin des rois (p. 42).

Sur ce point, nous sommes maintenant mieux informés que M. Chesterton par les beaux travaux de M. Édouard PERROY. J'ai signalé plus haut la *Correspondance diplomatique de Richard II* qu'il a publiée ; j'aurais à parler plus longuement encore de son bel ouvrage sur la politique religieuse de l'Angleterre sous Richard II² ; mais nous n'en avons encore que le tome I et je dois, pour le moment, me contenter d'en faire connaître le contenu. I : Essai de concordat entre Grégoire XI et Édouard III. II : Adhésion de l'Angleterre à Urbain VI quand se produit le grand schisme. III : Le schisme dans les possessions anglaises (Irlande, Calais, Cherbourg, Iles normandes). IV : Alliance anglo-impériale. V : Intervention de l'Angleterre en Flandre et déclin de son influence dans ce pays. VI : Intervention anglaise dans la péninsule ibérique. VII : Politique religieuse de l'Angleterre sous le pontificat d'Urbain VI. VIII : Conflit entre l'Angleterre et le Saint-Siège au temps de Boniface IX. IX : Rapprochement avec la France par les trêves de 1389. — Cette étude se recommande par l'ampleur des recherches conduites dans les principaux dépôts d'archives et bibliothèques d'Angleterre, de France et d'Espagne. Dans un appendice, sont publiées quinze pièces justificatives allant de 1379 à 1398. Formons le vœu de voir bientôt paraître la suite de cette grande œuvre.

C'est au lendemain de la déposition de Richard II que se produisit le soulèvement des Gallois partisans d'Owen [ou Owain] Glendover. L'histoire en a été exposée avec une parfaite érudition par M. LLOYD³, à qui l'on doit déjà

1. Signalons pour notre compte deux instructives communications faites par Miss Edith RICKERT au supplément littéraire du *Times*. La première, à propos d'une édition en préparation des *Canterbury tales*, par l'Université de Chicago, pose la question de savoir si, aux quatre-vingt-quatre manuscrits connus de cette œuvre fameuse, on ne pourrait pas en ajouter encore d'autres. Elle dresse la liste des manuscrits connus, ce qui aiderait certainement aux recherches ultérieures (*Literary Supplement*, décembre 1931). La seconde (4 février 1932) se rapporte au séjour de Chaucer à l'École Saint-Paul de Londres. Parmi les livres ayant appartenu à l'Aumônerie de la cathédrale, on a découvert un testament daté de 1358 où sont énumérés une centaine de livres appartenant à l'époque classique. Est-il défendu de supposer que Chaucer a connu et utilisé cette belle bibliothèque ? « That is the question. »

2. *L'Angleterre et le Grand Schisme d'Occident. Étude sur la politique religieuse de l'Angleterre sous Richard II, 1378-1399*, t. I. J. Monnier, 1933, 459 p.

3. John Edward LLOYD, *Owen Glendover* [et en sous-titre : *Owen Glyn Dŵr*, qui est la forme galloise du nom]. Oxford, at the Clarendon Press, 1931, xiv-161 p. ; prix : 10 s. 6 d. — L'au-

une bonne Histoire de Galles jusqu'à la conquête du pays par Édouard I^{er}, et une bibliographie abrégée à l'usage des érudits. La cause initiale du soulèvement est bien connue : c'est une question d'héritage disputée entre proches parents, où Glendover estima qu'il avait été traité avec mépris par la justice anglaise. Peut-être eut-il aussi dès l'abord l'idée de faire revivre d'anciens droits comme prince indépendant. Le moment n'était-il pas favorable, quand Henri IV venait de monter sur le trône dans des conditions d'une légalité douteuse ? Quoi qu'il en soit, Glendover, qui avait jusqu'alors vécu en Angleterre, au service de Richard II contre l'Écosse, qui s'y était fait une réputation de gentilhomme accompli, trouva sans peine sur ses propres domaines des troupes aguerries et qui devaient leur fidélité au légitime prince de Galles. L'histoire de ses campagnes et de son alliance avec la France est bien connue. C'est avec un vif intérêt qu'on suit sa politique intérieure et extérieure ; ne le voit-on pas convoquer quatre fois son Parlement dans des formes empruntées en Angleterre ? Au moment où sévissait le Grand Schisme, Glendover, allié avec la France, avait intérêt à prendre parti pour les papes d'Avignon, tandis que, d'autre part, dans ses négociations avec le roi d'Angleterre, il avait profit à reconnaître le pape de Rome. On voudrait croire avec M. Lloyd que Glendover eut vraiment la pensée d'organiser une sorte d'Église autonome où serait admis seulement un clergé de langue galloise, avec deux universités pour la Galles du Nord et celle du Sud. En tout cas, cet État vraiment national n'eut, comme on sait, qu'une existence éphémère. Commencée en 1400, la guerre contre l'Angleterre, après une période de succès substantiels, ne tarda pas à tourner au profit d'un adversaire beaucoup plus nombreux et mieux outillé¹. A partir de 1410, Glendover n'est plus qu'un aventurier, qu'un « outlaw » ; il disparaît bientôt et l'auteur a des raisons pour penser qu'il trouva un asile inviolé chez une de ses filles, Margaret Hanmer. Il était encore vivant en 1415. Alors régnait Henry V. Avant son avènement, ce prince, qui portait aussi le titre princier de Galles, avait été un des plus ardents à la poursuite de l'usurpateur ; devenu roi et décidé à reprendre la guerre contre la France, il fit, dit-on, des offres séduisantes de pardon au fugitif dont il appréciait la haute valeur, dans l'espoir de le ramener sous ses étendards (1415). Répétée l'année suivante, l'offre resta sans réponse et l'on suppose que Glendover mourut peu après. M. Lloyd voit en lui une des plus nobles figures de l'histoire galloise. « Pour les Gallois des siècles suivants », dit-il pour terminer sa très attachante biographie, « Glyn Dwr »

teur conserve dans toute la suite de son livre la forme Glendover, popularisée par Shakespeare. — Dans une plaquette parue un an plus tard, et qui porte le n° 87 dans la collection de la « Historical Association », M. Lloyd adopte l'orthographe : *Owain Glyn Dŵr* (Londres, G. Bell et C^{ie}, 16 p. ; prix : 1 s.). — On excusera un Français de rester fidèle à l'orthographe conventionnelle.

1. M. Lloyd aurait eu profit à consulter l'*Histoire de la marine française* de M. DE LA ROCHE.

fut en réalité un héros national ; « on peut l'appeler hardiment le père du nationalisme gallois à l'époque moderne ¹ ».

Dans le chartrier du château d'Allington, près de Maidstone (Kent), Miss CONWAY a trouvé de nombreux documents concernant la famille Wyatt, qui occupe une place honorable dans le *Dictionary of national Biography*. Un d'eux, Henri, fut un des plus fidèles et meilleurs agents d'Henri VII. Attirée par ce personnage, Miss Conway a poursuivi ses recherches dans d'autres fonds d'archives, au P. Record Office, au British Museum ; elle y fit une abondante moisson de documents nouveaux qu'elle a utilisés dans un livre surchargé de menus faits et par moment assez confus, mais fort instructif ². Comme l'indique le titre, il traite des relations d'Henry VII avec l'Écosse et l'Irlande, c'est-à-dire avec deux pays frontières d'un voisinage redoutable : l'Écosse, parce que ce royaume était allié de la France, l'Irlande, parce que les rois d'Angleterre n'y possédaient en fait qu'une faible partie du territoire, celle qui était limitée par le « Pale » ; et l'on sait qu'en outre ces pays étaient occupés en partie par des familles seigneuriales toujours prêtes à prendre les armes, même contre le souverain nominal ou réel, pour le maintien de leur indépendance. En 1482, date où commence le livre de Miss Conway, un traité était intervenu entre le duc d'Albany, frère et mauvais génie de Jacques III d'Écosse, et le roi d'Angleterre Édouard IV, traité par lequel le duc achetait l'appui de l'Angleterre en lui promettant la cession de Berwick et la rupture de l'alliance anglo-écossaise. L'avènement de Henri VII en 1485 changea aussitôt la face des choses et le nouveau roi se trouva, en outre, en face de compétiteurs acharnés à lui ravir la couronne qu'il avait ramassée sur le champ de bataille de Bosworth. Ces compétiteurs, on les connaît : ce sont deux imposteurs qui se présentaient, ou que les vrais intéressés présentaient comme les légitimes héritiers de la Rose rouge de Lancastre. Ils s'appellent Lambert Simnel et Perkin Warbeck. C'est autour de leur personne et de leurs tentatives que, pendant treize ans, Henri VII fut obligé de tendre tous ses moyens d'action pour défendre les droits de la Rose blanche d'York. Alors, nous voyons agir Sir Henry Wyatt et, à côté de lui, William Hattecliffe, qui dirigeait les affaires financières d'Irlande, les affaires militaires étant plus spécialement conduites par Sir Edward Poynings. On en sait les résultats : Simnel, le faux comte de Warwick, réussit à se faire couronner à Dublin, mais se laissa prendre à Stoke au comté de Lancastre (16 juin 1487) ; il finit ses jours comme marmiton, puis comme fauconnier au service du roi. Warbeck, qui avait réussi à se faire reconnaître comme

1. Le volume se termine par une note sur les sources galloises de l'histoire du mouvement dirigé par Glendover, et une autre sur les Annales d'Owen écrites au xvi^e siècle par le poète Gruffield Hiraethog, 1556-1564.

2. Agnes CONWAY, *Henry VII's relations with Scotland and Ireland, 1485-1498*, Cambridge, at the University Press, 1932, xxxi-260 p. ; prix : 15 s. — Le livre est dédié à la mémoire de Sir Henry Wyatt of Allington Castle, 1460-1537.

étant Richard, duc d'York, un des « enfants d'Édouard », après cinq tentatives malheureuses, fut battu et pris à Taunton (5 octobre 1497) ; enfermé à la Tour, il fut, après une tentative d'évasion, mis à mort (1498). C'était pour Henri VII la fin des épreuves dont il était assailli depuis son avènement, et c'est aussi pourquoi Miss Conway arrête à cette date son récit, qui tourne, si l'on peut dire, autour de ces deux aventuriers.

Ce livre n'est pas d'une lecture facile ; Miss Conway est la première à dire qu'il doit être ennuyeux, ce dont ingénument elle demande pardon (p. 117). Disons d'ailleurs tout de suite que, dans les six premiers chapitres, elle a, après un contrôle attentif de certains documents publiés dans les *Fœdera* de Rymer, prouvé qu'ils ont été mal datés, au point d'embrouiller en partie l'ordre des faits pendant deux années. Elle a corrigé de même des dates fausses dans le *Calendar of documents relating to Scotland* publiés par Bain. Les cinquante et un appendices qui remplissent cent pages du volume (p. 144-244) sont une mine de renseignements nouveaux où peut-être on pourrait trouver matière à chicaner sur certaines transcriptions. Un certain nombre d'entre eux concernent la France, alors qu'Henri VII et Charles VIII étaient alliés¹. Dans cette riche moisson de documents, il en est qui doivent être signalés d'une façon particulière, par exemple ceux qui concernent l'administration financière de Sir Edward Poynings (p. 201-219). Le chapitre VII et dernier est tout entier consacré aux Actes du parlement de Drogheda, 1494-1495, autrement dit les *Poyning's laws*, qui dans ce volume ont été analysés de très près par M. Edmund Curtis, un spécialiste de l'histoire irlandaise². Ce code a été violemment attaqué, non sans doute sans de bonnes raisons, par les historiens d'Irlande et même d'Angleterre ; ne peut-on, cependant, dans ce cas, plaider les circonstances atténuantes ? Ne faut-il pas tenir compte de la condition lamentable où se trouvait alors « l'île sœur » en proie à l'anarchie la plus nettement caractérisée ? Était-il possible, dans ce pays et à cette époque, de rétablir l'ordre sans recourir à la violence ?

Ch. BÉMONT.

1. Voir, page 200, les instructions données au héraut Richmond le 30 décembre 1494. Il doit faire savoir à « son bon frère et cousin » que les « affaires de son pays d'Irlande vont ainsi qu'il les sauroit ou voudroit demander », et qu'il ne lui reste plus « que de mettre icelluy pais en bon justice et police ». Il fait donner ces bonnes nouvelles à son « bon frère et cousin », parce qu'il sait « qu'il en sera joyeux, ainsi que le Roy nostre souverain seigneur est de sa félicité ».

2. On lui doit une *History of medieval Ireland, 1110-1513* (1923) ; une étude très documentée sur *Richard II in Ireland, in 1394-1395, and submissions of the Irish chiefs*.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

H. ROLLAND. *La maison hellénistique de Glanon*. Bergerac, J. Castanet, 1932. 1 vol. in-4° carré de 51 pages, avec 3 planches et 3 figures.

Les fouilles de Saint-Rémy-de-Provence ont déjà prêté à de nombreuses interprétations. C'est ainsi qu'on avait cru reconnaître un temple gréco-celtique dans les ruines d'un édifice situé à l'est du prétendu temple de Sylvanus. A la suite d'une suggestion sur laquelle il évite de s'expliquer, M. H. Rolland propose maintenant de voir dans le même bâtiment non seulement un édifice religieux, mais les vestiges centraux d'une maison hellénistique.

Il s'agirait d'une demeure pourvue d'une cour, à péristyle incomplet ; l'*impluvium*, de plan carré, est entouré sur ses quatre côtés d'un stylobate. Un mur orné de trois pilastres s'élève en partie sur le stylobate est ; il aurait séparé la cour de la rue. Mais il faut remarquer que les planches I, II, III ne concordent pas pour ce détail important, les planches I et II infirmant la restauration de la planche III sur ce point. Sur les trois autres côtés s'élevaient cinq colonnes à fût lisse et à chapiteaux doriques dont on nous donne deux spécimens, de profils différents. La largeur des entre-colonnements varie de 2^m11 à 2^m31. On posséderait deux éléments, l'un de frise, l'autre d'architrave. Les portiques auraient été couverts en appentis. Des salles s'ouvraient à l'ouest et probablement au sud, la partie septentrionale ne comprenant que des pièces d'accès et sans doute une cuisine. Un puits occupe l'angle nord-ouest du portique. Deux canaux auraient conduit à l'égout voisin, l'un les eaux de pluie, l'autre les eaux usées.

S'il ne paraît pas douteux qu'on se trouve en présence d'une maison pourvue d'une cour à péristyle, il faut bien dire que certains dispositifs, tout à fait exceptionnels, demandent à être vérifiés.

M. H. Rolland, qui veut la dater du III^e siècle avant J.-C., emprunte trop exclusivement ses comparaisons à des maisons déliennes, qui toutes, exception faite de la maison dite de Kerdôn, seraient, si on adopte la date qui nous est proposée pour elles, plus récentes que celle de Saint-Rémy. La maison dite de Kerdôn est un spécimen isolé à Délos (milieu du I^{er} siècle) ; ailleurs, ce qu'on connaît dans l'île, c'est l'état des environs de 200 à 150.

La bibliographie désordonnée (donnée en note, p. 26) ne correspond pas à une documentation scientifique ; le seul ouvrage à citer eût pu être celui de J. Chamonard, qui traite spécialement des maisons (*Exploration archéologique*, VIII, 1 et 2). On aurait souhaité de voir étendre les comparaisons nécessaires aux demeures découvertes à Priène, à Théra, et même à Pompéi. Au reste, l'information générale laisse beaucoup à désirer : c'est ainsi que l'auteur semble donner comme exemple de maisons à péristyle incomplet (p. 27, n. 4) la célèbre maison délienne du Trident, généralement considérée comme le modèle des habitations à péristyle rhodien. Ce même défaut dans l'information générale apparaît encore plus dans l'intro-

duction, qui dénote une rédaction vraiment trop hâtive. On y chercherait en vain la mention du plus récent ouvrage publié sur l'histoire des Celtes, œuvre posthume du regretté Henri Hubert.

Gabrielle FABRE.

Paul L. STRACK. *Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts*. Teil II : *Die Reichsprägung zur Zeit des Hadrian*. Stuttgart, Kohlhammer, 1933. 0^m31 × 0^m22, VIII-250 pages et 20 planches. Prix : 36 Rm.

On se rappelle peut-être qu'il y a deux ans j'ai présenté aux lecteurs de la *Revue* (t. CLXIX, 1932, p. 316 et suiv.) le premier volume de ces *Untersuchungen*, et avec un tel enthousiasme que, voulant faire un compte-rendu, je m'étais laissé entraîner et avais fini par lui consacrer un article de douze pages ! Je m'empresse donc de signaler le second volume, qui vient de paraître. Mais j'ai déjà donné tant de détails sur le plan de l'ouvrage et la façon de le consulter (ce qu'on ne saurait faire sans un bref apprentissage) que cette fois je me garderai d'insister.

M. Strack s'est proposé d'éditer et de commenter toutes les pièces émises depuis l'avènement de Trajan jusqu'à la mort de Commode. Le tome I était réservé à l'époque de l'*Optimus Princeps* ; celui-ci l'est à l'époque d'Hadrien. Le volume débute par un texte explicatif, étudiant les divers types, les critères ayant servi à les dater et à les classer, les données historiques que nous leur devons. M. Strack ne revenant pas sur les généralités, peut être ici plus succinct que dans son premier volume. Par contre, le matériel est beaucoup plus abondant. Le *Katalog* ou liste de toutes les pièces connues, passe de 12 à 28 doubles pages, de 506 à 990 numéros. Au lieu de 10 planches, nous en avons vingt, qui nous donnent en phototypie la reproduction (droit et revers à de rares exceptions près) d'environ 630 pièces !

Comme innovation, je vois une table des matières du *Katalog*, qui fait saisir aussitôt le classement chronologique adopté. Quant à l'Index, nous ne l'aurons qu'avec le tome III, mais alors complet et d'autant plus précieux. Ce tome III, l'éditeur, qui fait un effort qu'on ne saurait trop louer, nous le promet pour 1935. On se demande seulement s'il suffira à nous mener jusqu'en 192.

En tout cas, cet *opus magnum* a été entrepris avec un singulier courage et il est réalisé avec autant de rapidité que de bonheur. Désormais, tout historien du second siècle se fondera sur lui. Sans doute utilisera-t-on longtemps encore le *Cohen*², parce qu'il figure dans la moindre bibliothèque. Mais, dès qu'il s'agira d'une recherche ou d'une vérification précises, c'est à la *Reichsprägung* qu'on sera tenu de recourir, sous peine de bâtir sur le sable.

Marcel DURRY.

Arturo SOLARI. *La crisi dell'impero romano*. I : *La successione di Giuliano* ; II : *Gli ultimi Valentiniani*. Milan-Gênes-Rome-Naples, Soc. edit. Dante Alighieri, 1933. 2 vol. pet. in-8°, 180 et 134 pages. Chaque volume : 10 l.

Le premier tome de l'ouvrage que M. Solari consacre à l'histoire de la fin du iv^e siècle traite des règnes de Jovien, Valentinien et Valens. Le deuxième est limité

à l'histoire de l'Occident, de la mort de Valentinien à celle de Théodose. Un troisième tome est annoncé, qui sera consacré à l'histoire de l'Orient durant cette même période. Nous ne dirons pas que ce plan soit tout à fait heureux, car il est difficile, par exemple, de bien comprendre et de juger la politique religieuse de Gratien si l'on n'étudie point parallèlement celle de Théodose.

L'auteur a publié depuis quelques années un grand nombre d'articles intéressants, où il s'est proposé d'élucider différentes questions obscures que soulève l'histoire de ce temps. Il est donc bien préparé à sa tâche. Nous devons être d'autant plus surpris de rencontrer dans son ouvrage un assez grand nombre de négligences. I, p. 24 : Valentinien nommé Gratien Auguste « dans la deuxième moitié de 367, à Trèves » ; en réalité, le 24 août 367, à Amiens. — I, p. 26 et 137 : la révolte de Valentin en Bretagne est indiquée comme antérieure à l'expédition de Théodose ; mais la chronologie d'Ammien est tout opposée ; et l'expédition de Théodose est limitée par M. Solari à une marche de Douvres à Londres, tandis qu'elle paraît s'être portée jusqu'à la frontière d'Écosse (cf. E. Stein, *Gesch. des spätröm. Reiches*, I, p. 280). — I, p. 75 : Valentinien aurait procédé à une révision de la liste du Sénat ; il ne nous semble pas que ce soit correctement interpréter le fait brutal de la persécution des sénateurs. — I, p. 83 : Valentinien aurait été sévère pour les fonctionnaires inférieurs ; le texte invoqué traite des *gregarii*, simples soldats. — I, p. 105 : de la présence d'un prétendant perse, Hormisdas, dans l'armée de Procope, M. Solari conclut à la possibilité d'une entente conclue entre Procope et les Perses ; comment interpréterait-il donc la présence d'Hormisdas en 363 dans l'armée de Julien ? — I, p. 120, 138, 154, 157 ; II, p. 22 : beaucoup d'inexactitudes géographiques. Marcianopolis n'est pas Varna, Argentaria n'est pas Colmar, Dibaltum n'est pas aux frontières de l'Illyrie, la localisation de Solicinium près de Rottenburg serait à justifier. — II, p. 35 : la loi du Code Théodosien XVI, 2, 23 nous paraît indiquée à tort comme visant les hérétiques : une autre loi est datée du 22 avril 378, sur la foi de Seeck, sans que le lecteur soit mis en garde (le texte donne 376 ; M. Palanque a récemment proposé de dater cette loi de 380).

Mais passons sur ces inexactitudes, encore qu'elles obligent à utiliser l'ouvrage avec prudence. La préoccupation essentielle de l'auteur est de dégager, au sein de cette histoire confuse, la signification des luttes de partis. Il montre, au temps de l'avènement de Jovien, le conflit entre un parti fidèle au souvenir de Julien, un parti attaché à la mémoire de Constance. Il est constamment question, dans son exposé, soit d'un parti légitimiste, soit d'un parti barbare, soit d'un parti hostile à la prépondérance de l'Orient. Ces conceptions semblent un peu schématiques et conventionnelles. Il n'est point du tout facile de comprendre, par exemple, la politique d'Arbogast, telle qu'elle nous est définie (p. 96) : Arbogast aurait suivi une politique « romanophile, mais non nationaliste », « mettant ainsi en antithèse les deux partis qui se disputaient le pouvoir, les barbares romanisés et les Romains nationalistes ». On souhaiterait que l'accent fût mis plutôt sur les faits sociaux : un bien court paragraphe est consacré aux *defensores plebis* (p. 89) ; rien n'est dit des *patrocinia* ; la politique typique du préfet Maximin contre les nobles est à peine esquissée. Comment affirmer, enfin, que le partage de l'empire en 364 marque le début d'une tentative pour affirmer le primat de l'Orient, alors que, tout au contraire, cette période est la dernière où s'affirme le primat de la Gaule ?

Ces critiques n'empêchent point de reconnaître l'intérêt et la vie d'un ouvrage

qui fait réfléchir, en provoquant à la discussion. Mais l'auteur n'aurait pu justifier ses propres thèses qu'en donnant une étude plus développée et plus approfondie.

A. PIGANIOL.

Quellenwerk zur Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft. Abteilung I, Urkunden. Bd. I : *Von den Anfängen bis Ende 1291*, bearbeitet von Traugott SCHIESS. Aarau, Sauerländer, 1933. Gr. in-8°, xi-879 pages.

Il fut un moment, à la fin du XIX^e siècle, où les grands problèmes d'origine que pose l'histoire de la Confédération suisse purent paraître épuisés par l'œuvre critique de tout un groupe d'érudits. Ce temps n'est plus : des recherches plus récentes, orientées selon des lignes nouvelles, ont prouvé que la question doit être encore tenue pour ouverte. Bien des raisons en rendent l'étude difficile. En particulier, l'extrême dispersion des sources. Frappée de cet inconvénient, la Société d'histoire suisse a décidé de mettre à la disposition des travailleurs une collection où ils trouveront les textes commodément rassemblés. L'entreprise est de longue haleine. En voici aujourd'hui le premier tome, qui réunit les documents d'archives, du VII^e siècle à cette année 1291, célèbre par la conclusion, au mois d'août, de la « lettre d'union » dont l'original se lit aux archives de Schwytz. Tous, à vrai dire, n'ont pu être reproduits. Cet honneur a dû être réservé aux plus importants seulement d'entre eux. Pour les autres, on s'est borné à une analyse détaillée, avec renvoi, le plus souvent, aux manuscrits et de toute façon aux éditions antérieures. Le choix même des documents qui, d'une manière ou d'une autre, devaient être retenus était délicat. Pour les cinq plus anciens cantons — les trois pays « forestiers », Lucerne et Zurich — on s'est astreint à être, autant que possible, complet. Mais bien des textes qui débordent ces limites, assez étroites, ont été recueillis, parce que leur connaissance semblait indispensable à toute enquête sur la confédération primitive. Là, un peu d'arbitraire était inévitable. On peut se demander si la sélection n'a pas été, par endroits, inutilement large. Il est vain de supposer que, si complet que soit l'instrument proprement helvétique placé entre ses mains, aucun chercheur, occupé des premiers temps de la Suisse, soit jamais en mesure de se passer des grands recueils relatifs aux institutions de l'Empire. Était-il vraiment utile de donner, par exemple, une fois de plus, l'analyse des privilèges de Frédéric II en faveur des princes territoriaux? Quelques suppressions auraient sans doute permis de gagner l'espace nécessaire à la publication intégrale de pièces qui, éditées seulement dans des ouvrages suisses, ne sont pas toujours aisément accessibles aux érudits d'autres pays. Certes, la Société a, très naturellement, pensé surtout à ses compatriotes. Cependant, les problèmes que soulève la genèse d'une des formations politiques les plus originales de l'Europe ne prennent tout leur sens et ne seront sans doute véritablement susceptibles de solution qu'une fois replongés dans les grands courants de l'histoire des sociétés européennes. C'est pourquoi, en dépit des légères critiques qui viennent d'être indiquées, les historiens de toutes nations accueilleront avec la plus vive reconnaissance le bel ouvrage dont la science suisse et, particulièrement, l'auteur même du volume, M. Traugott Schiess, leur apportent le cadeau.

Marc BLOCH.

Alexandre ECK. *Le Moyen Age russe*. Préface de Henri PIRENNE. Paris, Maisson du livre étranger, 1933. 1 vol. in-8°, xv-574 pages.

Il faut d'abord rendre hommage à l'auteur et à l'Institut de philologie et d'histoire orientales de l'Université libre de Bruxelles, qui ont eu le courage d'offrir au public occidental, dans les conditions présentes, un volume de près de 600 pages d'une composition extrêmement compacte sur un sujet des plus ardu. A tous les historiens qui ne lisent pas le russe, l'ouvrage de M. Eck rendra des services inappréciables. Il met à leur portée non seulement les conclusions auxquelles sont arrivés les auteurs russes les plus modernes, mais aussi une partie des matériaux sur lesquels ils se sont basés. Il comble, dans la librairie de langue française, une lacune regrettable ; il apportera à notre public studieux des lumières sérieuses sur le « Moyen Age russe », si ignoré jusqu'ici. C'est là le mérite qui doit être reconnu à M. Eck ; les critiques que nous avons à lui adresser ne lui enlèveront rien.

L'ouvrage débute par deux chapitres sur la Russie novgorodo-kiévienne et sur la colonisation de la Souzdalie. Comme ils font partie de l'Introduction, nous devons conclure que le « Moyen Age » commence seulement après, c'est-à-dire au XIII^e siècle ; on serait assez embarrassé de dire où il finit, car M. Eck tantôt semble l'arrêter au Temps des troubles et tantôt nous conduit jusqu'aux dernières années du XVII^e siècle. Il y a bien des chances pour qu'une période qui se laisse aussi malaisément définir ne corresponde à rien de réel. Elle ne répond pas non plus, chronologiquement, au Moyen Age occidental. Y répond-elle substantiellement ? Le problème est trop complexe pour pouvoir être examiné ici : le moins qu'on puisse dire est que rien n'est moins évident. En tout cas, M. Eck ne cherche nullement à justifier la solution positive que son titre suppose. L'introduction de cette notion d'un « Moyen Age russe » nous paraît mal fondée, de nature à créer plus de confusion que de clarté, et par suite fâcheuse.

Mais ce n'est pas tout. Cette période arbitraire de quatre ou cinq siècles, M. Eck la considère comme un bloc : le corps de son ouvrage, entre l'introduction et les appendices, est intitulé « Organisation sociale de la Russie souzdalo-moscovite aux XIII^e-XVI^e siècles », et les divisions qui suivent ne sont pas chronologiques, mais thématiques. Comme, de la dispersion politique et des franchises communales du XIII^e siècle à l'autocratie bureaucratique et au servage du XVII^e, il y a, malgré tout, une assez grande distance, M. Eck est obligé, dans chacun de ses chapitres, de passer en revue des époques fort différentes ; le lecteur en conclut qu'il n'y avait aucun intérêt à abandonner la division classique en périodes souzdaliennne et moscovite.

M. Eck annonce une histoire du Moyen Age russe et il nous donne seulement un exposé de « l'organisation sociale » : les princes, les gens d'Eglise, les gens de service, les paysans, les citadins, les non-libres (après quoi vient un chapitre inattendu sur « La formation de la monarchie moscovite », dont l'état social a déjà été examiné dans chacun des chapitres précédents). On est un peu déçu par ce contenu inadéquat au titre.

Cette division même nous paraît, à certains égards, plus juridique que réelle : la preuve en est que, parlant des « non-libres », M. Eck est obligé de revenir sur certaines catégories de personnes déjà rencontrées parmi les « paysans ». Il eût été plus historique de faire un chapitre unique des « classes rurales », puisque aussi bien le

sens de l'évolution, dans la période considérée, est la fusion progressive, à travers de nombreuses situations intermédiaires, des cultivateurs libres et des esclaves dans la masse immense des serfs. Cette évolution est, d'ailleurs, suivie de très près par l'auteur, qui utilise et concilie avec beaucoup de sagacité les diverses théories avancées par les historiens russes. Un point seul demeure obscur et mériterait d'être examiné plus en détail : comment les anciens drujinniki du prince se sont-ils établis sur le sol et mués en propriétaires fonciers ? Cette question se rapporte aux ^{xiii}^e et ^{xiiii}^e siècles, pour lesquels nous sommes fort pauvres en documents, et ne paraît pas avoir retenu l'attention des érudits. Par contre, la transformation des bénéfices en patrimoines est bien étudiée.

M. Eck n'a pas prétendu renouveler l'histoire de l'ancienne Russie : il ne s'adresse pas aux historiens russes, mais aux lecteurs étrangers. Aussi les critiques de forme ont-elles leur importance. Toujours à cet égard, il faut signaler des imperfections qui sont l'envers d'un effort méritoire. L'auteur, au lieu de se borner à citer et à expliquer les termes russes, a voulu les traduire en termes du Moyen Age français. Parfois, il y a réussi (*drujinnik* est convenablement rendu par *antrustion*, *tjaglye* par *taillables*, *pomestie* par *bénéfice*). Mais la tâche était malaisée et nombre de ces traductions sont maladroites : *door* aurait plutôt son équivalent dans *courtill* que dans « cour », *bojarskij syn* dans *noble homme* que dans « fils de boiar », et « gens de service » ne signifie pas grand'chose. En général, les dix chartes données en annexe et les nombreux fragments de textes originaux insérés dans le corps de l'ouvrage sont traduits dans une langue aussi étrangère au vieux français qu'au français moderne : leur intelligence aurait été grandement facilitée si l'auteur avait adopté du moins la syntaxe moderne.

L'ouvrage est muni d'une copieuse bibliographie et de deux index des termes français et russes ; la plupart des notes sont rejetées à la fin. Pour les titres d'ouvrages russes, on aurait aimé trouver, à côté de leur traduction, leur exacte transcription latine. Dans cette simple indication, par exemple : « Macaire, métropolit. Le grand ménologe. S-P 1883 », on hésite à reconnaître les *Velikija Minei Četii* publiés par la Commission archéographique, depuis 1869 jusqu'en 1917, et dont le volume III seul parut en 1883.

P. PASCAL.

Emil DÜRR et Paul ROTH. *Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation in den Jahren 1519 bis Anfang 1534*. II Band : *Juli 1525 bis Ende 1527*. Historische und Antiquarische Gesellschaft Universitäts-Bibliothek Basel, 1933. In-8°, x-752 pages.

Ce livre bourré de documents (on en compte 794) ; ce livre imprimé soigneusement sur du bon papier et qui, à douze ans de distance, continue celui qui en 1921 inaugura la collection — ce livre, en vérité, semble vouloir tenir une gageure.

Nous vivons en 1933. Et même en 1934. Fiévreusement. Beaucoup de choses nous manquent, mais d'abord le temps. Son prix s'est accru dans des proportions colossales. Il ne s'agit pas là du fameux coefficient 5. Dans des pays comme les nôtres, où vingt générations d'hommes — et parmi ces hommes, toute ou presque toute l'élite — ont été fauchées et bien plus que décimées ; dans des pays où font

si cruellement défaut *pour toutes les tâches* les esprits en pleine maturité, ceux qui aujourd'hui, s'ils n'avaient été massacrés de 1914 à 1918, auraient de trente-cinq à quarante-cinq ans et épauleraient par derrière, soutiendraient nos générations d'hommes de cinquante à soixante ans, en porte-à-faux sur un vide — dans ces pays-là, le temps est de toutes les denrées la plus précieuse, et s'amuser à la gaspiller vainement, ce n'est pas seulement témoigner d'une singulière incompréhension de notre époque — c'est vraiment commettre une faute contre la civilisation intellectuelle.

Or, ouvrons ce recueil placide — ce recueil qui se présente à nous comme s'il n'avait aucune inquiétude sur son sort, comme s'il avait le temps, comme si, nous aussi, nous l'avions : pas une table. Pas même la banale table des matières qui énumérerait au moins, dans l'ordre, les 794 documents publiés ! En tête de ces documents, pas une analyse. Les textes se suivent, sans intervalle, séparés simplement les uns des autres par une date et un numéro d'ordre. — D'index, point : et ceci est encore plus prodigieux. On pose devant vous, d'un seul coup, un bloc compact de 752 pages, de 794 documents et... c'est tout. Heureuse Bâle où, en 1933, on ignore à un tel point le prix du temps. Du temps des autres. Heureuse Bâle où, faut-il croire, des hommes surhumainement calmes, prodigieusement vides de soucis autres que celui de l'érudition pour l'érudition, trouvent naturel d'imposer aux travailleurs, qui d'aventure se serviraient de leur recueil, un travail rebutant qu'il était facile de leur éviter, une perte de temps qu'on devait leur épargner.

C'est entendu : on nous replace dans la même situation qu'aux Archives, devant un fonds à dépouiller. Satisfactions et inquiétudes. Sur des à-côtés, une documentation surabondante ; mais, quand on touche à l'essentiel, tout s'émiette et fond. Pas de sélection. Les documents insignifiants s'étalent sur toute leur surface, comme les documents intéressants. — « Pardon ! Ce qui est intéressant pour vous ne l'est pas pour le voisin, et réciproquement... » Vérités premières : tendons, comme les petites filles de Courteline, nos rouges tabliers ! Mais cette question métaphysique ne se pose pas. Il y a des documents qui ont trente lignes, et dont on peut extraire en six lignes toutes les données de fait (car ils ne comportent que des données de fait) *sans que rien soit sacrifié qui puisse servir à personne*. Il y en a d'autres qu'on ne peut pas résumer, qu'il faut donner intégralement pour ne pas les trahir. Publiez ceux-ci in extenso, mais avec un résumé analytique liminaire qui permette de se guider dans leur ampleur. Des autres, rédigez vous-même l'extrait. C'est votre métier d'éditeur. Gagnez-nous du temps. Et ne faites pas vertu d'une paresse mécanique.

Pour ce qu'on pourrait nommer un peu ambitieusement une histoire comparée des religions au temps de la Réforme, le butin est d'ailleurs assez maigre. Bâle, dans les années 1525-1527, ne crée pas de mouvement. Elle reçoit des échos. A ses portes, dans le Sundgau, l'Elsgau, l'Alsace, l'insurrection des paysans. La ville accepte le rôle de médiatrice entre seigneurs et insurgés (nos 11-13, 21, 28, etc.). La révolte dans la ville, elle parvient à l'éviter. La lettre des paysans insurgés aux corporations de métiers de Bâle, les invitant à faire cause commune avec eux, est interceptée (nos 307, 310, mars 1526) ; l'auteur, un curé, est emprisonné (nos 343, 355) : fait intéressant à noter, le grand nombre de prêtres révolutionnaires qui apparaissent dans les documents. Bâle est touchée par la Réforme : une Réforme mitigée, modérée, raisonnable ; réforme d'artisans qui ont le gouvernement de la ville entre les mains. La politique économique bâloise a pour principe la protection de l'artisa-

nat indigène. Les couvents représentaient pour celui-ci une concurrence : aussi la législation rédigée sous l'influence de la Réforme est-elle antimonastique (n° 258, 3 janvier 1526). Les couvents n'auront plus le droit de vendre leurs légumes sur le marché ; il leur est défendu d'employer des artisans (cordonniers, tisserands, tailleurs, charpentiers, etc.) autres que ceux des corporations bâloises. Le consul de Bâle facilite aux religieux la sortie du monastère et oblige ceux-ci à rendre aux sortants leurs biens (nos 256, 370, 527, 549, 326, etc.). — Notons encore (n° 603) un document curieux : le chapitre de Bâle donnant à l'évêque des conseils pour équilibrer son budget — et, pour l'histoire des prix, un règlement de juin 1527 sur le rachat en argent des redevances perpétuelles en nature. — Pour l'histoire de la pensée religieuse, le volume nous apporte un traité d'Ecolampade sur la messe (n° 675) jusqu'alors accessible seulement dans les incunables (n° 675) ; et encore un compte-rendu par Ecolampade de sa discussion avec l'anabaptiste Carlin N. (n° 677) ; la narration de la même dispute par un théologien catholique, *Augustinus Marius, bischoff zu Salon* ; une défense de la messe par le même (n° 688). Naturellement, pas la plus petite note biographique sur ces personnages. Devise du livre : « Débrouillez-vous comme vous pouvez, bonnes gens ! » Et, si les quelques documents que nous venons de citer nous permettent de nuancer, de-ci de-là, notre conception de la Réforme, rappelons-nous qu'ils représentent 50 pages sur 750, tout au plus.

Je crie : Assez ! On parle beaucoup de merveilles : organisation du travail historique sur le plan international, coopérations, etc., etc. Le moindre grain de mil... Je veux dire, l'élémentaire respect du temps des autres. L'humble solidarité du travailleur qui songe à son voisin. Et qui s'ingénie non à l'accabler, mais à l'aider. En 1734, non. Nous vivons en 1934.

LUCIEN FEBVRE.

Frederik CHAMBERLIN. *The private character of Henry VIII*. Londres, John Lane, 1932. In-8°, 390 pages.

Ce livre, confesse l'auteur, est un acte de repentir et une réparation. Wantant composer une vie d'Élisabeth en plusieurs volumes, il s'aperçut qu'on avait dû la calomnier. Il écrivit alors un gros livre de 335 pages (*The private character of Queen Elisabeth*, 1922), où un *Medical Record*, puisé dans toutes les sources contemporaines et soumis à des médecins éminents, lui permit de donner à la reine un brevet de *chastity* et de démontrer que son état maladif persévérant était hérité de son père, qui pouvait bien avoir été syphilitique. C'était tomber de Charybde en Scylla. Des médecins, dont les ouvrages de vulgarisation sont très lus, tel Mac Laurin de Sydney (*Post mortem*, 1923 ; *Mere mortals*, 1925), répandirent ce diagnostic sur Henri par le monde. Hackett, dans son *Henry VIII*, tiré paraît-il à 200,000 exemplaires, le cria sur tous les toits. M. Chamberlin, pris d'inquiétude, se demanda s'il n'était point cause de tout ce tapage et si le diagnostic royal était bien certain. D'où méditations, réflexions, remords, nouvelle enquête et réparation à la mémoire d'Henri, dans un second volume plus long encore que le premier.

L'auteur dresse donc, comme il l'avait fait pour Élisabeth, un *Medical Record* sur la santé d'Henri VIII et sur celle de ses enfants : Édouard VI, Marie Tudor, le duc de Richmond, lequel ne remplit pas moins de 163 pages, et même 199, si l'on

ajoute le *Medical Record* d'Élisabeth du livre précédent, auquel on nous renvoie. Suivent (p. 268-277) les réponses de quatre sommités médicales d'Angleterre et d'Amérique à trois questions relatives au *Medical Record* qui leur avait été soumis. Le cas, déclarent les médecins, est tout au moins douteux, et on ne saurait affirmer que le roi fût syphilitique. Voilà donc Henri VIII lavé d'une calomnie, et M. Chamberlin soulagé d'un grand poids.

A vrai dire, aucun historien sérieux ne s'était occupé du cas médical d'Henri VIII. Ni A.-F. Pollard, dans son *Henri VIII*, ni Fisher, dans le tome V de la *Political History of England*, n'en avaient soufflé mot.

Des *Medical Records*, d'ailleurs, de l'étonnante série de fausses couches ou avortements des deux premières femmes du roi (trois pour Anne Boleyn en si peu d'années, p. 262 et suiv.) se dégage l'impression la plus pénible, que n'améliore point l'histoire de l'ulcère à la jambe (p. 265 et suiv.).

A propos d'Anne Boleyn, M. Chamberlin dit son mot sur le verdict qui l'envoya à l'échafaud (chap. x). Aux yeux des historiens récents d'Angleterre, la justice de ce verdict reste douteuse, et ils inclinent de plus en plus pour la non culpabilité de la reine. M. Chamberlin n'est point de leur avis. Ou bien, dit-il, Henri et les quatre-vingt-onze hauts fonctionnaires ou nobles qui la condamnèrent, avec cinq autres personnes, sont des assassins de sang froid — ou bien il y avait contre les six accusés des charges telles et de *sexual nature*, relatives à la succession, qu'ils ne pouvaient échapper à la mort. « La seconde partie du dilemme », estime-t-il, « est seule soutenable. »

Le livre commence par un résumé, en quarante-sept pages, de toute l'histoire d'Angleterre de César à Henri VIII, qui n'est point toujours d'une exactitude parfaite. Bien qu'il y attache quelque importance, l'auteur par deux fois (p. 11, 36) prévient le lecteur que, si cela ne l'intéresse pas, il n'a qu'à passer au chapitre suivant. Vers la fin (chap. vii, viii), il veut indiquer les rapports du divorce royal avec la Réforme ; il s'y montre peu au courant de l'histoire de l'Église et du droit canonique. Il affirme avec une tranquille assurance que la question de succession était un cas d'annulation de mariage, au xvi^e siècle. Il nous apprend que Fisher et More furent brûlés, *burned* (p. 344), tout comme des hérétiques.

M. Chamberlin s'en prend aux historiens qui ne se font pas lire, parce qu'ils écrivent ou composent mal (en quoi il n'a pas tort), puis aux écrivains d'histoire qui font recette, à Lytton Strachey, à Fr. Hackett, à Hilaire Belloc. Il n'épargne même point le professeur A. F. Pollard et tente de le ridiculiser avec le *Ship Baby* (p. 120-126). Une lettre de Wingfield à Wolsey du 25 juin 1514, dont nous avons la photographie (p. 122), parle du *sacrying of the King's new son*. Le feu ayant consumé les dernières lettres, Brewer et Gairdner, les éditeurs des *Papers and Letters*, avaient lu *ship*. M. Pollard, remplaçant *ship* par *son*, crut qu'il s'agissait du baptême d'un enfant de Catherine d'Aragon : ce qui lui aurait fait sept fausses couches, au lieu de six (nombre déjà suffisant !) ¹. C'est impossible, puisque, trois mois plus tard, Catherine accoucha d'un fils qui vécut quelques jours. Puis *sacrying* ne se dit que du « sacrifice de la messe », qui, en effet, se célébrait à bord, avec grande solen-

1. M. Pollard croit même à un nombre supérieur à sept. « A cette époque [1517], dit-il (*Henry VIII*, édit. 1919, p. 177), il est probable que la reine eut plusieurs fausses couches. » Mais il semble qu'il s'agisse là d'un bruit plutôt que de faits certains (Chamberlin, p. 132 et suiv.).

nité, pour le lancement d'un navire de guerre. A la date dont nous parlons, il s'agissait, d'après les documents mêmes de l'Amirauté, du fameux *Henri Grâce à Dieu* de 1,000 tonnes, sur lequel Henri VIII se rendit à l'entrevue du Camp du drap d'or.

M. Chamberlin nous donne un curieux exemple de l'imagination des historiens, qui parfois se plaisent à broder sur un canevas à peine existant (p. 208-211). En 1546, le duc de Norfolk dit à Mrs. Elizabeth Holland que « le roi était tellement gros que, ne pouvant aisément monter ou descendre les escaliers, on usait pour cela d'un certain système, *device* ». Là-dessus — et c'est le seul témoignage que nous ayons — on imagina toute une *machinery* transportant Henri VIII d'appartement en appartement, de chambre en chambre (Lingard, Froude). « Il était devenu si énorme, écrit Pollard (*Henry VIII*, p. 421), qu'il ne pouvait plus marcher ou se tenir debout ; à Windsor et dans ses autres palais, on avait dû inventer toute une machinerie pour transporter sa royale personne de chambre en chambre. » Cette machine, si l'on s'en rapporte à l'inventaire des châteaux royaux décrit par le menu, se borne à une sorte de fauteuil, de chaise à porteurs. *Et nunc erudimini*. « Historiens », semble dire M. Chamberlin, « si l'Écriture recommande au Sage de tourner sept fois la langue en sa bouche avant de parler, vous feriez bien de tourner sept fois la plume en votre encier avant d'écrire. »

Mais pourquoi, observera-t-on, ne nous dites-vous rien du *private character* d'Henri VIII, objet du livre ? — C'est tout simplement parce que l'auteur a oublié d'en parler.

G. CONSTANT.

Rudolf KAPP. *Heilige und Heiligenlegenden in England. Studien zum 16. und 17. Jahrhundert*. Bd. I. Halle, Max Niemeyer, 1934, in-8°, xiv-372 pages. Prix : 14 Rm.

M. Kapp a recherché quelle attitude a eue la Réforme anglaise vis-à-vis des saints, de leur culte, de leurs légendes. C'est un sujet fort intéressant pour l'histoire religieuse et morale ; il réclamait, avec des recherches étendues, une grande finesse psychologique et beaucoup d'impartialité : ce sont des qualités dont l'auteur ne manque pas. Car il ne faudrait pas croire que la Réforme ait d'un coup tout balayé de ce qui concernait les saints. Outre que les hommes ne se détachent pas facilement d'idées et de sentiments dont ils ont été profondément imprégnés, l'Église anglaise a la réputation bien établie, et justifiée, de n'être ni homogène, ni logique. On pouvait donc prévoir d'avance qu'aux questions : « les saints sont-ils vraiment oubliés ? l'Église anglicane ne s'inquiète-t-elle plus d'eux ? ou bien leur nom, leur souvenir, leur histoire vivent-ils encore dans la littérature, ou dans les croyances et les coutumes populaires ? » la réponse devrait être nuancée. M. Kapp montre d'abord la grande place que tenait la littérature hagiographique, et spécialement la *Légende dorée*, dans la vie religieuse et intellectuelle de l'Angleterre à la fin du Moyen Âge. Très exagéré dans l'ensemble, d'après lui, le reproche souvent adressé par les protestants aux catholiques, que la *Légende dorée* avait, chez eux, remplacé la Bible, n'était pas tout à fait faux pour l'Angleterre. On n'en commençait pas moins, dès le *xv^e* siècle, à en faire à l'occasion la critique (ainsi Pecock à propos de la légende de saint Silvestre et de la Donation de Constantin). L'intérêt

pour les vies de saints tendait à se concentrer dans certains milieux sociaux. Mais il y restait très vif, comme le montrent les très nombreuses éditions imprimées de la célèbre traduction de la *Légende dorée* faite par Caxton, et même les traductions de légendes isolées, moins recherchées cependant. — Contre le culte des saints, une première offensive fut dirigée sous et par Henri VIII (défense de prêcher en faveur de ce culte, interdiction des pèlerinages, suppression des monastères, destruction des reliquaires, guerre acharnée faite à la mémoire de saint Thomas Becket, que des raisons politiques désignaient à la haine du roi, dispersion des bibliothèques monastiques, réforme du calendrier et suppression de nombreuses fêtes). Des circonstances différentes agissaient sur l'opinion en sens opposés. Les auteurs du Moyen Age auxquels on s'intéressait encore, ainsi Chaucer, Mandeville, d'autres encore, contenaient une foule d'allusions aux traditions hagiographiques, que le protestantisme n'expurgeait pas trop, tendant à les considérer comme de simples histoires sans caractère et portée religieuses. L'humanisme était peu favorable (que l'on songe seulement à Érasme) aux croyances populaires, animé d'esprit critique et enclin à chercher dans l'antiquité ses exemples moraux. Cela se voit même chez des hommes demeurés, comme Fisher, profondément catholiques. On néglige donc les légendes des saints d'autrefois ; mais pas toujours. On commence à leur accorder un intérêt historique, mais alors on en discute la vérité. — Le règne d'Édouard VI a vu un nouvel assaut, poussé encore plus à fond, contre le culte des saints. La notion même de la sainteté catholique disparaissait avec celle d'ascétisme, qui répugnait tellement à la Réforme désormais triomphante. Puis beaucoup de théologiens protestants professaient que Dieu a renoncé, après la venue du Christ, à faire des miracles, et rejetaient tous les miracles non bibliques. Seulement, on se mit à chercher dans les légendes médiévales des arguments de polémique et à les étudier à cette fin. Ce fut le cas de Bale dans son remarquable livre : *Actes of English votaries*, publié en 1546 et plusieurs fois réimprimé. Il souligne tous les traits étranges et parfois choquants qui s'y rencontrent. Il combat les idées morales qui s'en dégagent. Il ne nie pas les prodiges dont elles sont pleines, seulement il les attribue au démon. Cette méthode de polémique contribua à renforcer chez les protestants cette hantise de la sorcellerie dans laquelle la Réforme a peut-être dépassé le catholicisme médiéval. Malgré tout, par une de ces inconséquences, de ces transactions entre catholicisme et puritanisme, qui sont familières à l'Église anglicane, le *Book of Common Prayer* de 1549 et ses éditions successives continuaient à comprendre un calendrier qui contenait des fêtes de saints et en entretenait le souvenir. — Avec Élisabeth, l'anglicanisme l'emporta nettement sur le radicalisme puritain. La passion qui portait la « reine-vierge » à rechercher les plus énormes flatteries, et en particulier celles qui s'adressaient à sa virginité, la rendait moins hostile à certains thèmes des légendes hagiographiques : elle n'était pas éloignée de faire une place au célibat, au moins pour les évêques, dans le droit de l'Église établie. La propagande des Jésuites, très active sous son règne, s'appliqua à restaurer le culte des saints : c'était un moyen d'action efficace encore dans les milieux populaires. Puis chaque parti religieux se trouvait avoir de nouveaux héros à honorer. De Henri VIII à Élisabeth, tous les souverains avaient fait des martyrs, dans des camps différents. On célébra leur courage, on écrivit leurs biographies, et suivant les lois du genre. Témoin notamment le célèbre ouvrage de Foxe, officiellement propagé par le pouvoir, les *Acts and Monuments*, qui devinrent bientôt, pour le public, le *Book of Martyrs*. Ce fut une *Légende dorée* protestante — les écrivains catholiques l'appelèrent *Foxe's Golden Legend* — au fond historique infiniment plus

solide que l'autre — il s'agissait de contemporains, de faits bien plus aisément vérifiables et qui avaient eu bien moins de temps pour se déformer — mais où cependant ne manquèrent pas de se faire une place des thèmes légendaires très analogues à ceux du Moyen Age. Foxe, dit M. Kapp, « ne se distingue pas essentiellement de Jacques de Voragine, quant à l'attitude que tous deux prennent envers le merveilleux des légendes. Les différences qui existent entre eux sont d'ordre purement quantitatif ». Du côté catholique, on traita le *Livre des Martyrs* comme les protestants avaient traité les légendes médiévales et dans les mêmes termes. « Avec une netteté qui a quelque chose de tragique », dit encore M. Kapp (p. 204), « apparaît ici la contradiction d'un protestantisme qui, d'une part, condamne sans mesure, comme des mensonges, les miracles des légendes, bannit de l'Eglise la *Légende dorée* et veut la remplacer par la seule Bible; d'autre part, il se voit forcé d'introduire officiellement dans les églises le *Livre des Martyrs*, une œuvre qui non seulement contient beaucoup des vieilles légendes combattues, mais ça et là enveloppe de traits légendaires du même genre les martyrs protestants. » Ajoutons que, dans le peuple, des superstitions, des coutumes, des proverbes tenaces, s'attachaient au nom des saints. Dans le peuple toujours, on continuait de lire les romans du Moyen Age: Robert le Diable, Huon de Bordeaux et bien d'autres, que l'on réimprimait en les retouchant plus ou moins. Par là, et tant que dura cette vogue (p. 258), « même les masses protestantes en Angleterre restèrent en contact avec une foule de motifs légendaires ou inspirés de l'esprit des légendes. Bien plus, nous pouvons dire que c'est précisément cette atmosphère de merveilleux qui n'a pas peu contribué à maintenir le goût pour les romans populaires ». — Dans la seconde moitié du xvi^e siècle l'histoire était en faveur, et on l'écrivait dans un esprit assez conservateur, surtout quand il s'agissait de vieilles légendes qui flattaient l'amour-propre national, comme celles de saint George, le patron de l'Angleterre, de sainte Hélène, réputée originaire de Bretagne, de Joseph d'Arimathie, qui passait pour avoir été le premier apôtre des Bretons. « Cet orgueil national et religieux unissait, malgré tous les contrastes, les protestants anglicans et les catholiques anglais, à un tel point que nous ne pouvons découvrir aucune différence essentielle dans leur attitude touchant ces légendes (p. 276). » — La littérature poétique elle-même, si riche au temps d'Élisabeth, se ressent encore d'influences hagiographiques et médiévales. Témoin le grand nom de Spenser. A la différence de Shakspeare, Spenser est anticatholique, mais M. Kapp conteste qu'il faille le ranger parmi les puritains. Il croit plutôt reconnaître en lui l'esprit de ce qu'on appellera plus tard la Haute-Eglise. Il trouve dans sa *Fairy Queen* beaucoup de thèmes et d'éléments catholiques, en particulier dans la conception qu'il se fait de la sainteté.

Ce premier volume fait désirer impatiemment le second.

É. JORDAN.

I. LUBIMENKO. Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand. Paris, Champion, 1933. In-8°, xx-310 pages. (Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences historiques et philologiques, n° 261.)

L'ouvrage de M^{me} Lubimenko est de ceux qu'on peut accueillir avec le plus de satisfaction, auxquels on peut accorder le plus de confiance : c'est le résultat de

recherches poursuivies depuis plus de vingt ans autour d'un même sujet. L'auteur ne s'est résolue à écrire cette étude d'ensemble qu'après avoir donné dix-sept articles sur les relations anglo-russes à des revues anglaises, françaises et russes.

C'est dire combien le volume compact et substantiel qui nous est aujourd'hui présenté est appuyé sur une information abondante et sérieuse : lettres échangées entre les souverains russes et anglais (l'auteur en a retrouvé 270), correspondance des agents de la Muscovy Company, comptes-rendus d'ambassades, textes de traités, tout cela dispersé dans de multiples fonds d'archives anglaises et russes ; et, parmi les imprimés, *Acts of the Privy Council*, *Calendars of State Papers*, les seize volumes d'Hakluyt, deux volumes de Purchas, les grands recueils russes de chartes, de lois et d'actes historiques.

La première rencontre des Anglais et des Russes est un coup de foudre : Chancellor, ouvrant la route du Nord, obtient pour sa Compagnie des privilèges inouïs : exemption d'impôts, libre circulation à travers tout le pays, établissements dans plusieurs villes, concessions de mines de fer dans le Nord, libre transit pour trafiquer avec la Perse. Ivan le Terrible recherche l'alliance d'Élisabeth ; il veut se réfugier, le cas échéant, auprès d'elle ; il demande la main d'une parente de la reine. L'année 1569 marque l'apogée de ce flirt économique-politique. Au fait, la passion pour les étrangers n'existe que du côté russe : les Anglais sont tout calcul et négocié.

Boris Godounov, plus raisonnable, enlève aux Anglais, en 1586, le commerce persan et admet à Arkhangel d'autres étrangers. Après le Temps des troubles, la Compagnie trouve en face d'elle des concurrents avisés, les Hollandais ; les Romanov, issus du grand mouvement national de 1610-1613, prêtent l'oreille aux doléances de la puissante corporation des marchands. En 1646, les Anglais sont astreints à l'impôt ; en 1649, ils sont confinés dans Arkhangel. La révolution, puis l'exécution de Charles 1^{er} ont servi de prétexte.

Jusqu'à Pierre le Grand, le commerce continuera sur ces bases, mais sans retrouver jamais sa prospérité passée, et les ambassades échangées, quoique fréquentes, n'apporteront aucun résultat concret : ni, aux Stuarts restaurés, le rétablissement de leurs anciens privilèges, ni, aux Russes, l'alliance anglaise contre la Turquie.

Telle est, en substance, l'histoire que raconte M^{me} Lubimenko. Son récit est abondamment nourri de faits. Il est même émaillé de détails curieux et typiques : ainsi cet ambassadeur Digges qui, arrivé en 1618 avec 200.000 livres sterling, montant d'un emprunt consenti au tsar Michel, échappe à son escorte, rebrousse chemin avant d'arriver à Moscou et se sauve en Angleterre avec les quatre cinquièmes de la somme ; ou bien ce Cocks, qui, en 1623, porteur d'un traité d'alliance dûment signé et scellé par le roi Jacques, se refuse obstinément à le remettre et quitte précipitamment Moscou. Mais plus piquant est ce plan d'occupation du nord de la Russie à la faveur des troubles intérieurs, élaboré en 1612 par John Merrick, empêché par l'élection de Michel Romanov en 1613 et réalisé un moment en 1918-1920.

Au total, les relations si brillamment inaugurées au xvi^e siècle ont abouti au xvii^e à un assez pitoyable échec. Le sujet choisi par M^{me} Lubimenko ne présente donc de sens et d'intérêt que comme chapitre d'un sujet plus vaste : les rapports entre Russes et étrangers avant Pierre le Grand. Elle a fort bien fait d'examiner ensemble les relations « commerciales et politiques » : n'aurait-elle pas agi plus sagement encore en y joignant les relations intellectuelles et morales, « culturelles », pour employer un néologisme commode ? Sa conclusion dernière porte sur les services « multiples et incontestables » rendus à la Russie par les Anglais. Dans le

corps de l'ouvrage, ces services n'apparaissent guère. Nous aurions aimé trouver là des précisions sur le nombre des Anglais établis en Moscovie aux diverses époques, leurs professions, leur rôle, leurs relations avec les indigènes. Le médecin Collins, qui passa neuf ans à la cour du tsar Alexis, est mentionné incidemment ; Christophe Hallovey, arrivé en 1621 et qui construit l'horloge qu'on voit encore sur la tour du Sauveur au Kremlin, n'est même pas nommé ; rien sur cette lady Hamilton qui épousa le chancelier Artamon Matviév et fut peut-être pour beaucoup dans ses tendances occidentales ; presque rien sur le rôle, cependant important, de la petite colonie écossaise, sur ce Menesius, compagnon d'armes de Gordon, auquel fut confiée la grande ambassade de 1672 à 1674 à travers les cours d'Europe (l'auteur semble ignorer la copieuse monographie que lui a consacrée, en 1906, M. Tcharikov).

Le manque de précision est le défaut général de M^{me} Lubimenko. Trop souvent, les dates sont vagues, alors que l'indication non seulement du mois, mais aussi du jour, aurait rendu service à quelque lecteur, à quelque historien futur. Le titre d'un même ouvrage est parfois formulé de deux façons différentes. Les cotes d'archives ne sont pas spécifiées. Dans la bibliographie, certains articles sont mentionnés comme des ouvrages indépendants, alors qu'il est infiniment plus facile de les retrouver dans tel ou tel numéro de revue.

Il serait trop long d'énumérer les erreurs ou bizarreries de traduction ou de transcription (par exemple le cap du Saint-Nez ; Delagardi, p. 135, et de la Gardie — seule orthographe correcte — p. 151 ; Margaret, en plusieurs endroits, pour Margeret, le fameux capitaine français, auteur de *l'Etat de l'Empire de Russie*, que M^{me} Lubimenko ne semble même pas avoir reconnu sous ce nom altéré). On doit regretter également de nombreuses fautes d'impression.

Ces défauts devaient être signalés, car ils déparent fâcheusement un ouvrage hautement estimable et qui apporte une précieuse contribution à l'histoire économique et diplomatique des deux pays considérés.

P. PASCAL.

A. VENTURI. *Storia dell'arte italiana*. Vol. IX, Parte V et VI : *La Pittura del cinquecento*. Milano, Ulrico Hoepli, editore, 1932-1933. 2 vol. in-8°, 940 et 956 pages, 559 et 586 illustrations.

M. A. Venturi continue avec une inlassable persévérance la publication de sa monumentale histoire de l'art italien, dont les débuts remontent à plus de trente ans. Dans les premières parties du tome IX, M. Venturi étudiait les grands maîtres de la peinture au xvi^e siècle ; les deux derniers tomes sont consacrés aux épigones.

On connaît le plan adopté par M. Venturi en ces ouvrages : il fournit d'abord tous les renseignements sur la vie et la carrière de l'artiste, en une sorte de regeste, puis vient la bibliographie. M. Venturi étudie ensuite les œuvres ; avec son admirable talent d'écrivain, il traduit en mots les formes et les couleurs et montre l'évolution de l'artiste. Enfin, un catalogue termine chaque chapitre. C'est donc une série de monographies que nous offre M. Venturi.

Ces monographies, cependant, ne se suivent pas à la manière des Vies d'un Vasari. Elles sont soumises à un plan d'ensemble. Dans les présents volumes, M. Venturi a voulu montrer les influences qui se sont exercées sur les artistes. Nous

voyons comment chez Sebastiano del Piombo s'accordent les traditions vénitienne et florentine. Nous assistons à la crise de la forme florentine chez Pontormo, Rosso et leurs élèves ; nous suivons la tradition de Sodoma chez des hommes tels que Fungai, Peruzzi, Beccafumi, Salimbeni ; celle de Raphaël chez Siciolante, Genga Raffaello del Colle, Dosso Dossi, Luca Lorgi, chez les Zuccari et le cavalier d'Arpin ; la tradition de Michel-Ange chez Bronzino, Alessandro Allori, Salviati, Daniele da Volterra, Vasari, Pellegrino Tibaldi ; la tradition de Rosso, du Corrège, de Parmesan chez Niccolò del'Abate, Orsi, Passarotti, Procaccini ; enfin, la tradition lombardo-vénitienne chez les Campi, Boccaccino, Sofonisba Anguissola et les autres. Ce plan peut avoir un inconvénient : il rompt souvent l'ordre chronologique : Galeazzo Campi, né en 1477 et mort en 1536, parce qu'il est classé parmi les imitateurs de Boccaccio Boccaccino et du Perugin, vient après Camillo Procaccini, né en 1560 et mort en 1629, et qui suit la tradition du Corrège et de Parmesan.

Ce plan était cependant commode, lorsqu'il s'agissait de mettre un peu d'ordre en cette foule abondante de peintres. Si l'on excepte quelques noms, ceux de Sebastiano del Piombo, Pontormo, Rosso, Peruzzi, Bronzino, Salviati, Tibaldi, il faut avouer que les artistes étudiés en ces volumes sont souvent dénués de toute personnalité et sont affligés d'une médiocrité décourageante. M. Venturi ne cherche pas à le dissimuler ; il accumule les expressions telles que « grossolano », « scenografia manchevole », « forma meschina », « pittura di pratica », etc.

La lecture de ces deux mille pages et la contemplation de ces mille reproductions permet de dégager quelques idées, implicitement contenues dans cet ouvrage.

Alors qu'au xvi^e siècle les écoles locales, école florentine, école siennoise, école des Marches, conservaient une physiologie particulière, au xvi^e siècle les individus l'emportent sur les écoles, si ce n'est peut-être à Venise, où des traits communs se retrouvent chez les plus grands maîtres. Les figures de Michel-Ange, de Raphaël, de Corrège ou même de charmants maniéristes, comme le Parmesan, dominent cette époque et s'imposent aux peintres. Aussi, bien avant que les Carraches aient codifié l'éclectisme, les artistes le pratiquaient-ils. Chaque monographie de M. Venturi est une sorte d'analyse chimique où il décèle les traces des maîtres. Il nous montre comment le Pontormo s'inspira successivement de Fra Bartolommeo, d'Andrea del Sarto, de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, de Dürer ; comment Rosso emprunta à Andrea del Sarto ses couleurs changeantes et ses formes élançées, à Michel-Ange son mouvement ; comment Domenico Puligo prend à Fra Bartolommeo son atmosphère enfumée et à Andrea del Sarto sa « morbidezza » ; comment chez Dosso Dossi on retrouve des motifs de Michel-Ange, de Raphaël et même de maîtres plus anciens, comme Andrea del Castagno, Pinturicchio et Signorelli.

Tous ces artistes sont d'ailleurs fort inégaux au cours de leur carrière. Lorsqu'ils exécutent un portrait, ils gardent, en face du modèle, une certaine sobriété, un sérieux, une modération d'effets, un réalisme qu'ils oublient trop souvent dans leurs compositions. Regardez les œuvres d'un peintre médiocre, comme Siciolante da Sermoneta, vous verrez que toutes les fois qu'il introduit un portrait dans ses tableaux religieux, à San Martino Maggiore de Bologne, à Calcinate près de Bergamo, il confère un peu de vie à ces froides machines.

Trop souvent, sollicités d'exécuter rapidement pour des églises ou des palais d'énormes tableaux ou d'immenses plafonds, ces artistes se contentaient de reprendre des types connus, des gestes catalogués, des recettes éprouvées. Chez la plupart d'entre eux, la formule apparaît. Ils demandent au Corrège son atmosphère

voilée, à Parmesan ses formes allongées, à Raphaël la beauté de ses lignes, à Michel-Ange ses muscles saillants, à Bramante ses motifs architecturaux. Ces programmes décoratifs et cet éclectisme ont pour résultat la formation d'un style qui apparaît dès le second quart du XVI^e siècle.

Comme il fallait couvrir de vastes espaces, les peintres multiplient les personnages et, lorsqu'ils peignent un simple tableau, ils conservent cette habitude. La composition est à la fois tassée et multiple. L'exemple du *Jugement dernier* de Michel-Ange hante beaucoup de peintres, tel Battista Franco, qui le paraphrase dans sa *Descente du Christ aux Limbes*. Les corps humains grouillent, s'enchevêtrent, se juxtaposent, que ce soit dans la *Crèche* ou le *Martyre de saint Laurent* de Bronzino, dans la *Pêche* de Alessandro Allori, dans la *Prédication de saint Jean-Baptiste* de Jacopino del Conte. Tous ces artistes veulent montrer leur virtuosité, leur science de l'anatomie. Daniele da Volterra et Tibaldi dessinent d'étranges raccourcis et se livrent à d'extraordinaires acrobaties. Sans doute, certains d'entre eux, comme Bronzino ou Salviati, comprennent la beauté du corps humain, mais la plupart ne l'imaginent qu'en mouvement. Encore discrètes et élégantes à l'époque de Botticelli, les allures dansantes deviennent gesticulation. Dans le *Noli me tangere* de Bronzino, le Christ, bras étendus, tête inclinée, esquisse un pas devant la Madeleine, qui fait une flexion du tronc sur la jambe gauche et rejette les bras en arrière pour mieux projeter sa poitrine. Les martyrs d'Allori semblent des gymnasiarques pendus à des agrès ; le Christ de Salviati accompagne sa résurrection de pointes et celui de Raffaellino del Colle court un cent dix mètres avec haies. Les statues participent à cette agitation : dans la *Purification* de Giacomo Aliprandi, les prophètes qui ornent les écoinçons d'un arc triomphal ne gesticulent pas moins que les personnages eux-mêmes. Les saints deviennent des énérgumènes, les fidèles des convulsionnaires.

Les architectures participent au mouvement. Les courbes s'opposent aux courbes. La fabrique que Daniele da Volterra a dessinée dans son *Assomption* est comme une préfigure du portique de Santa Maria della Pace. Ce ne sont qu'entablements tordus par un tremblement de terre, frontons rompus. Le goût de la perspective, né au XV^e siècle s'exacerbe au XVI^e. A travers les arcs de triomphe ou les portes ouvertes apparaissent des colonnades. Pirro Ligorio décapite saint Jean-Baptiste devant un décor analogue à ceux que Serlio proposait aux peintres du théâtre ; la *Victoire de la Croix* de Laureti n'est qu'une architecture mise en perspective.

Les architectures feintes se mêlent aux réelles. Cherubino Alberti, à la sacristie de Saint-Jean-de-Latran ou à Santa-Maria-Sopra Minerva, orne des coupoles, par où nous apercevons des arcades, des pilastres, des balustres et que peuplent des anges, inconscients du vertige. Le trompe-l'œil règne chez un homme tel que Tibaldi. C'est le triomphe de la « scénographie ».

Si quelques artistes restent encore fidèles pour la décoration des plafonds aux grotesques chères à Raphaël et à son école, d'autres mêlent les stucs et la peinture, les uns en se rappelant l'élégance des stucs antiques, découverts à Rome, les autres avec cette abondance qu'ils devaient aux exemples lombards. Le goût, dont le Rosso fait preuve en ses travaux de Fontainebleau, n'est pas toujours présent en ces églises ou ces palais, dont la richesse décorative et la composition habile sont d'ailleurs indéniables. Tous ces artistes ont horreur de la simplicité et du calme ; ils aiment ce que M. Venturi appelle heureusement, à propos de Zucchi, le « tumulte baroque ».

Ils ont aussi l'horreur du vide. Lorsqu'ils ne savent comment meubler un coin de leur composition, ils asseyent une femme avec son bambin — peu importe qu'il s'agisse d'une scène de martyr — ils étendent, comme Alessandro Allori dans son *Banquet de Cléopâtre*, un énorme dieu Nil. Les chiens — comme chez Véronèse — sont présents à toutes les scènes. Ils sont si commodes pour emplir un creux ! Les ustensiles réalistes viennent s'ajouter aux motifs décoratifs : Allori, dans la *Naissance de la Vierge*, accumule les plats, les flacons et les linges. Ces détails, parfois, sont d'un parfait mauvais goût : les « Mannekenpiss » qui, dans l'*Age d'or* de Zucchi, forment motif central, ont-ils pour mission de nous apprendre quelles sont les occupations paradisiaques ?

Nous ne pouvons, en un simple compte-rendu, qu'esquisser les réflexions que suggèrent ces volumes pleins de faits, abondamment illustrés et qui, pour la première fois, donnent un panorama de cette période touffue, exubérante. Des critiques italiens ont pu soulever contre leur illustre compatriote des objections de détail. Nous voulons seulement le remercier du vaste tableau qu'il a brossé et qui fait honneur à l'art et à l'érudition de son pays.

L. HAUTECEUR.

VICTOR CARRIÈRE. *Les épreuves de l'Église de France au XVI^e siècle (sujet d'histoire diocésaine)*. V : *La persécution huguenote*. Paris, Soc. d'histoire ecclésiastique, 1930. In-8°, 64 pages. (Extrait de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XVI.)

Des cinq études consacrées par M. Carrière depuis 1925 aux « épreuves » de l'Église de France, nous avons reçu cette dernière, vrai réquisitoire contre « le fanatisme huguenot ». Il serait puéril de contester en bloc et fastidieux de discuter en détail les nombreuses preuves de ce « fanatisme » entassées par M. Carrière. Il serait facile de lui opposer à peu près la même quantité de preuves du fanatisme catholique. Il resterait peut-être, à son avantage, plus de procès-verbaux authentiques de saccagements d'églises, parce que les enquêteurs plus ou moins officiels étaient plus souvent au service de l'Église dominante et parce que les documents relatant les persécutions dont les huguenots furent victimes ont parfois disparu dans des conditions singulièrement inquiétantes, même depuis la constitution des archives départementales. Certains archivistes des premiers temps du XIX^e siècle n'ont pas craint, en effet, de travailler *ad maiorem Dei gloriam*. Quant aux sévices exercés contre les personnes, en particulier aux « atrocités », aux supplices raffinés, aux fureurs sadiques dont le récit édifiant et terrifiant devait pénétrer d'horreur les âmes pieuses ou même simplement humaines, il faut bien dire que M. Carrière ne les rapporte guère d'après des documents, mais d'après les recueils célèbres de Claude de Saintes, d'Érasme Fend ou de Verstegan, c'est-à-dire d'après des œuvres de propagande aussi sujettes à caution (et à critique) que celles de Foxe ou de Crespin. On sait, d'ailleurs, combien il est malaisé, même avec les procédés d'enquête dont nous disposons aujourd'hui, de tirer au clair ces histoires d'« atrocités », fût-ce de nez ou de poings coupés, etc... Or, la critique de M. Carrière ne nous paraît pas toujours très sévère. Lorsque (p. 12 et n. 30), à propos d'un bruit (c'est Wilhelm de Grumbach, le *Pfaffenfresser*, qui le répandait) d'après lequel tous les prêtres de

France devaient être massacrés, il met sous la plume du Palatin Frédéric III cette phrase : « Je suis engagé dans l'affaire », il lui fait dire à peu près le contraire de ce que signifie le texte allemand : « und ob ich woll vor meyn person zu dergleychen seditionen, tumulden und entbörungen *ungern* raten wolt, auch *nit* billichen kan... ». Frédéric est si peu « engagé dans l'affaire » qu'il la condamne. M. Carrière a raison (n. 50) de nous reprocher des « négligences » dans notre traduction des *Acta tumultuum gallicanorum*, mais nous ne croyons pas que notre « inconscient parti pris » nous ait amené à fausser le sens des passages traduits. Lorsque, page 11, l'auteur nous montre Viret, au synode de Nîmes, poussant les prédicants à ne faire aucun quartier aux catholiques, il est en contradiction avec les documents difficilement contestables (lettres de Viret et actes du synode), cités par Jean Barnaud (*Pierre Viret*, p. 564, 569, 573, 575) et qui présentent l'influence de Viret comme s'exerçant dans le sens de la modération. — Ce qu'il y a de plus neuf dans l'étude de M. Carrière, c'est son chapitre sur le « clergé armé », c'est-à-dire sur les obligations et le rôle militaire du clergé. Il n'y avait pas, entre l'habit sacerdotal et les armes, l'opposition que nous y mettons rétrospectivement.

Henri HAUSER.

Lettres inédites du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble, 1632-1707, publiées, avec une introduction et des notes, par Claude FAURE. Paris, Aug. Picard, 1933. In-8°, 394 pages. (Académie delphinale, *Documents inédits relatifs au Dauphiné*, 2^e série, t. II.)

Aux 417 lettres de Le Camus publiées en 1892 par le P. Ingold, M. Faure en ajoute 236, provenant des Archives de Turin, du Vatican, de la Bibliothèque de Carpentras, etc., et qui vont de 1659 à 1704. L'intérêt de cette collection est double. Comme prince-évêque de Grenoble, Le Camus n'était pas seulement un prélat dauphinois ; son diocèse était à cheval sur la frontière franco-savoisienne et comprenait notamment Chambéry. De là des rapports avec un souverain étranger et des difficultés avec deux cours souveraines, le Sénat de Chambéry en plus du Parlement de Grenoble ! Situation fertile en conflits.

Le Camus, âme ardente et caractère peu facile, se plaint beaucoup de ses Savoyards, surtout des réguliers qui résistent à son autorité et qu'il appelle des « moines dyscoles » — épithète qui lui conviendrait à lui-même. Il rencontre dans son décanat savoisien, comme dans la partie dauphinoise de son diocèse, l'hostilité solide et redoutable de la Compagnie de Jésus. Ses collègues mêmes, l'évêque de Tarentaise par exemple, ne lui font pas la vie aisée. Avec un zèle apostolique, mais qui semble à tous anachronique, il fait la guerre aux prêtres impurs, concubinaires et débauchés. Il paraît bien qu'il y en avait un certain nombre dans ce pays, pour tant si voisin du diocèse où avait régné saint François : « Ce petit coin est la sentine des prêtres de France et d'Italie. » Un laïque n'eût point osé écrire ces choses-là !

On devine, dès lors, ce qu'il peut y avoir dans les lettres du prélat au duc de Savoie, à Madame Royale, aux serviteurs de ces princes. Mais voici bien une autre affaire ! On sait que, dans la crise de 1681-1682, Le Camus blâma ouvertement l'assemblée du clergé et ne fut pas loin de trouver hérétiques l'archevêque de Paris et les auteurs de la Déclaration. Fils obéissant de Rome, le bruit courut que le pape

allait faire de lui un nonce. Et rien n'est amusant comme les lettres en langage convenu où il exprime ses vrais sentiments. M. Faure nous en livre les « clefs », grâce auxquelles nous reconnaissons les évêques de France sous ce déguisement inattendu : « les dames de Bordeaux », et où le « bal » — c'est à savoir la sainte Assemblée — veut s'attirer les galanteries d'un « cavalier », où il faut reconnaître le roi !

Cet ultramontain, ami de Caulet, correspondant des pontificaux d'Avignon, n'a nulle mansuétude pour les hérétiques. Dès 1681 (p. 217), il obtient la démolition des temples de la Mure et de Pont-en-Royans, « qui étaient deux espèces de Genève ». Il ne veut pas qu'on perde son temps en controverses vaines avec les hérétiques (p. 252) et c'est avec une joie tranquille qu'il s'écrie (p. 253, 7 septembre 1682) : « Les Huguenots de Dauphiné sont en fuite ; il y en a eu cent de brûlés ou tués et quatre de pendus. » Enfin répète-t-il, le 2 septembre 1683 (p. 267), « l'on va châtier les Huguenots de Dauphiné qui se retirent dans les bois et les rochers ». La Révocation n'est pas encore accomplie qu'il se félicite (p. 286, 26 avril 1685) d'avoir fait raser le temple de Grenoble et d'y avoir découvert les preuves des relations de ses huguenots avec les Vaudois de Lucerne, à qui ils avaient fait passer l'argent anglais¹. Cette ruine de l'hérésie le console presque des vices des prêtres savoyards et du gallicanisme des prélats.

Celui-là, même au siècle de Bossuet, a donc une figure bien à part. Ses lettres, généralement écrites en un français énergique, plus rarement en italien ou en latin, ne sont pas un document négligeable, ni la préface de l'éditeur un chapitre d'histoire dépourvu d'intérêt.

Henri HAUSER.

Henri VUILLEUMIER. Histoire de l'Église réformée du pays de Vaud sous le régime bernois. T. IV : *Le déclin du régime bernois* ; Index général. Lausanne, éditions La Concorde, 1933. Gr. in-8°, XII + 790 pages, 2 planches hors texte.

Ce gros volume termine l'étude historique dont nous avons ici même (t. CLVIII et CLXVIII) signalé l'intérêt et la valeur. Le zèle des éditeurs ne s'est pas ralenti ; jusqu'au bout, l'ouvrage d'Henri Vuilleumier, mis au jour par des mains pieuses, se présente au lecteur sous l'apparence la plus honorable et la plus soignée : belle typographie, bon papier, correction attentive des épreuves, planches hors texte peu nombreuses, mais bien exécutées : rien de fastueux, mais une présentation solide, sobrement élégante, digne du sujet et de l'auteur.

Les 500 pages de texte que contient ce tome IV mènent l'analyse d'Henri Vuilleumier jusqu'à son terme naturel : la fin du régime bernois. Dans leurs quatre parties : administration ecclésiastique, culte public, doctrine, relations extérieures, elles offrent le même genre d'intérêt que les 2,000 pages précédentes. C'est-à-dire qu'elles font bien plus, et bien mieux, que de nous retracer la vie au jour le jour et, si l'on veut, les « annales » d'une église réformée régionale : elles composent pour nous un précieux chapitre d'histoire religieuse européenne — un chapitre qui s'étend sur trois siècles de développement et de transformations. Le *morbus localis* auquel succombent tant d'historiens régionaux, l'illusion que l'histoire du

1. Cependant, l'index, au mot *Huguenots*, ne donne qu'un seul renvoi.

coin de terre qu'ils connaissent est une histoire autonome et « autarchique », que tout ce qu'elle retrace porte imprimée la marque d'un génie particulier, original, spontané — jamais Henri Vuilleumier n'en a subi l'atteinte. Dans cette Suisse romande qu'il a étudiée si complètement, dans ce pays de Vaud qu'il comprend si pleinement, il a toujours senti passer les grands souffles de l'esprit européen. Et c'est ce qui fait la singulière valeur de son œuvre. Ce n'est pas une monographie : c'est une coupe à travers l'histoire religieuse de l'Occident¹ pendant les trois siècles « modernes ».

Deux cents pages sont occupées, à la fin du livre, par un remarquable *Index général*, établi diligemment par M. Frank Olivier, avec le concours de plusieurs travailleurs bénévoles. Il faut savoir qu'il y a là, pour toutes les études d'histoire du protestantisme au xvi^e, au xvii^e, au xviii^e siècle, un instrument de travail incomparable. Avec les tables du *Bulletin du protestantisme français* et ces pages bourrées d'indications de toute espèce sur les hommes, les œuvres, les idées, les institutions de la Réforme, les spécialistes disposent maintenant d'instruments de recherche inestimables. De nouveau, le pays où s'est élaboré jadis l'admirable recueil d'Hermijard a bien mérité de nos études. Rendons-en grâce à la mémoire d'Henri Vuilleumier — et au zèle diligent du Comité qui a su mettre son œuvre en pleine lumière.

LUCIEN FEVERE.

Arrigo SOLMI. *Discorsi sulla storia d'Italia*. Florence, La Nuova Italia, 1934.

In-8°, LXXVII-337 pages. Prix : 26 l.

Ce beau volume fait partie de la collection « Il pensiero storico », publiée sous les auspices de la Fondation nationale de culture, qui, évidemment — M. Solmi étant sous-secrétaire d'État pour l'Éducation nationale — a des attaches avec le gouvernement fasciste, mais dont il mériterait de méconnaître l'effort pour promouvoir les études historiques dans la péninsule. Au reste, M. Solmi est un bon historien des faits et des institutions ; si les circonstances ont fait de lui un homme de gouvernement, il n'en a pas moins le souci de faire reposer ses convictions et son action sur une connaissance exacte de l'évolution réelle.

Les discours et l'étude — sous forme d'introduction — qui constituent ce volume sont dominés par une idée centrale, précisément appliquée à l'évolution de l'Italie, et cette idée, à mon sens, ne paraît pas en contradiction avec la vérité : je crois, avec M. Solmi, que cette évolution tend beaucoup plus tôt qu'on ne croit à l'unification du peuple italien. En dépit de la fragmentation inouïe qui marque, dans la péninsule, l'ère des communes, en dépit des guerres incessantes qui mettent aux prises les États souverains du « Rinascimento », en dépit des intérêts contradic-

1. Dans le présent volume, et en ce qui concerne la seconde moitié du xviii^e siècle, les deux chapitres intitulés *La doctrine* et *Les relations extérieures* répondent excellemment à cette définition. Cf., par exemple, p. 225 et suiv., le chapitre consacré aux progrès du naturalisme, à l'influence de la philosophie wolffienne et de l'*Aufklärung* à Lausanne ; ou encore, p. 359, les indications sur la détente interconfessionnelle au milieu du siècle et, p. 371, sur les relations entre l'Église vaudoise et les Églises protestantes d'Europe (curieuses indications sur Lausanne, centre du protestantisme français jusqu'en 1763).

toires introduits en Italie par les grands États étrangers, il y a, depuis l'époque d'Auguste, tout un processus d'unification linguistique, juridique, artistique, idéologique, politique, dont il serait vain de souligner les si multiples contradictions et régressions, mais dont le mouvement d'ensemble tend, en effet, à créer une conscience nationale, s'affirmant au sein des crises les plus graves et les plus périlleuses. M. Solmi ne m'a pas fait l'honneur de citer mon petit livre sur *la formation de l'unité italienne* : il eût peut-être été heureux — ou étonné — de voir un Français le rejoindre sur ce point.

Quant au contenu même de l'ouvrage, soulignons tout de suite que, en dépit de la forme relativement oratoire et nécessairement discursive des morceaux qui y sont réunis, il fournit une contribution importante à l'histoire générale de l'Italie. Chacun de ces morceaux comporte des « notes et éclaircissements », où réflexions critiques et indications bibliographiques abondent. Unité fondamentale de l'histoire italienne, idée de Rome dans le haut Moyen Age, politique méditerranéenne du royaume normand-gibelin-angevin, Dante en Italie, réveil de la pensée politique en Italie au début du XVIII^e siècle, genèse du « Risorgimento », Napoléon et l'Italie, Silvio Pellico et *Mes prisons*, Gio Menotti et l'insurrection du 3 février 1831, Garibaldi et l'unité italienne, tels sont les thèmes traités par M. Solmi, les uns vastes et déjà synthétiques, les autres limités dans le temps et l'espace.

L'introduction qui précède ces morceaux se lie très étroitement à ceux-ci, encore que son caractère nettement fasciste y compromette un peu l'accent d'objectivité qu'on exige d'ordinaire de l'histoire. Cependant, si l'on admet le déterminisme en histoire, comment ne pas apercevoir dans la révolution mussolinienne une conséquence, non seulement des difficultés d'après-guerre de l'Italie, mais de toute l'histoire de celle-ci — y compris, au demeurant, la dictature pseudo-parlementaire d'un Giolitti, auquel on s'étonnera — tout de même — que M. Solmi n'ait pas fait la moindre allusion.

Un index des noms et une table détaillée des matières permettent de se retrouver dans la riche matière des *Discorsi*, dont il vaudrait la peine que quelques-uns fussent largement diffusés dans les milieux des historiens et du grand public.

Georges BOURCIN.

Roger DION. *Le Val de Loire. Étude de géographie régionale*. Tours, Arrault et C^{ie}, 1934. Gr. in-4^o, 752 pages, index, 78 fig. et pl., cartes, graph., etc., 59 pl. phot.

Les géographes français ont l'habitude de faire une part à l'histoire dans leurs monographies régionales ; mais bien rarement cette part est aussi large que dans la monumentale étude de M. R. Dion. Quelques-uns n'ont en vue dans le passé que les faits capables d'éclairer le présent ; s'il n'en est guère qui, comme M. Meynier, se cantonnent délibérément dans les XVIII^e et XIX^e siècles, en fait la plupart se bornent à quelques sondages dans les documents plus anciens. Au contraire, M. Dion a voulu suivre l'évolution de la vie rurale à travers tout le passé accessible par les textes dont il a fait un dépouillement très étendu, et les formes anciennes lui ont semblé mériter l'analyse géographique autant que celles du présent. Pour montrer dans quelle mesure celles-là ont duré jusqu'à nous ou furent remplacées par de plus modernes, il fut amené à un plan vraiment original, alors que cette originalité est

souvent factice dans les travaux de ce genre. Il écrit d'un style sobre, mais net, élégant ; l'exposé s'appuie sur une profusion de croquis et de phototypies remarquables. C'est une œuvre de tout premier ordre pour l'histoire économique, comme pour la géographie, où elle fera sans doute époque¹.

Près de 150 pages sur les levées de la Loire : il semblerait que ce soit beaucoup pour un sujet aussi spécial. Et pourtant l'intérêt ne faiblit pas un moment. Voici d'abord, dans les débuts du peuplement, le rôle des tertres insubmersibles, du bourlet médian qui appelèrent les premiers habitants ; puis la construction des premières levées, discontinues, assez basses, faites par les paysans eux-mêmes. A cet effort spontané succéda, à partir du XII^e siècle, celui des souverains avec des ambitions beaucoup plus vastes. Dès Louis XI, les digues, jusqu'alors destinées seulement à régler la propagation des crues ordinaires, reçurent comme mission de contenir même les paroxysmes du fleuve. Tandis que leur but ancien était de protéger les campagnes ou d'en permettre l'occupation permanente, on se proposa surtout d'améliorer la navigation en resserrant le lit mineur. Au XVI^e siècle, les travaux furent dirigés par les villes riveraines, chacune en vue de son commerce. L'intérêt général obligea la royauté à leur reprendre ce soin. Colbert fit construire de vrais remparts en pierre de taille. Après 1750, des assèchements manifestèrent l'effort général en France pour accroître la production. La navigation à vapeur renforça l'idée de rétrécir le lit, entre des digues portées à une hauteur excessive, jusqu'aux catastrophes de 1846 et 1856 qui prouvèrent les dangers de ce plan. La solution moderne est d'atténuer les contraintes opposées à l'expansion des grandes crues en leur ouvrant un certain nombre de déversoirs ; mais les intérêts locaux ont empêché de multiplier ceux-ci comme il l'eût fallu². Par ces exemples (et il y en aurait bien d'autres), on aperçoit comment les levées n'intéressent pas seulement l'hydrologie et la géographie, mais vingt questions d'histoire : colonisation intérieure, commerce ancien de la France, administrations locales et centrales, etc.

Il y a plus d'originalité encore dans l'étude de la vie rurale (livre III). D'abord, parce que cette monographie est constamment aérée par son ouverture sur les régions environnantes. A cette spécialisation outrée dont témoignent parfois les travaux de ce genre, M. Dion a échappé par une vaste enquête qui porta sur tout le sud du Bassin parisien et sur une partie des massifs anciens du voisinage. Il a marqué la place de sa région dans cet ensemble qui l'explique. C'est ainsi qu'il put définir la très grande part d'« emprunts au monde agricole des plateaux » dans la technique et la vie sociale du Val, avant de relater « l'essor d'une agriculture originale » sur les alluvions de la Loire. Cette large curiosité fut récompensée par une série de trouvailles, et surtout par des idées qui nous paraissent très fécondes : celles qui inspirent le chapitre relatif à « la vie rurale sur les plateaux du Bassin parisien avant la Révolution agricole » (p. 447-510).

Sur la Loire moyenne, comme dans toute une zone qui va de la basse Seine au Morvan, s'affrontèrent jadis deux types ruraux très différents. Au Nord prédominait ce que les physiocrates appelaient la « grande culture ». Entendons une culture

1. Une critique : le titre ferait attendre l'étude des villes de la Loire. Or, celles-ci ne sont traitées qu'en fonction du fleuve et de leur action sur les campagnes voisines dont l'étude est l'essentiel de cet ouvrage. M. Dion nous doit de combler cette lacune dans un autre beau livre.

2. Il semble qu'une évolution analogue se retrouve près d'autres fleuves (le Rhin?). Au Tonkin, il y eut d'abord des digues paysannes, assez basses, que les empereurs coordonnèrent, exhaussèrent, au grand péril des régions voisines.

relativement intensive, portant également sur tout l'ensemble du terroir, sauf les bois et les prés, soumise en général à l'assolement triennal. Sur les champs « ouverts et réguliers », on trouvait la contrainte de soles, la vaine pâture, l'interdiction d'enclore, l'agglomération en villages. Au Sud s'étendaient au loin les pays de « petite culture » : cultures beaucoup moins soignées, dont le moindre rendement n'était pas capable de supporter une aussi forte densité (soulignons cette idée) ; présence de vastes landes destinées surtout à la nourriture des troupeaux ; assolement biennal ; champs irréguliers que la coutume permettait d'enclore ; fermes bâties moins pour le blé que pour le pacage, éparpillées en menus hameaux ; individualisme de l'exploitation, opposé à la discipline et à l'esprit communautaire du Nord. — Nous tenions déjà de MM. Marc Bloch¹ et G. Roupnel² la notion de deux « civilisations rurales » se partageant l'ancienne France. Elle est ici précisée, enrichie et comporte cette idée très neuve que chacune de ces civilisations imposait ses procédés et ses règles sociales dans tout son domaine, même là où les conditions naturelles lui convenaient peu (ainsi pour l'habitat, p. 499-506). Dans chacune de ces vastes zones, la force de l'« usage général » l'emportait donc sur les exigences du milieu physique et la culture n'était pas toujours adaptée aux conditions locales. Plus productif, le système du Nord se propagea vers le Sud, mais plus tôt dans les régions semblables à ces plateaux assez secs où il avait pris naissance. Ici la géographie physique reprend ses droits ; mais on remarquera comment l'accent est mis sur l'histoire : constitution et rivalité de deux types de cultures, liés à maintes diversités techniques, juridiques, sociales. De ce point de vue, ce n'est pas seulement la vie rurale de la Loire, mais une grande partie de l'histoire et de la géographie agraire de la France qui prennent un aspect entièrement neuf. Pour le Val qu'étudie M. Dion, son exposé emporte la conviction ; mais son principal mérite c'est d'avoir défini un problème capital et donné l'exemple d'une méthode qui va s'imposer dans l'étude de toutes nos régions de plaines³.

Jules SION.

Abbayes et prieurés de l'ancienne France. *Recueil historique des archevêchés, évêchés et prieurés de France* ; tome IX : *Province ecclésiastique de Vienne*, par Dom BESSE, Gaston LETONNELIER, Jacques DE FONT-RÉAULX, Gabriel PÉROUSE, René AVEZOU ; tome X : *Province ecclésiastique de Lyon* ; 1^{re} partie : *Diocèses de Lyon et de Saint-Claude*, par Jean BEYSSAC. Ligugé, abbaye Saint-Martin, et Paris, A. Picard, 1932-1933. 2 vol. in-8°, vi-269 et vi-189 pages (vol. XXXVI et XXXVII des *Archives de la France monastique*). Prix : 40 et 30 fr.

Après une longue interruption, consécutive à la mort de Dom Besse (1920), voici la suite du grand répertoire des *Abbayes et prieurés de l'ancienne France* qu'on doit

1. *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (Paris, 1931).

2. *Histoire de la campagne française* (Paris, 1932).

3. Évidemment, des idées de cette valeur ont besoin d'être mises à d'autres épreuves. Il faudra chercher si le domaine de la civilisation septentrionale ne comprend pas des exceptions (il enferme des pays d'habitat dispersé, d'enclos ; reste à voir si ces traits sont anciens et quelles furent leurs répercussions sur les usages agraires). La « petite culture » s'applique

à son initiative et dont nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler ici l'intérêt. Tout à fait indépendants désormais — et à juste titre — du médiocre ouvrage de Dom Beaunier (1726), que Dom Besse avait d'abord eu l'intention de rééditer en le complétant, les deux nouveaux volumes qui ont été distribués ces derniers mois sont le fruit d'un travail plus méthodique que les précédents, déjà en progrès constant, et permettent de bien augurer de la suite, qu'on voudrait maintenant espérer prochaine.

Le tome IX, qui concerne la province ecclésiastique de Vienne, et que Dom Besse avait tout juste pu ébaucher, est l'œuvre des archivistes départementaux de l'Isère (M. Letonnellier, pour les diocèses de Vienne et de Grenoble), de la Drôme (M. de Font-Réaulx, pour les diocèses de Valence, Die et Viviers), de la Savoie (feu Gabriel Pérouse, pour les diocèses de Chambéry, Maurienne et Tarentaise) et de la Haute-Savoie (M. Avezou, pour le diocèse de Genève-Annecy). Le plan est simple et clair, le volume de consultation aisée. Chaque diocèse fait l'objet d'une notice d'ensemble où son histoire est retracée à grands traits, avec indication des principales églises et maisons religieuses fondées au cours des siècles antérieurs à la Révolution. Vient ensuite, pour chaque ordre monastique, l'énumération et un bref historique de chaque abbaye d'hommes, puis de femmes, enfin des maisons conventuelles et des prieurés — ces derniers par ordre alphabétique, sauf ceux de la ville épiscopale, qui viennent en tête. A la mention de chaque établissement est jointe une note bibliographique détaillée, où les ouvrages sont classés, en règle générale, dans l'ordre de leur publication, des bibliographies additionnelles devant paraître périodiquement dans la *Revue Mabillon* et en former la suite normale. Les fonds d'archives et les manuscrits à consulter sont, en outre, sommairement indiqués. Un index de toutes les églises et maisons religieuses citées termine le volume. Il manque une table des matières, qui faciliterait, croyons-nous, grandement les recherches.

Dans le détail, il y aurait à redire, encore que les défauts les plus choquants des volumes antérieurs soient ici très atténués. La bibliographie, d'où bien des titres pourraient avantageusement être éliminés, n'est pas toujours parfaitement à jour, surtout pour l'histoire même des diocèses. Les *Fastes épiscopaux* de Mgr Duchesne, quand ils sont utilisés — et il arrive qu'ils ne le soient pas très attentivement — continuent, à une ou deux exceptions près, à l'être en leur première, et non en leur seconde édition : sur ce point, les critiques que nous avons adressées aux volumes antérieurs sont restées sans écho. Pour le diocèse de Genève, les *Recherches* de l'abbé Marius Besson semblent avoir été totalement omises ; et l'on allongerait aisément la liste des lacunes bibliographiques (dès les pages 4 et 5), en même temps que des menues erreurs qui en sont le résultat. Mais rien de tout cela ne paraît vraiment grave, et nous nous reprocherions d'insister.

Le tome X est l'œuvre d'un seul auteur, aujourd'hui disparu, M. Beyssac. Il est relatif aux diocèses de Lyon et de Saint-Claude. Une partie des observations précédentes pourrait être renouvelée à son sujet, et peut-être un contact plus prolongé

aux pays méditerranéens, sauf un trait important : l'agglomération de l'habitat. Suffit-il à indiquer que ce système n'a pu y prendre naissance, comme on le croirait volontiers ? Les landes du Centre et de l'Ouest se répètent dans les maquis et les broussailles, avec le même rôle dans l'économie rurale.

1. *Rev. histor.*, t. CI (1909), p. 444 ; t. CVIII (1911), p. 132 ; t. CXII (1913), p. 344 ; t. CXVI (1914), p. 98 ; t. CXXIII (1916), p. 139 ; t. CXXXVIII (1921), p. 236.

avec les volumes de Mgr Duchesne eût-il incité l'auteur à nuancer davantage ses affirmations touchant l'« apostolicité » de l'évêché lyonnais. Mais, là encore, il y a bien plus à louer qu'à critiquer, et le répertoire dressé par M. Beyssac mérite notre gratitude.

Louis HALPHEN.

International bibliography of historical sciences. 3^e année : 1928 ; 4^e année : 1929. Publié par le Comité international des sciences historiques, Washington ; Paris, Armand Colin ; Berlin, De Gruyter ; Rome, Maglione ; Londres, Oxford University Press ; New-York, H. W. Wilson, 1933. 2 vol. in-8°, cviii-461 et cviii-499 pages. Prix : 150 fr. le volume.

Deux nouveaux volumes¹ de la Bibliographie internationale des sciences historiques ont été simultanément mis en vente à la fin de l'année 1933. Ils donnent la liste des ouvrages et articles parus en 1928 et 1929 ; le président du comité de rédaction, M. Baxter (de St Andrews), qui a remplacé dans cette charge M. Holtzmann, nous fait, dans une de ses préfaces, espérer pour cette année les volumes de 1930 et 1932² ; puis pour 1935, les volumes de 1931 et 1933 (sans d'ailleurs indiquer les raisons de cette répartition un peu surprenante). En activant considérablement le rythme de la publication, M. Baxter et ses collaborateurs du Comité, restés les mêmes depuis l'origine (MM. Ussani, de Rome, vice-président ; Holtzmann, de Berlin ; Šusta, de Prague ; Pierre Caron, de Paris), feront tomber quelques-unes des objections les plus graves qui ont été présentées contre l'entreprise. Le moment approche enfin où, avec le concours de l'équipe assez disparate de collaborateurs qu'ils ont su dresser, ils seront en mesure de faire paraître chaque année, à une date qu'on souhaiterait à peu près fixe, le relevé des publications de l'année écoulée. Seule cette cadence régulière et rapide assurera à leur rude labeur une pleine efficacité.

Les volumes afférents aux années 1928 et 1929, quoique conçus sur le même plan que les deux précédents, comportent diverses améliorations. D'abord, les dépouillements ont été plus larges, plus complets : partis de 4,908, puis 5,556 numéros, nous voici maintenant à un total de 5,820, puis 6,235. Notons, entre autres, que le nombre des revues et publications périodiques examinées s'est fortement accru. En outre, si le cadre général de classement est demeuré le même, les subdivisions en ont parfois été corrigées, assouplies. Nous constatons, par exemple, avec satisfaction, que les volumes de mélanges (ou *Festschifte*) offerts à des savants ont été, au volume de 1929, rassemblés sous une seule rubrique, au lieu d'être dispersés comme ils l'étaient jusqu'alors et comme c'est encore le cas dans le volume de 1928 (nos 452, 475, 481, 532, 1147, etc.), et qu'au même volume les travaux d'hagiographie ont été rangés dans l'ordre alphabétique des noms de saints, pour la plus grande commodité des chercheurs.

Est-ce à dire que toutes les critiques antérieurement formulées soient maintenant sans objet ? Nous sommes au regret d'avoir à maintenir beaucoup de celles

1. Sur le précédent, voir notre article de la *Rev. histor.*, t. CLXXI (1933), p. 631-634.

2. Le premier de ces deux volumes nous est parvenu depuis la rédaction du présent article. Nous en rendrons compte prochainement.

que nous avons présentées en rendant compte des deux premiers volumes¹. Omissions parfois graves, classements déconcertants, manque d'uniformité dans les méthodes appliquées par les divers collaborateurs, emploi simultané de plusieurs langues, même dans la rédaction de l'index (au volume de 1928, on lit, à quelques lignes d'intervalle : « Sèvres [traité de], Sgakerak [bataille du], South-Africa [Union of], Speyer [Frieden von], Tannenberg [Schlacht bei], Tartu [paix de]... ») : tels sont quelques-uns des défauts qui subsistent et auxquels nous voulons espérer qu'il sera porté remède dans les prochains volumes.

Nous avons, à l'occasion des deux premiers, trop insisté déjà sur ces défauts pour qu'il soit utile de nous y arrêter ici longuement ; mais nous tenons à en donner encore quelques exemples. S'agit-il d'omissions ? Le simple dépouillement des listes des volumes reçus par la *Revue historique* et annexées à chaque fascicule en laisse apparaître un grand nombre, tant pour la France que pour l'étranger ; et il s'agit de volumes dont beaucoup, indiscutablement, devaient être retenus. En voici un, d'autre part, que son caractère international devrait recommander à l'attention des rédacteurs : l'*Encyclopédie de l'Islam*. Or cette encyclopédie fondamentale n'est signalée qu'en son édition allemande, alors qu'elle paraît en trois langues.

Pour le classement intérieur de chaque rubrique — outre les erreurs matérielles, parfois grosses (par exemple, les nos 2151 et 2604 de l'année 1929, qui font de F. Lot, Chr. Pfister et F. Ganshof, *Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888*, un ouvrage d'histoire romaine ; de H. Hauser et A. Renaudet, *Les débuts de l'âge moderne*, un ouvrage d'histoire médiévale), mais qu'on n'évitera jamais entièrement — nous persistons à penser que le système adopté ne mène qu'à un désordre en face duquel les bonnes volontés risquent de se lasser. Mêler revues et livres dans chaque subdivision, séparer les uns des autres des volumes de même nature (par exemple, les histoires générales), ranger dans l'ordre purement alphabétique des noms d'auteurs des titres qu'il serait si commode de trouver massés par sections chronologiques, nous paraît d'une méthode très contestable, si l'on veut faire œuvre utile. Quiconque ouvre ces bibliographies annuelles devrait avoir la certitude de trouver une prompt réponse à ce qu'il cherche : l'obligation que, dans l'état actuel des choses, on lui impose de refaire à son tour un dépouillement véritable finirait presque par dégénérer en brimade.

Quant à l'unification des méthodes, elle nous paraît d'une réalisation plus simple encore. Certains collaborateurs donnent (par exemple, nos 370, 440, 1147, 2372 de l'année 1928), d'autres ne donnent pas l'analyse des volumes de mélanges ou (no 699) des articles de revues, voire des périodiques eux-mêmes (nos 549, 1159, 1160 de 1928 ; nos 1274 et 1276 de 1929), ou de quelques mémoires savants (no 2966 de 1929), dont il se plaisent à souligner la portée ; certains signalent, d'autres ne signalent pas les comptes-rendus dont les volumes indiqués ont été l'objet, et ceux qui les signalent le font très inégalement. Quant aux comptes-rendus incorporés à des articles critiques d'ensemble, comme les « Bulletins » de la *Revue historique*, ils ne sont pas relevés.

Mais trêve de critiques. Nous avons toutes raisons de penser que l'œuvre, en progrès constant, sera en état avant peu de répondre plus complètement aux espoirs que beaucoup d'entre nous avons mis en elle. Faisons confiance à M. Baxter et à ses collaborateurs, spécialement à M. Pierre Caron, chargé de la coordination

1. *Revue critique d'histoire et de littérature*, ann. 1931, p. 223-226 ; *Rev. histor.*, art. cité.

des dépouillements et de la besogne « éditoriale », pour apporter aux volumes suivants les perfectionnements nouveaux que nous nous permettons de réclamer.

Louis HALPHEN.

H. MATTINGLY et E. S. G. ROBINSON. *The date of the Roman denarius and other landmarks in early Roman coinage*. [Comm. lue en 1932.] Extr. des *Proceedings of the British Academy*, vol. XVIII. Londres, H. Milford. Gr. in-8°, 59 pages, 2 pl. phot. Prix : 5 s.

Fondée plus sur des textes que sur l'examen des monuments et des trouvailles, l'opinion assez générale était que le *denarius* était né en 269 av. J.-C. Il aurait fallu dire « monnaie d'argent » au lieu de *denarius*.

Les auteurs, comme d'autres de l'école numismatique anglaise actuelle, font un grand cas de textes tirés des comédies de Plaute. Je ne crois pas qu'on puisse y attacher autant d'importance.

Mais par des recoupements fondés sur l'existence de certaines monnaies surfrappées, *sextans* et onces du système semi-libral, ayant cours en 216, on arrive à la conclusion que le denier, inséparable de la réforme de l'as sextantal, était encore inconnu à cette date.

On a confondu le denier avec le didrachme romano-campanien au type du quadrigé. La création du denier n'est pas le résultat d'une réforme rapide après la deuxième guerre punique ; mais le denier fait partie d'un système mûri, où l'as sextantal et les pièces d'or à la tête de Mars et à l'aigle forment un bloc.

L'idée des auteurs est séduisante ; elle est même assez solidement présentée ; mais, au sujet de l'or, il y a peut-être une objection. Mes doutes portent non pas tant sur l'existence supposée d'un système comportant trois métaux, ce qui, à l'heure actuelle, peut paraître anormal dans l'économie antique. Mais, d'abord, l'existence d'une monnaie d'or, à Rome comme dans les États grecs, doit répondre à quelque événement particulier et transitoire, tel qu'une guerre. En outre, les auteurs paraissent avoir passé trop rapidement sur une correspondance des valeurs inscrites sur la monnaie d'or et le denier. Les pièces d'or (Mars-aigle) pèsent 3, 2 et 1 scripules et portent les marques LX, XXXX et XX. MM. Mattingly et Robinson disent que les pièces d'or, circulant à côté du denier d'argent marqué X (10 as), ne peuvent être elles-mêmes marquées que par une valeur en as. D'abord, cette proposition est peut-être une pétition de principe ; ensuite, j'y trouve une difficulté fondée sur le rapport 8 à 1 de l'or à l'argent que les auteurs soutiennent.

Si l'on admet le rapport 8 à 1 de l'or à l'argent, on est porté à attendre une pièce qui serait marquée LXXX et qui est inconnue, jusqu'à présent. Elle devrait peser 4 gr. 40 ou 4 gr. 50, et ce poids ne la mettrait même pas, avec celui du plus ancien denier (tête casquée, 1/72 de livre), dans un rapport exact.

Je crois qu'il faut encore réfléchir passablement avant d'accepter toutes les lignes du système placé en 187 av. J.-C.

Je tiens cependant à appeler l'attention sur les remarques originales des auteurs à propos de la tête casquée d'un type particulier, qui paraît sur le premier denier romain. Ce serait la représentation de la Diane de Nemi, apparentée à la Ma d'Asie Mineure, forme de Cybèle, identifiée à l'Artémis Tauropole et transformée

en une Bellona. On connaît assez d'exemples de pénétrations plus ou moins claires de cultes divers pour croire que MM. Mattingly et Robinson ont probablement raison. En somme, leur étude mérite la plus grande attention.

Adrien BLANCHET.

Miss E. C. TAYLOR. *Tudor geography, 1485-1583*. Londres, Methuen, 1930. 290 pages et 16 planches. Prix : 15 s.

Id. *Late Tudor and early Stuart geography, 1583-1650*. Ibid., VIII-322 pages et 8 planches.

Ce gros ouvrage est l'œuvre d'une femme, professeur de géographie à l'Université de Londres. Dans le tome I, elle s'est proposé d'exposer l'état des connaissances géographiques en Angleterre depuis le XII^e siècle, et les moyens employés par les marins anglais pour leurs entreprises commerciales et scientifiques jusque vers la fin du XVI^e. Le tout présenté sous la forme d'une bibliographie raisonnée.

Les deux premiers chapitres contiennent un tableau d'ensemble de la « littérature géographique » pendant le cours de ces quatre siècles ; puis, revenant sur ses pas, l'auteur entre dans le détail en exposant (chap. III, V et VI) l'œuvre accomplie par les écrivains et les navigateurs anglais et étrangers. C'est d'abord (chap. III) Roger Barlow et le Vénitien Sébastien Cabot, qui entra au service de Henri VII en 1526. Une place à part est ensuite réservée (chap. V) à ce que l'auteur appelle les Influences françaises, où figure au premier plan le Dieppois Nicolas de Nicolai, seigneur d'Arfeville¹. Ce personnage accomplit un voyage autour de l'Écosse sous la conduite d'un pilote écossais, Alexandre Lindsay, auteur d'un *Routier* qu'il traduisit en français, avec une carte marine « assez grossièrement faite » (1547). À côté de Nicolas de Nicolai figure un personnage moins connu, l'hydrographe Jean Rose (ou Rotz), qui fit hommage au roi François I^{er} d'un *Traité* sur la science nautique composé en 1542². Les chapitres V-VII nous ramènent en Angleterre. Ici, la première place est occupée par John Dee, le principal animateur des explorations entreprises à la recherche de la route qui, par le Nord-Ouest, devait conduire directement au Cathay. C'est aussi l'âge héroïque de Frobisher, de Drake, de Humphrey Gilbert, qui trouva la mort sur la côte du Labrador, sans avoir trouvé la voie du Nord-Ouest (1583). Ce tragique événement marque un point d'arrêt dans l'histoire des découvertes maritimes ; c'est aussi le moment où Dee, découragé, abandonne la géographie pour s'adonner aux chimères de l'astrologie, et où Richard Hakluyt commence de faire connaître par ses mémorables publications les *Principales navigations et découvertes* des Anglais.

Ici donc s'arrête la partie proprement historique du tome I ; elle est complétée par la bibliographie du sujet, répartie en trois appendices. En tête (app. I) sont mentionnées les compilations géographiques depuis le XII^e siècle jusqu'en 1583 (p. 163-190) ; elles sont présentées selon l'ordre chronologique de leur apparition. Procédé commode pour les recherches rapides, mais qui sépare, sous des numéros différents,

1. L'auteur a conservé partout la graphie vieillie d'Arfeville.

2. Une planche qui fait face à la p. 64 reproduit le « Quadrant différentiel » construit par Rotz.

les ouvrages d'un même auteur. Un appendice I^a contient la liste des œuvres géographiques de John Dee. Dans l'appendice II sont énumérés, d'après l'ordre alphabétique, les ouvrages ayant appartenu aux bibliothèques contemporaines. Singulier mélange où l'on voit, par exemple, dès le début, « Abulféda », « Acosta Emanuel » et « Alfredus rex ». On se demande ce qu'Alfred le Grand vient faire là. Plus loin, Oronce Finé, le célèbre géographe dauphinois, occupe la place d'honneur qu'il mérite ; mais on constate, d'autre part, que Finé n'apparaît nulle part dans le cours de l'ouvrage. Serait-ce que l'auteur a ignoré sa biographie, écrite en latin par L. Gallois¹ ? Vient, enfin, l'appendice III, où l'on trouve (p. 244-283) un nombre respectable de documents inédits ou déjà publiés ; ils servent de commentaires et de pièces justificatives pour les biographies qui remplissent le corps du volume.

Cette bibliographie, ces documents rendront certainement des services, mais il faut dire tout de suite qu'ils ont été rédigés et imprimés avec la plus fâcheuse négligence. Je prends d'abord la bibliographie et je lis, page 191 : l'édition des Prolégomènes d'Euclide « in collegis Remensi » ; un traité « de usu globi coelestis » adressé au roi Édouard VI ; « De annuli astronomica multiplici usu » ; page 192 : « De modo Evangelii publicandi, propagandi, stabilindi... », etc. Dans les documents, plusieurs parmi ceux qui sont en français ou en latin sont criblés de fautes. Page 251, il est question d'un livre par « feu maistre Jehen Ferrier, très docte Escossois », qui fut « mis au nect a avec sa carte ». Plus loin, il s'agit d'un traité que Jean Rotz dédia au roi Henri VIII en ces termes : « Les plus excellents personnages du monde... sont enflammés d'un merveilleux desir de nous voyr. » Il s'enorgueillit d'être compté dans leur nombre, « et nonobstant votre admirable humanité et douleur (= douceur?) de roy plus que populaire ». Page 259, Richard Hakluyt écrit à Ortelius, à propos du détroit des Trois frères, qu'il ne faut pas oublier de mentionner « in loco ab oculis proponere », et de citer Plin : « Plinium introducendo ». Je m'arrête, mais il s'en faut de beaucoup que toute la moisson de ces *Errata* soit ici faite.

On s'étonne, enfin, de constater que, dans l'Index des noms de personnes qui termine l'ouvrage (un *Index rerum* n'eût pas été déplacé), on ne trouve aucun renvoi aux documents, où naturellement ils abondent. C'est une déplorable lacune.

On éprouve un véritable soulagement quand, du tome I, on passe au tome II. Ici, la bibliographie, qui débute d'ailleurs par une copieuse addition à celle du précédent tome, est infiniment mieux présentée ; elle compte en tout 1,933 numéros et l'Index contient aussi bien les noms de choses que ceux de personnes. Cette fois, on ne se heurte plus à l'amas d'incorrections dont on n'a donné plus haut que les exemples les plus significatifs. — Si le volume s'arrête à l'année 1650, ce n'est pas sans raisons. A cette date, en effet, nous dit l'auteur, on franchit le seuil d'une période différente de la première, celle où la géographie, comme toutes les sciences, rompt définitivement les entraves intellectuelles léguées par le Moyen Âge. C'est en 1649 que parut la première traduction anglaise du *Discours de la Méthode* ; avec elle, un esprit nouveau s'est imposé dans toutes les descriptions scientifiques. Grâce en soient rendues à Descartes.

Quant à la manière dont le sujet est traité, on ne peut que louer l'auteur d'avoir

1. L'auteur aurait trouvé beaucoup d'utiles indications dans l'œuvre capitale de Gallois : *Les géographes allemands de la Renaissance* (1910). On sait que cet ouvrage, ainsi que la biographie latine, sont des thèses de doctorat soutenues en Sorbonne.

si bien rempli les douze parties de son travail. On commence par l'œuvre si considérable accomplie par Richard Hakluyt avec les deux éditions de ses *Principals voyages* (1589 et 1598-1600). Un chapitre tout entier est consacré à un émule d'Hakluyt, Samuel Purchas (1612-1626). Viennent ensuite des chapitres fort instructifs sur la géographie économique, régionale et humaine, coloniale. Le dernier (chap. XII) traite exclusivement de l'Amérique et des Indes occidentales, où commence à se dessiner l'Empire du xx^e siècle.

Ch. BÉMONT.

- I. — Manuel ROCHA. **Les origines de « Quadragesimo anno ».** Travail et salaire à travers la scolastique. Préface par le R. P. RUTTEN, O. P. 2^e édit. Paris, Desclée De Brouwer, 1933. 205 pages.
- II. — Tristan d'ATHAYDE. **Fragments de sociologie chrétienne.** Introduction par Jean DURIAU. Ibid. In-16, XII-172 pages. Prix : 10 fr.
- III. — VIALATOUX. **Philosophie économique ; études critiques sur le naturalisme.** Ibid., 1933. In-16, XXVI-222 pages. Prix : 15 fr.
- IV. — Gilbert MAIRE. **William James et le pragmatisme religieux.** Paris, Denoël et Steele, 1933. 275 pages. Prix : 20 fr.

I. — M. Rocha s'applique à démontrer que l'Église n'a « jamais négligé la défense des intérêts des travailleurs ». A cet effet, il étudie les théologiens les plus notables depuis le $xiii^e$ siècle jusqu'à la fin du $xviii^e$. Il les connaît bien, mais il a une idée beaucoup moins précise des faits économiques et sociaux. D'après lui, si saint Thomas d'Aquin ne traite qu'incidemment du « juste salaire », c'est que le $xiii^e$ siècle se distinguait par un remarquable équilibre social. C'est en Italie, au xv^e siècle, que saint Antonin de Florence (1389-1459) et saint Bernardin de Sienne (1380-1444) précisent davantage la conception du « juste salaire », qui est en relation étroite avec le « juste prix ». Mais la grande difficulté, c'est de l'évaluer. La thèse catholique, c'est que « chacun puisse vivre selon le rang qu'il occupe dans l'échelle sociale ».

D'après M. Rocha, c'est depuis la Renaissance, où s'est épanoui un nouveau paganisme, qu'est née vraiment la question sociale. Les théologiens, affirme-t-il, ont réagi contre les tendances régnantes dans le monde. Cependant, à lire les casuistes, le « probabiliste » Molina (deuxième moitié du xvi^e siècle) et ses successeurs du $xvii^e$, il semble que leur doctrine sur le juste salaire soit moins ferme ; ils sont plus réalistes et se préoccupent des divers cas qui peuvent se présenter. L'Italien De Lugo (1583-1660) subit aussi l'influence des pratiques en usage de son temps ; il déclare que le salaire, pour être juste, doit « être conforme à l'estimation commune ». Au $xvii^e$ siècle, sous l'influence du mercantilisme, la pratique veut que « le salaire stipulé par la convention soit toujours considéré comme équitable ». C'est la renonciation au principe de juste salaire, que maintiennent cependant les théologiens. M. Rocha reconnaît cependant que deux d'entre eux, tous deux jésuites, Claude Lacroix (1652-1714) et Édouard Voit (1707-1780), « cèdent à l'entraînement de leur époque ». Il conclut que les encycliques *Rerum novarum*, de Léon XIII, et *Anno quadragesimo*, de Pie XI, n'ont fait que suivre la pure tradi-

tion de l'Église. Mais dans quelle mesure l'Église d'aujourd'hui a-t-elle subi l'influence de l'évolution économique et sociale du monde contemporain? C'est là une question que notre auteur n'examine pas.

II. — M. d'Athayde est un Brésilien, disciple de M. Maritain. Néo-thomiste convaincu, il s'efforce de montrer la supériorité de la sociologie chrétienne — ou, pour mieux dire, catholique — sur les diverses sociologies scientifiques, déterministes; c'est qu'elle repose sur le finalisme, la « spiritualité ». Voilà des conceptions qu'il ne nous appartient pas de discuter ici. M. d'Athayde s'efforce encore de démontrer que le socialisme est le « capitalisme du prolétariat » ou que « le communisme n'est que le capitalisme intégral ». Mais ce n'est pas le lieu d'examiner ses arguments. Catholique fervent, il attribue toutes les vertus à l'économie chrétienne, seule capable, suivant lui, de réaliser l'équilibre des trois facteurs essentiels : pouvoir de l'esprit, travail et capital. Quoi de plus naturel? Ce qui est seulement regrettable, c'est que ses connaissances historiques ne soient pas à la hauteur de sa foi. On peut soutenir que l'économie chrétienne, au point de vue théologique, subordonnait la vie économique à la vie morale. Mais peut-on en dire autant de l'économie médiévale, telle qu'elle était pratiquée en fait? L'auteur, à cet égard, se fait beaucoup d'illusions. Le paupérisme n'était pas inconnu au Moyen Age, et ce n'est pas l'introduction du machinisme qui lui a donné naissance. En tout cas, les principes de l'économie chrétienne, si bienfaisants qu'on les estime, n'ont pas empêché les paysans du Moyen Age d'endurer parfois de terribles souffrances.

III. — Le volume de M. Vialatoux contient plusieurs études distinctes, mais qui toutes ont pour thème essentiel la critique de la doctrine libérale, pour ne pas dire de toute la doctrine économique envisagée comme une science positive. C'est qu'elle substitue la quantité à la qualité, la physique à la morale. Il faut à l'auteur un grand luxe d'argumentation pour conclure, dans sa première étude, que « le libéralisme est une forme particulière du matérialisme », mais que celui-ci n'est qu'une illusion. Ces idées reparaissent dans la seconde étude (*La notion d'économie politique*). L'économie politique ne saurait être purement et simplement une science naturelle, car l'homme n'est pas seulement engagé dans la matière, il est aussi une *personne*. Aussi l'ordre économique ne saurait-il se confondre avec l'ordre mécanique; il fait aussi partie de « l'ordre moral humain ». C'est dire que la science économique est essentiellement morale et pratique. C'est en vertu des mêmes principes que l'auteur fait la critique de la « philosophie libérale de Locke ». Une quatrième étude, moins dogmatique, est consacrée à la doctrine de Malthus, dont elle marque, de façon précise et intéressante, la véritable portée.

IV. — L'ouvrage de M. Maire est une étude très consciencieuse, intéressante et souvent attrayante, sur le célèbre philosophe américain, sur sa doctrine du pragmatisme et en particulier sa conception de l'« expérience religieuse ». M. Maire n'examine pas seulement la théorie philosophique de William James, mais aussi la formation de sa personnalité, son hérité et le milieu familial dans lequel il a passé sa jeunesse; il y a là bien des pages que même les profanes liront avec plaisir. L'auteur marque fortement la place que tient James dans le pragmatisme, décrit ses relations personnelles avec Bergson et les rapports de sa doctrine avec le bergsonisme. Les considérations politiques, qui parfois apparaissent dans l'exposé, nous semblent moins nécessaires. Faut-il s'étonner que James se soit passionné

pour « la très suspecte affaire Dreyfus » et que cet individualiste ait été résolument démocrate? La « démocratie des gangsters » n'est pas la seule démocratie, et il n'est nullement évident qu'il y ait opposition irréductible entre la démocratie et les idées philosophiques. Par contre, il est très juste de dire que l'« utilitarisme » de William James ne doit pas être entendu au sens vulgaire du mot.

Henri SÉE.

Roberto LOPEZ. Genova marinara nel duecento. Benedetto Zaccaria, ammiraglio e mercante. Messina-Milano, casa editrice Giuseppe Principato, 1933. In-8°, 290 pages.

Dans le premier volume de son histoire de la marine française, M. de La Roncière avait mis en relief le rôle joué par l'amiral génois Benoît Zaccaria, entré au service de Philippe le Bel, au moment des difficultés avec l'Angleterre (1294-1298). Mais ce n'est là qu'un épisode d'une vie singulièrement remplie. Benoît Zaccaria était et il est resté vassal de Byzance, seigneur de Phocée, en Asie Mineure ; marchand et homme d'affaires, il ne s'est jamais détaché de sa patrie d'origine, dont il a servi les intérêts aussi bien à Byzance et dans la mer Noire que dans la Méditerranée occidentale. Il a été chargé d'importantes ambassades, et par Gènes à la cour byzantine, et par cette cour elle-même en Aragon et en Castille. Avant de contribuer, pour une large part, au développement de la marine royale française, il a été grand amiral en Castille. Après avoir quitté la France, il est revenu vers l'Orient : s'il n'a pas réussi, sur les côtes de Syrie, à organiser une nouvelle croisade latine, il a étendu le cercle de son action sur les côtes d'Asie Mineure en occupant l'île de Chio, assurant à sa famille et au commerce génois, par l'exploitation du mastic, une nouvelle source de richesse. Cependant, il continue à faire partie des conseils de la République de Gènes et meurt en pleine activité (1307), toujours à la veille de nouvelles entreprises. Un personnage de cette importance méritait une étude spéciale et approfondie. C'est cette étude qu'un jeune savant italien, M. Roberto Lopez, disciple des professeurs Caggese et Gallavresi, vient de faire paraître dans la bibliothèque historique « Principato », publiée à Messine et à Milan. Disons tout de suite qu'il s'est acquitté de sa tâche avec une véritable maîtrise. Chacun des huit chapitres de cette monographie repose sur une critique serrée et minutieuse des textes les plus divers. L'érudition de l'auteur est aussi étendue que précise ; en étudiant les aspects variés, si pleins de contrastes, d'une vie si active, il ouvre des horizons nouveaux sur l'histoire économique autant que sur l'histoire politique du monde méditerranéen, au moment où s'effondre la domination latine en Syrie, où les marins et les marchands, forcés de s'adapter à des conditions nouvelles, travaillent de leur mieux à sauvegarder en Orient leurs intérêts séculaires.

Les Zaccaria sont établis à Gènes vers le milieu du XII^e siècle. Il ne faut pas confondre notre Benoît Zaccaria avec certains de ses cousins, qui sont restés attachés au sol ligurien et n'ont jamais joué aucun rôle extérieur. Benoît est mentionné pour la première fois comme conseiller de la Commune en 1256, ce qui suppose qu'il est né bien avant 1248¹. Ce n'est pas lui, c'est un certain Licario, de Vicence, qui au-

1. L'arbre généalogique des Zaccaria, établi par M. Lopez (appendice X, p. 281), porte, au-

rait été créé « mégaduc » de l'Empire byzantin. Ce n'est pas avant 1264 que Benoît Zaccaria, à la suite de certaines difficultés entre Gênes et le basileus, est chargé d'une ambassade à la cour de Michel Paléologue. C'est probablement vers 1267 qu'il obtient le territoire de Phocée, comme fief de Byzance, soumis à un tribut annuel — obligation qui ne tardera pas à disparaître, Phocée devenant, en fait, la propriété pleine et entière des Zaccaria. Ce sont eux qui commencent à exploiter l'alun, dont ils tirent bientôt d'importants bénéfices. Leur richesse leur permet d'entretenir, au nord de l'Archipel, une flotte permanente, tour à tour marchande et guerrière. Il y a, en Asie Mineure et autour de la mer Noire, d'autres centres de production de l'alun ; mais les Zaccaria ne tardent pas à étendre leurs affaires et à défler toute concurrence, exportant l'alun aussi bien à Aigues-Mortes qu'à Bruges, se livrant aussi au commerce des grains, mais non — comme le feront d'autres Gênois — à celui des esclaves.

Benoît Zaccaria inspire assez confiance au basileus Michel Paléologue pour que celui-ci le charge d'une mission délicate en Castille et en Aragon, au moment où commence, entre Aragonais et Angevins, la fameuse guerre, provoquée par les « Vêpres siciliennes ». L'auteur apporte ici des précisions nouvelles à une histoire que certaines légendes ont longtemps obscurcie : il établit avec force l'in vraisemblance des récits, qui supposent une entente préalable entre Byzance et la cour d'Aragon, avant l'intervention aragonaise en Sicile. Il montre que les Byzantins en sont encore aux préliminaires les plus vagues quand la guerre est déjà commencée. Il étudie la suite des négociations jusqu'au traité conclu, après la mort de Michel Paléologue, par son fils et successeur — traité qui, du reste, ne fut jamais exécuté.

Benoît Zaccaria circule maintes fois de Péra à Gênes et réciproquement. Il prend une part active à la guerre contre Pise de 1284 à 1287. C'est à lui et au stratagème qu'il imagine qu'est due surtout la victoire décisive de la Meloria, dont d'autres ont fait honneur injustement à Oberto d'Oria. Il devient le plus célèbre des amiraux gênois, à l'heure où le prestige de Gênes est à son apogée, où la prépondérance génoise s'affirme dans la mer Noire, sur les côtes d'Asie Mineure et jusque dans la Méditerranée occidentale, favorisant ainsi le commerce génois jusque sur les marchés les plus lointains de France et de Flandre. Mais en Syrie, en ces dernières années du royaume latin de Jérusalem, les Gênois ont une revanche à prendre. Après la mort de Bohémond VII, prince d'Antioche et comte de Tripoli (1287), la ville de Tripoli s'érige en libre commune et proclame comme capitaine un compatriote de Zaccaria, un Embriaco, déjà établi non loin de là, à Gibelet. La nouvelle commune demande l'alliance de Gênes, qui lui envoie Benoît Zaccaria. Cependant, Gênes hésite à accepter la haute souveraineté sur Tripoli, avec le droit d'y nommer un podestat. Dans l'intervalle, la ville et le port sont occupés par les Sarrasins. Mais Benoît Zaccaria, qui négocie avec les rois de Chypre et de petite Arménie, mal soutenu d'ailleurs par Gênes, qui redoute une rupture avec l'Égypte, ne renonce pas à la lutte : son gendre, un d'Oria, consul de Caffa, dans la mer Noire, lui amène trois galées, avec lesquelles il ne craint pas d'attaquer un navire égyptien. Gênes le désavoue, mais se garde bien de prononcer son exil.

Un an après, c'est de Gênes que Benoît Zaccaria part pour l'Espagne, où le roi

dessous du nom de *Benedetto*, les dates 1248-1307. Mais il résulte du texte que 1248 est la date de l'acte où sont mentionnés, pour la première fois, les noms de Benedetto, de ses frères et de ses sœurs.

Sanche IV de Castille fait appel à sa vieille expérience de marin et d'ingénieur pour organiser contre les Marocains, dont la marine de guerre est plus redoutable que celle des Égyptiens, les forces navales de la Castille. Bientôt, Zaccaria, ayant assuré la victoire des Castillans, reçoit le titre de grand amiral de la mer, bloque le détroit de Gibraltar et s'empare de Tarifa. Mais un obscur conflit avec un autre grand amiral affaiblit son autorité et provoque son départ. C'est à ce moment que le roi de France, Philippe le Bel, qui, dès 1292, attire plusieurs Gênois à son service sur la côte de l'Atlantique, pour organiser la marine du Ponant, fait appel à Benoît Zaccaria. Celui-ci, « amiral général » des forces navales françaises, adresse au roi un important mémoire, connu depuis longtemps, sur le plan de campagne à suivre contre l'Angleterre. Il est le principal inspirateur du blocus commercial — arme dont il s'est servi contre Pise, dans la Méditerranée occidentale. On le voit à plusieurs reprises apparaître à Rouen ; en août 1297, il se rend au camp royal, sous les murs de Lille assiégée ; en 1298, il quitte Rouen pour aller bloquer l'embouchure du Zwyn, sur les côtes flamandes.

Cependant, les victoires des Mongols en Perse ont réveillé dans l'Orient latin et à Gênes des espoirs et des projets de croisade. Plusieurs Gênois, dont Benoît Zaccaria, préparent une grande expédition pour l'automne de 1301 ; les capitaux sont fournis par un groupe de nobles femmes, dont plusieurs, nouvelles Amazones, se déclarent prêtes à prendre elles-mêmes les armes. Le pape Boniface VIII appelle auprès de lui Benoît Zaccaria, pour s'entretenir avec l'amiral de ses plans de campagne. Mais le pape, pour ne favoriser aucun intérêt particulier, prétendait interdire aux croisés toute reconstruction éventuelle de l'une ou l'autre des cités maritimes, occupées par les Sarrasins. N'était-ce pas, précisément, aller à l'encontre des ambitions gênoises ? Et la restauration de Tripoli n'était-elle pas dans les projets de Benoît Zaccaria ? En tous cas, de ses entretiens avec le pape, il n'est sorti aucune décision positive : le grand dessein imaginé à Gênes a misérablement avorté, comme tant d'autres, et Zaccaria n'est pas parti pour la côte de Syrie.

Il tourne de nouveau son activité vers l'archipel, où il se heurte toujours à la rivalité des Vénitiens. A la place de l'ancienne Phocée, dévastée plusieurs fois, s'élève, entre 1286 et 1296, une ville nouvelle, qui se développe rapidement, servant d'asile et de refuge à une population grecque assez nombreuse. C'est alors que Benoît Zaccaria réussit, par un audacieux coup de main, à reprendre aux Musulmans la grande île de Chio, que ceux-ci venaient d'enlever aux Almogavars de la grande Compagnie catalane. On sait que l'île de Chio, occupée quelques années plus tard par les Grecs de Byzance, reprise dès 1346 par une flotte gênoise, est restée dépendance de Gênes jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Si Benoît Zaccaria meurt en 1307, il laisse après lui, dans l'Archipel, des héritiers et des continuateurs. C'est un de ses petits-fils, Martin Zaccaria, qui, vers le milieu du xiv^e siècle, bataille, dans les mêmes parages, contre les forces navales des émirs turcs.

En résumé, c'est mal comprendre Benoît Zaccaria que de l'appeler simplement, comme l'a fait un historien allemand¹, et après lui beaucoup d'autres, « un aventurier de la mer ». L'expression, note justement M. Lopez, est plus pittoresque qu'exacte. « En réalité, le dynaste de Phocée, bien qu'il fût contraint à changer cinq fois de nation, ne le fit jamais sans un motif logique et plausible. De l'aventurier, surtout, il n'avait pas le besoin d'argent » (p. 189). Est-il même exact de dire que

1. Caro, *Genua und die Mächte am Mittelmeer*, 2 vol., 1890-1899.

Zaccaria ait *changé* cinq fois de nation? A-t-il jamais cessé d'être Gênois? Ce sont les hommes de cette sorte qui représentent le mieux le génie propre et l'âme de leur cité. Pour bien comprendre le rôle de Gênes, au moment le plus glorieux de son histoire, plutôt que l'histoire intérieure de la ville, c'est avant tout l'histoire extérieure des Gênois les plus illustres qu'il importe de mieux connaître. Nous en avons dit assez pour faire ressortir l'intérêt capital de ce nouveau livre, enrichi d'un précieux appendice où sont publiés plusieurs documents inédits, tirés surtout des archives gênoises.

J. GAY.

Jean LARNAC. *Louise Labé, la Belle Cordière de Lyon, 1522?-1566*. Paris, Firmin-Didot, s. d. [1934]. In-16, vi-214 pages, 4 pl. Prix : 15 fr.

Des biographies romancées, délivrez-nous, Seigneur! Et des semi-romancées pareillement!

Celle-ci ne contient pas, à proprement parler, d'incidents inventés par l'auteur, qui s'appuie sur des recherches bibliographiques sérieuses. Il a utilisé, notamment, la thèse de Miss Dorothy O'Connor (dont M. Larnac, p. 106, ne paraît pas avoir reconnu le sexe) et le travail de M. Varille. Mais, quand les textes se taisent, on bouche les intervalles avec un véritable centon de citations de Rabelais, de Castiglione, des auteurs lyonnais du xvi^e siècle, etc., ce qui fait que des pages entières de cette biographie de Louise pourraient être transportées dans un livre sur n'importe quel personnage de la même ville et du même temps. L'auteur dit bien, avec M. Victor Giraud, qu'il fait appel « à la conjecture » et ne donne jamais « de simples hypothèses pour des vérités acquises ». D'accord. Cependant, ces conjectures sont trop¹. Quand on sait, par les propres notes de l'auteur, que nos documents sur l'insuffisant époux de la Belle Cordière se bornent à quelques pièces notariales, est-ce assez pour nous autoriser (p. 85) à la montrer « soupant en tête à tête avec un mari affamé qui ingurgitait son potage avec de gros glouglous, puis, la dernière bouchée avalée, passait dans la chambre, écartait les courtines et disparaissait dans son lit »? Nous sommes même conviés à entendre « le ronflement » du pauvre Ennemond Perrin, à le voir serrant « les cordons de sa bourse », à croire enfin (p. 80) que « Louise usait et abusait du droit de se réserver et que, souvent, aux instances de son mari, elle répondait par une migraine ». Il est croyable que ces gentillesse puissent conférer (c'est encore M. Giraud qui parle) « l'occasion de succès légitimes et, peut-être, la matière de nouveaux chefs-d'œuvre ». Mais, si cela n'est point de la biographie romancée, que faudra-t-il appeler de ce nom?

Entre Paradin, qui jure par « la grande chasteté » de la Belle Cordière, et Claude de Rubys, qui la traite de « courtisane publique », M. Larnac se prononce résolument pour le second, tout en disant que ce fut une courtisane à l'italienne, *cortigiana onesta*, et qu'elle ne se donnait pas pour de l'argent. Toutes ses preuves ne sont d'ailleurs pas du même poids. Le sonnet (p. 70) où elle conte ses amours de la

1. P. 15 : « Elle aidait son cadet François à atteler des souris à un chariot de sa confection... » P. 129 : « S'étant savamment gaudis, ils jouèrent sans doute aux petits jeux. » Qu'en savons-nous?

seizième année ne parle que d'un « songe », d'un bien qu'elle n'a pas eu « en vérité », mais « en mensonge ». Par ailleurs, Louise a poussé quelques-uns des cris d'amour les plus ardents qu'ait ouïs notre langue, cris de douleur, de volupté, de passion qui nous font encore blémir et trembler après quatre cents ans. Ce sont parfois, je le sais, des vers catulliens, mais repensés par une sensibilité frémissante. Ces vers d'amoureuse, où l'on sent « Vénus tout entière à sa proie attachée », peuvent-ils être appelés des vers de courtisane? Si M. Larnac n'a pas exagéré l'amour de la Cordière pour Olivier de Magny¹, il apparaît comme une passion exclusive, profonde et sincère. Je ne crois pas, d'ailleurs, que les connaisseurs de notre littérature du xvi^e siècle contresigneront cette note (p. 128, n. 1) où « le fait de publier, à la suite de ses œuvres, tous les écrits à sa louange » semble fournir « une preuve de plus à l'appui du fait que la Cordière fut une courtisane habile à organiser sa réclame ». M. Larnac demande : « Peut-on citer, en son temps, des auteurs qui en aient usé ainsi? » Nous répondrons : « Tous. » Et comment (p. 108), à titre de comparaison, faire figurer parmi les courtisanes illustres du xvi^e siècle Vittoria Colonna? Qu'en penseront les dévots de la divine marquise de Pescaire? Dans le même ordre d'idées (p. 109) est-il permis de joindre en une seule phrase ces deux « virtuoses César Borgia et Bernard Palissy », le « Prince » et « l'artisan sans lettres »?

Après coup, M. Larnac se demande, ce qui est assez contradictoire ou se rapporte à deux phases successives d'une même existence, si la réputation de Louise n'a pas été noircie par les calvinistes (voyez Calvin lui-même, à l'occasion du procès contre Antoinette Varoz, cousine de Louise), parce qu'elle était catholique et amie de Gabriel Saconnay², puis par les catholiques, parce qu'à la fin de sa vie (p. 200) elle aurait sympathisé avec les protestants. Cependant, si elle « veut être enterrée sans pompe ni superstitions, de nuit, à la lanterne », elle demande à être accompagnée de quatre prêtres, outre [et non : *entre*] les porteurs de son corps ; elle réclame une grand messe et cent (?) petites messes, plus un service de bout de l'an. Cela ne sent guère le fagot.

Il est fâcheux que ce livret, d'une excellente présentation typographique, soit déparé par des lapsus³ et que trop de vers cités aient perdu leur juste mesure⁴.

C'est peut-être un bien long compte-rendu pour un ouvrage qui ne touche à l'histoire que par un très petit côté. Mais il soulève des questions de méthode auxquelles la *Revue historique* ne saurait demeurer indifférente. Il ne suffit pas de dire : *Ma guarda e passa* !

Henri HAUSER.

1. Il faudrait citer : de Beaurepaire-Froment, *Olivier de Magny. Poésies choisies*. Caors (sic), G. Rougier, 1913, in-16.

2. Mais ne parlons pas de « huguenots », à Lyon ou ailleurs, au temps de François I^{er} (p. 64).

3. P. 9 : « belle conjecture » pour « conjoncture ». P. 10 : « enjoindrait les nouveaux confrères ». P. 21 : « Nottesheim » pour « Nettesheim », et « faemili » pour « foeminini ». P. 176, l'auteur semble ne pas connaître le sens exact du mot « exterminer ».

4. P. 141, lire : « Puis quand je croy ma joye estre certaine ». P. 152 : « Et rien sans toy de beau je ne puis peindre ». P. 199 : « Hélas et comme toi il chérit l'infidèle ». Plus bas, je conjecture : « Et voudroient remplacer cet ingrat qu'elle adore. »

Albert DE MEYER, O. P. **Le procès de l'attentat commis contre Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, 18 mars 1582.** Étude critique de documents inédits. Préface de Léon VAN DER ESSEN. Bruxelles, l'Édition universelle, 1933. In-8°, ix-243 pages, 16 pl. hors texte et 4 pl. dans le texte.

« Catholique, j'étudie tous les personnages sous cet angle. En me plaçant à ce point de vue, je me range, par le fait même, parmi la majeure partie de la population du xvi^e siècle. Je juge les hommes et les choses comme les voyait et les jugeait celle-ci. »

Cette fière déclaration, si elle a valu à l'auteur la faveur de l'*Imprimatur*, inquiétera les esprits libres, ceux pour qui il ne saurait exister une vérité catholique, ou protestante, ou antichrétienne, voire même (s'agissant de faits vieux de trois cent cinquante ans) hispanisante ou néerlandaise, mais, dans la mesure où nous autres, pauvres historiens, pouvons l'atteindre, une vérité tout humble. Notre savant collègue M. Léon van der Essen, en rappelant que, malgré leur date lointaine, « les événements qui touchent aux guerres de religion peuvent encore exciter les passions et engendrer la colère », loue chez M. de Meyer « l'objectivité et la droiture ». De sa droiture, personne ne doutera. Sur l'objectivité, il est permis de faire des réserves.

L'état d'esprit de M. de Meyer est, en 1933, celui d'un sujet de Philippe II qui ne se serait pas encore consolé de la sécession des provinces du Nord, pour qui les Orangistes faisaient une politique « antinationale », et qui voit dans les partisans du prince, les Marnix et les Villiers (p. 114), « des hommes capables de tout ». Ce n'est pas là, on l'avouera, un état d'esprit très historique. Taxer Guillaume d'intempérance sur la foi d'une chanson antiorangiste (p. 75), traiter Marnix de faussaire en donnant comme preuve qu'il était (p. 10) un très habile déchiffreur, accuser Villiers (p. 13), « ennemi fougueux des catholiques », d'avoir « manigancé » pour livrer les provinces du Nord au prince de Parme, cela ne fait rien à l'affaire, qui est de rechercher les auteurs et fauteurs de l'attentat de Jauregui et leurs mobiles.

Entrons, *sine ira et studio*, dans le sujet. Et remercions d'abord M. de Meyer d'avoir découvert aux archives communales d'Anvers les pièces originales du procès de 1582, d'avoir copié ces pièces françaises, flamandes, espagnoles, d'en avoir donné d'abondantes reproductions photographiques. Louons-le de s'être acquitté de ce travail avec un esprit d'exactitude¹.

De l'examen de ces pièces, M. de Meyer tire deux conclusions : la première — et la plus vraisemblable, la plus conforme à ce que nous savons des habitudes de tous les partis au xvi^e siècle, et peut-être en d'autres temps — c'est que le *Bref Recueil* publié par Villiers pour l'édition flamande (*Cort Verhael*) et sans doute par Marnix pour l'édition française, dès 1582, puis partiellement reproduit à l'appendice (p. 218-232), a pris quelques libertés avec les pièces parce que ce récit officiel visait un but politique : « Détruire tout esprit de réconciliation avec Philippe II. » L'historien

1. Notons cependant, p. 177, que la phototypie donnant : « El dho Antonio de Venero siendo puesto sobre el banco », le mot *puesto* a sauté dans la copie. « Quien mas ha savido » a été lu (ou imprimé) *saiado*. « Aviendo » est rendu par *amindo*, qui n'a, comme *saiado*, aucun sens. Vétilles assurément, mais qui font craindre une copie un peu rapide.

néerlandais Fruin avait déjà signalé le goût de Loiseleur de Villiers pour les interpolations tendancieuses.

Mais M. de Meyer va plus loin. Il accuse Loiseleur et Marnix d'avoir introduit des interpolations dans les pièces originales elles-mêmes. Pour cela, un double ordre de preuves : d'abord, preuve de moralité générale, c'est que les deux personnages étaient « capables de tout » ! Cela est résoudre la question par la question. Assurément, il n'est pas historiquement impossible que des dépositions authentiques (au sens technique du mot), voire dûment signées par les déposants, aient été falsifiées ou interpolées. Il suffit, jusque dans notre époque où la torture a disparu, d'avoir l'habitude des greffes, de comparer ce qu'a dit un témoin et ce que devient sa déposition revêtue de sa signature, pour être édifié sur la valeur historique des documents judiciaires¹.

Mais, de ces interpolations, M. de Meyer veut nous donner des preuves paléographiques. Redoutable expertise d'écritures sur des papiers jaunis depuis plus de trois siècles ! Quand il nous dit que ces « ajoutés » sont reconnaissables « à la différence d'encre », voilà un élément qui, sur la photographie, nous échappe. Mais, en face de la p. 198, la reproduction de trois signatures du P. Temmerman ne me donne nullement ce que M. de Meyer appelle ailleurs « l'impression » qu'une ou deux d'entre elles sont des faux. Les différences entre les signatures 1 et 2-3 ne me semblent pas dépasser celles qui apparaissent couramment entre des signatures tracées par un personnage unique à trois moments distincts, l'une d'elles notamment après avoir subi la torture. Je dirai même que l'identité des coupures dans le mot *Antheunis* me paraît remarquable. Il ne faut pas d'ailleurs traiter les signatures relevées sur des procès-verbaux du xvi^e siècle comme celles d'un moderne qui, ayant déposé la sienne en banque, s'ingénie à la reproduire exactement sur ses chèques. Naturellement, quand on commence par poser en principe : « Si nous considérons la signature I comme autographe authentique, et les deux autres comme une contrefaçon² », il est facile de « rejeter l'authenticité et l'intégrité de ce prétendu interrogatoire » et d'y voir « le premier brouillon du *Bref Recueil* ». Mais nous ne pouvons dire que l'examen de cette planche, ni de toutes les autres données par M. de Meyer³, ait fait naître en nous la conviction. Et ce qui nous inquiète, c'est de relever chez M. de Meyer un constant appel à la critique conjecturale : jamais, nous dit-on (p. 75), « le P. Temmerman n'eût autorisé » ceci ou cela. « Jauregui ne peut être traité... Dès lors le P. Temmerman a-t-il pu approuver Jauregui...? ». Nous devons y [dans ces accusations] voir de toute façon un mot d'ordre, un système de calomnies organisé... *Il n'y a pas de doute, Anastro aura employé tous les moyens...* » Il est troublant de constater que cette formule : « Il n'y a pas de doute », revient

1. La p. 54 nous explique fort bien pourquoi les documents du xvi^e siècle inspirent encore moins de confiance.

2. C'est nous qui soulignons.

3. M. de Meyer sait (p. 85) que Marnix, ou Kieffelt sur son ordre, a imité l'écriture de Venero, mais la photographie ne suggère aucune preuve de cette imitation. Je dirai même que les négligences d'écriture (notamment l'addition *declarante*), l'ambiguïté d'un membre de phrase, les fautes d'orthographe, que M. de Meyer prend pour preuves d'un faux, excluent cette hypothèse. Jamais un faussaire n'aurait eu la maladresse d'effacer, puis de récrire (en espagnol et non en flamand) le passage visé par M. de Meyer. La formule *Dise que el declarante* (le mot *declarante* avait été omis et a été rajouté) n'a rien de suspect.

souvent¹. « Que des hommes capables de tout [encore une formule courante] pour assouvir leur haine contre les moines et la religion catholique... eussent vendu la liberté aux deux co-accusés à la condition... de se faire les complices de leurs juges... *serait-il téméraire* de le penser? » Possible. Mais cela ne saurait prouver que telle page ou fragment de page est une interpolation ou un faux.

Tout cet appareil de preuves, dont nous craignons bien qu'il ne soit extrêmement fragile, doit servir d'appui à deux séries de démonstrations. La première, c'est que « ce ne fut ni un mobile politique, ni un mobile religieux qui guida le bras de Jauregui ». Ce serait seulement le procès qui serait devenu « un procès religieux utilisé à des fins politiques ». D'après notre auteur, Anastro, grand commerçant mal dans ses affaires et à la veille de la faillite, aurait voulu toucher la prime stipulée dans le Ban de Philippe II. Il aurait brusquement quitté Anvers afin de faire faire le coup par ses domestiques, soit Venero, soit Jauregui. Celui-ci aurait donc tiré sur Guillaume d'Orange par amour pour son maître. « Pour lui témoigner son dévouement affectueux et servile, Jauregui agirait, il tuerait le Prince... » Voit-on ce bon serviteur qui se fait criminel pour éviter la ruine de son patron?

Il nous semble qu'il suffit d'énoncer cette thèse pour en faire sentir l'irréductible puérilité. Que Jauregui ait obéi, comme plus tard Balthazar Gérard et Ravallac, à un mobile religieux, il suffit pour en être persuadé de lire cette lettre à Granvelle où Morillon, le 24 mars 1582, célèbre en Jauregui un émule « de la vertueuse Judith ». Et c'est le prince de Parme lui-même qui, le 16 avril (p. 155), écrit au roi : « L'événement arrivé au prince d'Orange a été perpétré par celui que V. M. connaît. » Au reste, toute l'affaire semble avoir été menée de Lisbonne. M. de Meyer admet bien que, dans le milieu où fréquentait le jeune Biscailen, on parlait beaucoup du Ban publié contre Guillaume : « Nier une discussion au sujet du Ban », écrit-il (p. 98), « serait ridicule. Le P. Temmerman, Anastro, Venero et tous les autres l'ont commenté entre eux... avec ses raisons et ses promesses. » Il ajoute : « Mais autre chose est parler du Ban, en lui-même, comme d'un fait divers, autre chose le discuter en raison d'un attentat prémédité à cause de lui. » Fait divers, un document qui avait fait pousser à Marnix ce cri : « Guillaume est un homme mort ! » Réduire la discussion sur le Ban à « des propos de table » est insoutenable. « Aussi [c'est encore M. de Meyer qui parle], dans la crainte que toute discussion au sujet du Ban ne fût mise en corrélation avec l'attentat, ont-ils préféré nier absolument le fait même de la discussion. » Leurs dénégations, qualifiées ci-dessus de ridicules, ne vont pas d'ailleurs sans contradictions, car ils admettent, théorie courante en leur temps, qu'on peut licitement tuer si l'on en est requis par une personne publique, en l'espèce le roi. Que l'attentat de Jauregui soit le résultat d'un complot ourdi pour rétablir aux Pays-Bas l'autorité de l'Espagne et la religion catholique, il me paraît que M. de Meyer, contre son intention, l'a démontré une fois de plus. Il écrit (p. 62) en lettres capitales : « Il est donc évident que Jauregui n'a pas commis l'attentat par zèle de religion, par fanatisme. » Mais nous dirons des capitales, plusieurs fois employées dans ce volume, ce que Pascal disait des épithètes amassées : mauvaise louange, et mauvaise preuve.

Quelle fut, maintenant, la responsabilité du P. Temmerman? Question infiniment délicate, car elle touche au secret de la confession. Dans l'hypothèse, invéri-

1. « Nous avons toutes les raisons de croire... »

fiable, où Jauregui aurait donné connaissance au Père jacobin de son projet, celui-ci lui a-t-il conseillé de partir « aux fins de l'empêcher de réaliser l'attentat » ? Nous ne le saurons jamais. Il n'est pas douteux que le texte relevé (p. 214-218) sur les murs de sa prison est un faux maladroït, analogue à tous ceux qu'on relève dans toutes les prisons célèbres et, sur ce point, M. de Meyer a cent fois raison. Mais, pour les diverses dépositions du Père, nous avons dit que les preuves paléographiques ne nous ont pas convaincu. Si, malgré sa « protestation énergique et répétée », Temmerman a eu connaissance de l'attentat sous le secret de la confession, tout catholique admettra qu'il est « mort martyr », peut-être candidat à la canonisation. Mais nous ne pouvons, en nous replaçant dans l'atmosphère du temps, nous étonner que des magistrats calvinistes aient vu en lui un traître. Les comparer aux juges de la Pucelle (p. 141) est au moins inattendu.

Il n'est, en somme, nullement prouvé ni démontrable que Temmerman n'a pas été, au point de vue humain, averti de l'attentat et qu'il n'y a pas consenti. On ne saurait, pour juger de ces événements d'où sortit la liberté d'un peuple, faire abstraction d'un certain nombre de faits dont M. de Meyer n'aperçoit pas l'importance : à savoir, par exemple (p. 5), que le serment imposé aux catholiques anversoïis, comme prix de l'ouverture au public de l'abbaye de Saint-Michel concédée primitivement au duc d'Anjou, était un serment purement politique, « d'abjuration du roi d'Espagne et de soumission au nouveau duc de Brabant », le duc d'Anjou lui-même. Le prince d'Orange et les siens n'étaient donc pas, même après les actes de 1576 et de 1579, animés par un fanatisme intolérant. Affirmer, par ailleurs, qu'ils avaient contre eux « la majeure partie de la population du xvi^e siècle », même quinze ans après l'Année des Merveilles, que cette population « avait la volonté ferme de rester catholique » et espagnole, se heurte à cette objection que, dans la « faction » adverse, figuraient « les échevins, les maîtres de quartier, les colonels, etc. ». Qu'aux divergences politico-religieuses correspondît une stratification sociale, ce serait une question intéressante, et que M. de Meyer n'a d'ailleurs pas touchée. Remercions-le de l'abondante contribution documentaire qu'il nous apporte ; mais nous ne saurions considérer son interprétation comme décisive.

Henri HAUSER.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Antiquité. — Richard Mansfield HAYWOOD. *Studies on Scipio Africanus* (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933, in-8°, 114 p.; prix : 1 dollar). — Ce livre, qui fait partie des travaux publiés par l'Université Johns Hopkins, n'est pas une étude complète sur Scipion l'Africain. M. Haywood a voulu seulement discuter des questions non encore résolues. Deux chapitres étudient « la légende de Scipion » et « le jugement de Polybe sur Scipion ». La légende s'est vite répandue, dans l'antiquité, d'un Scipion inspiré par les dieux, redevable de ses succès à leur faveur, guidé par les songes et les présages. Cette légende avait pris naissance du vivant même de Scipion ; d'après Polybe, c'est par un calcul réfléchi que Scipion se faisait passer, auprès des soldats et du peuple, pour un inspiré. Il est probable que, comme l'admet M. Haywood, Scipion, sans être un mystique, était sincèrement religieux, et moins rationaliste que Polybe. Deux autres chapitres sont consacrés au rôle et aux relations politiques de Scipion, avant et après Zama. M. Haywood insiste sur son philhellénisme, qui fut une des raisons pour lesquelles il poussa la politique romaine aux entreprises orientales, contre Philippe, contre Antiochus ; il s'efforce de déterminer quels étaient, parmi les contemporains de Scipion qui nous sont connus, ses partisans et ses adversaires. La discrimination n'est pas facile, et l'on ne peut regarder comme démontré que Manlius Vulso et Flaminius étaient du parti de Scipion (p. 68 et suiv.) ; à vrai dire, les groupes, dans le Sénat, ont dû plus d'une fois se faire et se défaire. Le dernier chapitre, « la catastrophe », a pour sujet le procès des Scipions, ce « guépier tendu par l'historiographie romaine à la recherche des modernes » (Carcopino, *Autour des Gracques*, p. 51 : ce livre n'est malheureusement pas connu de M. Haywood) ; M. Haywood examine consciencieusement les témoignages, et donne une grande importance à l'action de Caton contre Scipion. — Il y a là, en somme, une utile contribution à l'étude d'une période qui fut décisive dans l'histoire de Rome, et d'un homme qui, dans cette période, a été au premier plan.

E. ALBERTINI.

France. — Signalons, dans les *Classiques Garnier*, l'apparition de volumes intéressants pour l'histoire religieuse du xviii^e siècle : d'abord une réédition de l'*Introduction à la vie dévote* (Paris, Garnier, s. d. [1934], in-16, xiv-342 p.; prix : 9 fr.). L'avant-propos de M. Ch. FOROT nous rend la physionomie du saint dans sa simplicité, non sans quelque recherche de vulgarité dans le ton. Les notes (p. 317-335) historiques, grammaticales, littéraires, faciliteront la lecture de ce texte toujours jeune. — D'autre part, en ramassant en deux volumes des *Pages choisies de Port-Royal*, on rend service à ceux qui ne peuvent manier les cinq in-8° ou les six in-12 de Sainte-Beuve (*Ibid.*, 2 vol. in-16 de xviii-378 et 376 p.; prix de chaque volume : 12 fr.). L'introduction et les notes sont de M. Maurice ALLEM. La première rattrache fort bien *Port-Royal* à cette crise de religiosité à laquelle nous devons égale-

ment *Volupté*. Les *Pensées d'Août* ne parlaient-elles pas « de faire refluer Port-Royal à Juilly » ? Mais quand il fait, en 1837, son cours de Lausanne, ou du moins après la rédaction des deux premiers volumes, « le parfum de religiosité dont Sainte-Beuve avait cherché à s'enivrer s'était peu à peu évaporé ». Il ne veut plus, dira-t-il lui-même, qu'« étudier et exposer la grandeur et la folie chrétienne, sans la diminuer et sans la partager ». Les notes occupent les p. 345-375 du tome I^{er} et 341-373 du second.

Henri HAUSER.

Jules DECHAMPS. *Chateaubriand en Angleterre* (Paris, éditions Albert, s. d. [1934], in-16, 205 p. ; prix : 12 fr.). — M. Jules Dechamps a consulté au Public Record Office de Londres des documents inédits sur Chateaubriand, datés de 1822 à 1824, notamment quelques-uns des rapports de Thomas Darby, informateur politique de l'ambassadeur britannique à Paris. De ces documents, et aussi de nombreuses publications récentes qu'il a étudiées de près et cite avec soin, il a tiré six articles d'importance et de longueur très inégales, réunis sous le titre *Chateaubriand en Angleterre*. Le plus détaillé et le plus instructif est une critique de l'ouvrage où l'ancien ministre des Affaires étrangères du cabinet Villèle a raconté son rôle au congrès de Vérone. M. Dechamps apprécie l'œuvre et l'écrivain avec une certaine sévérité, qui peut paraître justifiée assez souvent. C'est une contribution utile à joindre à la masse, toujours croissante, des travaux qu'inspire l'« enchanteur ».

R. GUYOT.

— Maurice DONNAY. *Des souvenirs...* (Paris, Fayard, 1934, in-16, 316 p. ; prix : 15 fr.). — Ce récit, tout uni, tout simple, des vingt-neuf premières années de la vie de l'auteur, s'arrête en 1888, quand il devient, au *Chat-Noir*, un des « bons camarades » que le « gentilhomme » Rodolphe Salis annonçait au public. C'est une lecture exquise ; l'adresse du conteur, qui est extrême, n'apparaît nulle part ; la gaieté, fréquente, est sans artifice, et la mélancolie, profonde par endroits, n'est jamais désolante. Pourtant M. Maurice Donnay se laisse aller à dire, avec d'autres plus jeunes d'âge, sinon d'esprit et de cœur, que notre civilisation est en train de mourir... Il faut lire ces souvenirs de famille, de lycée, d'École centrale, de régiment. Qu'on ait ou non appartenu, pendant sa jeunesse, au milieu qui nous est dépeint, on ne pourra, la lecture achevée, que l'avoir mieux compris, voire regretter qu'il ait aussi complètement disparu, puisque tant de vigueur, de courage, de charme et de tendresse pouvait y fleurir, tout de même.

R. G.

— M. S. SAKHAROV, collaborateur de l'Institut Marx-Engels-Lénine de Moscou, publie, d'après les originaux conservés aux archives de cet Institut public, les *Lettres au « Père Duchêne » pendant la Commune de Paris* (Paris, Bureau d'édition, 1934, in-16, 63 p. ; prix : 2 fr.). Ces lettres, reproduites dans leur forme originale, assez brutale et peu orthographique, démontrent comment le journal de Vermersch, G. Humbert et Vuillaume savait s'adresser aux masses populaires, d'où sont sortis les témoignages en question : les correspondants du *Père Duchêne* réclament des dirigeants de la Commune plus d'énergie, surtout à l'adresse des couvents et du cléricalisme. Dans son introduction, l'éditeur fait, en quelques pages, l'histoire du journal.

G. BOURGIN.

— Sous le titre *Le Premier Mai. Esquisse historique* (Paris, Librairie populaire, 1934, in-16, 35 p. ; prix : 1 fr.), M. Amédée DUNOIS rappelle avec précision les origines de cette manifestation ouvrière. C'est en 1888, au troisième Congrès de la

Fédération nationale des syndicats et groupes corporatifs, que le métallurgiste Jean Dormoy en lança l'idée, acceptée en 1889, à la demande du Français Lavigne, par le premier Congrès de la Seconde Internationale. Conçue comme fête du travail, elle avait servi à appuyer les revendications ouvrières, particulièrement celles des huit heures : dès l'année 1890, la manifestation se développa, au moins à Paris, avec une belle ampleur ; en 1891, elle devait susciter, dans le Nord de la France, le drame de Fourmies ; au Congrès socialiste international de Bruxelles de la même année, elle prend un caractère de manifestation annuelle. Depuis, le premier mai a continué d'être fêté, se chargeant de nouvelles revendications, à moins que, comme dans certains pays — et M. Dunois ne le dit point — les fascistes au pouvoir aient modifié du tout au tout le sens de la fête prolétarienne. G. BN.

— Jean STERN. *Le château de Maisons. Maisons-Laffitte* (Calmann-Lévy, 1934, 207 p. ; prix : 15 fr.). — De fructueuses recherches dans les archives et les études de notaires ont permis à M. Stern de retracer l'histoire de ce château et de ses dépendances depuis le haut Moyen Age jusqu'à l'époque actuelle. Il a été construit pour René de Longueil, deuxième seigneur de Maisons, par François Mansard (1643-1650). Après avoir appartenu, par voie d'héritage ou de vente après décès, à divers propriétaires : le maréchal de Villars, le marquis de Soyecourt, le comte d'Artois, il fut confisqué avec tous les biens du comte émigré et mis en vente par l'Assemblée législative. On le vit alors passer aux mains du maréchal Lannes, puis du fameux financier Jacques Laffitte et d'autres acquéreurs, jusqu'à son achat par le gouvernement français (1912). Il est actuellement classé parmi les musées nationaux et administré par M. Paul Vitry, qui en a fait un véritable musée ; et c'est pourquoi M. Stern a dédié son livre au nouveau « seigneur de Maisons ». Il se lit avec intérêt ; mais, s'il est établi sur une solide base documentaire, on peut y relever un certain nombre d'erreurs, surtout en ce qui concerne les noms propres. Page 19, le *Polyptyque* de Saint-Germain-des-Prés est attribué à l'abbé Iminion, et M. Stern a omis d'utiliser l'édition qu'en a donnée Auguste Longnon (1886). Page 57, lire Bautru au lieu de *Beautru*. Page 83, le constructeur de la Machine de Marly s'appelait Rennequin et non *Hannequin*. Pages 206-207, lire Ginguené et non *Guin-guené*. Page 18, enfin, on est surpris de lire qu'en 1608 le jeune roi Louis XIII avait alors sept ans. Erreurs vénielles et faciles à corriger dans un nouveau tirage, que nous souhaitons prochain. Ch. B.

— La collection *Les vieilles provinces de France* s'enrichit assez régulièrement d'ouvrages presque toujours estimables et parfois très bons. C'est le cas de l'*Histoire du comté de Nice*, par M. Robert LATOUCHE, professeur à l'Université de Grenoble et qui, ancien archiviste des Alpes-Maritimes, était particulièrement préparé à exposer le sort de cette province au cours des âges (Paris, Boivin, [1933], in-18, 263 p., 16 planches ; prix : 18 fr.). Non seulement cet ouvrage est illustré, mais il comporte une bibliographie choisie fort utile ; si, malheureusement, on n'y trouve pas de carte d'ensemble, on y rencontre, parmi les planches, des vues ou plans intéressants de Nice. Quant au texte, il se répartit chronologiquement en vingt et un chapitres : l'un est consacré aux origines ; huit au Moyen Age ; trois au xvi^e siècle ; le reste décrit l'histoire du Niçois jusqu'à la réunion à la France en 1860. Tout est intéressant dans ce petit ouvrage, non seulement l'histoire d'ensemble du comté, ses rapports avec l'histoire générale — y compris les occupations françaises de 1691 et de 1712, qui préparent celle de la Révolution et l'annexion du

Second Empire — mais aussi l'histoire propre de la ville de Nice, depuis l'installation des Grecs sur la Côte d'azur jusqu'à l'affirmation de cette cité comme ville de saison, en passant par l'ère romaine, sarrasine, provençale, savoyarde. Les préoccupations économiques et sociales, intellectuelles et artistiques ne sont pas étrangères à l'auteur, qui, sur ces divers plans, fournit quelques pages intéressantes.

Georges BOURGIN.

— Louis CHAUMEIL. *Histoire de Lorient au XVII^e siècle* (Lorient, impr. du « Nouvelliste du Morbihan », 1934, in-8°, 84 p. ; prix : 5 fr.). — L'auteur, professeur au lycée de Lorient, a eu l'heureuse idée de réunir des articles publiés dans un journal local (*Le Nouvelliste du Morbihan*), qui décrivaient la curieuse genèse de cette ville artificielle. Il montre comment Lorient est né de la création de la Compagnie des Indes (1664), dont Port-Louis fut la première résidence. Ce fut d'abord le chantier naval de cette Compagnie, établi au Faouédic, dans l'estuaire formé par les deux rivières conjuguées du Scorff et du Blavet. La population des ouvriers vécut d'abord dans de simples cabanes ; Lorient ne prit vraiment l'aspect d'un bourg de quelques milliers d'habitants qu'à la fin du xvii^e siècle et au début du xviii^e. Lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, à partir de 1690, Lorient était devenu aussi arsenal de la marine de guerre, ce qui accrut beaucoup son importance. La guerre de la Succession d'Espagne, la ruine de la première Compagnie des Indes ont pour effet de ruiner Lorient, qui ne reviendra à la vie que lors de la création par Law de la nouvelle Compagnie des Indes (1719). Avec beaucoup de précision et en citant nombre de documents fort intéressants, M. Chaumeil décrit la formation progressive du port et de la ville, la composition de sa population et de ses classes sociales. Mais il n'y aura de véritable « communauté de ville » que vers le milieu du xviii^e siècle ; Lorient n'aura même de paroisse distincte, avec assemblée et « général » de paroisse, qu'au début de ce siècle. Ce fut aussi l'époque où furent institués un marché hebdomadaire et des foires. Ce qui nuisit encore au développement de la ville, ce fut la difficulté des communications par terre, sur laquelle l'auteur nous donne des indications fort intéressantes. Souhaitons que, comme il se le propose, il ne tarde pas à élaborer une histoire scientifique de Lorient, que nul n'est mieux à même d'écrire.

Henri SÉE.

— *Atlas de l'enseignement en France* (« International Examination Inquiry ». Paris, 1933, in-4°, xiii-183 p.). — Cet atlas, qui a été élaboré principalement à l'intention des étrangers, rendra service aussi à nos compatriotes. Un texte précis et instructif, des cartes et tableaux mettent le lecteur au courant des trois ordres d'enseignement (supérieur, secondaire, primaire), de toute leur organisation administrative, des différentes catégories d'établissements et d'écoles, ainsi que des examens et concours, qui ouvrent ou closent les divers enseignements. Des chapitres sont consacrés aussi à l'enseignement technique, à l'enseignement des beaux-arts, à l'enseignement agricole, à l'enseignement et à l'éducation postsecondaires. Beaucoup de données précises nous sont ainsi fournies sur l'état de l'enseignement en France, sur ses divers aspects. Il s'agit de l'état actuel, mais, à plusieurs reprises, un bref historique fait comprendre au lecteur ses antécédents. Les annexes contiennent des tableaux statistiques vraiment instructifs, ainsi qu'une bonne bibliographie sommaire. On a mis aussi en lumière un des caractères les plus significatifs de notre enseignement, comme de nos examens ; c'est qu'il attache plus d'importance encore au jugement, à la réflexion qu'à la masse des connaissances.

N'est-ce point là, en effet, un des traits les plus saillants de la pensée et de la civilisation françaises ?

Henri SÉE.

Allemagne. — ERNST MANHEIM. *Die Träger der öffentlichen Meinung. Studien zur Soziologie der Öffentlichkeit* (Brünn, Prague, Leipzig, Vienne, R. M. Rohrer, 1933, in-8°, 145 p.). — La première partie de cet intéressant volume, de caractère abstrait et purement philosophique, intéressera moins les historiens que la seconde, concernant l'opinion publique en Allemagne au XVIII^e siècle et les divers facteurs de cette opinion. Déjà au XVII^e siècle il s'était créé des sociétés de conversation (*Sprachorden*), qui se proposaient surtout de perfectionner la langue allemande et d'éliminer le plus possible les mots étrangers qui l'encombraient. Au XVIII^e siècle, ce sont surtout des sociétés morales et patriotiques qui se développent en Allemagne, se recrutant surtout dans la bonne bourgeoisie, fonctionnaires, hommes de loi et négociants. Leur action s'étend à tout le pays et contribue à fortifier le sentiment de la nationalité. D'autre part, la franc-maçonnerie, qui se répand et se fortifie de plus en plus au cours du siècle, se place au point de vue de l'humanité et contribue aux progrès de l'*Aufklärung*. La presse commence aussi à jouer un rôle considérable ; il se crée nombre d'hebdomadaires, qui ont des accointances avec les sociétés morales-patriotiques ; ils traitent des thèmes généraux, en une langue simple et populaire, sans faire de politique. Mais, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la presse tend à prendre un caractère polémique. Les « Rose-Croix » et les « Illuminés » se servent d'elle activement pour combattre l'*Aufklärung*. On voit aussi se créer une catégorie de journalistes, d'écrivains professionnels, vivant de leur métier. Sur toutes ces questions, M. Manheim nous apporte des données précises et instructives. On peut regretter qu'il n'ait point, à ce point de vue, même d'une façon succincte, comparé l'Allemagne avec la France, où l'opinion publique a été agitée avec une tout autre vigueur.

Henri SÉE.

— L'Institut de politique extérieure de l'Université de Hambourg a publié pendant onze ans, depuis 1923, une fort intéressante revue mensuelle, *Europäische Gespräche*. Après la « révolution nationale » allemande, cette entreprise, telle qu'elle avait été conçue par le directeur de l'Institut, M. Mendelssohn-Bartholdy, perdait sa raison d'être, et le numéro de novembre 1933 en a annoncé la cessation dans un émouvant adieu du directeur, sous le titre : *Am Ende*. — Voici qu'après six mois d'interruption, l'Institut commence, en juillet 1934, la publication d'un nouveau périodique mensuel, *Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik*. Il se présente comme le successeur des *Gespräche*, après que ceux-ci, comme il le dit dans une formule simple et prudente, « avaient rempli leur tâche ». Ils faisaient une large place à des articles d'exposition ou de controverse et y ajoutaient une partie document assez développée. Leur successeur se borne, pour le moment, à celle-ci, expliquant que cette restriction « est aujourd'hui plus facilement possible après que l'attitude de l'Allemagne en face des questions de politique étrangère est devenue une et absolue (*unbedingt*) ». La revue se réserve d'ailleurs de s'ouvrir de nouveau à des articles, mais ce sera plus tard ; en tout cas, les documents resteront l'essentiel. Ce premier numéro reproduit le rapport du Comité des Trois sur la Sarre et le discours de M. Barthou, du 4 juin, sur le même sujet ; le discours de M. de Broqueville, du 6 mars, sur la politique extérieure de la Belgique ; les discours prononcés par MM. Barthou, Beck et Benès à l'occasion du voyage du ministre des Affaires étrangères de France à Varsovie et Prague ; une série de discours, notes et actes

relatifs à la politique extérieure du Japon. Une rubrique bibliographique développée relève, parfois avec un très bref résumé en une phrase, les ouvrages ou articles récents qui présentent de l'intérêt pour l'étude des relations internationales, et enfin une table chronologique bien faite enregistre les principaux faits de la politique internationale pour la période de janvier à mai 1934.

Ce premier fascicule comporte trente-huit pages in-4°. Les autres seront moins forts, car il y avait cette fois à couvrir la période écoulée depuis la disparition des *Europäische Gespräche*. La nouvelle publication rendra certainement de bons services aux historiens de l'époque contemporaine.

L. EISENMANN.

— L'ouvrage collectif *Deutschland und Polen* dont il a été rendu compte dans la *Revue* (t. CLXXIII, p. 611) vient de paraître en traduction française : *L'Allemagne et la Pologne dans leurs rapports historiques* (Munich et Berlin, Oldenbourg, 1934, in-8°, vi-278 p.). Il n'y a naturellement pas lieu de reprendre à ce propos une critique de fond. On se féliciterait, dans l'intérêt des études historiques, de voir des travaux dont on a signalé la valeur rendus accessibles à un public qui n'aurait pas pu en profiter dans leur version originale, si, partie sans doute du fait de l'impression à l'étranger, mais partie aussi, certainement, par la faute des traducteurs, cette édition française n'était pas, par moments, tout à fait déconcertante. Dès la seconde phrase de l'introduction, on est surpris et embarrasé : « prendre position en la question à l'échelle d'intérêts fondés en premier lieu sur la politique du moment », quel est ce français ? (Et encore, *fondés* est une restitution que nous faisons d'après le sens ; le texte porte « fécondés », qui joint le solécisme au non-sens.) « L'opinion proférée au cours des ouvrages susvisés » est au moins inélégante, et l'« argumentation à l'encontre de ces textes » inusitée, mais le « fait plus que millénaire qui les a vus tous deux [les peuples allemand et polonais] se mouvoir dans une même communauté d'habitat », quel est ce charabia, dont on peut rapprocher encore cette autre phrase : « Polonais et Allemands ne sauraient disconvenir que l'histoire a consacré leur aire d'ambiance solidaire » ? Puis voici des « jugements appréciatifs émis au fil de la presse » (qu'est-ce bien que le fil de la presse ? On cherche d'ailleurs en vain dans l'original l'expression correspondante ; il y est question seulement de *Werturteile der Publizistik*, c'est-à-dire des jugements de valeur portés par des publicistes) ; « tout en consignait nos articles, chacun de nous a été frappé, etc. » ; que peut vouloir dire ici « consignait » ? Est-ce encore une faute d'impression pour « composant » ? Le texte dit : *über unserer Arbeit*, donc « au cours de notre travail, pendant que nous faisons notre travail ». On voit, par ces quelques exemples, que ce n'est pas la fidélité de la traduction qui exigeait pareilles injures à la langue française ; à un grand nombre au moins de Français, la lecture du texte original fera moins de difficulté et surtout d'ennui que celle d'une semblable traduction. L'ouvrage méritait mieux.

L. E.

— Rudolf STADELMANN. *Das geschichtliche Selbstbewusstsein der Nation* (Tübingen, J. C. B. Mohr, 1934, in-8°, 23 p. ; prix : 1 mk. 40 ; collection « Philosophie und Geschichte »). — C'est un discours, prononcé, le 9 novembre 1933, à l'Université de Fribourg ; il fait partie d'une série de conférences consacrées aux « devoirs de la vie spirituelle dans l'État national-socialiste ». M. Stadelmann croit fermement aux vertus de l'action, mais il s'élève contre l'assertion de Nietzsche que l'histoire lui est néfaste. Pour lui, le rôle de l'histoire est de donner conscience d'elle-même à la nation. C'est avant tout naturellement à la nation allemande qu'il songe, nation

qu'il pare, dès la lointaine Germanie, de toutes les vertus, et qui s'est affirmée surtout dans les grands « moments » de son existence, à savoir : la Réforme luthérienne, les guerres de l'indépendance à l'époque napoléonienne et la constitution du Reich avec Bismarck ; sans doute pense-t-il encore à un grand fait, plus récent, la constitution du III^e Reich. Mais il se tient sur le domaine philosophique et se répand en considérations souvent un peu nuageuses.

H. S.

Danemark. — Aage FRIIS. *Monrads og Lehmanns Forslag om en nordisk Union 1863* (Copenhague, Gyldendal, 1933, in-8°, 32 p. ; extrait de la chronique du *Politiken*). — Le 1^{er} janvier 1863, D. G. Monrad, ministre de l'Instruction publique du Danemark, déclara à Henning Hamilton, ministre de Suède à Copenhague, qu'avant deux mois le Danemark devrait avoir conclu une alliance avec la Suède et ensuite se défendre jusqu'à l'extrémité contre l'Allemagne. Le lendemain, Orla Lehmann, ministre de l'Intérieur, vint à son tour tenir des propos analogues sur une union militaire nordique. Le 11 janvier, Monrad revint et proposa la formation d'un État fédératif scandinave sous le sceptre de Charles XV. Hamilton lui objecta le protocole de Londres de 1852 et la loi de succession au trône de 1853. Monrad répliqua que le prince Christian, héritier désigné, était, aux yeux des nationaux-libéraux, un Allemand et ne pouvait devenir autre chose ; on le dédramatiserait. Hamilton refusa de rien faire en faveur de ce projet, et fut approuvé par Manderström, le ministre des Affaires étrangères suédois. Hamilton et Manderström craignirent d'abord que Charles XV ne fût enthousiasmé par le projet de Monrad, mais parvinrent à lui faire adopter une attitude sage. Détail curieux : ce qui avait paru à Hamilton être l'obstacle le plus insurmontable était l'esprit d'indépendance méfiante du Storting norvégien.

Émile LALOY.

Grande-Bretagne. — Ont paru dans les *Proceedings* de la British Academy et en tirage à part (Londres, Humphrey Milford) les articles suivants : George HILL, *Treasure trove, the law and practice of Antiquity* (à qui doit appartenir un trésor trouvé ? L'auteur expose les solutions posées par ce problème dans l'antiquité hellénique et par la jurisprudence romaine. 59 p. ; prix : 3 s. 6 d.). — Le duc d'ALBE, *The Pharos of Alexandria ; summary of an essay in Spanish*, by don Miguel DE ASIN (note sur le phare d'Alexandrie d'après les indications fournies par Ibn-al-Sayj, musulman espagnol, qui vécut de 1132 à 1207. Son ouvrage : *Kutab Alij Ba* ou *A. B. C.*, est un abrégé d'encyclopédie composé vers l'an 1166 et publié au Caire en 1870. Mesures données par cet auteur ; suivies d'une étude sur le phare par Don Lopez Otero. 18 p. et 4 planches ; prix : 2 s. 6 d.). — Edward J. DENT, *Music of the Renaissance in Italy* (27 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — L. C. MARTIN, *Thomas Warton and the early poems of Milton* (21 p. ; prix : 1 s. 6 d.).

— A. TURBERVILLE. *Johnson's England ; an account of the life and manners of his age* (Clarendon Press, Oxford ; Londres, H. Milford), 1933, 2 vol., xxiii-405 et ix-404 p., 158 illustrations et cartes ; prix : 42 s. les deux). — Le Clarendon Press avait déjà fait publier un volume semblable sur Shakespeare à l'occasion du troisième centenaire de sa mort (1616). Cet « account of the life and manners of his age » avait été accueilli avec faveur par le public. Quarante-trois critiques y avaient collaboré. C'est sur un semblable modèle qu'a été exécuté le présent livre : mais par vingt-sept collaborateurs au lieu de quarante-trois. On pourrait s'étonner de voir Johnson présenté sur le même rang que Shakespeare ; mais il importe peu ; et l'on ne reprochera pas à M. Trevelyan d'avoir peut-être un peu forcé la note en

donnant pour titre au premier article : « L'Âge de Johnson ». C'est un tour de force qui a réussi. D'ailleurs, il n'y a guère de chapitre qui, dans le présent livre, ne commence par des emprunts faits soit aux œuvres de Johnson lui-même, soit à son biographe et admirateur, James Baswell (1740-1795). Ce simple artifice suffirait, au besoin, pour justifier la place d'honneur qu'on lui a faite. Ajoutons que Johnson (1709-1784) n'est pas un inconnu, même en France ; ne serait-ce que pour son *Dictionnaire de la langue anglaise* (1747-1755), que l'on peut encore aujourd'hui consulter avec fruit.

Les collaborateurs, y compris M. Trevelyan, à qui l'on doit le premier chapitre, sont, ai-je dit, au nombre de vingt-sept. La plupart occupent des situations importantes en Angleterre. L'un, M. Heaton, appartient à l'Université de Minnesota ; un autre, M. Holmyard, est membre correspondant du Comité international d'histoire des sciences. Tous occupent des situations qui les recommandent à l'attention des historiens. Il peut suffire d'ailleurs d'en dresser la liste. Après M. Trevelyan, viennent le Rév. N. SYKES, auteur de l'article sur l'Église (l'Église établie d'Angleterre et les confessions dissidentes, telles que le méthodisme) ; — la marine, par l'amiral Sir Herbert W. RICHMOND ; — l'armée, par Sir John FORTESCUE ; — les explorations et les découvertes maritimes, par James A. WILLIAMSON (avec une mappemonde de l'an 1771) ; — le tourisme et les voies de communication, par H. L. BEALES (avec une carte du canal allant de Birmingham aux mines de charbon à Wednesbury (1771) ; — Londres et la vie dans la capitale, par M. Dorothy GEORGE ; — la vie provinciale, par G. D. H. COLE ; — l'industrie et le commerce, par N. HEATON, de l'Université de Minnesota ; — l'agriculture et la vie rurale, par C. J. ORWIN ; — le paupérisme, le crime et la philanthropie, par M. et Mme HAMMOND ; — les mœurs, les repas, les distractions domestiques, par Dorothy MARSHALL ; — les sports et le jeu, par E. D. CUMING ; — le costume, par TALBOT-HUGHES ; — le bon goût et les bonnes manières, par Margaret BARTON ; — la peinture et la gravure, par Andrew SHIRLEY ; — la sculpture, par Mrs. Q. J. ESDAILE ; — l'architecture et l'art des jardins, par Geoffrey WEBB ; — l'intérieur des maisons, par Oliver BRACKETT ; — le drame et le théâtre, par W. J. LAURENCE ; — la musique, par Sir Henry HADOW ; — l'éducation, l'école et les Universités, par Sir Charles MALLET ; — la science, les mathématiques et l'astronomie, par E. J. HOLMYARD ; — la médecine, par Sir D'ARCY-POWER ; — le droit et l'organisation judiciaire, par Sir Frank MACKINNON ; — les écrivains et les libraires, par R. W. CHAPMAN ; — les journaux, par D. NICHOL SMITH.

Chacun de ces chapitres, outre les renvois mis au bas des pages, se termine par une copieuse bibliographie où, d'ailleurs, ne figurent guère que des ouvrages anglais. Pour bien marquer la limite chronologique fixée à chacun des collaborateurs, deux petits faits suffiront : Johnson est mort en 1784. On ne trouvera donc pas le nom de Jenner au chapitre sur la médecine, parce que son premier ouvrage a paru seulement en 1798. Si vous cherchez les journaux, vous trouverez le *Morning chronicle* ; mais non pas le *Times*, fondé en 1785 et connu sous son nom actuel seulement en 1788. Ces minuties montrent du moins avec quelle rigueur le plan général de l'ouvrage a été établi et avec quel souci d'exactitude il a été exécuté. Il rendra certainement de réels services.

Ch. B.

— Marjorie et C. H. B. QUENNEL. *A history of everyday things in England* ; 2 vol. : 1066-1499 et 1500-1799 (Londres, Batsford, 1931, nombreuses illustra-

tions ; prix : 16 s. 6 d. les deux). — *A history of everyday things in England* ; 3^e partie : *The rise of industrialism 1733-1851* (Ibid., 1933, xii-222 p.). — « Ceci », lit-on au début du premier de ces trois volumes, est « une histoire de tout ce qui est arrivé en Angleterre depuis la Conquête jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ; écrite pour les garçons et les filles des écoles », c'est-à-dire de ce que nous appellerions l'enseignement secondaire. C'est une sorte de manuel d'histoire sociale et non politique. Il doit, avant tout, attirer l'attention par l'image ; aussi les illustrations sont-elles aussi nombreuses que bien choisies. Si la fantaisie s'y étale, elle ne règne pas en maîtresse ; on trouvera par exemple (1^{re} partie, figure 123) un fac-similé d'un chant sur la bataille d'Azincourt fourni par un manuscrit de Trinity College à Cambridge (XV^e siècle). La bibliographie est réduite au minimum ; mais en tête de chaque chapitre un tableau synoptique en quatre colonnes parallèles indique les principaux faits de l'histoire. A la fin, un Index et un glossaire seront certainement appréciés par les meilleurs élèves, ainsi que par les maîtres. On s'étonnera peut-être que ce manuel commence seulement au temps de la Conquête ; mais il faut savoir qu'un premier volume avait déjà paru sur l'époque anglo-saxonne, danoise et normande, dans une autre collection consacrée à l'*everyday life*.

Le volume concernant les débuts de l'ère industrielle s'adresse sans doute à un public plus avancé en âge et plus curieux de notions scientifiques. Il est divisé en neuf chapitres, dont cinq pour le XVIII^e siècle et quatre pour la première moitié du XIX^e. Il y est traité de la vie agricole, des édifices privés et publics, des étoffes et du vêtement, des routes et des moyens de transport, de l'état sanitaire. Ici encore l'image est appelée à retenir l'attention des élèves ; mêmes les grandes personnes y trouveront plaisir et profit.

Ch. B.

— Dom Bede CAMM. *Nine martyr Monks. The lives of the english Benedictine martyrs beatified in 1929* (Londres, Burns Oates, 1931, in-8°, xii-356 p.). — Dom Bede Camm, qui a consacré la plus grande partie de sa vie à éclaircir l'histoire souvent complexe des martyrs anglais, fut un des témoins, *testis apostolicus tertius*, du procès de béatification des neuf Bénédictins béatifiés en 1929. Il en raconte ici la vie et la fin héroïque. Ils furent poursuivis et mis à mort, non point au temps du schisme, sous Henri VIII, mais en vertu des lois d'Élisabeth, qui firent tant de victimes, du vivant de la reine et sous ses successeurs. Ce sont : pendant les dernières années d'Élisabeth, Mark Barkworth († 1601) ; durant le règne de Jacques I^{er}, George Gervase († 1608), John Roberts († 1610), Maurus Scott († 1612), Thomas Tunstall († 1616) ; durant celui de Charles I^{er}, Ambrose Barlow († 1641), Alban Roe († 1642), Philip Powel († 1646) ; enfin, sous Charles II, Thomas Pickering, un frère lai († 1679), cent cinquante ans après l'abbé de Glastonbury, Richard Whiting.

Ces biographies n'ont pas pour but premier d'édifier, mais de rechercher et d'exposer les documents qui peuvent montrer ce que furent ces neuf moines et pour quel motif ils endurèrent la mort. C'est là ce qui intéresse l'historien. Il en tirera plusieurs conclusions. D'abord, plus d'une famille « catholique de cœur » est conformiste par complaisance ou faiblesse, glissant insensiblement dans le protestantisme et y entraînant leurs descendants (p. 107, 277, etc.). C'est ainsi que les parents de John Roberts sont « catholics at heart », bien qu'ils suivent la religion d'État. Ensuite, le préjugé courant est que la doctrine catholique est immorale, contraire à l'Évangile, haïe de Dieu, qu'elle enseigne la félonie et la trahison. Telle est l'intime per-

suaision du futur bénédictin William Scott, qui, tombant un jour sur quelque livre de théologie catholique, constate avec stupeur qu'il n'y est point parlé de miracles absurdes, que l'on n'y déifie pas le pape, qu'aucune fausse accusation n'est portée contre le protestantisme, que l'on n'y attaque ni le roi, ni le cher pays d'Angleterre (p. 191 et suiv.).

Les contes les plus absurdes et les moins fondés sont mis en circulation afin d'exciter le peuple contre les catholiques et ils trouvent toujours une foule crédule. Le premier venu raconte-t-il que les catholiques ont donné 10 £ par tête de lord, et 40 shil. par tête de député, pour assassiner 108 membres du Parlement, que les Chambres, prises de folie, votent coup sur coup toute une série de mesures barbares de répression contre les malheureux calomniés (p. 279 et suiv.). Des curés anglicans dénoncent eux-mêmes les prêtres catholiques qu'ils savent dans le voisinage, et ils ameutent la foule contre eux (p. 281).

Les juges ne manquent jamais de poser aux accusés des questions insidieuses, pour trouver matière à ce qui passe pour félonie ou trahison. « Pensez-vous que soient justes les lois contre les catholiques? — Que dites-vous des souverains qui les ont faites? » (p. 283 et suiv.). Et toujours aussi prêtres ou religieux font serment de loyalisme, se déclarent prêts à signer tout acte de soumission entière au roi, se disant innocents de tout acte, de tout dessein contraire à la fidélité d'un sujet (p. 207, 227 et suiv., etc.). C'est pour avoir exercé leur ministère qu'il faut les condamner.

G. CONSTANT.

— E. M. G. ROUTH. *Sir Thomas More and his friends, 1477-1535*, with a Preface of the late Dame Elizabeth Wordsworth (Oxford, University Press, 1934, in-8°, xxii-251 p.; prix : 12 s. 6 d.). — Miss Routh a écrit, avec une grande sympathie, une nouvelle Vie de Thomas More, « savant plein d'esprit, juriste éminent, ami parfait, serviteur loyal du roi, mais de Dieu avant tout ». La meilleure source est sans conteste la *Life of Sir Thomas More*, suite de souvenirs personnels, destinés à une *Life of More* par Harpsfield, qui resta manuscrite jusqu'en 1932. C'est elle dont s'inspire surtout l'auteur, ainsi que des lettres de More et de ses *English Works*, dont W. E. Campbell a entrepris la réédition (le premier volume a paru en 1931). Les citations sont nombreuses et parfois assez longues.

Parmi les vingt-deux chapitres, une large place est faite à la jeunesse de Thomas More, à ses relations avec les humanistes, à ses idées sur l'éducation. Un des premiers en Angleterre il fut partisan d'enseigner aux jeunes les humanités, leur recommandant toutefois la vertu et l'humilité : « On ne doit cesser de leur répéter que la vaine gloire est une méprisable chose et qu'il n'est rien de plus sublime que l'humble modestie si appréciée du Christ. » Certains détails ou dates obscurs de sa vie officielle ont pu être élucidés.

Quoique l'attitude de More en face de la Réforme et du schisme n'ait point été négligée (chap. xix et suiv.), l'auteur déclare ne s'occuper des controverses religieuses de l'époque que pour indiquer la position de More à leur égard. Le Père Bridgett, dans *Life and writings of Sir Thomas More* (1891), les avait d'ailleurs étudiées. Le caractère du roi, que met en relief la façon dont il traita son loyal serviteur, est suffisamment indiqué. Mais on ne fait aucune allusion aux libelles qu'il commanda et aux ordres qu'il donna à ses ambassadeurs pour flétrir la mémoire de More et de Fisher, les dénonçant comme rebelles et traîtres, dangereux pour le royaume, condamnés par ses lois, « dignes de perdre mille vies, s'ils les

eussent eues, et de souffrir une mort dix fois plus terrible. » Un de ces libelles est l'*Apomaxis calumniarum* de Richard Morison. M. P. Janelle, dans *Obedience in Church and State* (Cambridge, 1931), a réédité celui de Gardiner contre Fisher.

Quelques belles illustrations, dont le célèbre dessin de Holbein du musée de Bâle, représentant la famille entière de Thomas More, complètent cette agréable étude.

G. CONSTANT.

— Maurice NÉDONCELLE. *La philosophie religieuse en Grande-Bretagne de 1850 à nos jours* (Paris, Bloud et Gay, 1934, in-8°, 202 p. ; « Cahiers de la Nouvelle journée »). — En ce remarquable ouvrage, M. Nédoncelle consacre des chapitres très nourris et pénétrants aux doctrines de Mansel, d'A. Seth Pringle Pattison, d'A. N. Whitehead, du doyen Inge, qui sont assez peu connues en France. Par leur sujet, ces exposés dépassent notre compétence. Cependant, les historiens eux-mêmes pourront avoir intérêt à lire l'Introduction, qui décrit à grands traits les principaux courants de la pensée anglaise depuis 1850. Dans tout l'ouvrage, l'auteur met parfaitement en lumière « la religiosité naturelle de l'âme anglaise », remarque dont l'histoire générale ne peut manquer de faire son profit. Il convient de louer aussi la bonne bibliographie qui clôt le volume.

H. S.

— *A Frenchman in England 1784. Being the Mélanges sur l'Angleterre* of François de LA ROCHEFOUCAULD. Introduction par Jean MARCHAND et traduit avec des notes par S. C. ROBERTS (Cambridge, at the University Press, 1933, xxviii p., 1 fac-similé et 2 cartes, 255 p.). — Ce sont des notes prises pendant un séjour de plusieurs mois dans l'est de l'Angleterre (Suffolk et Norfolk). On n'y apprendra rien de bien nouveau, mais on aura tout de même trouvé un réel profit à lire les impressions de ce jeune Français, membre d'une famille illustre et d'opinions très libérales en politique et en économie politique. Voyez, par exemple, ce qu'il dit du divorce et du protestantisme, du mariage des prêtres, de la stricte observance du dimanche, de la tolérance ou bien encore du Parlement et des élections qui se font « dans un ordre admirable », du rôle de la royauté, des clubs, etc. En passant, il a vu Arthur Young et sa femme, « qui est un vrai diable ». Ch. B.

— Harry BATSFORD et Charles FRY. *The cathedrals of England* (Londres, B. T. Batsford, 1934, x-118 p., 133 photos, 32 plans et 2 cartes ; prix : 7 s. 6 d.). — Une introduction de dix pages très compactes résume ce qu'il importe de savoir sur les constructeurs de cathédrales, ouvriers et architectes, sur les influences exercées par les modèles de France et d'Italie, sur l'originalité du gothique anglais à partir du xiv^e siècle, sur les transformations qu'a subies l'architecture religieuse à partir de la Réforme. Peut-être aurait-on pu insister davantage sur l'influence exercée, sur le plan des cathédrales et de leurs dépendances, par l'importance sociale des chapitres. Ces notions générales, volontairement réduites au strict nécessaire, seront bien accueillies. On sera surtout reconnaissant aux auteurs des nombreuses et fort bonnes photographies qui illustrent le volume.

Le corps même de l'ouvrage comprend trois parties. La première contient ce que les auteurs appellent les « mayor cathedrals », c'est-à-dire celles que l'on groupe d'ordinaire sous le titre d'« old foundation », antérieures au remaniement des sièges épiscopaux au xvi^e siècle, et les nouveaux évêchés créés sous Henri VIII après la suppression du clergé régulier et la rupture avec Rome. Ce groupe comprend vingt-six cathédrales qui sont, dans le volume, présentées d'après l'ordre alphabé-

tique : les deux premières étant Bristol, qui fut consacrée seulement en 1884, et Cantorbéry, qui remonte aux origines mêmes du christianisme en Angleterre. Londres vient à son rang (n° 13), bien que la cathédrale de Saint-Paul, le chef-d'œuvre de Christophe Wren, ait été édiflée sous le règne de Charles II.

Viennent en seconde ligne les « Parish-Church cathedrals », autrefois simples églises paroissiales, mais transformées en cathédrales dans certaines villes qui, enrichies par le commerce et l'industrie, désiraient les voir au même rang que les autres et qui n'hésitaient pas à faire, de leurs propres deniers, les dépenses nécessaires pour une transformation qui entraînait l'établissement obligatoire d'un chapitre. Ces cathédrales paroissiales sont au nombre de treize, où figurent notamment Birmingham, Coventry, Manchester, Sheffield ; elles sont expédiées en quelques lignes : quinze seulement pour Manchester. — Enfin, une page en tout et pour tout est réservée à trois « modern cathedrals » : Truro, Liverpool et Guildford ; encore cette dernière n'existe-t-elle encore que sur le papier.

Comme on le voit, le livre doit être considéré comme une sorte de guide pour tous ceux : touristes, amateurs, historiens, qui veulent avoir des idées nettes sur l'art religieux en Angleterre et sur son développement pendant dix siècles. Ils y apprendront notamment à discerner l'originalité du gothique anglais comparé à celui de France, qui en a d'ailleurs fourni les plus anciens et les plus beaux modèles. Enfin, le prix très modeste auquel se vend le livre doit contribuer à sa rapide diffusion. Souhaitons-le.

Ch. B.

— Charles OMAN. *The Coinage of England* (Oxford, Clarendon Press, Humphrey Milford, 1931, in-8°, XII-395 p., 45 pl. de fig. au trait ; prix : 21 s.). — M. Oman, membre de la British Academy, a fait, en 1928, à l'Université d'Oxford, des conférences qui ont donné naissance à ce livre, différent à la fois du Manuel de Grueber, paru en 1899, et de celui de M. George C. Brooke, qui a vu le jour en 1932.

L'ouvrage de M. Oman est divisé en trente-huit chapitres, dont beaucoup sont consacrés à un seul règne, et il est remarquable par une constante préoccupation de tracer des vues générales. Peut-être l'auteur a-t-il un peu trop négligé d'établir des comparaisons profitables avec des monnayages étrangers, ce qui eût été utile en particulier pour celui des archevêques de Canterbury (833-914). La numismatique anglaise pose des problèmes qui touchent sûrement de près à la politique. Que signifie le mot *Pax*, sous les règnes de Cnut, d'Édouard le Confesseur, de Harold, de Guillaume I^{er} ? Si l'on peut entrevoir une signification, conforme à nos connaissances historiques, pour le règne du Bâtard, la même solution n'apparaît pas satisfaisante pour celui de Cnut, qu'il faut placer avant 910.

Sans nous arrêter à la question des deniers avec la légende *Pereric*, que M. Oman renonce, peut-être trop tôt, à éclaircir, il faut mentionner les singulières monnaies d'Étienne (milieu du XII^e siècle), où une croix, gravée dans le coin, traverse l'effigie royale. S'agit-il de coins utilisés par les ennemis du prince, quand il fut fait prisonnier ? C'est l'opinion de l'auteur, et elle peut être admise.

On pourra être surpris que les monnaies frappées pour Henri VI, pendant sa restauration longue de six mois et demi, soient extrêmement nombreuses, et que l'on en possède aussi une bonne quantité pour l'enfant-roi Édouard V, dont le règne dura trois mois. Mais l'histoire numismatique de tous les temps nous apprend qu'il est inutile de trouver le fait surprenant : Marius, qui fut empereur en Gaule, au mois de mars 268, eut le temps d'émettre un numéraire relativement nombreux.

Un chapitre intéressant de l'histoire monétaire de l'Angleterre serait celui qu'on pourrait consacrer à la tentative du monnayage de l'or, avec le *penny* de Henri III; ce problème se rattache à ceux de la réforme monétaire de saint Louis et de l'apparition du florin à Florence; c'est la preuve que la tentative de l'empereur Frédéric II avait eu seulement un tort, celui d'être un peu en avance. — L'ouvrage du professeur Oman est suggestif et rendra des services.

Adrien BLANCHET.

— Dans la petite collection des guides officiels des « Ancient monuments and historical buildings » ont paru plusieurs nouvelles plaquettes. — J. P. BUSHE-FOX. *Old Sarum, Wiltshire*. Old Sarum fut sans doute la station romaine de *Sorbidunum*, marquée dans l'itinéraire d'Antonin; à l'époque saxonne, elle prit le nom de *Searisbyrig*, bien connu sous la forme actuelle de Salisbury, ville forte, siège d'un évêché depuis 1075-1078. D'Old Sarum, forteresse romaine, il ne reste plus que des vestiges où l'on a trouvé des monnaies romaines. La ville, au contraire, outre ses murailles et son château, est célèbre par son église cathédrale et son cloître. Édifices dont on trouvera ici une description minutieuse, avec cartes et plans. — Sir Charles PEERS, déjà mentionné ici antérieurement, a été chargé du *Richmond Castel*, au comté d'York. Il décrit les constructions du château, qui remontent au XI^e siècle et qui n'ont cessé de s'agrandir jusqu'au milieu du XIV^e siècle; mais sans souffrir des guerres. Bien que chef-lieu du vaste « honneur » de Richmond, il était trop éloigné des grandes voies de pénétration pour exciter la convoitise des ennemis. Abandonné au XVI^e siècle, déshonoré au XIX^e par des casernes et sa conversion en magasins militaires, il a été classé en 1910 et depuis lors entretenu avec le soin qu'il méritait.

Ch. B.

Irak. — Baron E. DE NOLDE. *L'Irak. Origines historiques et situation internationale*. Préface de F. GEORGES-PICOT (Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1934, in-8°, VIII + 247 p.). — Ce travail vaut surtout comme étude de droit international et rappel des tractations diplomatiques. Mais il insiste sur des faits connus par ailleurs, sans dégager l'originalité de physionomies comme celle de Fayçal et de négociateurs anglais. Bibliographie, p. 239-244.

J. S.

Italie. — Les origines des guerres d'Italie sont lointaines et complexes. L'intérêt que, après la maison d'Anjou, la maison d'Orléans a porté aux choses de la Péninsule se vérifie dans un grand nombre de documents publiés ou non : de ceux-ci, les archives de Loir-et-Cher contiennent une masse intéressante, et M. BETGÉ-BREZETZ, archiviste de ce département, qui connaît parfaitement les riches collections du dépôt de Blois, a voulu compléter le catalogue de ces dernières par des investigations méthodiques dans d'autres dépôts. Ainsi s'explique que, sous le titre de *Les ducs d'Orléans et le comté d'Asti* (Blois, de Grandpré et C^{ie}, 1933, in-8°, 95 p.), il ait publié un catalogue des documents conservés à Asti, Milan et Turin, sur la terre d'Asti, apportés en dot à Louis I^{er} d'Orléans par Valentine Visconti en 1387 et restés entre les mains de leurs héritiers jusqu'au traité de Cambrai. M. Betgé-Brezetz publie en appendice quelques-uns des documents les plus curieux rencontrés par lui, ainsi qu'une bibliographie du sujet; l'introduction nous renseigne sur les conditions générales de l'historiographie de la maison d'Orléans.

G. BOURGIN.

— En étudiant *Un condottiere italiano del quattrocento, Cola di Monforte, conte di*

Campobasso, M. Benedetto Croce a donné un nouvel exemple de son extraordinaire érudition et de son puissant esprit critique (Bari, Laterza, 1934, in-8°, 88 p.; prix : 10 l. extrait de *La Critica*). C'est, en effet, une contribution claire et précise à l'histoire des affaires aragono-angevines du x^v^e siècle. Serviteur de la cause de France en Calabre, Campobasso fut introduit par l'intermédiaire des Lorrains dans la politique française; à la fin de 1472 ou au début de 1473, il était au service du duc de Bourgogne, qu'il abandonnera devant Nancy, à la suite d'une violente altercation. M. Croce fournit, par ce biais, des renseignements utiles à l'histoire des dernières campagnes du Téméraire, en même temps que des éléments sérieux à la critique des *Mémoires* de Commynes, dont les allégations ont été acceptées, telles quelles ou peu s'en faut, par les historiens modernes, comme B. de Mandrot ou P. Champion. Retourné en Italie après la tragédie nancéenne, Campobasso participa encore à quelques faits de guerre, et il mourut, sans doute de la peste, en juillet 1478. M. Croce achève sa monographie par des indications sur le sort de la famille Campobasso. C'est à peine si, au cours des pages bourrées de textes et de notes, on peut relever, de-ci de-là, quelques fautes dans la graphie des noms propres.

G. Bn.

— La vie privée du grand Jean-Baptiste Vico a été médiocre. Son père était un des plus humbles libraires de la rue San Biagio, à Naples; mais, si Antonio Vico était presque illettré, c'est dans les livres qu'il vendait que le fils a commencé d'acquiescer son immense culture. M. Mariano d'AZEGLIO rappelle les traits essentiels de la jeunesse de Vico dans la *Corriere della Sera* du 29 juin 1934 d'après l'ouvrage récent d'un des meilleurs « vichéens », M. Fausto NICOLINI, *Vicende e traversie giuridiche di G. B. Vico*.

G. Bn.

— Le bon spécialiste d'histoire militaire et de théorie stratégique qu'est M. Aldo VALORI aborde, dans le *Corriere della Sera* du 30 juin 1934, la question de *La guerra nel Rinascimento*. Est-il exact de dire que la sujétion imposée à l'Italie du x^v^e siècle par l'étranger s'explique par l'incapacité des Italiens de se battre? C'est l'explication donnée par Machiavel, affirmant, pour des raisons principalement de polémique, que ses contemporains ne combattaient qu'en des batailles feintes. D'après les recherches de M. Piero PIERI (*La crisi militare italiana nel Rinascimento*. Napoli, Ricciardi, 1934, in-8°; prix : 30 l.), la science militaire en Italie fit de grands progrès, qu'il s'agisse des formations de combat, profondément modifiées par l'emploi de l'artillerie et de la mousqueterie, de la fortification et de la poliorcétique. La domination étrangère est la résultante des combinaisons politiques, qui font qu'il y a des Italiens dans les diverses armées aux prises. Les Espagnols finissent par l'emporter parce qu'ils ont employé les procédés mêmes des Italiens (cavalerie et infanterie légères, arquebusiers, combats en ordre dispersé). Il faut tenir également le plus grand compte des sentiments très hostiles qui, dans chaque État italien, animaient les divers éléments sociaux les uns à l'égard des autres : les campagnes contre les villes, les provinces contre la capitale. Par contre, les grandes victoires étrangères en Italie ont été remportées par des *condottieri* italiens : Trivulce à Agnadel, Alviano à Garigliano et à Marignan, Prospero Colonna à Cérignole, à la Bicoque, Pescara à Pavie. Ainsi, conclut M. A. Valori, « le génie italien, dans le domaine militaire comme dans tous les autres, a perdu tout contact avec la nation, est devenu universel », et l'Italie, vidée de toute sa force nationale, était mûre pour la servitude.

G. Bn.

— La *Collezione di studi slavi*, dirigée par M. Arturo CRONIA, s'ouvre par une contribution de cet auteur, *Per la storia della slavistica in Italia ; appunti storico-bibliografici* (Zara, De Schönfeld, 1933, in-8°, 133 p. ; prix : 16 l.). Cette histoire des rapports « culturels » entre l'Italie et les pays slaves ne remonte pas au delà de l'époque de l'humanisme ; d'autre part, M. Cronia n'a pas voulu y introduire l'époque tout à fait actuelle, bousculée par trop de conflits politiques et par trop de préoccupations d'avenir. Il y manque, semble-t-il, deux choses : d'une part, M. Cronia ne distingue pas parmi les Slaves ; or, il eût été essentiel d'indiquer avec plus de précision ce qui concerne les Tchèques, les Polonais, les Russes et les Serbes, pour ne prendre que les principaux rameaux du tronc slave ; d'autre part, les rapports « culturels » sont en relation étroite avec les rapports économiques, et aucune allusion n'est faite à ceux-ci dans l'ouvrage. Enfin, dans les nombreuses énumérations qu'il a fournies, M. Cronia n'a fait aucun effort de classement méthodologique : on aurait aimé voir groupé ce qui concerne l'ethnographie, la linguistique, la littérature, et que fussent dégagées, dans ces diverses directions, les grandes acquisitions scientifiques réalisées. G. Bn.

— Je ne connais que la seconde partie de la *Geschichte der italienischen Presse* de M. Adolf DRESLER, maître de conférences à l'Université de Berlin (Munich-Berlin, Oldenbourg, 1934, in-8°). Couvrant la période 1789-1815, ce volume concerne l'époque de la domination française et celle de la formation du royaume. Les journaux retenus par M. Dresler ne sont pas décrits avec toutes les caractéristiques exigées d'une bibliographie exhaustive ; mais l'auteur introduit dans ses listes des exposés historiques, des notes biographiques sur les journalistes, des appréciations critiques et littéraires. Il a eu raison de fournir des indications sur les journaux rédigés par les exilés italiens et sur la collaboration d'exilés italiens à des journaux étrangers. C'est, en somme, un bon instrument de travail ; il serait souhaitable que, selon le vœu du Comité international des sciences historiques, chaque pays en possédât un semblable. Rapprochons du livre de M. Dresler l'article consacré par M. Paolo ORANO à *De Sanctis giornalista*, dans le *Corriere della Sera* du 28 mars 1934. G. Bn.

— Ersilio MICHEL. *Vicende di Filippo Buonarroti in Corsica, 1789-1794* (Livorno, Chiappini, 1933, in-8°, 48 p. ; extrait de l'*Archivio storico di Corsica*). — Au cours de ses diligentes recherches sur l'histoire de la Corse, M. Michel devait rencontrer Buonarroti. De fait, c'est au mois d'octobre 1789 que l'ardent Toscan parut dans l'île ; il devait y fonder, à Bastia, le *Giornale patriottico* et écrire dans cette feuille, sous le nom d'Abram Levi Salomon, des articles démocratiques ; puis il intensifia son activité révolutionnaire auprès des sociétés patriotiques de Corse, et aussi hors de l'île. C'est ainsi que, par l'intermédiaire du libraire Natali, de Livourne, il correspondait, à Florence, avec l'abbé V. Piombi, propriétaire et rédacteur en chef de la *Gazzetta Universale*. En novembre 1790, avec le numéro 32, le *Giornale patriottico* cesse de paraître ; Buonarroti n'en continue pas moins son action révolutionnaire, ce qui lui vaut d'être pris dans les remous des événements de juin 1791 et d'être expulsé par la populace de Bastia comme « ennemi de la religion ». Il retrouvait ainsi, par Livourne, sa patrie, la Toscane. Arrêté, mis en liberté au bout d'une semaine de prison, il était de nouveau en Corse dès la seconde moitié de juillet, et le Conseil général du département lui accordait une indemnité de 400 francs, tandis qu'il était agrégé à la Société des amis de la Constitution, présidée par Sali-

ceti ; le 12 février 1792, on lui accordait le titre de citoyen français, sous réserve d'une confirmation par l'Assemblée législative. Mais, revenu à Livourne et à Pise sous prétexte de venir chercher sa famille, l'infatigable Buonarroti était l'objet, cette fois-ci, des rigueurs du gouvernement toscan : son arrestation, d'ailleurs, n'eut pas lieu, car il quitta à temps la Toscane. Dès lors, la carrière « révolutionnaire » de Buonarroti est bien connue. Encore M. E. Michel fournit-il à son égard de nouvelles précisions, en suivant les vicissitudes de son héros jusqu'au mois de mars 1794.

G. BN.

— Kent Robert GREENFIELD. *Economics and liberalism in the Risorgimento. A study of nationalism in Lombardy, 1814-1848* (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1934, in-8°, xiv-365 p. ; prix : 3 doll.). — Ce livre solide comporte deux parties parfaitement distinctes. Dans la première, utilisant, avant tout, des publications imprimées et divers dossiers d'archives empruntés particulièrement à la Chambre de commerce de Milan, M. Greenfield étudie l'évolution de la production agricole, industrielle et commerciale en Lombardie sous le régime autrichien. Il est indéniable que des progrès considérables ont été obtenus et que, par suite, la classe bourgeoise, principale bénéficiaire de ces progrès, a vu sa situation se consolider et, conséquemment, ses ambitions grandir. Dans la seconde partie, M. Greenfield aborde l'étude des journaux et des revues de Lombardie ; il examine de quelle façon s'est élaboré le programme d'indépendance, d'unité et de liberté que les patriotes essaieront de réaliser en 1848. En fournissant des précisions sur le tirage de ces feuilles, l'auteur donne des approximations intéressantes sur la nature et l'étendue de leur influence.

M. Greenfield n'a pas, à coup sûr, songé au marxisme en élaborant son ouvrage, et les deux parties entre lesquelles il est divisé sont plutôt juxtaposées que liées l'une à l'autre. Il est cependant évident qu'entre le progrès économique de la Lombardie, la position sociale de la bourgeoisie et l'affirmation du programme national, il y a d'étroits rapports. Le livre de M. Greenfield, s'il a le tort de ne pas conclure fermement dans ce sens, a le mérite de le permettre.

G. BN.

— Divers historiens italiens ont, devant les auditeurs de l'Università fascista — aujourd'hui « Istituto fascista di cultura » — de Bologne, exposé divers instants ou divers aspects de l'évolution de cette ville depuis les temps les plus anciens de son existence. Ce sont ces études variées, de valeur et d'importance analogues, qui sont aujourd'hui présentées dans un volume élégant (*Bologna nella storia d'Italia*. Bologne, Zanichelli, 1933, in-8°, 239 p. ; prix : 10 l.). C'est à l'histoire intellectuelle de la capitale romagnole qu'est consacré le plus grand nombre de ces études, avec celles de MM. P.-S. LEICHT sur l'école de droit romain organisée à Bologne, et qui a eu sur le développement de cette discipline une si grande influence ; P. CAPPARONI sur les études médicales de l'*Ateneo bolognese* ; G. LIPPARINI sur la peinture bolonaise ; E. BERTOLOTTI sur l'École mathématique bolonaise aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles ; G. ALBINI sur l'enseignement supérieur à Bologne pendant la période carduccienne. L'histoire économique et sociale n'est pas représentée parmi ces conférences, non plus que celle du Moyen Age et des temps qui se sont écoulés entre les *xiv^e* et *xviii^e* siècles. En revanche, on notera, pour l'antiquité, les deux contributions de MM. P. Ducati sur *Bologna nelle antiche civiltà italiana e romana* et A. SORBELLI sur *Le origini del cristianesimo e la conservazione della romanità in Bologna* ; pour l'époque moderne, celles de MM. G. NALDI sur *La funzione*

storica di Bologna nel Risorgimento (1796-1849) et A. DALLOLIO sur *Bologna nel 1879*.

Nous avons sous les yeux un tirage à part de cette dernière conférence (Bologna, Zanichelli, 1933, in-8°, 81 p. ; prix : 5 l.), où le vénérable historien sait utiliser, par un exposé qui demeure objectif, des souvenirs personnels — remontant à 1859 ! — et qui demeureront vivants.

G. BN.

Pays-Bas. — O. OPPERMAN. *Fontes Egmundenses* (Werken uitgegeven door het Historisch Genootschap, 3^e série, n° 61. Utrecht, Keminck et fils N. V., 1933, in-8°, 181*+307 p., 2 planches). — Ce recueil, où sont réunis des textes se rapportant à l'abbaye de Saint-Adalbert à Egmond, contient des vies de saints : deux de saint Adalbert, une de saint Jeron (d'après des textes divers dont le plus ancien est du x^e siècle), des commentaires sur les évangiles, le livre de saint Adalbert (composé vers 1214) contenant diverses chartes royales et une liste de comptes, de bibliothèques, des consécration d'églises et autels, une liste de reliques, un nécrologe des x^e, xi^e et xii^e siècles, des annales commençant au vii^e siècle et consacrées surtout aux événements des xii^e et xiii^e siècles, des documents divers des xii^e et xiii^e siècles. L'ensemble est précédé d'une étude critique développée.

E. COORNAERT.

— Dr J. H. M. TESSER, S. J. *Petrus Canisius als humanistisch geleerde* (Amsterdam, H. J. Paris, 1932, in-8°, xviii-282 p., 6 illustrations). — Pierre Kanis ou Canisius appartenait à une famille établie à Nimègue dès le début du x^e siècle. Son père fut bourgmestre de la ville. Né en 1521, il fut envoyé, sans doute dès 1534, à l'Université de Cologne. Entré dans la Société de Jésus, il fut désigné, en 1549, par le fondateur de la Compagnie, pour lutter en Allemagne contre la Réforme. Il fut professeur à Ingolstadt, puis à Vienne et, en 1553, prédicateur à la cour ; en 1556, il fut chargé d'administrer la « province » de Haute-Allemagne. Protégé par l'empereur Ferdinand, il multiplia dans l'Allemagne du Sud ces collèges qui rendirent possible la Contre-Réforme dans cette région.

Canisius avait un goût très vif des belles-lettres. Excellent latiniste, il était moins bon helléniste. Sa formation personnelle explique en partie l'orientation donnée par les Jésuites à leur enseignement. A ce titre, cet ouvrage apporte une illustration individuelle d'un fait général considérable : illustration trop individuelle cependant, car il ne s'agit pratiquement pas du milieu où a travaillé Canisius, et par rapport auquel il eût été bon de situer plus nettement son action et son influence. La bibliographie, où il y a quelques petites négligences, est abondante.

E. C.

— Dr H. BRUGMANS. *Correspondentie van Robert Dudley, graaf van Leycester, en andere documenten betreffende zijn gouvernement-generaal in de Nederlanden, 1585-1588* (Werken uitgegeven door het historisch genootschap. Utrecht, Keminck et fils N. V., 1931, 3 vol. in-8°). — La tentative du comte de Leicester pour s'assurer le gouvernement des Pays-Bas fut une des initiatives les plus décidées de la politique d'Élisabeth contre Philippe II aux Pays-Bas. Reconnu comme gouverneur général par les États généraux des provinces du Nord, l'Anglais, tenu en tutelle par eux, s'était tourné contre eux et dut renoncer à sa charge le 17 décembre 1587. Ce recueil de lettres de Leicester lui-même, du gouvernement anglais, des provinces, des villes, de huguenots français, met à la disposition des travailleurs des matériaux aussi variés qu'abondants pour l'histoire des Pays-Bas au moment où

Farnèse menait contre les Provinces-Unies la lutte que Philippe II tenta d'appuyer par l'*Invincible Armada*. Bonnes tables de noms propres et de matières. E. C.

— D^r A. A. VAN SCHELVEN. *Willem van Oranje. Een boek ter gedachtenis van idealen en teleurstellingen* (Haarlem, Tjeenk Willinck et fils N. V., 1933, in-8°, xii-290 p., 1 portrait). — C'est un des nombreux livres qu'a fait éclore le quatrième centenaire de la naissance de Guillaume d'Orange. Il est dédié « à tous les hommes et femmes qui ont à cœur le droit et la tâche de la nationalité néerlandaise dans le monde ». Il est écrit « non seulement pour les hommes et les femmes du laboratoire historique », mais aussi pour le large cercle de ceux qui « se moquent avec raison d'une étude dont le centre de gravité est dans les notes ». L'opposition de ce laboratoire à ce cercle appellerait sans doute des distinctions, mais il est vrai que ce livre, d'ailleurs largement informé, n'instruira vraiment que la seconde catégorie de ses lecteurs. E. C.

— Le tome LIV des *Bijdragen en mededeelingen van het historisch Genootschap* (Utrecht, Keminck et fils N. V., 1933, in-8°, LXIII-276 p.) contient un journal de voyage d'un Hollandais en Angola au milieu du XVII^e siècle (précédé d'une courte étude par M. L'HONORÉ NABER), les extraits des comptes de la ville de Delft se rapportant à la guerre de l'indépendance (de 1572 à 1577), le récit d'un voyage aux Pays-Bas, l'interrogatoire à Liège en 1568 d'un prisonnier, partisan du prince d'Orange, André Bourlette. E. C.

— Gabrielle VAN DEN HAUTE. *Les relations anglo-hollandaises au début du XVIII^e siècle d'après la correspondance d'Alexandre Stanhope, 1700-1706* (Univ. de Louvain. Recueil de travaux..., 2^e série, 23^e fasc. Louvain, Uystpruyt, 1932, in-8°, xvi-379 p.). — Sur une base documentaire intéressante, mais restreinte, M^{lle} Van den Haute a construit un ouvrage très utile. Elle y traite de l'action commune des deux « puissances maritimes » à l'égard des pays du Nord, spécialement de la Suède de Charles XII, de l'Empereur, mais aussi de la France et de l'Espagne. Si la correspondance de Stanhope fournit certaines précisions à l'histoire politique, par exemple en ce qui concerne le rôle de Marlborough, on ne peut dire que ces apports nouveaux soient bien importants — et il y a dans ce livre bien des longueurs quand l'auteur s'attarde à des exposés de caractère général. Plus précieuses sont les parties qui traitent de la politique économique de la Hollande et de l'Angleterre : la première s'obstine à maintenir les relations commerciales avec l'ennemi ; ses marchands vendent ouvertement des vivres et des munitions en Espagne ; ses banquiers sont les payeurs de l'armée française, et les États généraux amènent le gouvernement de Londres à subir ces agissements. On voit aussi, des deux côtés de la mer du Nord, se développer progressivement l'influence politique des marchands, tantôt rivaux, tantôt associés, les Anglais recueillant en définitive les principaux avantages économiques aussi bien que politiques de la lutte commune. E. C.

Pays scandinaves. — Torvaldson HÖJER. *Carl Johans kapitulationsanbud till Davout* (Uppsala, impr. de Appelberg, 1934, in-8°, 29 p.; extrait de *Karl Johans Forbundets Handligar*, 1931-1934). — Après la bataille de Leipzig, Charles-Jean poussa en avant l'armée du Nord, avec laquelle il observait Davout, retranché dans Hambourg. De Hanovre, il envoya, le 14 novembre, un jeune Hambourgeois, le Dr Karl Sieveking, offrir à Davout la faculté de se retirer sur la rive gauche du

Rhin avec ses troupes françaises (à l'exclusion des Hollandais et des Allemands). Sieveking se servit d'un préposé de la douane nommé Meyer pour communiquer avec le maréchal ; mais celui-ci, après avoir, le 19, menacé de faire pendre Meyer, déclara qu'il voulait se défendre jusqu'à l'extrémité et s'ensevelir sous les ruines de Hambourg. M. Höjer discute les motifs qui avaient décidé Charles-Jean à faire son offre, qui était en contradiction avec le refus des coalisés, certainement connu de lui, d'approuver la capitulation conclue par Gouvion Saint-Cyr avec Klenau. Il est probable que la question des indemnités au Danemark y fut pour beaucoup : il était encore incertain quelles seraient ces indemnités et si elles n'écherraient pas à la Suède en cas de refus du Danemark de les échanger contre la Norvège. De là, la manœuvre du prince royal pour leur éviter la dévastation et en augmenter l'éten-due, si c'était possible.

É. LALOU.

Russie. — Grand-duc ALEXANDRE DE RUSSIE. *Quand j'étais grand-duc* (Paris, Hachette, s. d., in-8°, 304 p.). — Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch, petit-fils de Nicolas I^{er}, beau-frère de Nicolas II et beau-père du prince Ioussoupov, qui participa au meurtre de Raspoutine, a été témoin de trois règnes. Plusieurs de ses frères ont passé pour libéraux : ainsi l'historien d'Alexandre I^{er}, Nicolas Mikhaïlovitch. Lui-même a du tempérament, un esprit indépendant et la plume alerte : aussi ses mémoires méritent-ils attention.

L'auteur méprise les révolutionnaires, des naïfs ou des aventuriers ; il raille les intellectuels, idéologues détachés du peuple ; il s'épouvante de l'amoralisme des banquiers et des capitalistes ; il hait la haute bureaucratie incapable, intéressée, perfide, lâche ; il n'épargne pas les autres grands-ducs, même Nicolas Nicolaevitch, généralissime borné ; il ne s'épargne pas lui-même. Ses hommes, les seuls, ce sont Alexandre III et Stolypine. Il est pour les solutions franches : en 1905, le tsar devait ou bien céder tout (c'eût été une « république semi-socialiste »), ou bien réprimer sans merci, mais non pas signer le honteux manifeste d'octobre ! En 1917, il fallait faire donner la Garde !

Plus que ces opinions discutables, on retiendra les témoignages directs de l'auteur sur la vie de la famille impériale et ses rapports avec la politique. Il y a là quantité de traits et de scènes de nature à éclairer, sous un certain aspect du moins, le rôle de la cour dans la guerre et les origines de la Révolution. Les mémoires du grand-duc Alexandre, mort récemment, resteront, à cet égard, une source non négligeable.

P. PASCAL.

Suisse. — Louis JUNOD. *Mémoires de Pierrefleur* (Lausanne, « La Concorde », 1934, in-8°, LXIV-289 p. ; prix : 30 fr. français). — Utilisé dès le XVIII^e siècle par Abraham Ruchat, d'après un original disparu, publié en 1856 par Aug. Verdeil d'après une copie incomplète (allant de 1530 à 1561, et non jusqu'à 1565) et lacunaire, ce texte, précieux pour l'histoire de la Réformation à Orbe, paraît aujourd'hui dans une édition critique très soignée. L'introduction de M. Junod ne laisse dans l'ombre aucune question. Il attribue l'ouvrage, non plus à Pierre de Pierrefleur, gouverneur d'Orbe en 1530, mais à son second fils Guillaume, né entre 1510 et 1513, mort en 1579. Il discute la date de la rédaction, qui semble avoir été poursuivie longtemps, commencée avant 1565 (p. 28) et poussée au delà de 1571.

Guillaume, condisciple de Pierre Viret, resté catholique même après le triomphe officiel des prescriptions bernoises, conte par le menu l'histoire de cette petite ville, soumise bizarrement à la seigneurie alternante de Berne et de Fribourg, et « à pré-

sent succombée en la loi ou plutôt secte luthérienne, que à présent veulent être appelée Évangile ». Ne lui demandons pas de parler avec sérénité des victoires de la « Lutherie ». Il relève avec soin tous les actes d'intolérance des novateurs, mais célèbre les violences de leurs adversaires, hommes et femmes. En somme, c'est par la faute de tous si l'on n'applique pas le très sage régime du *simultaneum* décrété le 30 janvier 1532 par les co-seigneurs.

Sur les grands événements européens, ce bourgeois lettré ne fait que suivre et résumer Sleidan. Mais, sur les événements locaux, sa chronique complète ce que nous savons par ailleurs de Viret et de Farel. Il signale, par exemple, l'apparition à Orbe des psaumes de Marot (p. 147) vers 1540. Il est au courant des événements de Genève et, encore mieux, de la conquête du pays de Vaud, dont Orbe était toute voisine, par les Bernois. Quelques données pour l'histoire des prix.

L'ouvrage est muni non seulement d'un index, mais d'un glossaire, précieux pour l'étude des dialectes jurassiens. Il est illustré avec goût et exactitude.

Henri HAUSER.

Histoire générale. — D^r Henri JOLIAT. *L'Antéhistoire. Synthèse et critique du problème des origines et de la théorie de l'Évolution* (Neuchâtel, Éd. de la Baconnière [1933], in-8°, 287 p. ; prix : 45 fr.). — Encore un nouveau terme : après la préhistoire et la protohistoire, voici l'antéhistoire ! Il est vrai qu'il s'agit, non plus de l'origine de l'Homme, mais du Monde : formation du système solaire, de la terre, principes et modalités de la vie. L'auteur est au courant des dernières théories relatives à la mécanique céleste, à la physiologie et à l'embryologie. Mais l'ouvrage tout entier trahit les sympathies du D^r H. Joliat ; on regrette d'y relever des passages de ce genre, empruntés aux affirmations du R. P. Gemelli, recteur de l'Université catholique de Milan : « L'étude des Pygmoides, le plus primitif des peuples actuels, démontre que l'Homme est apparu sur la terre comme homme avec une intelligence élevée et muni d'une loi morale. » Il est également difficile de souscrire aux jugements suivants, extraits de la *Revue apologetique*, où un M. Lemonnier déclare « dès maintenant périmés des travaux en soi estimables, comme ceux de Sir J. Frazer, et dénués d'intérêt ethnologique, les essais d'interprétation psychologique basés sur une comparaison pareillement prélogique de M. Lévy-Bruhl ». Ces préoccupations, nettement étrangères à toute recherche scientifique, se manifestent encore plus nettement dans le dernier chapitre, qui traite de « l'Antéhistoire et le dogme de la Révélation ».

R. LANTIER.

— *Recueil d'études historiques sur les formations de la société pré-capitaliste en l'honneur de N. Marr* (Moscou-Leningrad (Izvestija Gos. Akad. Istorii materialnoi kultury, livraison 100), 1934, in-4°, 680 + x + 111 p. ; prix : 20 roubles).

— Le recueil se divise en quatre parties : 1^o la partie méthodologique ou théorique ; 2^o la société antérieure aux classes ; 3^o la société fondée sur l'esclavage, et 4^o la société féodale. = La première partie s'ouvre par l'article de F. V. KIPARISSOW : « La chose », considérée comme source historique. L'auteur nous montre que dans la « chose » ce n'est pas la matière, ou substance physique et corporelle, qui constitue pour l'investigateur l'objet de l'étude, mais la manifestation historique de l'activité de l'homme : la « chose » est le produit du travail humain. Elle dirige la pensée de l'investigateur vers le phénomène historique. Sa fonction historique consiste dans l'utilité qu'en retire l'homme social, dans sa réalisation comme valeur de consommation. Mais l'idée de l'objet historique ne coïncide pas avec celle de la valeur

de consommation. Ainsi les débris de la production (œuvres manquées de la céramique), et les produits de la fabrication devenus rebuts par suite de leur consommation (restes de cuisine — « Kjökkenmöddingen ») sont dans maintes occasions de fort précieuses sources historiques, nécessaires à la connaissance des époques reculées. Considérées de ce point de vue, elles peuvent être classifiées : 1° sous le rapport des caractères de production ; on les distingue alors d'après les matériaux, la technique, la caractéristique sociale de la main-d'œuvre qui a créé l'objet donné (esclave, serf, mercenaire, etc.) ; 2° au point de vue du rôle social et de la consommation ; dans ce cas, les choses sont envisagées soit comme moyens de production, devenant utiles pour la marche progressive du travail, soit comme objets de consommation individuelle, devenant utiles dans la vie humaine. Ce groupe comprend les objets nécessaires à l'entretien de la vie physique de l'homme (habitation, vêtements, ustensiles de ménage, nourriture) et les objets qui servent à l'entretien de sa vie sociale et de sa culture spirituelle (œuvres d'art, objets de culte). Ces deux catégories de choses peuvent se confondre selon leur destination (ainsi le château féodal est simultanément demeure et œuvre d'art qui sert de moyen de réaction psychologique sur les masses et de moyen d'affermissement du mode d'exploitation féodal. L'histoire de la chose et celle des phénomènes qui s'y reflètent se laissent déceler dans le langage, dans le nom même de la chose, à l'aide de la paléontologie de la parole). = Dans l'article suivant : « La culture matérielle et la pensée » (p. 23-33), I. MEŠCANINOV insiste sur la nécessité d'une collaboration intime de l'historien de la culture matérielle avec le linguiste. On ne peut se passer de tenir compte des matériaux du langage, même dans les recherches archéologiques se rapportant aux anciennes époques de l'âge de pierre (époque paléolithique). Cependant, les deductions formelles et comparatives du linguiste, de l'ethnographe et de l'archéologue présentent un grand danger : elles donnent lieu à d'énormes anachronismes et à la modernisation de l'Antiquité. On ne peut pas comparer d'une manière mécanique la série sémantique, établie par N. Marr, « femme — main — eau », à la statue d'Hébé qui tient dans sa main tendue une coupe de breuvage. On ne peut pas rattacher l'arbre de Noël, au point de vue de ses fonctions et de sa forme, à la période de l'âge de pierre. = Ch. ČAKVETADZÉ, dans son aperçu « Nouvel échelon dans la science » (p. 34-44), nous montre la portée de la nouvelle doctrine sur le langage fondée par Marr ; elle nous fait connaître, en particulier, l'importance de la loi sémantique fonctionnelle. Cette doctrine verse une nouvelle lumière sur la nature véritable du mot, sur le développement stadial de la pensée de l'homme primitif. = M. PALVADRA (p. 45-55) caractérise le rôle que doit jouer la nouvelle doctrine de N. Marr sur le langage dans l'élaboration du système des langues finno-ougriennes. A cette occasion, l'auteur jette un coup d'œil sur l'histoire des études finno-ougriennes, surtout en Finlande.

La deuxième partie est, comme il a été mentionné au début, consacrée à l'étude de la société antérieure aux classes. Elle commence par l'œuvre de S. БУКОВСКИЙ : « Au sujet du totémisme » (p. 59-71), où l'auteur analyse les indices caractéristiques du totémisme ; il démontre que le totémisme n'est pas seulement une forme de religion, mais encore une organisation sociale particulière, qui n'est autre chose que l'organisation de clan à l'état embryonnaire. L'auteur nous fait voir dans le totémisme développé — forme classique — un ensemble de groupes producteurs, dont chacun est uni par la communauté de production : chasse à un groupe fixé

d'animaux, ramassage de plantes déterminées, etc. L'interdiction (le tabou) de l'usage d'un certain animal sacré ou d'une certaine plante sacrée (totem) ne fut établie que dans le sens du droit individuel de disposer de l'animal tué, du poisson capturé. L'organisation totémiste est une des formes de partage du travail primitif : unification du groupe à base de chasse à une race déterminée d'animaux ; la spécialisation dans cet exercice, spécialisation liée à celle des armes et celle de la technique de chasse, impliquait l'accroissement des forces productrices de la société antérieure aux classes. = M. JAKOW pose une série de « problèmes fondamentaux sur l'histoire de la société antérieure aux classes » (p. 72-82). Selon l'auteur, c'est une erreur que de voir la contradiction fondamentale de la structure de la société primitive soit dans la contradiction (antithèse) entre la propriété collective et les formes individuelles de travail, soit dans la contradiction entre le bas niveau de la technique et l'organisation de production collective, par conséquent l'organisation la plus parfaite. L'auteur s'attache à démontrer que dans le cas donné la contradiction fondamentale est celle qui existait entre la croissance des forces productrices et les rapports de parenté. = P. EFIMENKO consacre son article à la technique et à l'économie de la société capsienne (p. 89-99). Il rattache cette époque à la période antérieure à la formation du régime du clan ; il s'appuie sur le fait que le caractère distinctif de l'économie des Capsiens fut la récolte de la nourriture végétale et la capture des petits animaux comestibles. Il explique sa conjecture par l'emploi d'ustensiles en silex aux formes simples et par l'absence à peu près totale d'objets en os, etc. = V. HOLMSTEN traite des cultes de l'ancienne Sibérie. Elle se base sur des matériaux archéologiques (p. 100-124), en s'appuyant surtout sur les reproductions des animaux réels, sur les figures des animaux fantastiques et sur les scènes de lutte entre animaux. Leur développement correspond aux stades déterminés de l'histoire du régime social et aux cultures archéologiques précises. Cette classification peut être représentée schématiquement par le tableau suivant :

| Stades. | Organisation sociale. | Style (type) des représentations des animaux. | Cultures archéologiques. |
|-----------------|---|--|---|
| Cimmérien. | Transformation des groupes totémistes en unions clanaires et commencement de la désorganisation de la « gens ». | Point de représentations d'animaux. Représentation des animaux réels. | D'Afanasievo, d'Andronovo et de Karatsk. |
| Scytho-Sarmate. | Décadence du régime clanaire et formation des classes. | Idem. Représentations des animaux fantastiques. | Culture de kourgane de Minoussinsk Pazaryk. |
| Huns. | État féodal avec des classes. | Scènes de lutte entre animaux. | Kourganes Noin-Oula et autres. |

Les représentations des animaux réels et fantastiques (*totems*) avaient une signification ; les scènes de groupes d'animaux luttant entre eux reflétaient la lutte

réelle qui eut lieu entre les différents groupes sociaux. = A. MILLER essaye d'appliquer dans son article (p. 125-157) les données de la nouvelle doctrine sur le langage à l'interprétation des monuments matériels représentant « les éléments du ciel » (soleil = roue, éclair = hache, tonnerre = clochettes, grelots, oiseau = soleil, pluie = peigne, etc.). Dans cet article, une place importante est réservée à l'analyse de nombreux cercles ou disques avec un ornement symbolique, reproduisant les divers éléments du ciel. Ces cercles avaient un sens magique et correspondent au stade agricole du développement économique. Dans cet essai, l'auteur nous fait amplement connaître les nouveaux matériaux archéologiques. = Le titre de l'article étendu d'E. КРИТЧЕВСКИЙ, « Question indo-germanique résolue par l'archéologie » (p. 158-202), reproduit le titre de l'ouvrage du défunt archéologue allemand G. Kossina. À l'aide d'une analyse scrupuleuse de nombreux matériaux archéologiques et de ceux de la littérature scientifique relative à ce sujet, l'auteur s'efforce de démontrer qu'il est impossible de considérer tels ou tels autres complexes de monuments matériels (« cercle du nord », « cercle du Danube ») comme inhérents à tel ou à tel autre peuple ; il veut prouver que les différents stades de l'histoire des cultures sont dus non pas aux migrations, mais à un développement brusque (s'effectuant par saccades) de la société, développement soumis aux lois intérieures. L'auteur fait une tentative pour découvrir une telle conformité aux lois dans l'histoire de la société du clan dans le bassin méridional du Rhin-Danube-Dniéper à l'époque néolithique, au commencement de l'âge du bronze. Il explique le changement de « cultures » et de « styles » non par l'intrusion de nouvelles tribus, mais par une révolution dans le domaine des relations sociales-économiques : par la transformation de la « gens » agricole matriarcale en communauté familiale patriarcale, se livrant à l'élevage de bestiaux, à la chasse et à la pêche. = P. S. RYKOW : « Inhumation dans les huttes » (p. 203-209), publie les résultats de ses fouilles dans les tombeaux-kourganes de la région Kalmouke en 1933. Il a trouvé dans la fosse sépulcrale des restes de hutte ou de tente. Cette forme de demeure prouve que la société qui nous a laissé ce type de sépulcre menait une vie nomade. = L'essai de G. SOSNOVSKI : « Les plus antiques traces d'élevage sur les rives du Baïkal » (p. 210-222), est une tentative pour évoquer la vie économique et l'ordre social de la population de l'Asie septentrionale à l'époque de transition entre l'âge de la pierre et celui des métaux. Ce travail de reconstruction est basé sur les découvertes des os d'animaux domestiques dans la région boisée et dans la région des forêts et des steppes de la Sibérie. La pénétration des animaux domestiques (chevaux, bœufs) dans le fond de la taïga, où l'élevage ne jouait qu'un rôle secondaire, vu le développement considérable de la pêche et de la chasse, n'est due, d'après l'auteur, qu'à ce fait que le bétail fut objet d'échange entre les différents groupes de la population de la Sibérie orientale. = L'article de B. L. BOGAIEVSKIY est consacré aux « Étrusques dans les œuvres de N. J. Marr » (p. 223-250). À ce propos, l'auteur nous donne un aperçu sur l'état actuel des études étrusques en Europe occidentale et en Italie, en particulier ; il expose les problèmes d'étruscologie dont l'étude devrait être entreprise dans le proche avenir. = M. G. K. KHONDIKOW analyse le culte du cheval au point de vue de son développement historique sur les rives de la Kama (p. 251-279). Dans cette région, les monuments matériels qui se rapportent au cheval se rattachent encore à l'époque du régime générique, formé sur la base de l'agriculture sédentaire, le travail des champs s'étant effectué à la houe. À l'époque de

la décadence de l'organisation générique (1^{er}-v^e siècle de l'ère chrétienne), le cheval était associé à l'idée du soleil. Cette association se reflète dans les représentations correspondantes. Au début du II^e millénaire de notre ère, les représentations du cheval se multiplièrent et se répandirent en plus grande quantité. Ce fait s'explique par les progrès de la magie agraire en raison du développement de nouvelles formes d'agriculture (le labour à la houe cède à l'usage de la charrue primitive). On institua le rite compliqué de l'immolation du coursier sacré. Les courses rituelles à cheval reproduisaient le mouvement du soleil et portaient un caractère magique : elles devaient contribuer à l'abondance de la récolte du blé dans les champs. = « La sémantique de l'ornement des stèles de Karassouk », tel est l'objet de l'exposé de S. KISSELEV (p. 280-292). Il montre qu'il y a connexion entre les effigies d'hommes et de femmes encornées et l'identification du bœuf au soleil, la divinisation du bœuf ayant supplanté le culte du cerf, culte d'origine plus ancienne (certaines reproductions de cornes de bœuf laissent percevoir les traces de la forme caractéristique des cornes de cerf). Plus tard, avec l'introduction du matriarcat, on substitua au culte du bœuf celui du cheval. = L'exposé de Camille TREVER, étude richement documentée, est consacré à l'intéressante figure de l'antique mythologie de l'Iran : Senmuro ou paskudj personnifié dans l'image du chien-oiseau (p. 293-328) ; l'auteur a utilisé d'abondants matériaux linguistiques et archéologiques. = Le travail de T. PASSEK : « Au sujet du procédé de comparaison dans l'histoire de la culture matérielle », revêt un caractère méthodologique (p. 329-341). L'auteur y critique les procédés formels d'analyse et de comparaison des diverses cultures de « la céramique peinte », procédés qui caractérisent le travail de certains savants tels que Hub. Schmidt, C. Schuchardt et autres. Une telle méthode de comparaison formelle appliquée aux matériaux archéologiques aboutit à l'identification d'éléments d'ornement qui n'ont rien de commun entre eux au point de vue générique. Il importe pour l'investigateur d'étudier sur un sol donné tous les stades où s'est développé le motif ornemental, dont une des réalisations successives coïncide avec l'anneau correspondant de la chaîne d'un autre territoire.

Cet article termine la partie du recueil consacré à l'histoire de la société antérieure aux classes (primitive). Passons à la partie suivante : Société basée sur l'esclavage dans l'Antiquité.

Le problème de la lutte des classes dans la dissolution progressive de la société gréco-romaine n'est pas — on le sait bien — suffisamment éclairci dans la littérature scientifique. S. KOVALEV entreprend de combler cette lacune dans son article : « La lutte des classes et la chute de la société antique » (p. 345-354). L'auteur attire l'attention du lecteur sur ce fait qu'il y a coïncidence chronologique et contact intérieur entre les grandes insurrections d'esclaves et l'éclatement des guerres civiles. A son avis, on peut signaler deux soulèvements révolutionnaires à l'époque de la décadence de la société antique : 1^o mouvement insurrectionnel du II^e au I^{er} siècle avant l'ère chrétienne (avec trois ondes successives) et 2^o la crise du III^e siècle de notre ère. Tandis que, dans le premier mouvement, les éléments révolutionnaires ne furent représentés que par les esclaves et les petits producteurs libres (paysans, artisans), dans le second, ils furent renforcés par l'armée et les colons germaniques qui vinrent s'y joindre. Les deux révolutions furent dirigées contre la classe des propriétaires d'esclaves. Par rapport à la force motrice essen-

tielle, on ne peut les nommer autrement que : révolutions d'esclaves. Ces révolutions, ayant profondément ébranlé tout l'organisme économique de la société, mirent fin à l'Antiquité. « La révolution des esclaves fit disparaître les propriétaires d'esclaves et abolit la forme esclavagiste de l'exploitation des masses laborieuses » (J. Staline). — S. A. GEBELEW, dans son aperçu philologique : « Cités heureuses » (p. 355-362), démontre que le nom géographique Ὀλβία, dans le sud de la Russie, est dérivé du mot indigène ὀλβα, qui signifie « colonie », mot interprété par les Grecs comme se rattachant à ὀλβος, « bonheur, fortune ». Dans le périple anonyme du v^e siècle de l'ère chrétienne, conformément à l'opinion d'Auguste Boeckh, il s'agit de lire Ὀλβία Σκυθία, du nom de la tribu scythe Σαῖοι. = V. V. STRUVE traite dans son aperçu le problème des « plébéiens et des hilotes » (p. 363-373). N'admettant pas la conception cyclique (théorie des cycles) d'Ed. Meyer, l'auteur, d'accord avec N. Marr, envisage le terme « plèbe » comme nom ethnique de la population conquise par les Romains ; il en est de même des hilotes, qui, vaincus sur le champ de bataille, devinrent serfs des Spartiates ; c'est-à-dire que, dans les deux cas, nous avons le même type d'exploitation : oppression des races vaincues par les races victorieuses. = S. J. CAPOCHINA nous donne une étude étendue : « Les constructions de défense en Olvie comme source historique » (p. 374-415). Les idées émises par la jeune savante se réduisent à ceci : Olvie « polis », ou cité esclavagiste, a pour origine une cité scythe, qui existait avant la pénétration des Grecs. Elle fut le résultat de la synthèse de la société générique indigène en décadence et du capital commercial grec représenté par les marchands-colonisateurs grecs. L'esclavage était répandu dans la population indigène déjà avant l'arrivée des Grecs. Les constructions de défense de l'époque de la cité esclavagiste « polis » (enceintes et tours en pierres) se substituèrent au fossé et aux remparts de la cité scythe. La décadence des travaux de défense à Olvie (iv^e siècle avant J.-C. et ii^e siècle après J.-C.) fut provoquée non seulement par les événements extérieurs (incursion de Gètes), mais encore par des causes intérieures — notamment par la dissolution de la propriété communale de l'État. Cette dissolution se reflète dans le décret de Protogène. A l'époque romaine, Olvie fut une forteresse peu considérable, mais bien fortifiée. = « Au sujet de la langue « sarmate » — tel est le titre de l'article de K. KOLOBOWA (p. 416-436), qui se propose d'examiner l'influence de l'idiome sarmate sur la langue grecque dans les inscriptions de Tanais : cet effet, elle le perçoit, par exemple, dans le mélange des constructions passive et active sous l'influence de la structure passive propre à la langue sarmate, dans les mélanges continuels des formes de déclinaison avec prédominance du nominatif, etc. = « La sémantique des noms propres chez Homère » est traitée par M. ALTMAN (p. 437-474). Ayant recours à une analyse ingénieuse d'une série de noms chez Homère, l'auteur nous montre que les nombreuses allitérations dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont une signification non seulement phonétique, mais sémantique et représentative. L'investigateur présume que Cléopâtre est un corrélatif féminin, et plus ancien, du nom de Patrocle. Dans les consonances du nom « Andromaque », il entend encore une répercussion de l'idée de l'antique amazone, idée à laquelle on rattachait originellement Andromaque. Dans les noms d'« Idoménée » et de « Phtie », il découvre un jeu de mots, etc.

Examinons la dernière partie du recueil, consacrée à la société féodale. Cette partie débute par l'article d'A. PRIGOJINE : « Origines de la féodalité dans l'Europe

occidentale » (p. 477-507). L'auteur passe en revue les étapes essentielles du développement des relations féodales ; il montre que la classe dépendante des producteurs réels ne résulta point d'une simple transplantation du colonat, puis au précaire, au patriciat de l'époque de l'empire romain et enfin à celle du Moyen Age ; elle naquit au sein d'une lutte des classes acharnée, lutte soutenue par des conspirations et des insurrections des serfs. « Cette révolution des serfs fit abolir la classe des seigneurs et mit fin à la forme servile de l'exploitation » (I. Staline). = Dans l'article suivant, M. ZWIEBACK nous fait connaître la genèse de la féodalité dans l'ancienne Russie (p. 508-544) sur le fond de la féodalisation de l'Europe, féodalisation qui formait le milieu historique universel. L'État féodal barbare, qui eut pour capitale Kiev et qui entra dans le système féodal de Byzance tout comme les royaumes de l'Occident qui se rattachèrent à « l'Empire de Rome » et à « l'Église romaine », fut formé par la classe dominante, la classe féodale. Cette dernière se composait de la noblesse de race, les Polianes, les Krivitches, les Tchouds, les nomades de la steppe et les Normands ; la féodalité naquit au sein de la lutte violente qui se livrait entre les classes. = E. NEKRASSOVA (p. 545-559) voit la contradiction intrinsèque de la société féodale dans l'antagonisme existant entre la simple production marchande, production qui implique incontestablement la possession de tous les moyens de production, et la propriété féodale, qui ne réservait pas au producteur direct le droit de posséder le principal moyen de production, qui était la terre. = A. V. BERNSCHTAM analyse l'organisation générique des Tu-Guy (Turcs) au VIII^e siècle en se basant sur le texte du monument érigé en honneur de Kul-Téguine dans le nord de la Mongolie. De la terminologie de parenté, il déduit qu'au VIII^e siècle c'est la famille qui fut l'unité économique de la société. = La description des funérailles du roi des Visigoths dans le lit du fleuve et celle des usages analogues — sépultures sous l'eau chez les peuplades de l'Afrique — font supposer à L. MATZOULEVITCH (p. 577-596) que cet usage naquit du culte de l'eau. A ce propos, l'auteur examine l'ornement goth avec figures d'animaux trouvé sur le sépulcre à Koncești. Ce travail, exécuté par des artistes du Pont-Euxin, date environ de l'an 400 de l'ère chrétienne. Les simulacres des animaux demi-poisson, demi-oiseau, se rapportent à la conception primitive de l'élément-eau. En s'appuyant sur les matériaux de comparaison archéologiques consultés, l'auteur conclut que la société à laquelle appartenait le tombeau de Koncești se rattachait au premier stade de la féodalité. = « Les inscriptions et les signes sur les épées de l'époque des Vikings, extraites du fond du Dniéper », tel est l'objet de l'étude de V. J. RAYDONIKAS (p. 398-616). En 1928, pendant les travaux sur le Dniéper, on a trouvé dans le lit du fleuve cinq épées remarquables par le travail merveilleux des poignées, des inscriptions, et des signes gravés sur les lames. Trois d'entre elles portent en caractères latins la marque « Ulfberht » — nom d'un armurier franc. Sur les deux autres, on distingue des signes en forme de croix, portant des traits transversaux sur les bouts des branches qui s'entre-croisent, ou en forme de svastica. Ces signes ont un sens magique. = Th. J. SCHMIT (p. 617-634) entreprend de résoudre le problème de « l'origine de la basilique » dans ce sens que la basilique fut un édifice public issu, dans les différentes villes de l'Orient hellénique, soit d'une impasse munie de portique, soit d'une place de marché. Ce n'est ni dans les palais royaux helléniques, ni dans les salles somptueuses que naquit la basilique ; elle vit le jour dans la

rue ou sur la place publique. Ce fut un édifice érigé par le roi, mais pour servir tout d'abord aux citoyens. = L'analyse des ruines d'un temple de style romain à Bache-Garni, dans les environs d'Erivan (Arménie soviétique) — ruines qui ont été décrites pour la première fois par l'explorateur Dubois de Montpéroux (1839-1849) — nous est donnée dans un article, richement documenté, de K. ROMANOV (p. 635-654). L'auteur prétend que l'édifice date du III^e-IV^e siècle de l'ère chrétienne ; il prétend que ce monument est à l'heure actuelle l'unique échantillon du style purement romain sur le sol de l'Arménie. = Enfin, N. VORONINE consacre son article au « Kremlin de Rostow », qui est un ensemble gigantesque d'édifices, érigés au milieu de la seconde moitié du XVII^e siècle (p. 655-680). Il analyse le style du Kremlin, qui porte l'empreinte de la lutte entre les deux organisations fondamentales de la classe dominante : le clergé et l'État seigneurial, lutte qui aboutit, comme on le sait, à la défaite du clergé.

Tel est dans ses grandes lignes l'objet du recueil édité par l'Académie de l'Histoire de la Culture matérielle à Leningrad en honneur de son président, N. J. Marr. Ce recueil représente incontestablement une précieuse acquisition pour la science historique. On peut ne pas accepter toutes les thèses avancées dans les articles isolés du recueil : bien des questions y sont discutables ou exigent une argumentation plus solide. Ainsi n'est-il pas trop hardi de se baser sur trois ou quatre textes pour parler de l'influence de la langue sarmate sur la syntaxe des inscriptions grecques de Tanais? D'autant plus que les barbarismes et les anomalies (*ἐπί* avec le datif) que signale K. Kolobova se retrouvent dans d'autres colonies et dans la métropole même. N'est-ce pas une déduction trop mécanique que celle de V. Holmsten, qui voit dans les compositions avec trois figures et plus (le tigre, l'aigle et le cerf déchirant le cheval) le symbole de la lutte entre les différents groupes sociaux (gens, phratrie)? On ne voit pas au juste pour quelles raisons la sépulture séparée des hommes et des femmes autorise P. Rykow (p. 207) à croire aux formes conservées du matriarcat. L'assertion de S. Kovalew, qui prétend qu'au IV^e siècle avant J.-C. et pendant les siècles consécutifs la lutte des classes en Grèce ne faisait que s'accroître, est en pleine contradiction avec le témoignage de Plutarque (Philop. XVIII). Le critique ne partage pas l'avis de V. Struve sur l'institution de la cryptie et, sous ce rapport, il se range au côté de Jeanmaire, *La cryptie lacédémonienne* (Rev. des études grecques, XXVI, 121-150). Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que, dans son ensemble, le recueil contient un grand nombre d'idées ingénieuses et une grande abondance de nouveaux matériaux archéologiques fort précieux. L'originalité incontestable et la hardiesse de la pensée, fécondée par la doctrine de Marr sur le langage, telles sont les qualités essentielles qui distinguent presque tous les articles du recueil examiné. La présentation du livre ne laisse rien à désirer de mieux.

Eugène KAGAROV.

— *Annual Bulletin of historical literature. Publications of the year 1933* (Londres, G. Bell et fils, 1934, 94 p. ; prix : 1 s. 6 d.). — Ce Bulletin contient les articles suivants : R. DARLINGTON. Histoire du Moyen Age, 500-1200 (qui aurait dû figurer dans le Bulletin de 1932). — J. G. SIKES. Histoire générale ; organisation générale ; économie sociale et politique. — E. H. WORMINGTON. Antiquités grecques et romaines. — Norman H. BAYNES. Histoire ancienne de 44 av. à 500 ap. J.-C. — R. DARLINGTON. Le Moyen Age, de 500 à 1200, avec indication des principaux

articles insérés dans les Périodiques. — L. H. WILLIAMS. Le Moyen Age, de 1200 à 1500 : sources, livres et périodiques. — R. B. WERNHAM. Le XVI^e siècle. Les textes, les livres d'histoire parus en Angleterre et sur le continent. — Andrew BROWNING. Le XVII^e siècle, 1603-1789. — W. L. BURN. Histoire des colonies et de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Australie. — E. L. WOODWARD. Le XIX^e siècle, 1789-1870. — Harold TEMPERLEY. La dernière phase : 1870-1933. Origines de la Grande Guerre ; la guerre ; la Conférence de la paix et l'après-guerre (très utile et commode compilation).

— Yves SIMON. *Critique de la connaissance morale* (Paris, Desclée, de Brouwer, 1934, in-16, 167 p. ; prix : 10 fr.). — Ce volume, d'inspiration thomiste, est presque entièrement étranger à notre discipline. Notons cependant que, dans son dernier chapitre, l'auteur s'efforce de démontrer que la sociologie et la science politique ne sauraient être des sciences vraiment positives, comme celles de la nature, parce qu'elles ne peuvent renoncer à des « jugements de valeur » et qu'elles ne sauraient négliger toute appréciation morale. Même pour le chrétien, « le souverain jugement de la vraie politique appartient à la théologie ».

H. S.

Histoire religieuse. — MONTALEMBERT. *Précis d'histoire monastique, des origines à la fin du XI^e siècle*. Version primitive et inédite des *Moines d'Occident*, revue et mise à jour par les Bénédictins d'Oosterhout ; avant-propos par Antoine DE MEAUX (Paris, Vrin, in-12, 1934, in-8°, xxxii-344 p. ; prix : 20 fr.). — Dans l'avant-propos, M. de Meaux explique quels conseils avaient déterminé son aïeul à renoncer à la publication de cette première version des *Moines d'Occident*, pour reprendre complètement l'ouvrage sous une forme plus développée. Disons franchement qu'on peut se demander si cette édition s'imposait. Car on pense bien qu'après plus de trois quarts de siècle, ce qui n'avait jamais été qu'une esquisse brillante a, de plus, beaucoup vieilli.

E. JORDAN.

— G. H. DOBLE et L. KERBIRIOU. *Les saints bretons* (Brest, impr. Le Grand, 1933, in-4°, 35 p.). — Cette brochure, dont quelques lignes de préface, par le celtisant qu'est dom Gougaud, définissent bien le caractère, est due à la collaboration d'un Cornouaillais d'outre-Manche et d'un Breton armoricain. Les auteurs, doués de sens critique, savent et disent nettement que la grande majorité des vies de saints bretons sont relativement récentes et sans valeur historique, et ils condamnent nettement la méthode « qui consiste à accepter les récits qu'elles nous donnent quand ils ne contiennent rien d'impossible ou de trop grossièrement improbable ». Mais ils en montrent fort bien le charme poétique et l'intérêt pour le *folklore*, l'archéologie, la toponymie, la psychologie religieuse.

E. J.

— Joseph CLAYTON. *Saint Anselm, a critical biography* (Milwaukee, The Bruce Publishing Company, 1933, in-8°, xxvi-165 p., 2 pl. ; prix : \$ 1,75). — Biographie présentée de façon intéressante ; bien que l'auteur s'abstienne de parti pris de toute référence, il est clair qu'il a lu les textes et travaillé de première main. Mais, en somme, son livre s'adresse au grand public plutôt qu'aux travailleurs. L'illustration est de fantaisie.

E. J.

— Édouard SCHNEIDER. *Assise* (Paris, Ernest Flammarion, 1933, in-12, xii-213 p., 5 pl. ; prix : 10 fr. Collection « Les pèlerinages »). — Livre que ceux qui voyagent lentement se féliciteront d'avoir mis dans leur valise ; que tout le monde

aura profit à lire avant et plaisir à relire après le voyage. En quatre chapitres, sans entrer dans les controverses difficiles, comme celle qui porte sur l'histoire de la construction de la basilique, mais avec une évidente compétence, M. Schneider rappelle les traits fondamentaux de la vie de saint François et décrit successivement la ville d'Assise, la basilique et ses peintures, les sanctuaires et ermitages des environs immédiats. Disons-nous qu'on souhaiterait parfois un peu moins de littérature et un style plus simple?

E. J.

— Josef BERNHART. *Franz von Assisi* (Lubeck, Coleman, 1933, in-12, 46 p. Coleman's kleine Biographien, fasc. 2.) — Esquisse brillante, vivante, dont l'auteur ne prétend évidemment pas à la nouveauté, mais connaît bien la question. On est cependant surpris de lire, p. 33, que, dans la pensée de saint François et de sainte Claire, l'ordre des Clarisses n'aurait pas pratiqué la pauvreté absolue. M. Bernhart admet l'authenticité de la lettre de François à Antoine de Padoue. Il attache visiblement beaucoup moins d'importance que Sabatier aux divergences qui se seraient élevées entre le saint et le cardinal Hugolin.

E. J.

— Chanoine TOURNIER. *Pour la fraternité franco-italienne : les Ubaldini de Toscane, Dante et Toulouse* (Toulouse, impr. Audran et Laporte, 1933, in-12, 67 p.). — Cette élégante plaquette reproduit une agréable conférence donnée à la *Casa degli Italiani* de Toulouse ; non sans un peu d'artifice, l'auteur trouve moyen de rattacher à Toulouse les souvenirs de Dante et de la famille Ubaldini, dont plusieurs membres sont mentionnés dans la *Divine Comédie*.

E. J.

— Jean SCHOONJANS. *L'Inquisition* (Bruxelles, Éditions de la Cité chrétienne, 1932, in-12, 172 p. ; prix : 9 fr.). — Recueil de cinq conférences, auxquelles on a laissé leur caractère ; on s'en aperçoit un peu trop. C'est un exposé destiné au grand public, très oratoire, quelque peu superficiel, sans références. L'auteur avoue très franchement les excès de l'Inquisition, mais tend à innocenter la papauté et l'Église, en rejetant les torts sur les inquisiteurs eux-mêmes, sur le pouvoir laïque, sur l'esprit du Moyen Âge ; il y aurait à dire à ce genre d'apologie. De beaucoup les meilleurs de ces cinq leçons nous semblent être les deux dernières, sur la répression du protestantisme en Belgique au xvi^e siècle.

E. J.

— L. Elliott BINNS. *The History of the decline and fall of the medieval Papacy* (Londres, Methuen, 1934, in-8°, xvi-388 p. ; prix : 16 s.). — Si le déclin de la papauté médiévale commence à Innocent III, on peut se demander où a été l'apogée, et combien de temps il a duré. En somme, c'est une histoire de la papauté du commencement du xiii^e au milieu du xvi^e siècle que nous donne M. Binns. Elle est modérée de ton, plutôt un peu sévère, encline à tenir trop peu de compte des difficultés où s'est trouvé le Saint-Siège. Elle est un peu écrite *ad probandum* : l'auteur, qui semble appartenir à la *High Church*, désire l'union des Églises, à condition que Rome change. L'information est suffisante, mais de seconde main. En somme, estimable livre de vulgarisation, qui n'apprendra pas grand'chose aux spécialistes.

E. J.

— P. CRISOGONO. *L'École mystique carmélitaine* ; traduit de l'espagnol par D. VALLOIS DEL REAL (Lyon et Paris, Vitte, 1934, in-12, 350 p. ; prix : 20 fr.). — Nous ne pouvons que signaler cet ouvrage, qui intéresse l'histoire du sentiment religieux ; il donne l'impression d'un travail consciencieux et solide, mais dont l'appréciation demanderait une compétence très spéciale.

E. J.

— Le tome XV de la traduction française de l'*Histoire des papes* de feu Ludwig PASTOR (Paris, Plon, 1933, in-8°, 367 p. ; prix : 40 fr.) correspond à la première moitié du tome VII de l'édition allemande ; le tome XVI, annoncé comme très prochain, complètera le pontificat de Pie IV, le *Medichino*, le pape qui sut achever le Concile. La traduction est désormais présentée sous les deux noms d'Alfred Poizat et W. Bertheval. Notons avec plaisir que les notes de Pastor, si riches de détails bibliographiques, ont été plus fidèlement reproduites. Je relève encore quelques bizarreries de traduction : p. 121, dans le récit tragique du jugement de la duchesse de Paliano : « quoique Violante fût en espérance », pour dire qu'elle était enceinte. Mais il semble qu'elles soient plus rares que dans les volumes antérieurs.

H. HAUSER.

— Benedetto CROCE. *Un calvinista italiano : il marchese di Vico, Galeazzo Caracciolo* (Bari, Laterza, 1933, in-8°, 78 p. ; extrait de *La Critica*, vol. XXXI). — Ceci est l'histoire d'un noble napolitain (d'une famille apparentée aux princes de Melfe et, par conséquent, à l'évêque de Troyes étudié par M. Roserot de Melin. D'abord brillant serviteur de Charles-Quint, puis converti par l'ardente prédication des disciples de Juan de Valdès et de Pierre Martyr Vermigli, il prit le chemin de Genève en 1551. C'est une contribution à l'histoire du mysticisme calviniste, car Galeazzo n'hésite pas à sacrifier à sa foi ses biens, sa haute situation, ses affections de famille, un père habitué à se faire obéir, et jusqu'à une femme tendrement aimée dont on essaiera même d'utiliser les caresses, promises et refusées, pour le ramener dans le sein de l'Eglise. Rien n'y fit, car il y avait en lui cette résolution indomptable qu'on admirera plus tard chez une Chantal, une Marie Guyart, une Angélique Arnauld. Ce qui est spécifiquement huguenot ou paulinien, c'est qu'après le refus de sa femme (une Carafa) de le rejoindre, il se fit délier par les pasteurs de ses obligations conjugales et en épousa une autre. Ce drame de la Contre-Réforme sert à l'illustre écrivain de prétexte pour nous tracer des tableaux lumineux du milieu réformé de Naples, de la Genève de Calvin, surtout du refuge italien. Tableaux que l'on dirait peints par un adepte enthousiaste de la Réforme.

H. HR.

— P. Pietro PIRRI, S. J. et P. Giovanni Roothaan, *XXI generale della Compagnia di Gesù, 1785-1857* (Isola del Liri, Società tipografica Pisani, s. d., in-8°, 552 p. et 23 pl. ; prix : 17 lire). — Le P. Roothaan, Hollandais d'origine, est entré dans la Compagnie de Jésus à l'époque où, non encore officiellement rétablie, elle se survivait, par un curieux paradoxe, en Russie ; longtemps moine et professeur dans ce pays, puis employé en Suisse et en Italie, devenu en 1829 général de l'ordre relevé par Pie VII, il a beaucoup contribué à la développer et l'a gouvernée pendant vingt-quatre ans, parfois dans des circonstances très difficiles. Il a été mêlé à beaucoup de grosses questions, et sa biographie pourrait donc être intéressante. Le livre du P. Pirri déçoit un peu. Clair et de lecture facile, il reste trop à la surface des choses. Même la physionomie du P. Roothaan n'est pas fortement individualisée. La partie de l'ouvrage la plus intéressante concerne les troubles antijésuitiques de 1848, à Rome.

E. JORDAN.

— Mgr OLICHON. *Aux origines du clergé chinois ; le prêtre André Ly, missionnaire au Se-Tchoan, 1692-1775* (Paris, Bloud et Gay, 1933, in-12, 429 p. ; prix : 20 fr.). — Aujourd'hui, la grande préoccupation de tous ceux qui s'intéressent aux missions,

c'est le problème de la formation d'un clergé indigène. Cela donne une valeur d'actualité à ce très intéressant ouvrage. La vie d'André Ly est particulièrement bien connue, au moins dans sa période la plus importante, par un journal très détaillé qu'il avait l'habitude de tenir et d'envoyer en Europe au fur et à mesure que les occasions se présentaient. Ce journal, conservé au séminaire des Missions étrangères, a été publié naguère par M. Launay. André Ly s'y montre comme un admirable type de missionnaire, plus tenace encore qu'entreprenant. Il a été contemporain de crises très graves dans l'histoire des missions chinoises : la querelle des rites, qui se compliquait de rivalités entre les congrégations missionnaires, et les débuts de la persécution méthodique, après une longue période de tolérance. Il a vu la suppression de cet ordre des Jésuites qui avait déployé en Chine une activité si grande, si habile, par moments si pleine de promesses, et si discutée. Dans ces questions, il prend une attitude différente de celle qu'on aurait pu, *a priori*, attendre d'un Chinois, et qui est due sans doute à la formation qu'il avait reçue : il est opposé aux rites chinois et aux méthodes d'apostolat trop indirectes, à son avis, trop habiles, trop humaines, que pratiquaient les Jésuites ; il est opposé à l'idée d'une liturgie en langue chinoise ; il veut qu'on exige des prêtres chinois la culture occidentale, la connaissance du latin ; un trait de son caractère est le mélange très sympathique d'humilité et de dignité avec lequel il accepte la subordination des prêtres chinois aux prêtres européens.

E. J.

— R. P. MANGERET. *La croix dans les îles du Pacifique : vie de Mgr Bataillon*, 3^e édition (Lyon, « Annales de Marie », 1932, in-8°, 331 p.). — Mgr Bataillon, l'apôtre des îles Wallis, Tonga, Fidji, Samoa, est un beau type de missionnaire, et la biographie que nous signalons est fort attachante. Mais elle a surtout un caractère d'édification. L'historien, l'ethnographe souhaiteraient autre chose. Au reste, l'avant-propos de l'ouvrage en convient tout le premier.

E. J.

— Mgr DARNAND. *Aux îles Samoa, la Forêt qui s'illumine* (Lyon et Paris, Emm. Vitte, 1934, in-8°, 209 p.). — Livre qui, évidemment, s'adresse surtout au public catholique, avec la pensée de l'intéresser aux Missions. Mais l'exposé des travaux des missionnaires, de leurs méthodes, de leurs résultats, est précédé par plusieurs chapitres sur la nature, la faune et la flore polynésiennes, sur les migrations, si curieuses, et les mœurs des Polynésiens ; sans peut-être apprendre grand'chose aux spécialistes, ces pages seront neuves et intéressantes pour beaucoup de lecteurs. On regrettera un peu qu'au sujet des querelles dont les Samoa ont été l'objet entre Européens, l'auteur se borne à de brèves allusions qui ne seront peut-être pas comprises, quand on a un peu oublié ces événements lointains dans tous les sens du mot.

E. J.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Bulletin, 1934, janvier-mars. — Raymond THOUVENOT. Un diplôme militaire de Banasa (colonie romaine fondée par Auguste ; inscription mutilée avec texte et commentaire). — R. CAGNAT. Rapport sur l'état des publications de l'Académie durant le second semestre de 1933. — Edmond POTTIER. Rapport sur les travaux de l'École archéologique de Jérusalem. — Jacques ZEILLER. Une mosaïque du mausolée de Galla Placidia à Ravenne (elle représente saint Laurent marchant vers un gril allumé où, sans doute, il se préparait à jeter un exemplaire de la doctrine manichéenne. Elle appartiendrait au pontificat de saint Léon, pape de 440 à 461 et fougueux adversaire des Manichéens). — Jean GAGÉ. La postérité de Caracalla (une médaille montre un enfant porté par sa mère, Plautille, et dont le chant séculaire de 204 évoque la naissance récente. Ingénieux rapprochement avec le « parvus puer » de la 4^e églogue de Virgile). — Paul MAZON. Notice nécrologique sur Joseph Loth, décédé le 1^{er} avril 1934.

Annales de Bourgogne. T. VI, 1934, fasc. 1. — Léon BLIN. Questions routières et pouvoirs provinciaux : l'affaire de la montagne de Mouron, 1769-1786 (nombreux documents d'archives et une carte). — François DUMONT. Une session des États de Bourgogne : la tenue de 1718 ; suite. — Marcel HENRIOT. La loge maçonnique de Semur-en-Auxois à la veille de la Révolution. — La seconde « Journée d'histoire du droit et des institutions de Bourgogne », 1933 (compte-rendu des communications : Ernest Champeaux. Le caractère personnel et réel de l'hypothèque en Bourgogne. — Abbé Chaume. Le partage des terres entre Gallo-Romains et Burgondes aux v^e et vi^e siècles ; examen du système proposé par M. Ferdinand Lot. — G. Chevrier. Essai de reconstitution d'une coutume locale du duché de Bourgogne : la coutume de la ville et comté d'Avallon. — François Dumont. La taille en Bourgogne à l'époque de Vauban. — A. Harsin. La neutralité du xv^e et du commencement du xvi^e siècle comportait-elle le « transitus innoxius » ? — Pierre Masson. L'usufruit du fief en Bourgogne. — M.-P. Perrenet. Note sur le travail de jurisprudence du Parlement de Bourgogne. — Maxime Raymond. Les villes neuves au pays de Vaud au xiii^e siècle. — R. Simoneau. Origine des juges-consuls d'Auxerre. — Jean de Truchis. Les États de Bourgogne de 1650 et le premier siège de Seurre. — M. de Vevey. Le régime patricien de Fribourg en Suisse. — A. Vittenet. Les litres seigneuriales et patronales dans l'Yonne). = **Comptes-rendus critiques.** Georg Troescher. Claus Sluter. — A. de Truchis de Varennes. Un diplomate franc-comtois au xviii^e siècle : Antoine Brun, 1599-1654. = Notes de lecture : histoire de l'art et de l'archéologie, xi^e-xvi^e siècle. = Publications nouvelles et chronique. = Fasc. 2. Yvonne BEZARD. Une séparation de biens en Bourgogne sous l'Ancien Régime

(1717). — Étiennette POTHIER. La « Montagne » de la Serre (étude d'économie rurale dans un flot cristallin, celui de la Serre, entre le Doubs, la Saône et l'Ognon). — René LOUIS. Sur le lieu de sépulture de saint Héribaldi, évêque d'Auxerre, 824-857 (décrit trois fresques carolingiennes, contemporaines de la construction de la crypte; elles représentent le jugement et la lapidation de saint Étienne). = **Comptes-rendus.** René Crozet. Histoire de Champagne (fait trop vite, mais fourmille d'indications utiles). — J. Robert de Chevanne. Les guerres en Bourgogne de 1470 à 1475. Étude sur les interventions armées des Français au duché sous Charles le Téméraire (utilise beaucoup de documents et d'anciens comptes). — M. Henriot. Le club des Jacobins de Semur, 1790-1795. — J. Brelot. La vie politique en Côte-d'Or sous le Directoire (beaucoup de travail; mais l'exécution laisse fort à désirer). — Henri Laurent. La loi de Gresham au Moyen Age. — Grunzweig. La correspondance de la filiale de Bruges des Medici (beaucoup de documents sur la filiale, à Bruges, des banquiers et marchands florentins). — F. Faresses. L'avènement du régime démocratique à Bruxelles, 1306-1423. — Maurice Piquard. Thiébaud de Rougemont, archevêque de Besançon, 1405-1429. — H. Laurent et F. Quicke. L'accession de la maison de Bourgogne aux duchés de Brabant et de Limbourg, 1383-1407. = Chronique. A. VOISIN. Une source pour l'histoire du peuple dijonnais au xv^e siècle (c'est la masse énorme des documents émanant de la juridiction municipale de Dijon, qui sont conservés aux Archives départementales de la Côte-d'Or). — L. GUÉNEAU. Comment furent financés, il y a un siècle, les travaux du canal de Bourgogne. — Le Congrès de Chalon-sur-Saône (tenu les 13-15 mai 1934).

Annales du Midi. 1934, janvier. — J. DONAT. Une abbaye cistercienne et son budget au xviii^e siècle; suite (budget des recettes et dépenses avec un tableau des anciennes mesures sur lesquelles reposent les chiffres). — André VIÈLLER. Le voyage en Tarn-et-Garonne de la duchesse de Berry, 1828 (d'après des documents d'archives). = **Comptes-rendus.** Charles Picard. Observations sur les statues de prisonniers et les trophées de Saint-Bertrand-de-Comminges (il serait difficile de les dater avec certitude; du 1^{er} ou du 11^e siècle?). — Fr. Galabert et C. Lassalle. Album de paléographie et de diplomatique. — Simon Palay. Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes: bassin de l'Adour. — Eugène Sol. La prison, l'exil, les pontons (sous la Révolution française).

Annales d'histoire économique et sociale. 1934, mai. — André LATRON. En Syrie et au Liban. Village communautaire et structure sociale. — Gunnar MICKWITZ. Le problème de l'or dans le monde antique. — Lucien FEBVRE. Vers une histoire financière de l'ancienne France (analyse deux livres récents, importants par leur objet et par leur auteur: *Crédit public et Banque d'État en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, par Paul Harsin, et *Les bases historiques de la finance moderne*, par Robert Bigo; montre à quel point il importe de continuer leur œuvre). — Marc BLOCH. Réflexions d'un historien sur quelques travaux de toponymie (ceux de Jacques Soyer sur le *Loiret*, de M^{lle} Lotte Risch sur les noms de lieu dans la Haute-Alsace, et de F. Lot). — Jan RUTKOWSKI. L'histoire économique de la Pologne au xix^e siècle. — Lucien FEBVRE. Un outil inattendu: l'Atlas de France du Comité national de géographie. — Ch.-Edmond PERRIN. Sur le servage médiéval (à propos d'une étude récente de Marc Bloch, parue dans l'Annuaire de l'histoire du droit en Espagne). — Georges ESPINAS. Les marchands de Nuremberg à Lubeck. — Marc BLOCH. Le témoignage des mesures agraires (à propos des *Recherches sur les anciennes mesures*

agaires normandes du commandant Navel). — J. HOUDAILLE. La balance des comptes français avant la guerre. — Jules SION. Problèmes balkaniques et géopolitique. — Marc BLOCH. Encore les cartes de frontière (carte III de l'*Atlas de géographie historique de la Belgique*). — Ch.-Edmond PERRIN. Les documents du droit corporatif. — G. ESPINAS. Un conflit juridique : droit urbain et droit commercial interurbain. — P. LEUILLIOT. Négociations commerciales franco-belges, 1836-1848.

A. DEMANGEON. L'histoire du trafic transatlantique. — Georges BOURGIN. Le malthusianisme avant Malthus (à propos de deux opuscules d'Antonio De Giuliani, 1781 et 1793). — Id. Un politique devant les problèmes sociaux : Cavour. — Id. Marx et le marxisme. — P. LEUILLIOT. Sous la monarchie de Juillet : associations et journaux républicains. — M. BLOCH. Études sur le commerce anglais au xv^e siècle. — A. DEMANGEON. La situation économique de la Grande-Bretagne. — J. BLOCH. L'impôt agricole dans l'Inde ancienne. — Jules SION. Les classes agricoles dans l'Inde.

Carnet de la Sabretache. 1933, novembre-décembre. — Albert DEPRÉAUX. Un officier de Royal-Lorraine-Cavalerie, 1767 (rapide histoire de ce régiment, créé le 1^{er} juillet 1671 sous le nom de Grignan, qui était celui du neveu de la marquise de Sévigné et premier mestre de camp). — Comte DE CLERMONT-TONNERRE. Journal de voyage d'un officier de santé à Saint-Domingue ; suite (en 1803). — Baron D'HASTREL. Mémoires du général baron d'Hastrel, 1766-1846 ; suite (1793, en Alsace). — Général ZÉDÉ. Souvenirs de ma vie, 1837-1908 (en Algérie, puis en Italie en 1859). — Général BRÉCARD. Fritz Kieffer (pourquoi il fut, en 1931, solennellement décoré de la croix de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur). — 1934, janvier-février. Olivier DE PRAT. La bataille de Corbach, 10 juillet 1760, d'après une gouache de 1760. — J. MARGERAND. La suppression du médaillon de vétérance (ce médaillon fut attribué aux soldats après l'abolition par la Convention de la croix de Saint-Louis, 1792 ; il y eut des abus et Bonaparte interdit de porter cet insigne. Il devait revivre ensuite sous la forme de la Légion d'honneur). — Comte DE CLERMONT-TONNERRE. Journal de voyage d'un officier de santé à Saint-Domingue ; suite et fin. — Mémoires du général baron d'Hastrel, 1766-1846 ; suite (en Alsace, du 2 novembre 1793 au 8 nivôse an II, où Landau fut débloqué). — Général ZÉDÉ. Souvenirs de ma vie, 1837-1908 (à la campagne d'Italie en 1859). — Jean BRUNON. A propos des drapeaux allemands conquis en 1914. — Général COLIN. Le général Balfourier ; la 11^e division et le 20^e corps d'armée (l'offensive en Lorraine, août et septembre 1914). — Colonel GUIARD. Liste des drapeaux et étendards décorés de Légion d'honneur et de la médaille militaire (1859-1933). — Mars-avril. Mémoires du général baron d'Hastrel ; suite (en pluviôse an II. A trois lieues de Kaiserslautern, « on voyait un château qui renfermait une fort belle bibliothèque que les soldats ont totalement dévastée : les livres les plus curieux ont été employés à faire des cartouches »). — Charles NOUGUIER. La première compagnie d'ouvriers du train des équipages militaires (1810-1815). — Général ZÉDÉ. Souvenirs de ma vie, 1837-1908 ; suite (expédition du Maroc en 1859). — Général BRÉCARD. Le roi des Belges (pendant la Grande Guerre). — Colonel DE BOISBOISSEL. L'achat d'un régiment de cavalerie il y a deux cents ans (achat du régiment de dragons du marquis de Caylus par le comte de Beaucours, 14 janvier 1716). — Capitaine Georges MAUGUIN. Les bagages du général de Lorge en 1813.

La Grande Revue. 1934, avril. — Arturo LABRIOLA. Les origines et le déclin du

libéralisme. — Gilbert COMTE. Enquête sur le rajeunissement de la France ; suite. — François COULET. Espagne et Amérique latine ; les relations culturelles (avec une utile bibliographie). — Lucien DUPLESSY. Mercantilisme et civilisation ; suite et fin. — Roger BASTIDE. L'acte gratuit d'André Gide et le problème de la liberté (d'après la conception de Pierre Quint). = Mai. Gilbert COMTE. Enquête sur le rajeunissement de la France ; suite et fin en juin (Italie, Allemagne et France). — Paul FRIOT. Perspectives de politique extérieure. I : Le sort des traités de paix. — *** De la Sûreté générale à la Sûreté nationale (nouvelle organisation de la police ; la réforme de l'État ne se réalisera que si l'Intérieur devient réellement un auxiliaire de la Guerre). — Henri TRONCHON. La jeune littérature estonienne et l'Europe. — Édouard DEPREUX. Comment vaincre le fascisme ? — A. JÉRÔME. L'affaire Prince et la méthode. — Jean MICHEL-LÉVY. Crise et démographie. = Juin. Gaston VAUDELIN. Les heures rouges du 1^{er} mai [1934], cité Jeanne-d'Arc (raconte ce qui se passa au XIII^e arrondissement de Paris). — Édouard DEPREUX. La crise et la mystique de l'autorité. — Jean MICHEL-LÉVY. Peuple et patrie (curieuse histoire de la Marseillaise). — Pierre HÉBERT. La démocratie économique (la démocratie du monde économique actuel, qui se manifeste dans les sociétés par actions, n'est qu'un leurre ; « les actionnaires ne sont ni les maîtres, ni les bénéficiaires de ces entreprises »).

Mercury de France. N° 864. — Z.-L. ZALESKI. La critique « immédiate » (c'est-à-dire celle qui se passe de médiation et qui s'oppose à la critique dite « universitaire » chargée de sa lourde armure de connaissances philologiques et historiques. Autrement dit, c'est la suppression de la critique). — Paul LE SEUR. Un témoignage sur la fin de Miss Cavell (ce témoignage est celui d'un pasteur protestant, qui était chef de l'école de jeunesse au Hainstein, près d'Eisenach. Il fut autorisé à voir Miss Cavell la veille de sa mort et à l'heure de son exécution ; il raconte très simplement ce qu'il a vu et entendu. Ce témoignage, recueilli par le capitaine Étienne Bach, officier français en retraite, dissipe certaines erreurs qui avaient circulé à propos de ce lugubre épisode). — D. MEREJKOVSKY. Jésus l'inconnu ; son visage dans l'histoire (l'image charnelle de Jésus nous est inconnue ; mais il en court plus tard un double dont les traits finirent par composer une face vivante et multiforme, qui s'est imposée à l'imagination des croyants). — Joseph VASSAL. La flotte russe à Cam-Ranh, avant la bataille de Tsoushima. — Maurice MURET. M. Ernest Toller et la Révolution allemande du 9 novembre 1918 (Toller en fut le poète ; il en a constaté sur-le-champ la banqueroute intellectuelle et morale par la faute des révolutionnaires). — Marie LE FRANC. Un descendant de Jacques Cartier au Canada (le hasard mit l'auteur en présence d'un personnage appelé le Docteur Cartier, médecin d'une colonie de défricheurs établie sur les bords du lac de Témiscamingue. Il portait l'écusson de Cartier et la devise : « Franc et sans dol »). = **Comptes-rendus.** Jean Bruyère. Histoire littéraire des gens de métier en France. — Étienne Huyard. Les premières amours du Grand Roi. — Th. Lefebvre. Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales (en France et en Espagne, du pic d'Anie au bassin du Nervion). — Stephen Graham. Sarajevo. — Léon Trotsky. Ma vie (c'est vraiment celle du Juif errant). = N° 865. Jean-Édouard SPENLÉ. Bayreuth, 1933. Réflexions sur l'art wagnérien. — Dr Ch. FIESSINGER. Sainte-Beuve et Berlioz étudiants en médecine. — R. FROGER-DOUEMONT. Les religions et la guerre. = **Comptes-rendus.** Louis Gimbaud. Mémoires du général Hugo.

— *L.-J. Claparède*. L'enseignement de l'histoire et l'esprit national. — *Henri Bouchet*. L'individualisme dans l'enseignement. — Commandant *Moukbil Bey*. La campagne de l'Irak, 1914-1918, et le siège de Kut-el-Amara. — *Marius-Ary Leblond*. Madagascar, création française. — *Patrice Colmet-Daage*. La cathédrale de Coutances. — *Eduardo Brazao*. Portugal no congresso de Utrech, 1712-1715. = No 866. Édouard KRAKOWSKI. Plotin et le Néoplatonisme; une révolution dans la philosophie antique. — Marcel COULON. Le baccalauréat de Mistral (il fut reçu le 18 août 1847; mais il y a quelque confusion sur ce sujet dans ses Mémoires). — Louis MANDIN. Shakespeare trahi par les miroirs (c'est-à-dire que les représentations de ses œuvres furent maltraitées au XIX^e siècle pour les mettre au goût du public parisien). — Général CLÉMENT-GRANDCOURT. Surpopulation et colonisation intérieure de l'Allemagne (l'Allemagne, qui possède 60,000 kilomètres carrés de marais, landes, dunes, etc., pourrait trouver là de quoi nourrir le nombre croissant de sa population. Elle n'a donc « aucune raison pour réclamer des terres extérieures à ses frontières actuelles »). — Pierre ESCOUBE. Le bicentenaire d'un grand livre (les *Considérations* de Montesquieu, éditées à Amsterdam et à Paris en 1734). = **Comptes-rendus**. G. Saintville. Recherches sur Vauvenargues. — Gaston Bachelard. Le nouvel esprit scientifique. — Jacques PEUCHET. Les secrets de la police, de Louis XV à Louis-Philippe. — Sir Charles BELL. The religion of Tibet. — Les fouilles de Tell-Asmar et de Hafage en Iraq, Tell Harari et Doura-Europos en Haute-Syrie, Kashan en Perse. — Oscar Bloch et W. von Wartbourg. Dictionnaire étymologique de la langue française (grande érudition; mais Gaston Esnault propose beaucoup d'additions et quelques corrections). — M.-E. LÉGER. Les opinions politiques des provinces françaises. — Marcel Barrière. Guillaume II et son temps (pendant les années 1908-1914).

Revue archéologique. T. II, novembre-décembre 1933. — Z. LE ROUZIC. Premières fouilles au camp du Lizo, commune de Carnac, Morbihan (avec 19 figures). — Luigi M. UGOLINI. Scoperte a Butrinto, Albania, 1932-1933 (fragments de statues découvertes au théâtre; une tête d'Agrippa). — Paul MEDINGER. L'arc turquois et les archers parthes à la bataille de Carrhes (où périt Crassus en l'an 53 av. J.-C.). — E. LAMBERT. Les premières voûtes nervées françaises, et les origines de la croisée d'ogives. — André BERTHELOT. Les Ligures. II : Les antécédents des Ligures; suite et fin (étudie les hypothèses nordique et panitalique, les conjectures toponymiques. Une carte montre les limites du territoire ligure au III^e siècle av. J.-C. et au temps d'Auguste. Liste statistique des noms en *aschia* et *asco*, qui sont reportés sur la carte. « Les dialectes gallo-italiques sont des dialectes latins adaptés par une population en grande partie gauloise à ses habitudes de prononciation... C'est à tort qu'on a baptisé ligures et rattaché à cette langue, tout à fait ignorée, les noms préceltiques de la toponymie de la Gaule et ceux des îles Britanniques »). — E. POTTIER. Un nouveau livre sur Praxitèle (par G.-E. Rizzo). — Ch. PICARD. La grande inscription bachique du Metropolitan Museum de New-York. — R. LAN-
TIER. Les fouilles de San Cujat del Valles (avec un plan). = **Comptes-rendus**. Rémy Cotteville-Giraudet. Médamoud; les monuments du Moyen Empire (nombreuses critiques formulées par Étienne Drioton). — Pierre Montet. Les nouvelles fouilles de Tunis, 1929-1932. — Bessie E. Richardson. Old age among the ancient Greeks (dissertation où l'on constate de graves lacunes). — J. D. S. Pendlebury. A handbook to the palace of Minos at Knossos. — J. Chamonard. Les mosaïques de la

Maison des masques (à Délos). — *Baur, Rostovtzeff et Bellingier*. The excavations at Dura-Europos (quatrième saison des fouilles, 1930-1931). — *F. Butavand*. La vérité sur Alesia (prétend, à tort, placer Alesia à Izernore). = Revue des publications épigraphiques relatives à l'Antiquité romaine, par René CAGNAT et Alfred MERLIN (282 numéros, avec une table). = 1934, janvier-avril. Dr G. CONTENAU. Les fouilles en Asie occidentale, de 1931 à 1933. — N. VULIĆ. La nécropole archaïque de Trebenishte. — P. ROUSSEL. Un règlement militaire de l'époque macédonienne (photographie, texte et commentaire. L'inscription doit être placée entre le dernier quart du III^e siècle et le début du II^e, sous le règne de Philippe V de Macédoine). — Louis ROBERT. Notes de numismatique et d'épigraphie grecques. — HULIN DE LOO. La fameuse inscription du retable de l'Agneau (cette inscription, qui nous est parvenue très mutilée, a pour objet de prévenir le public que le 6 mai 1432 le retable sera, pour la première fois, présenté ouvert aux spectateurs. « L'ensemble de la composition s'inspire de la liturgie de la fête de Tous les Saints et, par l'intermédiaire de celle-ci, de l'Apocalypse de saint Jean l'Évangéliste, patron de l'autel. Le peintre y a choisi le passage où il est question de l'Agneau au milieu de l'affluence de l'humanité sauvée ». Quel est l'auteur ou l'inspirateur de l'inscription? Sans doute Johannès van Eyck, un des peintres qui ont contribué au chef-d'œuvre). — Louis ROBERT. Voyages dans l'Anatolie septentrionale. = Notices nécrologiques sur Camille Jullian (par J. Carcopino), Émile Chatelain (par F. Brunot), Jean Ebersolt, Emmanuel Rodocanachi, José Ramón Melida y Alinari. = Nouvelles et correspondance. Une tablette de jeu de l'époque des Vikings en Irlande (trouvée dans les fouilles de Ballinderry, comté de Westmeath). — Le Groenland au Moyen Age. — Hypothèse sur les fresques du palais des papes (on y retrouve l'image du pape Clément VI sous les traits de saint Martial; sans doute aussi celle de Guillaume de Beaufort, frère du pape, et de son fils le vicomte de Turenne). = Comptes-rendus. Abbé Henri Breuil. Les peintures rupestres schématiques de la péninsule ibérique. — Johannes Friedrich. Ras Shamra. — Sylloge nummorum graecorum. II : The Lloyd collection (seize planches de monnaies). — E. T. Leeds. Celtic ornament in the British isles down to A. D. 700 (inappréciable instrument de travail). — Wilhelm von Massow. Die Grabmäler von Neumagen.

Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. 1933, avril-juin. — F. BOULÉ et E. LERY. Lettres d'un page de la Petite Écurie à sa mère, 1783-1784 (lettres écrites par le chevalier Rioult de Neuville à sa mère, M^{me} d'Ouilly. L'enfant est mort à moins de seize ans, le 8 juin 1784; quelques détails d'abord sur ses études, puis sur son service comme page et les dépenses qu'exigeait son entretien. Une annexe contient la liste des écuyers de la Petite Écurie en 1784). — F. ÉVRARD. Les travaux du canal de l'Eure sous Louis XIV (en vue d'amener les eaux de l'Eure à Versailles). Suite et fin en juillet-septembre (les dépenses; l'état sanitaire du camp, les malades et les victimes; abandon des travaux en 1690; indemnités à certains propriétaires des terrains bouleversés par le canal; M^{me} de Maintenon n'y perdit rien. Au total, on compte une dépense de huit millions et demi et un chiffre inconnu pour les vies humaines sacrifiées par « la grande folie du règne »). — H. LEMOINE. Les écuries du roi sous l'Ancien Régime (depuis Louis XIII jusqu'à la suppression de la Petite Écurie en 1787). — Georges MAUGUIN. L'acte de décès de Hoche. = Octobre-décembre. Louis BIGARD. Sur quelques seigneurs de Montesson et de La Borde (sur Étienne de Vesc, seigneur de La Borde, dépendance de Montes-

son). — M. HENRY-DELIGNY. Le château de la Gayeté sur la butte de la Brosse dans le parc de Saint-Cloud (d'après une gouache de 1751). — H. LÉMOINE. La fin des écuries royales, 1787-1792 (en annexe : liste des officiers de ces écuries en 1661, 1695, 1771 et 1783. Les bâtiments à Paris et à Versailles. Le haras royal). — H. LÉMOINE. Le mémoire de Guy de Versailles pour le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, 1450-1455. — Paul DESLANDRES. Bibliothèque de la Malmaison (dans une lettre de 1809).

Revue de Paris. 1934, 15 mai. — Princesse BIBESCO. Lettres de combattants anglais, 1915-1917. — VIATOR. La situation en Autriche. — Otto ERNST. Lafayette dans les cachots des Habsbourg. — Comte DE FELS. Optimisme maçonnique (du rôle de la franc-maçonnerie ; échange de lettres entre deux francs-maçons imaginaires : Segouffin et Fargeot). — Bernard FAY. Portrait de Sinclair Lewis, l'Américain à rebrousse-poil. — Marcel THIÉBAUT. Autour de Chateaubriand (à propos d'ouvrages parus depuis une douzaine d'années). = 1^{er} juin. Georges OUDARD. Catherine II et Potemkine (publie un recueil de lettres inédites adressées par l'impératrice à son amant, Potemkine ; peut-être étaient-ils mariés secrètement. Ces lettres, écrites soit en français, soit pour la plupart en russe, ont d'ailleurs une saveur toute particulière et un tour d'esprit très curieux). — Georges-R. MANUE. La paix au Maroc (après vingt-huit jours d'opérations, en février et mars 1934). — J. HACKIN. Afghanistan (surtout depuis l'accession au trône de Mohammed Nâdir Shâh ; avec une carte). — Jean STERN. Le château de Maisons, depuis la Révolution jusqu'à nos jours (château construit par Mansart, de 1642 à 1650, pour René de Longueuil, vendu aux enchères en 1793 comme bien d'émigré, acheté par le maréchal Lannes en 1804, puis par Jacques Laffitte en 1818, rattaché depuis 1911 aux musées nationaux). — A. ALBERT-PETIT. L'histoire (mentionne les ouvrages de Ch. Petit-Dutaillis, de M^{me} de Saint-René-Taillandier, de MM. Aynard et Lasbax). — Henri DE RÉGNIER. Peintres français en Italie (depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours). = 15 juin. Général SELLERS DE MORANVILLE. La défense de nos marches de l'Est. — Lettres de Catherine II à Potemkine (fin de cette étonnante correspondance de l'Impératrice avec son « petit Gricha », son « bien-aimé », son « cher époux ». D'ailleurs, pas une seule date). — Ed. GISCARD D'ESTAING. La restauration financière de la France (avril 1934). — W. H. HALE et J. CHASE. Une interview de Guillaume II (en juillet 1908, l'empereur Guillaume accorda une entrevue à William Bayard Hale, journaliste et biographe américain. Le reportage, mis en presse pour le *Century Magazine*, fut supprimé, par ordre, à la veille de paraître. Il en a été cependant pris trois copies ; c'est l'original qui paraît aujourd'hui, celui qui, après avoir été soumis à la Wilhelmstrasse, fut retourné avec des ratures qui laissent transparaître le texte primitif. L'empereur y exprime son admiration pour Roosevelt, sa crainte du Péril jaune et du Catholicisme : « L'avenir appartient », dit-il, « à l'Anglo-Saxon ; il est l'apanage des hommes à peau claire, des chrétiens et des protestants ; l'avenir nous appartient ! »). — F. CHARLES-ROUX. Émotions et travaux de l'Institut d'Égypte (après les mouvements séditions qui avaient éclaté au Caire le 30 vendémiaire et qui avaient empêché l'Institut d'Égypte de tenir ses séances régulières : « Jamais aucune Compagnie savante n'eut, du commencement à la fin, existence plus agitée »). — Michel CALMANN. Bronze chinois (une exposition organisée par un conservateur du musée du Louvre a montré que les Chinois étaient, au premier millénaire, déjà parvenus à un haut degré de civilisation). — Albert FLA-

MENT. Le salon de l'Europe (il s'agit ici de la remarquable collection d'œuvres d'art réunie par Camille Groult). = 1^{er} juillet. Ed. GISCARD D'ESTAING. Finances allemandes. — Marthe DE FELS. Terre de France : Monsieur Vincent (sa vie et son œuvre) ; suite et fin le 15 juillet. — Lettres inédites de Lamartine, 1851-1861 (d'après les archives du château de Saint-Point et de la collection de M. Longepierre. Il s'agit surtout de lettres d'affaires ; elles montrent à quel degré était harcelé Lamartine à propos de ses dettes ; les trois mois qu'il passa au pouvoir lui coûtèrent 200,000 francs. La dernière, qui est du 9 janvier 1861, débute par ces lignes : « J'avais dix-sept jours de rendez-vous donnés à cinq cents créanciers pour le règlement, sans argent, de leurs dettes... »). — Lucien CORPECHOT. Souvenirs d'un journaliste. L'esprit de Chantilly, le duc d'Aumale et le duc de Chartres (c'est surtout Aumale qui parle). — Pierre DE LACRETELLE. La naissance de Napoléon III (Louis n'était pas apte à la paternité ; les enfants qu'eut Hortense étaient donc adultérins ; la naissance de son troisième fils, qui fut Napoléon III, 20 avril 1808, doit être attribuée à un personnage, mais on ne sait pas lequel ; l'amiral Ver Huell, dont on a parlé, et qui s'en vantait, doit être écarté. Peut-être est-ce le comte de Bylandt, écuyer hollandais de la reine, qui, pendant au moins neuf ans, s'est rendu chaque année, et très secrètement, auprès d'Hortense). — Louis HOULLEVIGUE. L'expansion de l'univers. — Jean POIRIER. L'atlas de l'enseignement en France, publié par la Commission française pour l'enquête Carnegie. = 15 juillet. Lloyd GEORGE. La conférence de Rome, janvier 1917. Traduit de l'anglais par M. Farnier PARGOIRE. — Paul CLAUDEL. Richard Wagner ; rêverie d'un poète français. — René LAURET. Politique allemande. Les négociations avec les Puissances ; la situation intérieure. — Ernest D'HAUTERIVE. Un crime policier (assassinat, en septembre 1809, de François Robert d'Aché, d'une famille normande, affiliée aux Chouans ; afin de s'emparer des papiers qu'il possédait, un sénateur, Doucet de Pontécoulant, le fit tuer par des gendarmes aux ordres de la police et pour servir Fouché. On réussit à étouffer l'affaire en attribuant le crime à un certain Duquesnay de Montfiquet). — F. BALDENSPERGER. L'amer adieu de Vigny à Marie Dorval : Eva (d'après les lettres de Vigny en 1838). — Octave MERLIER. La grève de 1934. — A. ALBERT-PETIT. L'histoire (parle de *Funck-Brentano* : Le chant du Rhin ; *Jean Héritier* : Marie Stuart et le meurtre de Darnley ; *Charles Benoist* : Souvenirs).

Revue des Deux Mondes. 1934, 15 mai. — Georges DUHAMEL. Les excès de l'étatisme et les responsabilités de la médecine. — André CHEVRILLON. Les idées allemandes pendant la guerre ; suite et fin le 1^{er} juin. — Charlotte DE HARDENBERG. Lettres à Benjamin Constant. II : Délices d'amour, 1806-1808. III, le 1^{er} juin : Le mariage, 1808-1810. — C.-M. SAVARIT. Les Académies de province au travail (les Académies et Sociétés littéraires en Lorraine). = 1^{er} juin. Maurice LEWANDOWSKI. Une expérience de redressement : M. Oliveira Salazar, maître de l'heure au Portugal. — Gabriel HANOTAUX et duc DE LA FORCE. Histoire de Richelieu. I : La doctrine politique. Le grand désordre et la volonté d'ordre (la politique romaine du Cardinal et « les droits du roi »). — Henri DE RÉGNIER. En Espagne. II : Madrid et l'Escurial. — Léon GUILLET. L'élite de la jeunesse en 1934. — Marie PERRENS. Paris qui s'en va : le vieux Passy. = 15 juin. Robert D'HARCOURT. Sagesse naissante en Allemagne ? (certaines informations semblent indiquer quelque fléchissement dans les premiers enthousiasmes suscités par le régime de Hitler). — Louis BERTRAND. L'Alger que j'ai connu. I : L'Alger barbaresque ; suite

le 1^{er} juillet : L'Alger colonial. — Gabriel HANOTAUX et duc DE LA FORCE. Histoire de Richelieu. II : Le roi et le Cardinal (les sentiments du roi à l'égard de Richelieu furent toujours « une confiance absolue, une tendresse presque caline ». Fac-similé d'une note de Richelieu avec réponses, en marge, de la main du roi, 1635). — *** Le péril révolutionnaire en Indochine (surtout à partir de 1923-1926, où les agitations prennent un caractère communiste). — Pierre DE NOLHAC. La défense des monuments historiques : architectes et historiens (il faut que les agents des Beaux-Arts se souviennent qu'il existe des historiens, et que ceux-ci devraient avoir voix au chapitre en ce qui concerne les monuments historiques). — André JOUBIN. L'amitié de George Sand et d'Eugène Delacroix (extraits de leur correspondance, de 1838 à 1863). — Henri HITIER. Une expérience d'économie dirigée : le marché du blé. — Louis PAUL-DUBOIS. Un romancier réaliste en Érin : M. O'Flaherty (ses romans font bien connaître la guerre civile et la guerre agraire en Irlande). — Maurice PERNOT. Heures de Genève : mai-juin 1934. — Victor GIRAUD. La correspondance générale de J.-J. Rousseau (vingt volumes parus. On espère qu'un index analytique viendra prochainement compléter cette admirable publication). — 1^{er} juillet. Claude EYLAN. Chez le roi Alexandre I^{er} (de Yougoslavie). — Gonzague DE REYNOLD. La psychologie du peuple suisse (le Suisse est un être historique et politique ; il n'est helvétique ni par la langue, ni par la race, mais exclusivement par la terre et l'histoire). — Gabriel HANOTAUX et duc DE LA FORCE. Histoire de Richelieu. III : L'entourage (le choix des hommes, les méthodes de travail. Richelieu et les femmes ; Fancan et ses pamphlets ; le P. Joseph, etc.). — Bernard LAVERGNE. Suffrage universel et suffrage social (comment le suffrage social peut contribuer à restaurer l'autorité nécessaire à tout gouvernement). — Robert DEMANGEL. Les fouilles de Crète (leur histoire, avec un plan du palais de Knossos). — Albert PINAUD. L'espionnage pendant la Grande Guerre. — Julius KADEN-BANDROWSKI. L'Académie polonaise de littérature (fondée le 29 septembre 1933, elle est organisée pour recevoir quinze membres. Dans le nombre, on peut signaler un éminent philologue classique, Thadée Zielinski). — René PINON. Chronique politique (les entretiens de Venise et le discours de M. von Papen, qui incarne la vieille Prusse traditionaliste et nationaliste). — 15 juillet. Octave AUBRY. A Sainte-Hélène, la « Petite Isle » (raconte l'arrivée de l'Empereur, son internement aux Briars et à Longwood, ses rapports avec les autorités anglaises de l'île et ses compagnons de captivité). — Frédéric ECCARD. La Sarre et les accords de Genève. — Louis BERTRAND. L'Alger que j'ai connu ; suite et fin : Figures d'hier et nouvel Alger. — VERAX. Silhouettes étrangères : M. Nicolas Politis. — Edmond PILON. Un secrétaire du Grand Roi : la vie de M. Rose (qui fut chargé, pendant un demi-siècle, de « tenir la plume du roi ». Largement récompensé pour ses services, il devint président de la Chambre des comptes, marquis de Coye, terre qui était contiguë au domaine de Chantilly et possédée alors par le prince de Condé, membre de l'Académie française. Intéressant, mais pénible à lire). — Duc DE LA FORCE. Le centenaire de la Société de l'histoire de France. — René PINON. Du sang et de la boue en Allemagne (ce qui s'est passé le 30 juin, et depuis).

Revue des Études anciennes. 1934, avril-juin. — P. ROUSSEL. La poix des Anthestéria (note sur le rite des Anthestéria, fête annuelle où l'on passait de la poix, couche de vernis, sur les portes, au moment des fêtes religieuses). — L.-A. CONSTANS. Salluste : *Jugurtha*, 104, 1 (correction au texte, où il faut rétablir le

nom de Rusicade, ville voisine de Philippeville; elle est mentionnée uniquement par Salluste). — R. THOUVENOT. La Vénus de Volubilis. — Pierre FABRE. Sur l'ordre chronologique de deux « Natalicia » de saint Paulin de Nole). — P. WUILLEUMIER. Inscription inédite d'Aix-les-Bains (pour le salut de l'empereur Auguste, un patron du bourg lui dédie un autel de ses deniers). — Fernand BENOÎT. La tour des Mourgues; note sur l'enceinte romaine d'Arles (cette tour tient son nom des moniales de Saint-Césaire). — R. DEMANGEL. En Narbonnaise (notes sur l'oppidum des Volques arécomiques et sur la *France méditerranéenne* de J. Sion). — E. MALBOIS. Notes sur quelques rivières provençales (l'Ouvèze, l'Auzon, la Sorgue, l'Art, aujourd'hui appelé Lar par les Provençaux, etc.). — J.-E. DUFOUR. Chronique de toponymie. X : Lyonnais et Forez. — Vittore PISANI. Parentés linguistiques (à propos du livre d'Albert Cuny sur les langues indo-européennes et chamito-sémitiques). — Louis ROUSSEL. Le folklore dans « Prométhée ». — Jean-Rémy PALANQUE. Sur la politique religieuse de Constantin. — Frederik POULSEN. Art romain dans les régions danubiennes (d'après Silvio Ferri). = *Comptes-rendus*. Martin P. Nilsson. Homer and Mycenae (remarquable; quelques critiques par Ch. Picard). — E. Pottier. L'art hittite. — David M. Robinson. Excavations at Olynthus, 5^e et 6^e parties. — Miss Mabel Gude. A history of Olynthus. — P. Chantaine. La formation des noms en grec ancien. — W. A. Laidlaw. A history of Delos. — E. Cahen. Les monuments de l'art gallo-grec et gallo-romain en Basse-Provence. — P. Montet. Les nouvelles fouilles de Tanis, 1929-1932 (ajoute quelques traits expressifs à l'importante figure de Ramsès II). — Piero Treves. Demostene e la libertà greca (aperçu intelligent et lumineux d'histoire générale). — Antoine Bon. Retour en Grèce (134 admirables photographies). — Victor Bérard. Dans le sillage d'Ulysse. Album odysseén. — Aristote. Le second livre de l'*Economique* (publ. par B. A. van Groningen). — H. Bornecque. Tite-Live (résume les travaux publiés depuis l'*Essai* de Taine). — J. Carcopino. Points de vue sur l'impérialisme romain. — Léon Homo. Le Haut-Empire. — Wilky Hütl. Antoninus Pius, t. II (recueil de documents qui ne sera vraiment utilisable qu'après l'apparition, qu'on dit prochaine, du tome I). — Rutilius Namatianus. Sur son retour. Texte établi et traduit par J. Vessereau et P. Préchac (nombreuses remarques de détail par J.-R. Palanque). — Jean Ithurriague. La croyance de Platon à l'immortalité et à la survie de l'âme humaine. — William Chase Greene. The achievement of Rome; a chapter in civilization (c'est l'œuvre d'un érudit qui veut éveiller des impressions dans le monde anglo-saxon). — Tenney Frank. Rome and Italy of the Republic, t. I. — Tertullien. De spectaculis; texte établi par A. Boulanger (bon instrument de travail). — John Webster Spargo. Virgil the Necromancer (très beau livre). — Tertullianus. De cultu feminarum, par Willem Kok. — Louis Mariès. Études préliminaires à l'édition de Diodore de Tarse sur les psaumes (très instructif). — Ch. Dangibaud. Mediolanum Santonum (guide sûr, où le visiteur trouvera des à-côtés instructifs). — Atti e Memorie della Società Magna Grecia, 1931. — Chronique.

Revue d'histoire moderne. 1934, janvier-mars. — Oscar-Albert JOHNSEN. L'acte de navigation anglais du 9 octobre 1651 (il eut pour but essentiel de garantir la navigation anglaise contre l'offensive de la grande flotte marchande des Hollandais). — R. DURAND. Le monopole universitaire et la concurrence ecclésiastique dans les Côtes-du-Nord sous le Premier Empire (publie de nombreux documents

de source administrative). — Félix PONTEIL. Le Zollverein et les débuts de la grande industrie allemande (compte-rendu du livre de *Pierre Benaerts*, « qui comble heureusement une lacune de notre littérature économique »). — Colonel Émile MAYER. Le colonel A. Grouard (analyse avec éloge les travaux de l'auteur sur l'art de la guerre. Grouard, « un maître en stratégie », est mort en 1919). — **Comptes-rendus.** Abel DECHÈNE. Contre Pie VII et Bonaparte. Le Blanchardisme, 1801-1829 (œuvre d'un prêtre, jésuite et homme du monde, qui raconte « avec un agrément infini » les querelles ecclésiastiques suscitées par la « Petite Église »). — Pierre MOREAU. La conversion de Chateaubriand (fait bien connaître la vie en Angleterre des contre-révolutionnaires). — G. GOYAU et M^{me} P. de LALLEMAND. Lettres de Montalembert à La Mennais. — Alexander MARCUSE. Die Geschichtsphilosophie Auguste Comtes. — Henry CONTAMINE. Metz et la Moselle, de 1814 à 1870, et Les conséquences financières des invasions de 1814 et de 1815 dans les départements de la Moselle et de la Meurthe (deux bonnes thèses pour le doctorat; riches en documents inédits). — Henry BORDEAUX. La cour de la reine Hortense (« c'est de l'histoire et de la très bonne histoire »). — Ethel HARRIS. Lamartine et le peuple (travail sérieux et approfondi). — Walter FRANK. Nationalism und Demokratie in Frankreich 1871-1918. — Alexandre ZÉVAËS. Au temps du Seize mai (amusants détails). — René GARMY. Histoire du mouvement syndical en France (instructive histoire marxiste du mouvement ouvrier en général et du mouvement syndical en particulier). — Alexandra DUMESNIL. Catalogue méthodique du fonds russe à la Bibliothèque de Vincennes (important). — E. FAIRON. Régestes de la cité de Liège. T. I : 1103-1389. — Adolf DRESLER. Geschichte der italienischen Presse (1^{re} partie, des origines à 1815). — Mars-avril. Pierre BRODIN. Quelques aspects de la vie religieuse en Nouvelle-Angleterre au XVII^e siècle. — Albert GIRARD. Note sur les consuls étrangers en Espagne avant le traité des Pyrénées. — L. CAHEN. État de ce que doit Jean Sellow à ses créanciers, tant en assurances qu'autrement. Créanciers pour cause d'assurances (document extrait des archives de la Seine; il met en lumière les différents aspects de la vie économique à la fin de la guerre de Sept ans : la marine et le trafic des assurances). — E. COORNAERT et E. PRÉCLIN. Le VII^e Congrès international des sciences historiques (à Varsovie et à Cracovie). — **Comptes-rendus.** J. A. R. MARRIOTT. The evolution of modern Europe, 1453-1932 (remarquable; mais les erreurs de détail sont assez nombreuses). — Gino LUZZATTO. Storia economica. L'età moderna (excellent). — Marcel MARION. Histoire du Berry et du Bourbonnais. — J. Fred. RIPPY. Historical evolution of Hispanic America (insuffisant; doit être utilisé avec précaution). — Ernest SCHMIDT. Die verfassungsrechtliche und politische Struktur des rumänischen Staates (sans valeur). — Henri LÉVY-BRUHL. Histoire de la lettre de change en France aux XVII^e et XVIII^e siècles (beaucoup d'érudition, mais qui se perd dans l'infini détail). — Georges LIZERAND. Le duc de Beauvillier (utile contribution à l'histoire du gouvernement de Louis XIV). — Beau de LOMÉNIE. La Restauration manquée (justifie le comte de Chambord de son « grand refus »). — Pierre du Colombier et Roland MANUEL. Tableau du XX^e siècle : les arts, la musique et la danse. — Sir Basil WILLIAMS. The Edinburgh source book of British history 1603-1707 (bon livre d'étude). — Stanley MORISON. The english newspaper (important pour l'histoire de la presse en Angleterre depuis 1622). — J. E. NEALE. Queen Elizabeth (intéressant et intelligent). — Hilaire BELLOC. Charles I, king of England (réhabilitation de ce prince maltraité par le « partial et perfide » Clarendon). — John DRINKWATER. John Hamp-

den's England (superficiel ; n'apprend rien de nouveau). — *F. H. Hayward*. The unknown Cromwell (vivant, bien présenté et très au courant). — *Clennell Wilkin-son*. Bonnie prince Charlie (habile apologie du prince Charles-Édouard). — *A. G. Bradley*. The United Empire loyalists, founders of the British Canada (apologie d'un Loyaliste par un Impérialiste britannique). — *Hermann Fiker*. English local government (bon instrument de travail). — *Hugh G. Soulsby*. The right of search, and the slave trade in Anglo-american relations, 1814-1862 (admirable). — *I. Durga-Parshad*. Some aspects of Indian foreign trade, 1757-1893.

Revue historique de Bordeaux. 1933, juillet-septembre. — Marcel GOURON. Essai de reconstitution du Trésor des chartes du château de Bordeaux et de son mobilier au Moyen Age (nombreuses additions à ce qu'on en savait déjà. Elles sont tirées des archives conservées au P. Record office). — G. DUCAUNNÈS-DUVAL. L'absidiole d'Andernos (récemment dégagée pour prévenir la chute de l'autel consacré à sainte Quiterie ; au fond de l'absidiole, on a mis au jour une ancienne « veyrine » ; c'était une fenêtre percée dans le gros mur, qui était garnie de vitres et décorée de fleurs de lis et autres vestiges de peinture. Quelques renseignements sur la vie de sainte Quiterie). — Renée DUBOS. Une société populaire bordelaise. Les Surveillants de la Constitution ; suite (les candidats et les séances) ; suite en octobre-décembre ; en 1934, janvier-février. — Octobre-décembre. P. C[OURTEAULT]. Camille Julian, 1859-1933. — Marcel GOURON. Essai de restitution du Trésor des chartes de Bordeaux ; suite et fin (à noter d'utiles indications sur l'origine du manuscrit de Wolfenbüttel, qui fut exécuté sans doute non en 1281-1294, mais plutôt en 1318-1319. Le mobilier du château de l'Ombrière). — 1934, janvier-février. Paul COURTEAULT. La mère de Montaigne (elle s'appelait Antoinette de Louppes ou Lopès, de Villeneuve, fille d'un commissaire en marchandises, qui était d'origine aragonaise, établi à Toulouse. Montaigne n'a parlé d'elle qu'une seule fois et pour dire qu'elle savait assez de latin pour assister aux leçons de son fils). — Général SOULÉ. La bataille de Coutras. — Paul COURTEAULT. Statue antique repêchée dans la Garonne (sans doute celle d'un magistrat municipal). — **Compte-rendu.** *Marqués del Saltillo*. Un comerciante bilbaino del siglo XVIII : el marqués de la Colonilla, 1742-1816 (biographie d'un Français originaire de Ciboure : Bertrand Douat, fils d'un marchand de morue fixé à Bilbao en 1763).

Revue historique de droit français et étranger. 1934, avril-juin. — Pierre MASON. Essai sur la conception de l'usufruit en droit romain ; suite et fin. — Roger GRAND. Un épisode de la restitution des biens usurpés par les laïques dans le haut Moyen Age (origine des biens qui rattachaient Saint-Amand de Boixe, en Angoumois, à Saint-Géraud d'Aurillac, en Haute-Auvergne ; en appendice, dix-neuf pièces justificatives extraites du cartulaire inédit de Saint-Amand de Boixe, de la fin du x^e siècle à la fin du XII^e). — Paul ROLAND. Comment la commune de Tour-nai devint son propre seigneur justicier : la conquête des échevinages (XIII^e et XIV^e siècles). — André-E. SAVOUS. Note sur l'origine de la lettre de change et les débuts de son emploi à Barcelone au XIV^e siècle. — **Comptes-rendus critiques.** *Emilio Bussì*. Ricerche intorno alle relazioni fra retratto bisantino e musulmano (importante dissertation sur l'histoire du droit arabe). — *Zygmunt Wojciechowski*. Les institutions politiques de la Silésie jusqu'à la fin du XIV^e siècle (utile analyse de l'ouvrage, qui est écrit en polonais). — *Manfred Weider*. Das Recht der deutschen Kaufmannsgilden des Mittelalters (important pour l'histoire du droit et de l'éco-

nomie médiévale). — *Otto Bornhak*. Staatskirchliche Anschauungen und Handlungen am Hofe Kaiser Ludwigs des Bayern (livre sobre, précis, bien documenté). — *Gerhard Frotscher*. Die Anschauungen von Papst Johans XXII, 1316-1336, über Kirche und Staat (prétentieux et médiocre). — *Raymond Monier*. Le « livre Roisin », coutumier lillois de la fin du XIII^e siècle, publié avec une introduction et un glossaire (très utile publication, mais qui est loin de dire le dernier mot sur ce remarquable document). — *Émile Rivoire et Victor van Berchem*. Les sources du droit du canton de Genève. T. II : 1461-1550 (remarquable). — *Ernst Stampe*. War Carolus Molinaeus nominalist? (bien que Dumoulin n'ait pas été un pur nominaliste, ses thèses ont facilité le développement du nominalisme monétaire dans notre droit national). — *Vladislav Brajković*. Étude historique sur le droit maritime privé du littoral yougoslave. — *E.-L. de Kerdaniel*. Monitoires, procédures et malédictions (petit livre consacré aux instances en excommunication d'animaux : insectes ou autres bestioles coupables de ravager les récoltes). — *Daniel Mornet*. Les origines intellectuelles de la Révolution française, 1715-1787 (important). — *Georges Vernadsky*. La chartre constitutionnelle de l'Empire russe de l'an 1820; trad. par *S. Oldenbourg*. — *J.-R. Palanque*. Essai sur la préfecture du prétoire du Bas-Empire. — *Louis Milliot et Augustin Bernard*. Les Qânoûns dans l'ouvrage de Hanoteau et Letourneux. — *G. Ritter*. Le Conseil du roi Philippe le Long et son récent historien. — *Léon Halkin*. Quelques notes sur Warnkönig et sa correspondance. — *Léon Cahen*. La question du pain à Paris à la fin du XVIII^e siècle. — *Georges Bourgin*. Babeuf et le babouvisme. = Nécrologie : Georges Appert, 1850-1934.

ALLEMAGNE

Göttingische gelehrte Anzeigen. T. 194 (1932), nos 10-11, octobre-novembre. — *Comptes-rendus*. *P. Strack*. Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts. I : Die Reichsprägung zur Zeit des Traian (très important article de *W. Kubitschek*, p. 377-410 : tout en rendant hommage à la science numismatique de l'auteur de ce volume capital, *Kubitschek* propose un grand nombre de corrections ou additions). — *F. Jacoby*. Theognis (long article de *Max Pohlenz*). — *A. Frey-Sallmann*. Aus dem Nachleben antiker Göttergestalten. Die antiken Gottheiten in der Bildbeschreibung des Mittelalters und der italienischen Frührenaissance. — *H. Bévenot*. Die beiden Makkabäerbücher übersetzt und erklärt. — *Willy Cohn*. Hermann von Salza (utile). = N° 12, décembre. *F. Geyer*. Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II (discussions à retenir d'Ernst Meyer). — *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, t. II, par *P. Lehmann*; t. III, 1^{re} partie, par *P. Ruf* (*Edward Schröder* souligne l'intérêt de cette publication tant pour l'histoire de la culture intellectuelle que pour celle de la langue latine). — *Oswald Menghin*. Weltgeschichte der Steinzeit. — *P. Wentzke*. Ruhrkampf. Einbruch und Abwehr im Rheinisch-westfälischen Industriegebiet, t. II (importante histoire de l'occupation de la Ruhr par les Alliés). — *E. Ziebarth*. Beiträge zur Geschichte des Seeraubs und Seehandels im alten Griechenland (utile recueil de matériaux). — *Gebhardts Handbuch der deutschen Geschichte*, nouv. édition refondue par *R. Holtzmann*. = T. 195 (1933), nos 1-2, janvier-février. *G. Jacopi*. Scavi nella necropoli di Ialisso, 1924-1928. Scavi nelle necropoli di Camiro, 1929-1930. Clara Rhodos, t. III et IV (importantes observations ou correc-

tions de P. Jacobsthal sur les résultats des fouilles de Rhodes). — *A. Maiuri et G. Jacopi*. Clara Rhodos, t. II (observations et corrections de F. Hiller von Gaertringen). — *Sönderjyllands Historie*, fremstillet for det danske Folk. T. I : Landet, Sproget, Tiden indtil 1241, par *K. Jessen, M. Kristensen et V. La Cour* (premier volume d'une grande histoire du Slesvig-Holstein en langue danoise ; cette histoire comptera cinq gros volumes. Le premier expose la géographie du pays, l'histoire des langues qui y sont parlées, enfin, en 377 pages, l'histoire proprement dite, des origines à l'année 1241. L'auteur de l'article, Th. O. Achelis, insiste sur la place qu'occupe depuis des siècles, selon lui, la langue allemande dans le pays). — *H. Hirt*. Handbuch des Urgermanischen, t. I et II. — *K. Borries*. Preussen im Krimkrieg, 1853-1856 (intéressant ; quelques réserves par A. Hasenclever). — *Howard Scullard*. Scipio Africanus in the second Punic war (clair, mais peu original ; observations d'Ernst Meyer). = N° 3, mars. *H. Bechtel*. Wirtschaftsstil des deutschen Spätmittelalters. Der Ausdruck der Lebensform in Wirtschaft, Gesellschaftsaufbau und Kunst von 1350 bis um 1500 (intéressant, mais le programme que l'auteur s'était proposé a été médiocrement réalisé). — *K. Hassert*. Allgemeine Verkehrsgeographie, t. I. — *A. Büchler*. Studies in sin and atonement in the Rabbinic literature of the first century (utile recueil de matériaux). = Nos 4-5, avril-mai. *F. Landsberger*. Die Kunst der Goethezeit, 1750-1830 (importante discussion par G. Vitzthum). — *L. Strauss*. Die Religionskritik Spinozas als Grundlage seiner Bibelwissenschaft (article d'A. Gurwitsch, p. 124-149). — *F. Winter et E. Pernice*. Die hellenistische Kunst in Pompeji (remarques nombreuses de Friedrich Koepf, p. 149-163). — *E. Ehrle*. Le piante maggiori di Roma dei secoli XVI, XVII e XVIII (article de Ch. Hülsen). — *O. J. Hale*. Germany and the diplomatic revolution. A study in diplomacy and the press, 1904-1906 (intéressantes remarques d'A. Hasenclever). — *R. Pühringer*. Denkmäler der früh- und hochromanischen Baukunst in Oesterreich. = N° 6, juin. Gedächtnisschrift für Emil Seckel (recueil d'études sur le droit romain). — *Lily Ross Taylor*. The divinity of the Roman emperor (ne traite guère que d'Auguste. Article d'U. Kahrstedt). — *A. Lods*. Israël, des origines au milieu du VIII^e siècle (claire mise au point). — *A. S. Cook*. The religion of ancient Palestine in the light of archeology (beaucoup de données nouvelles). = Nos 7-8, juillet-août. *F. Saxl*. Mithra. Typengeschichtliche Untersuchungen (discussion par F. Koepf). — *G. Niccolini*. Il tribunato della plebe (pas assez critique ; article d'U. Kahrstedt). — Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation. T. V : 1550-1555 ; publ. par *W. Friedensburg*. — Die auswärtige Politik Preussens 1858-1871. 1^{re} partie, t. I : octobre 1862-septembre 1863, publ. par *R. Ibbsen*. — *K. Christ*. Die Bibliothek des Klosters Fulda im 16 Jahrhundert. — *G. Schnath*. Hannover und Westfalen in der Raumgeschichte Nordwestdeutschlands. — *F. Gerke*. Heinrich Thöl. Ein Göttinger Rechtsgelehrter. = N° 9, septembre. *H. Schaefer*. Staatsform und Politik. Untersuchungen zur griechischen Geschichte des VI und V Jahrhunderts (A. Rosenberg fait, p. 305-317, la critique de la méthode employée). — *L. Olschki*. Die romanischen Literaturen des Mittelalters. — *O. Brandt*. Caspar von Saldern und die nordeuropäische Politik im Zeitalter Katharinas II. — *O. Stolz*. Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden, t. III. = N° 10, octobre. *F. Eckhardt*. Die deutsche Frage und der Krimkrieg. — *H. H. Nelson*. Later historical records of Ramses III. = Nos 11-12, novembre-décembre. *W. Andreas*. Deutschland vor der Reformation (livre de premier ordre). — *H. Brunner*. Abhandlungen zur Rechtsgeschichte. — *J. Hansen*.

Quellen zur Geschichte des Rheinlandes im Zeitalter der französischen Revolution. T. I : 1780-1791 (très important recueil de documents). = T. 196 (1934), nos 1-2, janvier-février. A. et E. Kulischer. Krieger- und Wanderzüge (les auteurs simplifient à l'excès). — H. Meinert. Papsturkunden in Frankreich ; neue Folge. I : Champagne und Lothringen. — S. Steinhilber. Dokumente zur Geschichte des grossen abendländischen Schismas, 1385-1395. = Nos 3-4, mars-avril. G. Schrötter. Urkundenbuch der Benediktiner-Abtei St. Stephan in Würzburg, II (long et important article de F. J. Bendel, p. 81-117). — H. W. Beyer. Die Geschichte des Gustav Adolf-Vereins in ihren kirchen- und geistesgeschichtlichen Zusammenhängen (capital). — I. Heinemann. Philons griechische und jüdische Bildung. — H. de Boor. Das Attilabild in Geschichte, Legende und heroischer Dichtung. — Buckler et Robinson. Sardis, vol. VII : Greek and Latin inscriptions. — A. Cartellieri. Die Weltstellung des deutschen Reiches, 911-1047 (manque de largeur de vues). — Louis Halphen. L'es-sor de l'Europe, XI^e-XIII^e siècles. L. H.

Historisches Jahrbuch. Bd. 53, H. 4, 1933. — Heinrich GÜNTHER. Die Reichsidee im Wandel der Zeiten (bibliographie utile, à peu près exclusivement allemande ; quelques observations originales). — Eugen LEMBERG. Die historische Ideologie von Palacky und Masaryk, und ihre Bedeutung für die moderne nationale Bewegung. — Johannes VINCKE. Zur Geschichte des St. Georgs-Kultes in den Ländern der Krone von Aragon. — Konrad LÜBECK. Der Salzbezug des Klosters Fulda. — Ernst LASLOWSKI. Goethes Stellung zur Geschichte. = Bd. 54, H. 1, 1934. Max BRAUBACH. Die kirchliche Aufklärung im katholischen Deutschland im Spiegel des « Journal von und für Deutschland » (1784-1792). — Walther KIENAST. Der anglo-normannische Staat (leçon d'ouverture professée à Berlin ; malheureusement dépourvue de références). — Sebastian EURINGER. Drei Beiträge zur Roswetha Forschung. — Franz EBERHOLD. Die Beziehungen des Cadalus von Parma, Gegen-papst Honorius II, zu Deutschland. — Hermann BAIER. Karlsruher Archivalien zur Geschichte des Katholizismus im Oberrheingebiet. — Josef Hermann BECK-MANN. Arbeiten zur westfälischen Geschichte.

DANEMARK

Bullarium danicum. Paveilige aktstykker vedrørende Danmark, 1198-1316 ; publ. par Alfr. KRARUP (Copenhague, 1932, in-8°, VIII-991 p.) — Les historiens des pays scandinaves tireront grand profit de la copieuse récolte que M. Krarup a faite dans les registres pontificaux du Vatican, et qu'il a publiée en un gros volume d'un millier de pages, pour la période comprise entre l'avènement d'Innocent III (1198) et la mort de Clément V (1314). Le total des documents dont il reproduit le texte, ou à défaut du texte l'analyse, atteint 1,047, supplément inclus. Ce sont à peu d'exceptions près des bulles, parmi lesquelles il s'en trouve de considérables sous tous les rapports. L' inédit, disons-le pourtant, y est relativement rare et ne commence guère à chiffrer qu'à partir des pontificats d'Urbain IV (1261-1264) et surtout de Clément IV (1265-1268) ; encore demeure-t-il, même à partir de ce moment, beaucoup moins abondant qu'on ne s'y serait attendu. Mais on saura gré à M. Krarup d'avoir rassemblé des textes dont une bonne partie était comme perdue dans des recueils auxquels on n'eût point toujours songé à recourir, et d'en avoir amélioré dans plus d'un cas les leçons. L'histoire du Danemark et des pays voisins ne sera d'ailleurs pas seule à bénéficier de son diligent labeur. Un grand nombre des

textes réunis intéresse l'histoire générale. Nous n'en voulons pour exemple que la belle et vraiment curieuse série de privilèges pontificaux inédits en faveur de l'ordre cistercien disséminés à leur rang chronologique presque d'un bout à l'autre du volume. — Les pièces sont éditées et datées avec beaucoup de soin ; chacune d'elles est suivie de la référence aux manuscrits et aux éditions antérieures. On regrette toutefois de n'y trouver ni renvoi aux *Regesta* de Potthast, ni notes explicatives. Un index des noms propres clôt l'ouvrage. L'identification des noms de lieux y est faite, mais d'une façon souvent un peu sommaire.

Louis HALPHEN.

ÉTATS-UNIS

Foreign affairs. 1934, juillet. — Amiral William V. PRATT. The setting for the 1935 naval conference (la situation actuelle est si confuse qu'on ne voit pas comment préparer utilement la prochaine conférence). — Dino GRANDI. The foreign policy of the Duce. — Allen W. DULLES. The cost of the peace (en cas de guerre générale, le gouvernement des États-Unis pourrait-il observer la neutralité qu'il professe hautement?). — John GUNTHER. Hapsburgs again? (un roi d'Autriche, par exemple Otton, fils aîné de l'empereur Charles, serait une « anomalie grotesque »). — T. J. BETTS. The strategy of an other russo-japanese war (avec une carte montrant les intérêts opposés de la Russie et du Japon). — Paul REYNAUD. The french financial outlook. — B. DE MAUD'HUY. The french national revival (l'émeute du 6 février a fait naître un esprit nouveau ; serait-il assez puissant pour unir les forces actives de la nation?). — Julien BENDA. A moral program for Europe. — J. Arms manufacturers and the public (le message adressé par le président Roosevelt au Sénat, le 18 mai 1934, et la création d'un Comité spécial chargé d'étudier l'industrie des munitions de guerre ont-ils quelque chance d'obtenir un résultat favorable à la paix du monde?). — Fedor S. MANSVETOV. Tsariat and Soviet policy in the Far East. — A. M. CARR-SAUNDERS. Migration policies and the economic crisis. — Ernest GRUENING. The withdrawal from Haiti. — William O. SCROGGS. The trade expansion of Japan (en 1931-1932). — Sir Andrew McFADYEAN. Immigration and labor in Palestine. — William L. LANGER. Livres récents relatifs aux relations internationales. — Denys P. MYERS. Recueils récemment publiés de documents officiels.

The Journal of modern history. 1934, juin. — Edgar L. ERICKSON. The introduction of East Indian coolies into the British West Indies (1635-1860). — Derwent WHITTLESLEY. Andora's autonomy (esquisse rapide de la situation anachronique où se trouve encore aujourd'hui la république d'Andorre ; son indépendance, plusieurs fois menacée dans son isolement, disparaîtra, maintenant que son territoire est traversé par la grande route à automobiles qui a été ouverte en 1933). — Geoffrey BRUUN. Trois lettres de Saint-Just (simples billets ; quinze lignes en tout, 1793-1794). — Bernadotte E. SCHMITT. The origins of the war (critique des documents officiels publiés en Allemagne, en Angleterre, en Hongrie. Les conclusions auxquelles est arrivé Camille Bloch montrent combien la vaste propagande allemande et la petite « école révisionniste » de France ont eu peu d'influence dans ce pays). — **Comptes-rendus.** *Abram Lipsky*. Martin Luther, Germany's angry man (intéressant et vivant, sans valeur comme livre d'histoire). — G. K. Brown. Italy and the Reformation to 1550 (résumé sincère, mais incolore, des livres récents). — Albert Girard. Le commerce français à Séville et à Cadix au temps des

Habsbourg. La rivalité commerciale et maritime entre Séville et Cadix jusqu'à la fin du XVII^e siècle (très intéressant et nouveau). — *Conyers Read*. Bibliography of British history. Tudor period, 1485-1603 (excellent instrument de travail). — *Frederick C. Dietz*. English public finance, 1558-1641 (remarquable). — *J. V. Lyle*. Acts of the Privy Council of England, 1623-1625. — *Hilaire Belloc*. Charles I, King of England (brillante biographie, gâtée par un parti pris choquant pour son héros). — *Georg Lenz*. Demokratie und Diktatur in der englischen Revolution 1640-1660 (l'auteur explique la révolution comme un conflit perpétuel entre dictature et démocratie). — *Lucy Stuart Sutherland*. A London merchant, 1695-1774 (d'après les papiers de William Braun et autres documents contemporains bien étudiés). — *Edward Bateson*. Calendar of State papers, domestic series, 1 January-31 dec. 1698. — *George Macaulay Trevelyan*. England under Queen Anne. II : Ramillies and the union with Scotland (brillant exposé, qui n'apprend rien de bien nouveau). — *Beatrice F. Hyslop*. Répertoire critique des cahiers de doléances pour les États généraux de 1789. — *J. Mills Whitam*. Men and women of the French Revolution. — *Cyril Matheson*. The life of Henry Dundas, first viscount Melville, 1742-1811 (excellente biographie, qui n'ajoute guère à ce qu'on savait déjà ; mais contribue à mieux faire connaître la période où Pitt dominait). — *H. M. Hyde*. The rise of Castlereagh (bon ; utilise des documents nouveaux). — *Louis Madelin*. Le Consulat et l'Empire (livre d'une lecture fort agréable, où n'ont guère été utilisés que des livres français). — *Oscar J. Falnes*. National romanticism in Norway. — *F. J. C. Hearnshaw*. The social and political ideas of some representative thinkers of the Victorian age (très intéressant). — *E. F. Malcolm-Smith*. The life of Stratford Canning, Lord Stratford de Redcliffe (bon et bien documenté). — *Donald Cope McKay*. The national workshops ; a study in the french Revolution of 1848 (l'auteur n'a pas bien marqué la différence entre les ateliers sociaux et les ateliers nationaux). — *James Phinney Baxter*. The introduction of the ironclad warship (bien documenté). — *Samuel Bernstein*. The beginnings of Marxist socialism in France (bonne petite thèse de doctorat). — *J. L. Garvin*. The life of Joseph Chamberlain. II : 1885-1895. — *Mary Agnes Hamilton*. Sidney and Beatrice Webb (très curieux). — *Sir Robert Graves*. Storm centers of the Near East. Personal memories 1879-1929 (un des meilleurs livres qu'on possède sur l'histoire des Balkans et de l'Asie Mineure). — *G. P. Gooch et Harold Temperley*. British documents on the origins of the war 1898-1914. Vol. IX : Balkan wars, 1^{re} partie : The prelude : the Tripoli war. — *Jules Isaac*. Un débat historique : 1914. Le problème des origines de la guerre (remarquable). — *Oskar I. Janowsky*. The Jews and minority rights, 1898-1919 (compilation remarquable par l'accumulation des faits. Ils sont trop). — *Ferdinand Peroutka*. Budováně státu (bonne monographie sur les origines et les premières années de la Tchécoslovaquie, par un courageux journaliste tchèque).

GRANDE-BRETAGNE

Bulletin of the Institut of historical research. Vol. XII, juin 1934. — A. F. POLLARD, alias Marjorie BLATCHER. Hayward Townshend's journals (publie le texte intégral du Journal inédit tenu par H. Towshend au Parlement qui siégea du 24 octobre au 20 décembre 1597, puis du 11 janvier au 9 février 1598, nouv. style. Le commentaire historique de ce précieux document paraîtra dans la livraison suivante. Il se termine par une liste incomplète des actes portés devant ce Parlement).

— John SALTmarsh. Hand-list of the estates of King's college, Cambridge (liste des manoirs et autres propriétés foncières appartenant ou ayant appartenu à ce collège). — S. T. BINDOFF. Lord Palmerston and the Universities (alors secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, Palmerston propose, en juin 1841, d'envoyer deux étudiants de dix-huit à vingt ans, distingués par leur intelligence, leurs bonnes études et leur conduite, comme attachés au ministère pour les affaires avec le sultan). = **Compte-rendu.** Sir Henry Lambert. The nature of history (rapide dissertation sur le sujet : l'histoire est-elle une science)? = Sommaires des thèses : Margery Flechter. Les chevaliers convoqués au Parlement pour le comté de Bedford au Moyen Age. — Bertha Hall. Le commerce de Newcastle avec la côte du Nord-Est, 1600-1640. — S. T. Bindoff. La Grande-Bretagne et l'Escaut, 1814-1839. — W. H. Scotter. International rivalry in the bigts of Bessin and Biafra, 1815-1885 (ces bigts ou baies furent longtemps des repaires de pirates). = Le Dictionnaire de biographie nationale. Corrections et compléments ; suite. = Les manuscrits historiques. Acquisitions et déplacements. = Supplément à la livraison de juin. Conditions auxquelles on peut être admis à consulter les archives locales.

Bulletin of the John Rylands library Manchester. 1934, juillet. — Barker FARLEY. Nietzsche and Goethe (considérations sur les points où ils diffèrent et où ils se rapprochent). — T. FISH. Aspects of Sumerian civilization during the third dynasty of Ur (où sont utilisées les tablettes inscrites conservées aujourd'hui à la bibliothèque de John Ryland ; second article concernant la laine et les industries qui s'y rattachent). — H. J. FLEURE. Prehistoric elements in our heritage (montre comment s'est opérée en Europe la transition de l'ère paléolithique à la civilisation néolithique). — E. F. JACOB. Sir John Fortescue and the law of nature (important commentaire sur les quatre traités *De natura legis naturae* composés entre 1460 et 1463, en faveur de la maison de Lancastre, et sur les sources utilisées par l'auteur). — N. B. LEWIS. The abolitionist movement in Sheffield, 1823-1833 (ce que nous apprend la correspondance de Southey, de Wordsworth et autres notables écrivains, sur l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques). — Moses TYSON. Catalogue des chartes et autres documents semblables conservés à la bibliothèque de John Ryland (nouvelles acquisitions ; elles remplissent les pages 393-454).

History. 1934, juin. — W. O. HENDERSON. The Zollverein (résumé des ouvrages récents). — Brian TUNSTALL. Naval operations (décrit la méthode d'exposition adoptée par Sir Julian Corbett et Sir Henry Newbolt dans l'ouvrage en cinq volumes qu'ils ont publié, d'après les documents officiels, sur l'histoire maritime de la Grande Guerre. Montre que l'étude des opérations navales est aussi utile à bien connaître que celle de l'histoire diplomatique et économique). — G. T. HANKIN. The international study of the problems of history teaching (son importance est attestée par les conférences de La Haye et de Varsovie). — Harold TEMPERLEY et G. B. HENDERSON. The Seymour conversations 1853 (quelques faits nouveaux trouvés dans la correspondance privée de Lord John Russell). — R. A. HUMPHREYS. British colonial policy and the American revolution 1763-1776 (très abondante bibliographie). = **Comptes-rendus.** Miss Phyllis Doyle. A history of political thought (prétentieux et trop souvent fautif). — John Macmurray. Some makers of modern spirit (simple esquisse). — Martin P. Nilsson. Homer and Mycenae (remarquable ; belle illustration). — J. E. B. Gover, A. Mawer et F. M. Stenton. The place names of Northamptonshire. — Jacques Barzun. The french race (expose la con-

traverse relative à l'importance relative des éléments scandinave et latin dans la formation du peuple français ; il en résulte que les historiens français, même les plus consciencieux, ne peuvent échapper à l'influence du passé dans leurs conceptions politiques). — *R. T. Treharne*. The baronial plan of reform 1258-1263 (consciencieux, mais pas très clair). — *Mgr Horace K. Mann*. The lives of the Popes in the Middle Ages, vol. XV-XXIII (beaucoup de faits, peu d'idées générales). — *Miss Eileen Power* et *M. Postan*. Studies in english trade in the fifteenth century (beaucoup de faits bien présentés). — *A. P. Newton*. The european nations in the West Indies, 1493-1688 (instructif ; manque une bibliographie). — *G. K. Brown*. Italy and the Reformation to 1550 (bonne étude, exempte de toute idée préconçue). — *Milton Waldman*. Elizabeth, queen of England (sans valeur). — *Lorna Rea*. The Armada (insignifiant). — *Miss Helen Simpson*. The spanish marriage, 1554 (insuffisant). — *I. A. Wright*. Documents concerning english voyages to the Spanish Main, 1559-1580 (utile recueil de documents tirés des archives des Indes à Séville, mais traduits). — *Armand Rebillon*. Les États de Bretagne, 1661-1789. — *Miss Lucy S. Sutherland*. A London merchant 1695-1714 (bonne étude sur William Braund, d'après ses papiers ; pas de bibliographie). — *L. W. Labaree*. Royal government in America. — *Helen J. Crump*. Colonial admiralty jurisdiction in the xviith. century. — *Robert J. Kerner*. Bohemia in the xviiith. century (d'après les archives de Prague et de Vienne). — *F. J. Hearnshaw*. Edwardian England, 1901-1910. — International bibliography of historical sciences, 3^e et 4^e années. — *F. W. Walbank*. Aratus of Sicyon. — *G. H. Fowler*. The cartulary of the Cistercian abbey of Old Wardon, Bedfordshire. — *C. Cotton*. A Kentish cartulary of the Order of St. John of Jerusalem. Quatre recueils de documents tirés des archives de l'ordre de Malte. — *Woolsey Cole*. French mercantilist doctrines before Colbert. — *D^r Lennox Mills*. Ceylon under British rule, 1795-1932 (bonne étude sur le développement administratif, économique et politique de l'île de Ceylan). — *Ch. W. Pipkin*. Social politics and modern democracies (en Angleterre et en France au temps présent ; peu clair).

The Times. Literary Supplement. N° 1688. — Article de tête : The Rembrandt of english prose (il s'agit ici de Thomas Carlyle). — **Comptes-rendus.** *A. J. Grant*. The Huguenots (intelligent résumé). — *Hilda Jennings*. Brynmawr (peint la situation tragique d'une ville située sur la lisière du territoire charbonnier dans la Galles du Sud, qui est victime de la lutte industrielle). — *W. Alison Phillips*. History of the Church of Ireland. T. I : The celtic Church (par *Gough Meissner*, qui connaît bien le sujet). — *Aziz Suryal Atiya*. The crusade of Nicopolis (ouvrage fortement documenté). — *Herbert Read*. The modern movement in english architecture, painting and sculpture (confus, mais intéressant). — *Leland Hall*. Timbuctoo (amusants récits de voyage). — *L. S. B. Leakey*. Adam's ancestors (important pour l'âge de pierre). — *Konrad Heiden*. A history of national socialism (tome III, qui pousse cette histoire jusqu'à l'automne de l'an dernier). — *Isabel C. Clarke*. Shelley and Byron ; a tragic friendship. — *Cyril Bathurst Judge*. Elizabethan book-pirates (remarquable). — *Ernest Gordon Biaggini*. English in Australia ; taste and training in a modern community. — *George Earle Shankle*. State names, flags, seals, songs, birds, flowers and other symbols (concerne uniquement les États-Unis). — *F. A. Wright*. Alexander the Great (agréable à lire, mais sans valeur scientifique). — N° 1689. *P. Staal*. A foreigner looks at India (l'administration de l'Inde vue par un Hollandais). — *Lord Lloyd*. Egypt since Cromer, vol. II (important). — *Bever*

ley W. Bond. Civilization of the old North-West (bonne étude sur la période comprise entre la Révolution et la guerre de 1812). — The book of the martyrs of Tolpuddle, 1834-1934 (à propos de ce centenaire, on fait le récit complet de la condamnation prononcée contre dix ouvriers du Dorset qui avaient eu l'audace de former une « trade Union »). — Sir George Arthur. Queen Alexandra (touchante biographie de cette grande dame qui fut la première princesse de Galles, par son mariage avec le prince qui fut le roi Édouard VII). — Joseph Aynard. La bourgeoisie française. — Frederic Chapin Lane. Venetian ships and shipbuilders of the Renaissance (d'après des documents d'archives). — Frits Lugt. École hollandaise (catalogue qui fait partie de l'Inventaire général des dessins des écoles du Nord au musée du Louvre) ; t. III, consacré à Rembrandt : ses élèves, ses imitateurs et ses copistes). — George H. Kimble. The catalan world map of the R. biblioteca Estense at Modena. — I. F. Grant. The economic history of Scotland (excellent résumé). = N° 1690. Edmond G. Gardner. A companion to italian studies. — Jefferson Butler Flescher. Literature of the italian Renaissance. — Sir John Kirwan. An empty land : Pioneers and pioniering in Australia. — Denis Saurat. Histoire des religions. — Sir E. A. Wallis Budge. One hundred and ten miracles of our Lady Mary (traduction de manuscrits éthiopiens). — H. I. Hogbin. Law and order in Polynesia. — P. Ford. Work and wealth in a modern port (ce port est Southampton ; sa situation économique). — Hector Bolitho. Victoria the widow and her son. — J. Arnott Hamilton. Byzantine architecture and decoration. — David Roden Baxton. Russian mediaeval architecture (recueil de 224 photographies originales). — Percy Stalford Allen. Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami, vol. VIII. — John Livingston Lowes. Geoffrey Chaucer. — Miss K. M. Lea. A study in the Commedia dell'arte, 1560-1620 (et son influence sur le théâtre en Angleterre). — Alfred Leroy Burt. The old province of Quebec. — M. Hemmant. Select cases in the Exchequer Chamber 1377-1461 (c'est le tome LI des publications de la Selden Society). = Ce Supplément est complété par un autre, tout entier consacré à l'Italie. Il comprend les articles suivants : le fascisme et la pensée italienne ; le fascisme et la « culture » nationale ; la vie sociale dans le passé ; la liste des publications de l'Académie royale : le roman et la poésie moderne et la critique en Italie ; Dante et la critique d'art ; publications musicales ; la recherche historique ; les vacances et les belles villégiatures ; le théâtre ; les livres sur la guerre ; l'enseignement classique ; la Renaissance et le xviii^e siècle ; la sociologie et l'économie politique. Chacun de ces articles est accompagné d'une bibliographie sommaire ; utile mélange de l'agréable à l'utile. = N° 1691. Boswell, life of Johnson ; publ. par George Birkbeck Hill ; nouv. édit. par L. F. Powell (cette édition aura six volumes, dont quatre ont déjà paru). — Sidney Dark. Newman. — S. Posener. Adolphe Crémieux, 1796-1886. — Vernon A. Mund. Monopoly ; a history and theory. — Desmond MacCarthy. Letters of the earl of Oxford to a friend ; 2^e série : 1922-1927 (lettres écrites à M^{me} Harrison). — J. L. Hammond. C. P. Scott, of the Manchester Guardian (instructive biographie d'un journaliste, directeur du Manchester Guardian, qui occupe une si grande place dans l'histoire du libéralisme). — John Buchan. Gordon at Khartoun (défend la mémoire de Gordon, accusé d'avoir désobéi à ses instructions pour la marche vers Kartoum). — H. H. Parker. The hop industry (culture du houblon depuis le xviii^e siècle ; lois qui ont réglé cette industrie depuis 1917). — A. W. Clapham. English romanesque architecture after the Conquest. — Robert S. Simington. Irish manuscripts Commission. The civil survey, 1654-1656 : County of

Tipperary, vol. II. = N° 1692. *H. Hessel Tiltman*. Peasant Europe (l'auteur étudie seulement la condition des paysans de l'Europe centrale : Balkans, Pologne et Ukraine ; dans ces limites, l'ouvrage est fort instructif). — *John Presland*. Vae Victis : the life of Ludwig von Benedek, 1804-1881 (importante biographie du général autrichien qui fut battu à Sadowa). — Roll, Jordan, Roll (précieux recueil de témoignages sur la condition actuelle des nègres américains, que le temps n'a guère transformée. Témoignages oraux recueillis par *Julia Peterkin* et photographies par *Doris Ulmann*). — *A. G. Little* et *P. Pelster*, S. J. Oxford theology and theologians circa 1282 to 1302 (apporte beaucoup de faits nouveaux). — *S. M. Melamed*. Spinoza and Buddha ; visions of a dead God. — *Philip Guedalla*. The hundred days. — *J. Edwind Holmstrom*. Railways and roads in Pioneer development. — The heritage of musik. Vol. II : Essays collected and edited by *Hubert J. Foss*, t. II. — *David Alec Wilson* et *D. Wilson McArthur*. Carlyle in old age, 1865-1881. — *H. B. Walters*. The english antiquaries (intéressantes notices sur les érudits anglais des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles qui s'adonnèrent à l'étude du passé : histoire et archéologie). — *Miss Marjorie Bowen*. The triumphant beast (curieuse étude sur Giordano Bruno). — *William Power*. My Scotland (inégal). = N° 1693. Article de tête : Alfred de Vigny. = **Comptes-rendus**. *Ferdinando Martini*. Lettere, 1860-1928. — *C. Northcote Parkinson*. Edward Pellew, viscount Exmouth, admiral of the Red (important pour l'histoire maritime de 1806 à 1814). — *Charles M. Andrews*. Our earliest colonial settlements. — *Walter Alison Phillips*. History of the Church of Ireland. Vol. II : The medieval Church and the Reformation. — *Joan Haslip*. Lady Hester Stanhope (utilise surtout sa correspondance avec son banquier). — *A. E. Richardson*. The old inns of England. — The discovery of the Amazon (d'après la relation du fr. *Gaspar de Carjaval*, trad. par *Bertram Lee* et publ. par *C. Heaton* pour la « Geographical society » d'Amérique). — *Alan H. Gardiner*. The temple of king Sethos I at Abydos, vol. I. — *S. V. Keeling*. Descartes. — *C. E. Tattersall*. A history of British carpets. — *Harold Curwen*. Processes of graphic reproduction in printing. — *Jan Poortenaar*. The technique of prints and art-reproduction processes. — *A. W. Goodman* et *Charles Thursby*. The marriage of Henry IV and Joan of Navarre, 7 febr. 1403. — *Sylvia Masterman*. The origins of international rivalry in Samoa, 1845-1884.

GRÈCE

Byzantion. T. VIII. Bruxelles, 1933. — *VAN LOY*. Le *Pro Templis* de Libanius (a été écrit dans l'été de 390, avant l'édit du 2 septembre 390, qui interdisait aux moines l'accès des villes ; traduction en français du *Pro Templis*). — *J.-R. PALANQUE*. L'empereur Gratien et le grand pontificat païen (admet le témoignage de Zosime, mais reporte à 382 la date du refus de Gratien). — *H. GRÉGOIRE*. Notes épigraphiques (la religion de Maximin Daïa. Inscriptions montanistes et novatiennes ; le baptême des morts). — *E. GERLAND*. Die Grundlagen der byzantinischen Geschichtschreibung (sources d'inspiration : histoire grecque pragmatique, christianisme, biographies latines des empereurs ; développement et solidarité des historiens avec leurs prédécesseurs). — *G. ROUILLARD*. Note prosopographique et chronologique (acte fixant les limites entre les habitants d'Hierissos et les ermites de l'Athos ; la date doit être reportée de 882 à 943 ; rectification d'une erreur de lecture). — Note de diplomatique byzantine (le type de charte dit χρυσόβουλλον σιγίλ-

λιον, intermédiaire entre les chartes solennelles et le simple πρόσταγμα, s'est constitué sous Alexis Comnène, le plus ancien exemple étant daté de la XV^e indiction, 1090 ou 1105). — V. LAURENT. La généalogie des premiers Paléologues. — D. TALBOT RICE. Excavations at Bodrum Camii, 1930 (fouilles à Constantinople sur l'emplacement du monastère de Myrelaion, fondé par Romain Lécapène, 919-945; découverte de l'église, de thermes et d'une citerne). — Z. AVALICHVILI. La succession du curopalate David d'Ibérie, dynaste de Tao (biographie de David; son alliance avec Basile II, son testament en faveur de l'Empire et la guerre de Succession qui suit sa mort en 1001). — N. ADONTZ et H. GRÉGOIRE. Nicéphore au col roide (il s'agit de Nicéphore, fils de Bardas Phocas; il prit part à la révolte de son père contre Basile II en 987-989, connue uniquement par les sources arabes ou arméniennes; il se révolta encore en 1022 et devint un héros de cantilènes ou tragondia). — SOLOVIEV. Histoire du monastère russe au Mont-Athos (rapports entre la Russie et l'Athos; réfute l'hypothèse d'une ville dalmate de Rosa qui aurait donné son nom au Roussicon). — DAWKINS. The Crypto-Christians of Turkey (sujets des Turcs pratiquant secrètement le christianisme en Crète, Chypre et Pont; détails tout à fait nouveaux sur leur histoire). — E. STEIN. Ordinarii et campidoctores (à propos de l'épithète d'un soldat, sorti des *campidoctores* et promu *ordinarius*; montre qu'à partir du IV^e siècle, dans les régiments d'infanterie, les *campidoctores* représentent les sous-officiers et que le titre d'*ordinarius* est attribué à tous les *protectores* qui ont remplacé les anciens centurions et sont des officiers subalternes). — P. PEETERS. Pasagnathis-Persogenis (montre, à l'aide des sources syriennes et arméniennes, comment Théophanes a raconté d'une manière inexacte la défection, sous Constant II, d'un stratège impérial d'Arménie, Théodore Rstouni, qui facilita la conquête de l'Arménie par les Arabes). — F. DVORNIK. Le second schisme de Photius. Une mystification historique (depuis sa restauration au patriarcat en 878 jusqu'à l'abdication que lui a imposée Léon VI, Photius n'a jamais rompu avec les papes; de Jean VIII à Formose, on ne peut citer aucun acte pontifical qui l'ait condamné. Cette condamnation n'est affirmée que dans des recueils annexés aux Actes grecs du VIII^e concile et composés à la fin du IX^e siècle par des ennemis de Photius qui voulaient venger la mémoire d'Ignace; s'il y a eu schisme à cette époque, ce n'est pas entre Constantinople et Rome, mais à l'intérieur de l'Église grecque, entre ignatiens et photianistes). — N. ADONTZ. L'âge et l'origine de l'empereur Basile I^{er}, 867-886 (incertitudes et contradictions des biographies de Basile avant son arrivée à la cour de Michel III en 856; il aurait eu alors quarante-quatre ans, ce qui est invraisemblable, et il a dû naître à la fin de la captivité de ses parents chez les Bulgares, en 836). — La portée historique de l'oraison funèbre de Basile I^{er} par son fils Léon le Sage (esquisse qui a préparé le canevas de la biographie écrite par Constantin Porphyrogénète). — H. GRÉGOIRE. Études sur le IX^e siècle (biographie du logothète Serge le Nicéiate, parent de Theodora, et qui paraît, d'après un texte hagiographique, avoir eu un rôle décisif dans la restauration des images. Localisation de la victoire de Michel III sur les Arabes en 863. L'union des Églises en 897 et non en 901, comme le soutient de Boor). — MORAVCSIK. Pour une alliance byzantino-hongroise, seconde moitié du XIII^e siècle (tentatives d'alliance sous Manuel Comnène et sous Isaac l'Ange). — VASILIEV. On the question of Byzantine feudalism (comparaison entre le *beneficium* occidental et le *kharistikion* byzantin).

L. BRÉHIER.

Epeteris. Annuaire de la Société des Études byzantines. Athènes, IX, 1932. —

Phédon KOUKOULÈS. Cynégétiques de l'époque des Comnènes et des Paléologues (nouvelle contribution à l'histoire de la vie matérielle à Byzance ; reproduction de monuments intéressants). — S. THEOTOKIS. Une ambassade arménienne au Sénat de Venise, juillet 1363 (texte latin et traduction en grec d'une délibération du Sénat, du 1^{er} juillet 1363, approuvant l'établissement de 2,000 Arméniens à Candie ; l'octroi aux colons d'une vieille église « arménienne » implique une immigration antérieure). — Une ambassade du comte d'Aletio, duc dépossédé d'Athènes, au Sénat de Venise (délibération du Sénat du 9 février 1370, ordonnant au baile de Nègrepont d'intervenir auprès des Catalans, possesseurs d'Athènes, en faveur du comte d'Aletio, frère et héritier de Gautier de Brienne, duc d'Athènes, tué à la bataille de Poitiers en 1356). — ΔΥΟΒΟΥΝΙΟΤΙΣ. L'archevêque d'Athènes Anthime, proêtre de Crète et confesseur (ce personnage, envoyé par le patriarche Athanase à la demande de Venise, séjourna en Crète de 1289 à 1293 et de 1304 à 1310 ; à la suite de difficultés avec le gouvernement vénitien, il fut emprisonné pendant trois ans). — ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΙΤΗΣ. Le sceau dit de Georges Maniakès (rejette l'attribution proposée par Schlumberger). — J. SYCOURIS. Tome synodal de l'élection du patriarche Germain III (élevé au patriarcat après la deuxième déposition d'Arsène par ordre de Michel Paléologue ; d'après le « procès-verbal » conservé dans un manuscrit d'Oxford, ce fut le 25 mai 1265, et non en 1267, que Germain, ami de l'empereur, fut élu patriarche et conserva ses pouvoirs jusqu'au 14 septembre 1266). — ΧΡΥΣΟΣΤΟΜΟΣ. archevêque d'Athènes. Le patriarche d'Antioche Joachim V en Russie, 1584-1587 (protégé par Ivan le Terrible, il visite la Russie en 1585-1586 et promet d'aider le chef de l'Église russe à obtenir le rang de patriarche). — ΑΘΗΝΑΓΟΡΑΣ. L'institution des syncelles dans le patriarcat oecuménique ; fin. — ΣΟΤΗΡΙΟΥ. Les monastères des Météores (histoire de leur fondation depuis le xiv^e siècle). — Τ. Χ. 1933. S. ΕΥΣΤΡΑΤΙΑΔΗΣ. André l'Aveugle (découverte des œuvres d'un mélode du viii^e siècle). — A quelle époque a vécu Siméon Métaphraste (montre que, d'après ses lettres retrouvées dans un manuscrit de Lavra, il est né au début du xi^e siècle et a vécu jusqu'au règne de Michel Doukas, 1071-1078, son éloge funèbre ayant été prononcé par Psellos, mort lui-même en 1079). — ΓΟΥΝΙΣ. A propos de l'*Eklogé* des Isauriens (place la publication de ce code en 726). — Γ. ΚΟΛΙΑ. Sidérokastros (histoire et identification d'une forteresse franque située entre les duchés de Neopatras et d'Athènes, qui a joué un rôle important au moment de l'invasion des Catalans en 1319). — Ph. KOUKOULÈS. Diners, soupers et banquets des Byzantins. — ΥΑΝΝΟΥΠΟΛΙΤΗΣ. Colonies juives en Épire et en Grèce (communauté de Chalcis depuis le xii^e siècle jusqu'à la conquête turque ; inscriptions hébraïques). — ΤΟΜΑΔΑΚΙΣ. Documents relatifs à l'Église de Crète pendant la domination turque. — ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΙΤΗΣ. La justice du *Sekreton* (sceau de Michel VIII Paléologue, qualifié de « nouveau Constantin, miracle des empereurs », qui a rétabli la justice du *Sekreton*, tribunal impérial ; allusion voilée à la reprise de Constantinople en 1261 et peut-être à une réforme du tribunal impérial ; on ne peut y trouver, comme l'auteur, d'allusion à l'union des Églises). — ΑΘΑΝΑΣΙΟΣ ΜΑΝΟΡ. Qui sont les Gagaouzes ? (peuple mystérieux répandu sur les côtes de Bulgarie et de Bessarabie, de race turque et converti au christianisme ; il se rattache aux Oghouzes, dont plusieurs tribus sont mahométanes). — ΖΑΚΥΘΙΝΟΣ. L'archevêque Antelme et les premières années de l'Église latine de Patras. — ΣΟΤΗΡΙΟΥ. L'ambon de Thessalonique (sa reconstitution). — ΣΥΚΟΥΡΙΣ. Éloge inédit de Basile II par Léon le Diacre (d'après un manuscrit d'Oxford ; les allusions aux faits historiques

montrent qu'il s'agit bien de Basile II ; détails sur les révoltes au début du règne). — E. DARKÓ. L'importance historique et les monuments de Mouchli (ville forte fondée après la restauration byzantine en Morée à la fin du XIII^e siècle, une des places les plus importantes de la Morée byzantine). — L. BRÉHIER.

ITALIE

Africa Italiana. Vol. V, 1-2, janvier-juin 1933. — G. GUIDI. La villa del Nilo (villa fouillée en 1930, à Leptis Magna ; mosaïque représentant le Nil ; autres mosaïques : Amours dans un port, Pégase, scène de pêche ; toutes ces œuvres dérivent de l'art alexandrin). — E. CERULLI. L'Etiopia del secolo xv in nuovi documenti storici (d'après des manuscrits éthiopiens conservés en majeure partie en Italie). — G. OLIVERIO. Alcamene a Cirene (la conjecture de Ferri, rétablissant sur une base le nom de ce sculpteur, est à rejeter). — P. ROMANELLI. Stéphane Gsell. — E. A.

Archivio veneto. 1933. — Lino LAZZARINI. Amici del Petrarca a Venezia e Treviso (quelques documents concernant Francesco Bruni, secrétaire pontifical, et Paolo de Bernardo, notaire de Venise). — L. ALPAGO-NOVELLO. La vita e le opere di Luigi Lollino, vescovo di Belluno, 1595-1625 (biographie très documentée : cent pages). — Gerolamo BISCARO. Per la biografia di papa Benedetto XI (il s'appelait Nicolas de Trévise et fut cardinal d'Ostie, « homme de peu de parents et de petit sang », élu pape le 22 octobre 1304 sous le nom de Benoît XI. On a fort exagéré les dépenses qu'il fit pour embellir l'église de Saint-Nicolas à Trévise). — Agostino ZANELLI. Le relazioni tra Venezia ed Urbano VIII, durante la nunziatura di Mons. Gio. Agucchia, 1624-1631 (Venise et le Saint-Siège dans la question de la Valteline, 1624-1625 ; utilise des documents inédits). — Antonio GRAZIANI. Una vendetta amorosa di Giovanni Pindemonte, 1790 (la belle Phillis qu'il aime s'appelait Francesca Disconzi). — Pier Silverio LEICHT. Ideali di vita dei Veneziani nel cinquecento. — Iginio Tiozzo. La famiglia Chiareghin e un episodio del '48 a Chioggia. = *Comptes-rendus. Heinrich Kretschmayr. Geschichte von Venedig*, t. III (très important ; le tome III se rapporte aux XVI^e et XVII^e siècles ; il traite de l'histoire politique, économique et artistique). — Roberto CESSI. Studi sopra la composizione del cosiddetto « Chronicon Altinate » (remarquable étude critique ; le texte pourra désormais être utilisé en toute sécurité). — Σ. Μ. Θεοτόκης. 'Ιστορικά χρητικά έγγραφα εκδομένα εκ του αρχείου της Βενετίας (publie les documents concernant la Crète qui sont contenus dans les registres du Grand Conseil de Venise). — Luigi SIMEONI. Note sulla formazione della seconda lega lombarda. — Romolo QUAZZA. Mantova attraverso i secoli (ouvrage de grande valeur). — Benvenuto CESTARO. Carlo Gozzi, 1720-1806. — Guido SOLITRO. Padova nella guerra 1915-1918. = Notice nécrologique sur le général Eugenio Barbarich, mort le 21 décembre 1931 à l'âge de soixante-trois ans, auteur de nombreux livres et articles sur l'histoire militaire, sur les guerres du Risorgimento, la Péninsule balkanique et la Grande Guerre, surtout dans le Carso.

Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques. 1933, novembre-décembre. — Carlo Alfonso NALLINO. Due manoscritti arabi di storia del Yemen, appartenenti alla fondazione Caetani. — Giuseppe FURLANI. Un'iscrizione di Aššur-Dān II di Assiria. — Giuseppe GABRIELI. Luca Valerio Linceo, e un episodio memorabile della vecchia Accademia (la vie et les œuvres de Luca Valerio, ou mieux Valeri, né à Naples en 1552 et membre de la

primitive Académie des Lynx en 1612 ; ses rapports avec Galilée. Tandis que la plupart de ses confrères, parmi lesquels figurait Galilée, approuvaient la doctrine nouvelle sur le mouvement de la terre, Valerio refusait de l'admettre et songeait à donner sa démission de membre de l'Académie après la condamnation de Galilée par le Saint-Office. L'Académie se contenta d'un blâme discret et Valerio disparut de la scène ; il mourut en 1618, deux ans après la condamnation de Galilée. Bibliographie de ses œuvres. — Guido MAZZONI. L'Italia nell' « Auto da fama » di Gil Vicente (ce que doit à l'Italie l'auteur portugais de pièces comiques, de « farces » en portugais et en espagnol au XVI^e siècle). — Carlo Ludovico RAGGHianti. Il valore dell'opera di Giorgio Vasari (minutieuses observations critiques sur l'importance, pour l'histoire de l'art, des *Vite* de Vasari).

PAYS-BAS

Tijdschrift voor geschiedenis. 48^e année, 1933, livr. 4. — Leonie VAN NIEROP. De bruidegoms van Amsterdam van 1578 tot 1601 (les mariages à Amsterdam de 1578 à 1601). — G. E. W. VAN HILLE. Het koningschap van Odysseus (la royauté d'Ulysse). — O. OPPERMAN. Bella diplomatica rondom het klooster Bethlehem bij Doetinchem. — H. A. ENNO VAN GELDER. Oranje-litteratuur in het herdenkingsjaar (les ouvrages sur Guillaume d'Orange dans l'année du centenaire). = **Comptes-rendus.** Charles Seignobos. Histoire sincère de la nation française, Paris, 1933 (compte-rendu intéressant et très élogieux par J. Huizinga). — Paul Jeulin. L'évolution du port de Nantes (compte-rendu élogieux par Z. W. Sneller). — J. P. Kruyt. De onkerkelijkheid in Nederland. Haar verbreiding en oorzaken ; proeve eener sociografische verklaring. Groningen, P. Noordhoff, 1933. — P. J. van Herwerden. Het verblijf van Lodewijk van Nassau in Frankrijk ; Huguenoten en Geuzen, 1568-1572. Assen, Van Gorcum, 1932 (Louis de Nassau en France, huguenots et gueux). — Albert Girard. Le commerce français à Séville et à Cadix au temps des Habsbourg, Paris, 1932 (important compte-rendu de J. H. Kernkamp). — Pieter van Dam. Beschryvinge van de Oostindische Compagnie, II^e boek, dl. II, uitgeven door Dr F. W. Stapel. La Haye, M. Nijhoff, 1932. — L. C. Suttorp. F. A. van Hall en zijne constitutioneele beginselen. Amsterdam, H. J. Paris, 1932 (F. A. van Hall et ses principes constitutionnels). — Paul Kluge. Heeresaufbau und Heerespolitik Englands, vom Burenkrieg zum Weltkrieg (important compte-rendu par H. L. van Oordt). = 49^e année, 1934, 1^{re} livr. G. A. S. SNIJDER. Het problem der romeinschen Kunst (le problème de l'art romain). — H. TERPSTRA. Bezuinigingsmaatregelen van Pietersz Coen (mesures d'ordre économiques prises par P. Coen pour la Compagnie des Indes orientales au début du XVII^e siècle). — J. G. VAN DILLEN. Een nieuw licht op de Amsterdamsche Wisselbank (sur les relations entre la banque d'Amsterdam et la banque de Suède, d'après une étude de M. Heckscher). — J. C. WESTERMANN. Een amerikaanschordeel over ons land omstreeks 1820 (un jugement américain sur la Hollande vers 1820). — H. HETTEMMA. Waar lag het Castellum Flevum? (où était situé le Castellum Flevum?). — W. J. KOPPIUS. De activiteit van Schimmelpenninck als patriot in de jaren 1784 tot 1795 (l'activité de Schimmelpenninck comme patriote de 1784 à 1795). — H. BRUGMANS. De Leicester-uitgave (édition de la correspondance de Leicester). = **Bibliographie.** D. Th. Enklaar. Middeleeuwsche Rechtsbronnen van stad en land van Gooiland, Utrecht, 1932. — Gerardi Magni epistolae, quas ad fidem codicum

recognovit, annotavit, edidit *Willelmus Mulder*, S. J., Anvers, 1933. — *Rud. Huysmans*. Wazo van Luik in den ideënstrijd zijner dagen, Nimègue-Utrecht, 1932. — *Gottfried Pusch*. Staatliche Münz- und Geldpolitik in den Nederlanden unter den Burgundischen und Habsburgischen Herrschern, besonders unter Kaiser Karl V (thèse, Munich, 1932). — *Nina Ellinger Bang* et *Knud Korst*. Tabeller over skibsfart og varetransport gennem Oeresund, 1497-1660. Copenhague, 1933 (tableaux de la douane du Sund). — Reisebeschreibungen von deutschen Beamten und Kriegsleuten im Dienst der Niederländischen West- und Ost-Indischen Kompagnien, 1602-1797, édit. par S. P. *L'Honoré Naber*, 12^e et 13^e volumes (1688-1710). La Haye, M. Nijhoff, 1932. — *Arthur Young*. Voyages en France en 1787, 1788 et 1789, édit. *Henri Sée*, Paris, 1931. — *H. T. Colenbrander*. Willem I, koning der Nederlanden. Amsterdam, J. M. Meulenhoff, 1931. — *P. van Overzee*. De Ziekte aan de Zenne. Een historische bijdrage tot het Nationaliteiten-vraagstuk in het koninkrijk België. Édit. *Excelsior*, Bruges, 1929. — *Maurits Basse*. De Vlaamsche beweging van 1905-1930, Gand, 1930. — *A. Goslinga*. De Belgische opstand van « Dietsche » zijde verklaard (le soulèvement de la Belgique, expliqué du point de vue néerlandais). H. SÉE.

HISTOIRE GÉNÉRALE

L'Esprit international. The international Mind. 1934, 1^{er} avril. — *Georges SCELLE*. Essai sur la crise de la Société des Nations et ses remèdes. — *George D. H. COLE*. L'avenir du socialisme (dans l'état actuel des choses, le règne du socialisme paraît prendre de plus en plus de force en Russie sous la forme communiste. Le socialisme européen occidental restera attaché aux méthodes parlementaires si le parlementarisme résiste ; il ne deviendra révolutionnaire que s'il y est contraint par la force. La Grande-Bretagne, place forte du parlementarisme, semble devoir être le premier champ d'expérience d'un socialisme institué par des méthodes parlementaires réformées. Dans la République espagnole, aucun compromis puissant ne s'élève entre les extrémistes rivaux. En France, il y a un contraste marqué entre l'atmosphère surchauffée de la capitale et le calme relatif de la province). — *R. G. TUGWELL*. Le rôle de l'État dans la vie économique des États-Unis (bref aperçu en cinq pages). — *M. J. BONN*. Le problème de l'or. — *Harry N. HOWARD*. Les États-Unis et la reconnaissance des Soviets, 1917-1933. Histoire d'une politique. — *R. B. MOWAT*. La crise des élites (montre le mal fait à la démocratie par la guerre et par l'intensification du racisme). — *Maurice PERCHERON*. La rivalité russo-japonaise en Extrême-Orient. = Chronique (projet de réforme de la Société des Nations par le Grand Conseil fasciste). — L'évolution des relations internationales. Le pacte d'entente balkanique. — Le problème du désarmement et l'aide-mémoire français du 1^{er} janvier 1934. = *Comptes-rendus. J. Monteilhet*. La paix par le désarmement. — *Georges Hardy*. Géographie et colonisation. — *André Cortéano*. L'évolution de l'État (beau livre d'une haute pensée philosophique). = 1^{er} juillet. *Gustav CASSEL*. Du protectionnisme à la dictature, par l'économie dirigée. — *Casimir SMOGORZEWSKI*. La Pologne entre l'Est et l'Ouest (nature et importance de l'alliance franco-polonaise). — *Giuseppe DE MICHELIS*. L'autarchie économique. — *R. B. MOWAT*. Quinze années de politique française (de 1919 à nos jours). — *R. H. GRUNTZMACHER*. Le protestantisme et le mouvement religieux en dehors de l'Église en Allemagne (« une attitude religieuse, analogue à celle que Goëthe a sou-

tenue avec le plus d'éclat, demeure possible pour l'avenir en Allemagne ». — Albert Mousset. L'Europe danubienne au lendemain des accords de Rome. — Le problème du désarmement. — L'évolution des relations internationales. = Documents. La Société des Nations et la question de la Sarre (lettre du baron Aloisi à M. von Neurath et la réponse, 2 juin 1934). — Le problème des dettes. Message du président Roosevelt au Congrès, 1^{er} juin 1934. = **Comptes-rendus.** *Nicholas Murray Butler.* Between two worlds (deux forces se disputent le monde : d'une part, la liberté ; d'autre part, la contrainte sous la forme multiple du socialisme, du fascisme et du communisme. Le remède ? L'auteur ne le donne pas. Il ne suffit pas de dire que l'on tient pour la liberté). — *René Dupuis et Alex Marc.* Jeune Europe (livre tout vibrant d'ardeur révolutionnaire). — *Otto Hætzsch et W. Bertram.* Dokumente zur Weltpolitik der Nachkriegszeit. — *C. A. MacArtney.* National States and minorities (« outre son incontestable valeur documentaire et historique, ce livre présente une partie constructive du plus haut intérêt »). — *Oscar J. Janowski.* The Jews and minority rights. — *Richard von Kühlmann.* L'avenir de la Sarre (peut-on espérer que, quel que soit le résultat du plébiscite, les relations économiques naturelles entre la Lorraine française et la Sarre ne soient pas troublées?).

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

dont les ouvrages sont l'objet de comptes-rendus dans les revues analysées.

Les numéros renvoient aux pages de la présente livraison.

Allen (Percy Stafford), 168. Andreas (W.), 162. Andrews (Charles M.), 169. Arthur (Sir George), 168. Atiya (Aziz Suryal), 167. Aynard (Joseph), 168.

Bachelard (Gaston), 153. Bang (Nina Ellinger), 174. Barrière (Marcel), 153. Barzun (Jacques), 166. Basse (Maurits), 174. Bateson (Edward), 165. Baur, 154. Baxter (James Phinney), 165. Baxton (David Roden), 168. Beau de Loménie, 159. Bechtel (H.), 162. Bell (Sir Charles), 153. Bellinger, 154. Belloc (Hilaire), 159, 165. Bérard (Victor), 158. Berchem (Victor van), 161. Bernard (Aug.), 161. Bernstein (Samuel), 165. Bertram (W.), 175. Bévenot (H.), 161. Beyer (H. W.), 163. Biaggini (Ernest Gordon), 167. Bigo (Robert), 150. Bindoff (S. T.), 166. Bloch (Oscar), 153. Bolitho (Hector), 168. Bon (Antoine), 158. Bond (Beverley W.), 168. Boor (H. de), 163. Bordeaux (Henry), 159. Bornecque (H.), 158. Bornhak (Otto), 161. Borries (K.), 162. Boulanger (A.), 158. Bourgin (Georges), 161. Bowen (Miss Marjorie), 169. Bradley (A. G.), 160. Brajković (Vladislav), 161. Brandt (O.), 162. Brazao (Eduardo), 153. Brelat (J.), 150. Breuil (abbé Jean), 154. Brown (G. K.), 164, 167. Brunner (H.), 162. Bruyère (Jean), 152. Buchan (John), 168. Büchler (A.), 162, 163. Budge (Sir E. A. Wallis), 168. Burt (Alfred Leroy), 168. Bussi (Emilio), 160. Butavand (F.), 154. Buttler (Nicolas Murray), 175.

Cahen (E.), 154. Cahen (Léon), 161. Carcopino (J.), 158. Carjaval (Gaspar de), 169. Cartelieri (A.), 163. Cessi (Roberto), 172. Cestaro (Benvenuto), 172. Chamonard (J.), 153. Chantaine (P.), 158. Chevanne (J.-Robert de), 150. Christ (K.), 162. Claparède (L.-J.), 153. Clapham (A. W.), 168. Clarke (Isabel C.), 167. Cohn (Willy), 161. Cole (Woolsey), 167. Colenbrander (H. T.), 174. Colombier (Pierre du), 159. Contamine (Henry), 159. Cook (A. S.), 162. Corteano (A.), 174. Cottevielle-Giraudet (Rémy), 153. Cotton (C.), 167. Crozet (René), 150. Crump (Helen J.), 167. Curwen (Harold), 169.

Dangibaud (Ch.), 158. Dark (Sidney), 168. Dechêne (Abel), 159. Dietz (Frederick C.), 165. Doyle (Miss Phyllis), 166. Dresler (Adolf), 159. Drinkwater (John), 159. Dumesnil (Alexandre), 159. Dupuis (René), 175. Durga-Parshad (J.), 160.

Eckhardt (F.), 162. Ehrle (E.), 162. Enklaar (D. Th.), 173.

Fairon (E.), 159. Falnes (Oscar J.), 165. Favresse (F.), 150. Fiker (Hermann), 160. Flechter (Marguery), 166. Flescher (Jefferson Butler), 168. Ford (P.), 168. Foss (Hubert J.), 169. Fowler (G. H.), 167. Franck (Tenney), 158. Franck (Walter), 159. Frey-Sallmann (A.), 161. Friedensburg (W.), 162. Friedrich (Johannes), 154. Frotscher (Gerhard), 161.

Galabert (Fr.), 150. Gardiner (Alan H.), 169. Gardner (Edmond G.), 168. Garmy (René), 159. Garvin (J. L.), 165. Gercke (F.), 162. Geyer (F.), 161. Gimbaud (Louis), 152. Girard (Albert), 164, 173. Gooch (G. P.), 165. Goodman (A. W.), 169. Goslinga (A.), 174. Gover (J. E. B.), 166. Goyau (C.), 159. Graham (Stephen), 152. Grant (A. J.), 167. Grant (I. F.), 168. Graves (Sir Robert), 165. Greene (William Chase), 158. Grundzweig, 150. Gude (Miss Mabel), 158. Guedalla (Philip), 169.

Hale (O. J.), 162. Halkin (Léon), 161. Hall (Bertha), 166. Hall (Leland), 167. Halphen (Louis), 163. Hamilton (J. Arnott), 168. Hamilton (Mary Agnes), 165. Hammond (J. L.), 168. Hansen (J.), 162. Hardy (G.), 174. Harris (Ethel), 159. Harsin (Paul), 150. Haslip (Joan), 169. Hassert (K.), 162. Hayward (F. H.), 160. Hearnshaw (F. J. C.), 165, 167. Heiden (Konrad), 167. Heinemann (J.), 163. Hemmatt (M.), 168. Henriot (M.), 150. Hill (George Birkbeck), 168. Hirt (H.), 162. Hoetzsch (Otto), 175. Hogbin (H. I.), 168. Holmstrom (J. Edwind), 169. Holtzmann (R.), 161. Homo (Léon), 158. Hüttl (Willy), 158. Huyard (Étienne), 152. Huysmans (Rud.), 174. Hyde (H. M.), 165. Hyslop (Beatrice F.), 165.

Ibbeken (R.), 162. Isaac (Jules), 165. Ithurriague (Jean), 158.

Jacoby (F.), 161. Jacopi (G.), 161, 162. Janowski (Oscar J.), 165, 175. Jennings (Hilda), 167. Jessen (K.), 162. Jeulin (Paul), 173.

Keeling (S. V.), 169. Kerdaniel (E.-L. de), 161. Kerner (Robert J.), 167. Kimble (George H.), 168. Kirwan (Sir John), 168. Kluge (Paul), 173. Kok (Wilhelm), 158. Korst (Knud), 174. Kretschmayr (Heinrich), 172. Kristensen (M.), 162. Kruyt (J. P.), 173. Kühlmann (Richard von), 175. Kulischer (A. et E.), 163.

Labaree (L. W.), 167. La Cour (V.), 162. Laidlaw (W. A.), 158. Lallemand (M^{lle} P. de), 159. Lambert (Sir Henry), 166. Landsberger (F.), 162. Lane (Ferdéric Chapin), 168. Lassalle (G.), 150. Laurent (Henri), 150. Lea (Miss K. M.), 168. Leakey (L. S. B.), 167. Leblond (Marius-Ary), 153. Leeds (E. T.), 154. Lefebvre (Th.), 152. Leger (M.-E.), 153. Lehmann (P.), 161. Lenz (Georg), 165. Lévy-Brühl (Henri), 159. L'Honoré Naber (S. P.), 174. Lipsky (Abram), 164. Little (A. G.), 169. Lizerand (Georges), 159. Lloyd (Lord), 167. Lods (A.), 162. Lowes (John Livingston), 168. Lugt (Frits), 168. Luzzatto (Gino), 159. Lyle (J. V.), 165.

Mac Artney (C. A.), 175. Macmurray (John), 166. Madelin (Louis), 165. Maiuri (A.), 162. Malcolm-Smith (E. F.), 165. Mann (Mgr Horace K.), 167. Manuel (Roland), 159. Marc (Alex.), 175. Mareuse (Alexander), 159. Marion (Marcel), 159. Marriott (J. A. R.), 159. Martini (Ferdinando), 169. Massow (W. von), 154. Masterman (Sylvia), 169. Matheson (Cyril), 165. Mawer (A.), 166. McArthur (D. Wilson), 169. McCarthy (Desmond), 168. McKay (Donald Cope), 165. Meinert (H.), 163. Melamed (S. M.), 169. Menghin (Oswald), 161. Milhot (Louis), 161. Mills (Dr Lennox), 167. Monier (Raymond), 161. Montet (Pierre), 153, 158. Montheillet (J.), 174. Moreau (Pierre), 159. Morison (Stanley), 159. Mornet (Daniel), 161. Moukbil Bey, 153. Mulder (W.), 174. Mund (Vernon A.), 168.

Namatianus (Rutilius), 158. Neale (J. E.), 159. Nelson (H. H.), 162. Newton (A. P.), 167. Niccolini (G.), 162. Nilsson (Martin P.), 158, 166.

Oldenbourg (S.), 161. Olschki (L.), 162. Overzee (P. van), 174.

Palanque (J.-R.), 161. Palay (S.), 150. Parker (H. H.), 168. Parkinson (C. Northcote), 169. Pelster (P.), 169. Pendlebury (J. D. S.), 153. Pernice (E.), 162. Peroutka (Ferdinand), 165. Peterkin (Julia), 169. Peuchet (Jacques), 153. Phillips (W. Alison), 167, 169. Picard (Charles), 150. Pipkin (Ch. W.), 167. Piquard (Maurice), 150. Poortenaar (Jan), 169. Posener (S.), 168. Postan (M.), 167. Pottier (E.), 158. Powell (L. F.), 168. Power (Miss Eileen), 167. Power (William), 169. Presland (John), 169. Pühringer (R.), 162. Pusch (Gottfried), 174.

Quazza (Romolo), 172. Quicke (F.), 150.

Read (Conyers), 165. Read (Herbert), 167. Rebillon (Armand), 167. Richardson (A. E.), 169. Richardson (Bessie E.), 153. Rippey (J. Fred.), 159. Ritter (G.), 161. Rivoire (Émile), 161. Robinson (David M.), 158, 163. Rostovtzeff, 154. Ruf (P.), 161.

Saintville (G.), 153. Saltillo (Marquès del), 160. Saurat (Denis), 168. Saxl (F.), 162. Schaefer (H.), 162. Schmidt (Ernest), 159. Schnath (G.), 162. Schrötter (G.), 163. Scotter (W. H.), 166. Scullard (Howard), 162. Seignobos (Charles), 173. Shankle (George Earlie), 167. Simeoni (Luigi), 172. Simington (Robert S.), 168. Simpson (Miss Helen), 167. Sol (Eugène), 150. Solitro (Guido), 172. Soulsby (Hugh G.), 160. Spargo (John Webster), 158. Staal (P.), 167. Stampe (Ernst), 161. Steinherz (S.), 163. Stenton (F. M.), 166. Stolz (O.), 162. Strack (P.), 161. Strauss (L.), 162. Sutherland (Lucy Stuart), 165, 167. Suttorp (L. C.), 173.

Tattersal (C. E.), 169. Taylor (Lily Ross), 162. Temperley (Harold), 165. Tertullien, 158. Thursby (Charles), 169. Tiltman (H. Hessel), 169. Treharne (R. T.), 167. Trevelyan (Georg Macaulay), 165. Treves (Piero), 158. Troescher (Georg), 149. Trotsky (Léon), 152. Truchis de Varennes (A. de), 149.

Van Dam (Pieter), 173. Van Herwerden (P. J.), 173. Vernadsky (Georges), 161.

Walbank (F. W.), 167. Waldman (Milton), 167. Walters (H. B.), 169. Warthourg (W. von), 153. Weider (Manfred), 160. Wentzcke (P.), 161. Whitham (J. Mills), 165. Wilkinson (Clenell), 160. Williams (Sir Basil), 159. Wilson (David Alec), 169. Winter (F.), 162. Wojciechowski (Zygmunt), 160. Wright (I. A.), 167. Wright (F. A.), 167.

Young (A.), 174.

Zevaès (Alexandre), 159. Ziebarth (E.), 161.

ERRATA

On nous signale une regrettable confusion commise dans notre livraison de mars-avril 1934. Il s'agit d'un article de l'*Archivio veneto* publié par M. Luigi Marangoni sur l'« architecte ignoré de Saint-Marc ». En fait, l'auteur n'a parlé qu'incidemment de Gentile Bellini, qui fut chargé de peindre la procession de la Sainte-Croix à Saint-Marc ; quant à l'architecte dont le nom reste ignoré, il ne s'est en rien inspiré des monuments byzantins, comme pourrait le laisser croire la rédaction erronée de la *Revue historique*.

NÉCROLOGIE

S. E. LE CARDINAL EHRLE

Le 31 mars 1934 est décédée S. E. le cardinal Ehrle. La *Revue historique* se doit de rendre un hommage à la mémoire de cet éminent historien. Franz Ehrle était né à Isny (Wurtemberg) en 1845. Il entra à seize ans au noviciat des Jésuites. Après avoir passé par les études et les fonctions que comportent la règle et les usages de son ordre, il fut envoyé à Rome en 1880, au moment où l'initiative de Léon XIII venait d'y ouvrir aux travailleurs les Archives Vaticanes. Sa première pensée, et il ne la perdit jamais tout à fait de vue, avait été de se consacrer à l'histoire de la scolastique. Ses supérieurs avaient, d'autre part, songé à le charger d'étudier les relations des nonces pontificaux en Allemagne durant la guerre de Trente ans. Mais les circonstances l'orientèrent d'abord vers d'autres travaux. En 1885, il fondait, de concert avec un autre illustre érudit, le R. P. Denifle, O. P., l'*Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte des Mittelalters*. Sa part de collaboration dans les sept volumes publiés de cet excellent périodique a été très considérable, et c'est là qu'il a donné ses premiers travaux importants. Nous ne prétendons naturellement pas en dresser une liste complète. On la trouvera, jusqu'en 1925, dans l'*Album* destiné à commémorer la cérémonie au cours de laquelle ses amis et admirateurs lui offrirent une collection de *Mélanges*, les *Miscellanea Francesco Ehrle*, qui ne comprend pas moins de cinq volumes¹. Nous signalons les principaux travaux du futur cardinal en les groupant par ordre de matières. Plusieurs ont été consacrés à l'histoire de l'ordre franciscain, en particulier à la querelle de la pauvreté et du conflit des Spirituels avec la communauté. C'est un sujet qui n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour ; mais le P. Ehrle est un de ceux qui auront le plus contribué à le débrouiller. Il a notamment tiré de la pénombre la figure de deux des plus célèbres représentants des Spirituels : Ange de Clareno (dont il a publié en grande partie l'*Historia septem tribulationum*) et Pierre-Jean Olieu. Nous ne croyons pas que l'on révisé jamais le jugement qu'il a porté, en termes si élevés et si nuancés, sur le fond de la controverse sur le fort et le faible des thèses respectives. — Descendant le cours des temps, le P. Ehrle s'est ensuite occupé de l'histoire de la papauté avignonnaise (archives, bibliothèque, finances) ; il a jeté beaucoup de lumière sur la préparation du concile de Vienne et la procédure qui y fut suivie. — Amené ensuite au Grand Schisme, il a, par ses articles et ses publications de textes, renouvelé l'histoire de Benoît XIII : son édition (1906) de la *Chronique* de Martin d'Alpartis a ouvert l'accès à une source de toute première importance.

Cependant, il était entré dans le personnel de la Vaticane. Il s'y fit tout de suite apprécier au plus haut point par les nombreux travailleurs de tous pays qui la fré-

1. L' *Album* forme le fascicule 42 des *Studi e Testi* publiés par la bibliothèque Vaticane.

quentent, par sa courtoisie, sa complaisance, son désir très sincère de favoriser le travail, sa parfaite impartialité. En 1895, il fut nommé préfet de ce grand établissement, en remplacement de Mgr Isidoro Carini. Il le resta jusqu'en 1914, date à laquelle il eut pour successeur Mgr Achille Ratti, aujourd'hui S. S. le pape Pie XI. Avant même d'occuper ces hautes fonctions, il avait été employé à des négociations importantes, comme celles qui aboutirent à l'acquisition de la bibliothèque Borghèse, ou à des améliorations intérieures, comme la création d'une salle de consultation. Comme préfet, il a enrichi la Vaticane, sans parler d'autres fonds moins importants, de la bibliothèque Barberini. Il a donné, d'autre part, une impulsion très utile à des publications savantes qui rentrent dans les devoirs de toute grande bibliothèque : ainsi à la série des catalogues de manuscrits, des recueils de reproductions en *fac-simile*, à la collection des *Studi e testi*. Il s'est naturellement intéressé à l'École de paléographie annexée à la Vaticane. C'est pour ses étudiants — et beaucoup d'autres — qu'il a donné, en collaboration avec M. Paul Liebaert, ses *Specimina codicum Latinorum Vaticanorum*. Mais son initiative la plus personnelle et la plus neuve a été la création d'un atelier de restauration des manuscrits par les procédés les plus modernes ; on y a déjà réparé bien des « malades », si l'on peut dire. Cette institution a rendu de grands services, et non seulement à la Vaticane. D'autres établissements lui ont confié de précieux trésors à sauver.

Mentionnons encore d'importants travaux qui se rattachent à ses fonctions par un lien un peu plus lâche : sa grande histoire de l'ancienne bibliothèque de Boniface VIII et des papes d'Avignon ; — la publication, en collaboration avec M. E. Stevenson, des fresques du Pinturicchio dans l'appartement Borgia au Vatican (jadis occupé par les imprimés de la bibliothèque Vaticane, et restauré, puis rendu à l'admiration du public, sous le pontificat de Léon XIII) ; — le recueil des plus anciens et des principaux plans de Rome.

Les honneurs mérités ne lui ont pas manqué. Le principal lui avait été conféré par le pape Pie XI, qui l'avait créé cardinal le 11 décembre 1922. Nous avons déjà fait allusion aux *Miscellanea* qui lui furent offerts à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Membre honoraire ou docteur honoraire de nombreuses sociétés savantes ou universités, il était en particulier, depuis 1907, membre correspondant de notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il s'est éteint plein de jours, après une admirable vieillesse, ayant grandement servi la science et honoré son Église.

E. JORDAN.

JOSÉ RAMÓN MÉLIDA Y ALINARI

La mort de José Ramón Mélida, survenue à Madrid le 30 décembre 1933, sera vivement déplorée de tous les hispanisants. La courtoisie de son accueil, la libéralité avec laquelle il ouvrait toutes grandes les portes de ses musées ou de ses chantiers ne seront pas oubliées de tous ceux qui, au cours de ces trente dernières années, vinrent travailler en Espagne, attirés par l'originalité et la richesse de ses civilisations pré et protohistoriques.

Ce n'est pas trop de dire qu'avec Mélida disparaît une des personnalités les plus marquantes de l'archéologie de l'Espagne antique. Son œuvre et son rôle ont été particulièrement féconds dans un temps où les disciplines archéologiques n'étaient pas encore rigoureusement appliquées au delà des monts. Son nom restera attaché aux fouilles de Numance, l'héroïque cité des Celtibères, et de Mérida, la

capitale romaine, ainsi qu'à la réorganisation du Musée national des Antiquités où se déroula la plus grande partie de sa carrière. Né à Madrid le 26 octobre 1852, don José, une fois obtenu le diplôme d'archiviste-bibliothécaire, entra comme assistant au Musée national et devint rapidement chef du département des Antiques. Il devait y revenir en 1913, comme directeur, après douze années consacrées au développement du musée de moulages. Dès 1912, il avait été nommé à la chaire d'archéologie de la Faculté de philosophie et lettres, à l'Université de Madrid, où il enseigna jusqu'en 1928.

Mélida a beaucoup publié, catalogues de musées, rapports de fouilles, mémoires d'archéologie et d'histoire de l'art. Son dernier livre, *Manual de arqueologia española* (Barcelone, 1929), est une bonne mise au point des découvertes réalisées au cours du premier quart du ^{xx}e siècle dans la Péninsule, découvertes auxquelles il avait contribué dans une large mesure et auxquelles son nom restera justement attaché.

Raymond LANTIER.

Nous avons le très vif regret d'annoncer la mort de notre ami Émile BOURGEOIS, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut (24 août), à l'âge de 77 ans. Nous lui consacrerons une note nécrologique dans un prochain numéro.

Les *Proceedings* de la British Academy, t. XVIII et XIX, contiennent les articles nécrologiques suivants : 1° Arthur-Ernest Cowley, 1861-1931, ancien bibliothécaire de la Bodléienne, par T. W. A. — 2° Frank Edward Brightman, 1856-1932, ancien directeur du *Journal of theological Studies*, par A. M. BATE. — 3° Paget Toynbee, 1855-1932, par Edmund G. GARDINER ; il était bien connu par ses beaux travaux sur Dante et aussi par son édition des lettres d'Horace Walpole en six volumes. — 4° John George Robertson, 1869-1933, par G. P. GOOCH. Auteur d'une remarquable *History of german literature*, il avait dirigé la *Modern language Review*. — 5° Percy Stafford Allen, 1869-1933, par H. W. GARROW. On lui doit une admirable édition des lettres d'Érasme. Voir la notice que lui a consacrée *The Periodical* en juin 1934, avec un portrait. Avant sa mort, 16 juin 1933, Allen avait chargé sa femme de terminer l'édition des lettres, avec l'aide de M. Garrow, leur ami.

On annonce la mort (22 février 1934) de Thomas Eric PEET, professeur d'égyptologie à l'Université d'Oxford, qui fut associé aux fouilles d'Abydos entreprises par M. Garstang ; — de Francis Llewellyn GRIFFITH (14 mars), auquel on doit le déchiffrement des papyrus trouvés à Kahun et à Gurab ; on lui offrit en 1932 un volume de *Mélanges* auquel ont contribué soixante-dix des principaux égyptologues du monde ; — d'Arthur Surridge HUNT (18 juin), l'éminent collaborateur de Grenfell, un des maîtres dans les études de papyrologie ; on sait quelle importante contribution les documents publiés par eux ont apportée à l'intelligence des institutions, de l'administration et de la vie privée de l'Égypte gréco-romaine.

On annonce en outre la mort de Mgr BULIĆ, l'éminent archéologue dalmate, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On lui doit notamment la restauration du palais de Dioclétien à Split (Spalato). Il était membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

CHRONIQUE

France. — L'organisation d'un haut enseignement ouvrier, qui est une réalité dans plusieurs pays, avait été souhaitée, en France, par quelques bons esprits, parmi lesquels nous rappellerons le regretté Charles Andler. Quelques tentatives dans ce sens avaient bien été mises sur pied, qui n'ont pas duré ou qui ont médiocrement abouti. Il semble que le récent effort de la C. G. T. soit arrivé à un résultat plus satisfaisant. De fait, grâce à l'activité dévouée de certains membres de l'enseignement public, affectant une partie de leurs loisirs professionnels à une entreprise qu'ils jugeaient indispensable, a été organisé un « Centre confédéral d'instruction ouvrière », et un agrégé d'histoire en congé, M. G. Lefranc, a pu y donner un enseignement qui porte, assure-t-on, déjà des fruits. C'est à cet enseignement que se rattachent les « Publications de l'Institut supérieur ouvrier », et nous avons plaisir à souligner dans cette *Revue* deux de ces publications. L'une, due à M. G. et M^{me} L. LEFRANC, concerne *Les origines de la guerre de 1914* (Paris, Centre confédéral d'éducation ouvrière [1934], in-8°) ; le texte en a été revu par M. Jules Isaac, dont on connaît la compétence et, qu'on me permette d'ajouter, la tendance ; les conclusions en sont parfaitement équilibrées et complétées par un appendice commode sur « la diplomatie pendant et après la guerre ». J'aurais aimé voir les auteurs ajouter à leur exposé une courte bibliographie critique des ouvrages indispensables à consulter par leurs auditeurs, soucieux d'une information plus complète — ou contradictoire. L'autre publication, sans nom d'auteur, est consacrée à *La Révolution russe* (Paris, Centre confédéral d'éducation [1934], in-8°, 47 p. ; prix : 5 fr.). Les antécédents du grand phénomène bolchevik y sont étudiés de façon claire, ainsi que les divers instants de l'organisation du communisme en Russie.

Ajoutez que les leçons d'*Histoire économique et sociale* de M. G. LEFRANC ont été publiées, selon une formule très ingénieuse, avec les lectures et les bibliographies utiles à l'intelligence des principaux moments ou des principaux phénomènes de cette histoire (20 leçons, correspondant à un volume de 150 p. ; prix : 30 fr.). De même, l'*Histoire du mouvement ouvrier*, également par M. G. LEFRANC (20 leçons, accompagnées chacune d'un texte, correspondant à un volume de 250 p. ; prix : 30 fr.).

Georges BOURGIN.

Allemagne. — Le 10 mai 1934 s'est ouverte à Paris une Bibliothèque allemande des livres brûlés par ordre du gouvernement hitlérien comme autodafés, en faveur de la nouvelle religion des Nazis. Cette bibliothèque ne comprend pas seulement des livres, mais aussi de très nombreuses coupures de journaux, surtout allemands, parus depuis 1933, ainsi que des pamphlets en réponse à *Mein Kampf*. Une société des amis de la Bibliothèque des livres brûlés s'est également établie à Londres.

Grande-Bretagne. — L'administration de la « John Rylands library (Manchester) » vient de mettre en vente le Catalogue des manuscrits arabes conservés à cette

bibliothèque ; il a été rédigé par M. A. MINGANA, qui n'y a pas consacré moins de dix-sept ans.

— L'« Institut of historical research » (Londres) vient de créer une section spéciale pour la conservation des « business archives ». Ce fonds sera surtout alimenté par les papiers privés des commerçants et des industriels, si intéressants pour l'histoire économique.

— Dans le Supplément littéraire du *Times* (5 juillet 1934), M. R. Stewart-Brown a révélé l'existence, dans la Bibliothèque nationale du pays de Galles, d'un manuscrit contenant les comptes du « chamberlain » des comtés de Chester et de Flint. Il vient se placer juste en tête d'un document semblable pour les années 1301-1328, qui a été publié en 1913 par la « Flintshire historical Society ». Outre les nombreux détails qu'on y trouve, comme dans tous les livres de comptes anciens et modernes, M. Stewart-Brown signale un ordre donné à un certain William de Northampton de peindre un tableau représentant le meurtre de Thomas Becket, et destiné à orner la chapelle jointe à la grande salle du château de Chester. Les historiens de l'art, comme les économistes, auront profité à consulter ce document dès qu'il sera publié.

Ch. B.

— M. Herbert John Clifford GRIERSON a été chargé officiellement de publier la volumineuse correspondance de Walter Scott.

Italie. — Sous les auspices de l'« Ente nazionale di cultura », que préside si heureusement M. le professeur Ernesto Codignola, est publiée une collection de « Documenti di storia italiana ». Il s'agit essentiellement de textes se rapportant à la période moderne du *Risorgimento*. MM. A. OMODEO et L. RUSSO ont été chargés d'éditer les *Discorsi parlamentari* de C. Benso di Cavour ; dès maintenant, trois volumes ont été publiés, précédés d'une très importante introduction par le premier des éditeurs (Firenze, La Nuova Italia, I, 1848-1850 ; II, 1850-1851 ; III, 1851, 1932, 1932, 1933, CXV-473, 475, 491 p., prix : 35, 30 et 28 lire). — Le premier volume de l'*Epistolario* de G. C. L. Sismondi, pour 1799-1814, dû à M. C. PELLEGRINI (1933, 480 p. ; prix : 30 l.), fournit une contribution importante non seulement à l'étude de la pensée de Sismondi, sur laquelle il reste encore à dire après la belle thèse de M. De Salis, mais à l'histoire générale de son temps. — A M. A. GAMBARO est due l'édition critique du livre posthume de Raffaello Lambruschini, *Dell'autorità e della libertà ; pensieri d'un solitario*, lequel a été écrit entre 1845 et 1864 ; l'éditeur ajoute un certain nombre de fragments intéressants pour l'histoire de la pensée de Lambruschini (1932, XII-446 p. ; prix : 28 l.). — M. Marius DE RUBRIS donne les *Scritti e discorsi politici* de Massimo d'Azeglio ; le premier volume, précédé d'une courte préface, s'applique à la période 1846-1848 : c'est dire qu'on y trouve, en particulier, le premier ouvrage de d'Azeglio, *Degli ultimi casi di Romagna* (1931, XXIII-556 p. ; prix : 35 l.). — Dans la même collection, qui semble faite pour la réédition de documents essentiels, a été publiée la seconde édition, revue par M. Arrigo SOLMI, du livre de M. Guido MENGOLZI sur *La città italiana nell'alto medio evo : il periodo langobardo-franco* (1931, VIII-400 p. ; prix : 25 lire), avec un appendice sur *Il comune rurale del territorio lombardo-tosco*, étude importante sur les origines urbaines en Italie. — Il faut souhaiter bonne chance à la belle collection de l'« Ente nazionale di cultura », qui a débuté par d'aussi bons et d'aussi beaux livres.

Georges BOURGIN.

— A signaler quelques sources mémorialistes et épistolaires sur l'histoire contemporaine de l'Italie : le *Diario* d'Emilia Toscanelli PERUZZI, dont le salon florentin fut très fréquenté, de 1848 à 1876, journal qui n'atteint malheureusement pas l'année 1859 ; les *Lettere* de Ferdinando MARTINI, si importantes au point de vue politique, artistique et littéraire (Milan, Mondadori, 1934 ; prix : 45 l.), bien commentées par M. U. Ogetti dans le *Corriere della Sera*, 24 juin 1934 ; l'*Epistolario* de Renato SERRA, publié par L. Ambrosini, G. D. Robertis et A. Grelli (Florence, Le Monnier, 1934 ; prix : 25 l.), où se reflètent la vie littéraire de l'Italie d'avant-guerre et la mentalité d'une des futures victimes de la guerre (Voir *Corriere della Sera*, 2 juin 1934).
G. BN.

— A la suite de la publication récente de M. PIRONTI, *Il deciframento della lingua etrusca*, le ministre italien de l'Instruction publique, M. Ercole, a décidé de confier à une Commission de savants le soin d'examiner le système de M. Pironti et d'établir un rapport à ce sujet.
G. BN.

— M. P. DUCATI expose, dans le *Corriere della Sera*, 25 juillet 1934, le résultat des fouilles effectuées à Adria, dont l'activité remonte au VI^e siècle avant J.-C. Ville vénète et étrusque, bousculée par la marée celtique, touchée par la civilisation grecque, colonie latine en 181, Adria, située entre Ravenne et Aquilée, a eu une existence extrêmement variée, dont les aspects se vérifient dans les objets infiniment divers qu'on arrache à son sol.
G. BN.

— On a commencé d'éditer une nouvelle édition de la classique *Storia dei Musulmani di Sicilia* d'AMARI à Catane. Le premier volume vient de paraître. A cette occasion, le *Corriere della Sera* du 21 février 1934 publie un intéressant article intitulé : le *Storico italiano*, désignant, comme allant de soi, Amari en personne.
G. BN.

— Sur Napoléon à l'île d'Elbe, M. Cipriano GIACHETTI a écrit un ouvrage intitulé *I giorni dell'Elba* (Milan, Mondadori, 1934 ; prix : 7 l.), où se trouvent résumés les principaux faits du séjour et de la préparation du retour en France.

— Dans le numéro du 16 juin 1934 de la *Nuova Antologia*, M. le sénateur F. SALATA a publié quatorze lettres inédites du duc de Reichstadt à sa mère. Ces lettres proviennent des archives du château Sanvitale, où Albertine di Montenuovo, fille de Marie-Louise et de Neipperg, avait collectionné un grand nombre de papiers, actuellement réunis à la collection Lombardi de Colorno. La dernière de ces lettres est du 17 mars 1832. M. Gentizon en a donné le texte dans *Le Temps* du 12 juin 1934.
G. BN.

— Le Bureau d'études législatives du Sénat italien a élaboré, sous la direction de son président, M. LUIGI FEDERZONI, et de son secrétaire général, M. Annibale ALBERTI, deux volumes sur l'histoire de cette assemblée (*I senatori del regno*. Roma, Stamperia del Senato, 2 vol. in-8°, 1,210 p.). On connaît toutes les qualités d'historien de M. Alberti, à qui l'on doit d'importantes publications de textes constitutionnels italiens. Ces qualités se retrouvent dans le présent ouvrage, qui suit l'histoire du Sénat « albertin » depuis 1848 jusqu'à maintenant, c'est-à-dire jusqu'à la singulière combinaison que le fascisme a imaginée entre la dictature et le parlementarisme. Il est vrai qu'entre le mécanisme qui consiste à choisir les sénateurs dans une vingtaine de « catégories » de sujets, et l'organisation « corporative » du Sénat

fasciste, on pourrait, sans trop forcer les choses, trouver une espèce d'analogie. Sur 217 sénateurs qui ont été nommés depuis 1848, 59 seulement n'ont pas été validés par le Sénat : sur ces 59, il faut noter Gioberti, qui démissionna avant la validation, V. Pareto et E. Ferri, qui moururent avant. Il faut rappeler aussi Massimo d'Azeglio, qui abandonna son titre de sénateur pour garder son siège de député. Ces volumes constituent une mine de faits historiques, constitutionnels, biographiques. A cet égard, notons que le Sénat italien renferme actuellement plusieurs centaines, dont le duc Borea d'Olmo, qui a cent trois ans, et que, depuis 1866, il n'y a pas eu une nomination dans la première catégorie, celle des archevêques et évêques. — G. Bn.

— On signale que les papiers personnels, antérieurs à 1847, du patriote vénitien Daniel Manin viennent d'être acquis par la ville de Venise. Les lettres de Manin à sa future femme, Teresa Perissinotto, à sa fille Emilia ; son journal, tenu à partir de 1830 ; les lettres de M^{me} Manin elle-même, nous renseignent sur sa vie intime, qui n'a pas été toujours heureuse, et sur l'exil de la famille. Des notes sur les événements de 1848-1849 donnent à penser que Manin avait l'intention d'écrire une histoire de cette période. La belle collection de ces papiers sera installée, soit au musée Correr, soit au Palais des prisons, où, précisément, Manin, ainsi que Tommaséo, furent enfermés, soit dans la maison de Manin, donnée à la ville de Venise, en 1868, par son propriétaire d'alors. G. Bn.

Histoire générale. — La Conférence internationale pour l'enseignement de l'histoire a tenu sa deuxième session à Bâle, les 11, 12 et 13 juin 1934. Malgré des absences regrettables, le Congrès de Bâle n'a pas eu le mauvais sort que certains craignaient (ou escomptaient) ; il a présenté constamment le plus vif intérêt et donné lieu à d'utiles prises de contact. Les pays représentés étaient l'Allemagne, l'Écosse, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Hollande, la Hongrie, l'Italie, la Pologne, la Suisse et la Tchécoslovaquie. En l'absence de M. Altamira, malheureusement retenu en Espagne par son état de santé, le Congrès a été présidé, avec tact et autorité, par M. Nabholz, professeur à l'Université de Zurich. Les débats, qui ont porté principalement sur le caractère et la substance de l'enseignement historique dans les écoles secondaires, ont mis aux prises les défenseurs de la conception autoritaire et ceux de la conception libérale, parmi lesquels se rangeaient tous les historiens français présents au Congrès, MM. Pagès, Léon Cahen, Zeller et Isaac. Le nationalisme raciste, mis fréquemment sur la sellette, a été défendu avec vigueur par M. Edelmann, président du *Deutscher Geschichtslehrerverband*, et par M. Reimann. M. Volpe, professeur à l'Université de Rome, a exposé élégamment le point de vue italien, beaucoup plus nuancé. Dans sa dernière séance, le Congrès a entendu le rapport des secrétaires (démissionnaires) du Bulletin, MM. Lapiere et Isaac. Il a adopté un projet de statuts et élu un nouveau bureau, composé de MM. Altamira, président ; Friis, vice-président ; Lhéritier, secrétaire ; Gasser, trésorier. Sur l'intervention de M. Isaac, un vœu a été adopté en faveur de la reprise de la publication du Bulletin de la Conférence. J. I.

Le gérant : R. LISBONNE.

sur
des
on,
ze-
vo-
A
es,
ne
37.
en
n à
tir
ne,
ne-
is-
ées
éo,
68,

is-
ba-
ans
et
ne,
ie,
ou-
rec
ts,
ent
on-
ent
ler
du
et
m-
ce,
in,
au,
e ;
ur